VIRGINIE SAINT-MARTIN

L'Ombre d'un Secret



City

ROMAN

L’Ombre d’un Secret

VIRGINIE SAINT-MARTIN

City

Roman

OceanofPDF.com

© City Editions 2023
Photo de couverture : © Stephen Mulcahey / Trevillion Images
ISBN : 9782824637983
Code Hachette : 61 9263 9
Collection dirigée par Christian English & Frédéric Thibaud
Catalogues et manuscrits : city-editions.com
Conformément au Code de la Propriété Intellectuelle, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, et ce, par quelque moyen que ce soit, sans l'autorisation préalable de l'éditeur.
Dépôt légal : Juin 2023

OceanofPDF.com

À ma grand-mère maternelle adorée, arrachée à la vie bien trop tôt.Femme combative, ambitieuse et indépendante.Tu me manques terriblement.

Ma revendication en tant que femme, c'est que ma différence soit prise en compte, que je ne sois pas contrainte de m'adapter au modèle masculin.

SIMONE VEIL

OceanofPDF.com

Bretagne, avril 2018

Fascinée et émue à la fois de découvrir la beauté de la lande du Lanvaux qui s'étendait à ses pieds, Hortense songeait à sa mère qui s'était éteinte, il y avait bien longtemps maintenant, un soir d'automne dans son appartement parisien.

Sa cousine Marie, assise à ses côtés, pleurait en silence. Bien que les deux femmes ne se soient rencontrées pour la première fois que trois jours auparavant, elles semblaient intimement liées depuis une éternité.

— Viens, rentrons. Le vent d'ouest se lève et il commence à faire froid, lui murmura Marie, la voix chargée de tristesse.

Hortense resta immobile. Elle avait du mal à détacher son attention de l'immense étendue morbihannaise, tapissée de bruyères et de genêts, qui jadis avait vu grandir sa mère.

Un coassement grave et sonore provenant du minuscule étang situé à quelques mètres d'elle la tira soudain de son mutisme. Elle détourna son regard pour fixer le batracien qui, sous les rayons du soleil de cette fin d'après-midi de printemps, ressemblait à une émeraude géante et scintillante.

— Hortense, tu m'entends ?

— Oui… j'arrive… Quel gâchis ! finit-elle par lâcher en se relevant péniblement.

— Tu ne t'en es jamais doutée ? questionna Marie qui se redressa à son tour aussi difficilement que sa cousine.

— À aucun moment… Je me demande vraiment comment maman a pu trouver la force de garder en elle ces lourds secrets toute sa vie, sans jamais flancher ! réussit-elle alors à articuler avant d'éclater en sanglots.

Première partie

OceanofPDF.com

1

Moustoir-Ac, Basse-Bretagne, mars 1917

À 5 h 30 du matin, esseulée au beau milieu de l’unique rue principale de son village, Alphonsine marchait en tirant péniblement une lourde carriole grinçante. De rage, elle poussa un long juron qui alla s’écraser en un son métallique désagréable contre les façades des maisons en granit. Sa colère redoubla.

— Nom d’un chien, pourquoi Dieu m’a-t-il fait naître dans un bourbier pareil ?

Les brûlures acides qui transperçaient ses muscles l’obligèrent à s’asseoir un instant. Un minuscule escalier qui donnait accès au logis du garde champêtre lui offrit ses marches en pierres glacées et humides. Pour tenter de se protéger du froid mordant de l’hiver, la fillette se cala du mieux qu’elle put contre la porte d’entrée en bois râpeuse et remonta vigoureusement le col de son manteau en toile de chanvre. Mais ce fut peine perdue car l’ennemi invisible savait repérer les moindres interstices pour se faufiler sournoisement tel un serpent jusqu’à ses os. Son petit corps frêle recroquevillé sur lui-même rappelait celui d’un oisillon apeuré tombé du nid et ses cheveux longs ondulés en bataille la faisaient ressembler à une gosse des rues.

Au bout d’à peine cinq minutes, elle rassembla ses forces et se releva. Il ne fallait surtout pas qu’elle traîne, car comme tous les mardis on l’attendait de pied ferme. Ses doigts tétanisés empoignèrent le manche en bois de sa carriole pour poursuivre sa corvée matinale. Elle n’avait pas le choix.

Tout comme le reste du village, l’artère dans laquelle Alphonsine se trouvait était sombre et triste. Bâti au sommet d’une hauteur granitique, le bourg situé à une vingtaine de kilomètres au nord de Vannes dominait avec fierté la lande morbihannaise du Lanvaux. Un peu moins de deux mille âmes y habitaient. Tout le monde connaissait tout le monde et la vie des

villageois, rythmée par les offices religieux, les mariages et les enterrements représentait les seules distractions. En passant devant l'église Sainte-Barbe, Alphonsine pesta de nouveau :

— Dire que tous les dimanches, qu'il pleuve, qu'il neige, qu'il vente, je suis obligée de suivre cette foutue messe sur un banc dur !

D'aussi loin qu'elle s'en souvienne, la fillette maudissait ces réunions paroissiales où presque tous les Moustoiracais se devaient d'être présents avec l'invariable cérémonial de fausse cordialité et d'hypocrisies convenues. Chaque fois, elle ressentait la même chose : une aversion profonde envers ces notables qui, face au chœur, jouissaient de confortables fauteuils à l'assise recouverte d'un accueillant velours épais et à qui tout était dû.

Fille de modestes éleveurs de porcs, Alphonsine encaissait difficilement sa condition de paysanne. L'odeur de la ferme la répugnait, elle avait horreur de s'occuper des bêtes et elle détestait avoir les mains dans la terre. L'école ne la voyait quasiment jamais car, pendant les nombreuses absences de son père, elle devait rester à la maison pour aider sa mère. Dotée d'un fort caractère, la petite campagnarde ne pensait qu'à une chose : fuir l'endroit qui l'avait vu naître dix ans auparavant. Jugeant sa vie ennuyeuse et sans intérêt, elle passait son temps à espérer qu'un événement vienne pimenter son existence.

Un matin d'août 1914, son vœu fut exaucé lorsqu'en plein désherbage de potager en compagnie de sa mère, le tocsin avait subitement retenti pour un rassemblement général d'urgence. Les villageois, apeurés et interrogatifs, s'étaient alors aussitôt précipités sur la place principale où le maire les attendait, affichant, à leur grande stupéfaction, une mine déconfite. Trempé de sueur, il leur avait annoncé, des trémolos dans la voix et les larmes aux yeux, que le président de la République Raymond Poincaré venait de donner l'ordre de mobilisation générale : la France entrait en guerre contre l'Allemagne !

Les femmes, paniquées à l'idée que leurs maris et leurs fils partent se battre, se mirent à pleurer. Les hommes quant à eux, n'écoutant que leur patriotisme, se regroupèrent sur-le-champ pour organiser leur départ. À

l’immense déception d’Alphonsine, un individu échappa à cet appel : son père. Jadis exempté du service militaire national (pour cause de problèmes respiratoires), ce fut donc sous le regard dépité de sa fille que ce dernier retourna tranquillement chez lui sans la moindre compassion pour ceux qui devaient quitter leur famille.

Pour tous les Français, il était évident que les affrontements ne dureraient que quelques semaines, voire quelques mois. Hélas, trois années plus tard le conflit s’enlisait, faisant chaque année toujours plus de morts. Mis à part l’absence de ceux qui avaient été mobilisés, la vie du bourg, au plus grand désarroi d’Alphonsine, était restée pour ainsi dire la même. Régulièrement, des nouvelles du front parvenaient par les lettres que les pauvres bougres envoyaient à leurs proches. À l’immense fierté de tous, il se disait partout que les Bretons se montraient durs au combat et qu’ils faisaient preuve de ténacité. N’était pas Breton qui voulait !

Alphonsine, qui était désormais presque arrivée à destination, accéléra le pas. Elle se mit à observer pour la millième fois les façades austères des maisons qui, en ce mois de mars pluvieux, étaient privées des couleurs éclatantes des hortensias et des roses trémières qui refleurissaient chaque printemps. Soudain, la plus belle bâtisse du village lui apparut dans toute sa magnificence. De l’extérieur, la lumineuse demeure bourgeoise évoquait l’aisance et la manière de vivre de ses riches propriétaires. Ses murs en pierre de taille étaient d’une blancheur immaculée et ses nombreuses fenêtres, plus hautes que larges, laissaient entrevoir un univers enchanté de luxe et de confort. Elle actionna une clochette en cuivre pour signaler sa présence et s’introduisit dans la propriété par un majestueux portail en fer forgé. Après avoir longé une élégante allée bordée de chênes centenaires, elle contourna un monumental escalier à double rampe qui donnait accès à un imposant perron. À chacune de ses visites, la fillette enviait ceux qui avaient la chance de l’emprunter. Elle, elle devait se contenter de faire une dizaine de pas supplémentaires au ras du sol pour rejoindre les cuisines : unique condition pour être acceptée dans ces lieux. Une paysanne se devait d’être invisible dans l’antre des aristocrates de province fortunés.

Frigorifiée, elle frappa énergiquement à une porte située sur le côté de la

maison. Une femme d’une maigreur impressionnante vint lui ouvrir.

— Tu es en retard ce matin ! Dépêche-toi, ne fais pas entrer le froid !

C’était Lucienne, la cuisinière qui avait la réputation d’être un vrai cordon-bleu. À force d’officier depuis plus de vingt ans, six jours sur sept, dans une pièce qui ne voyait jamais le soleil, la domestique de cinquante ans avait le teint gris et les traits tirés.

Lucienne était une taiseuse et ne s’intéressait guère aux autres. Elle supportait bien malgré elle une terrible solitude. Sans ses patrons et les modestes gages qu’ils lui versaient, la malheureuse aurait été contrainte de partir vivre à l’hospice. Sa vie se résumait à éplucher les légumes, plumer les volailles, rôtir des viandes et préparer des desserts pour ses maîtres qui résidaient, tels de grands seigneurs, aux étages supérieurs. Chaque soir, c’était pour elle le même rituel : elle regagnait, fatiguée, son humble chambre qui se trouvait sous les combles. Les seuls objets personnels qu’elle possédait se limitaient à un crucifix accroché au-dessus de son lit, une bible et deux photographies posées sur sa table de nuit. C’était un portrait de son mari emporté par la grippe il y avait de nombreuses années et celui de son unique enfant qui était mort l’année précédente dans une tranchée de l’Est boueuse infestée de poux et de rats. Un éclat d’obus l’avait fauché en pleine tête dans sa vingt-deuxième année. Lucienne, comme la plupart des familles endeuillées par cette guerre qui n’en finissait plus, avait appris le décès de son garçon bien avant l’annonce officielle, car ses camarades d’infortune lui avaient fait parvenir une lettre dans laquelle ils expliquaient en détail les circonstances de sa disparition.

— Mets tout sur la table, ordonna-t-elle d’un ton sec.

Alphonsine, qui était habituée à ses accueils bourrus, s’exécuta en silence. La femme, d’un geste incisif, ouvrit le sac.

— Qu’as-tu amené comme légumes, cette fois-ci ?

— Trois choux-fleurs, deux livres de pomme de terre, de la mâche, deux bottes de radis et des poireaux.

— C’est tout ? Je ne vais pas aller loin avec ça !

— C’est pas notre faute, on n’y peut rien si la récolte est mauvaise à cause du gel, fit remarquer Alphonsine sur la défensive.

— S’il n’y avait que ça de mauvais ! rétorqua cette dernière.

Tout en continuant à ronchonner, Lucienne se dirigea vers une armoire massive qui contenait le matériel de cuisine. Pendant ce temps, Alphonsine sortit le reste des victuailles. Elle déposa un bidon de lait, du fromage et de la viande de porc à côté des légumes.

Lucienne, qui faisait partie de ces rares domestiques lettrées, revint avec un carnet où elle notait consciencieusement chaque livraison. D’une calligraphie soignée, elle y inscrivit la marchandise du jour.

— Le lait est d’aujourd’hui, j’espère !

— Ouiii, de ce matin. C’est moi-même qui ai trait la vache juste avant de partir, répondit Alphonsine, agacée.

— Tu passeras chercher tes sous jeudi prochain.

Sans un au revoir, la femme revêche fit un signe de tête pour lui signifier qu’elle devait se diriger sans plus attendre vers la sortie. Déçue de ne pouvoir rester un moment de plus au chaud, la malheureuse se retrouva donc dehors en deux temps, trois mouvements. Tout son corps fut instantanément saisi par le froid. De rage, elle insulta la porte qui venait de se refermer brutalement derrière elle. D’un geste nonchalant, elle tira sur sa charrette qui recommença à grincer puis, lentement, effectua le chemin inverse.

La ferme où habitait Alphonsine était une longère typiquement bretonne coiffée d’un impressionnant toit de chaume. De plain-pied, le logis abritait aussi bien les hommes que les animaux. La fillette gara sa carriole près d’une petite clôture en bois bleu azur qui donnait accès à une cour en terre. Le chant retentissant du coq qui se tenait fièrement au sommet d’un immense tas de fumier l’accueillit. Pour ne pas salir ses sabots, elle marcha prudemment sur l’allée en ardoise qui menait jusqu’à son domicile. Pétrifiée, elle se précipita à l’intérieur de l’habitation. Installés à une imposante table de ferme flanquée de deux bancs qui trônait en plein milieu d’une grande pièce à peine éclairée, elle retrouva sa sœur et ses deux frères encore à moitié endormis devant de gros bols de lait fumants et d’énormes tranches de pain recouvertes de beurre salé. Son arrivée ne suscita aucune réaction.

Adrien, l'aîné, assis en bout de table, la toisa furtivement puis replongea son regard absent vers un point imaginaire. Le malheureux avait eu la malchance d'être conçu hors mariage treize ans auparavant et avait donc provoqué, bien malgré lui, l'union de ses parents pour éviter à sa mère Léonie la honte et le déshonneur. Adrien portait néanmoins son nom de jeune fille, car Joachim, son père, dans un élan d'hypocrisie total, n'avait jamais voulu le reconnaître. Léonie avait ensuite enchaîné les naissances tous les deux ans en mettant au monde successivement Alphonsine, Gaston, Simone et Victorine.

Après avoir suspendu son manteau près de la cheminée qui, au fil du temps, avait noirci les murs et le plafond, elle cria :

— *Mammig*, maman, c'est moi !

— Installe-toi et mange. Je termine la toilette de Victorine, lui répondit une voix douce qui provenait de l'unique chambre.

— Où est papa ?

— Il donne à manger aux cochons.

Alphonsine se dirigea vers un buffet-vaisselier massif en bois sombre, s'empara d'un bol en grès puis alla se servir une bonne dose de lait crémeux qui attendait dans un faitout en fonte près de l'âtre. Elle s'attabla à sa place habituelle aux côtés de Simone. La chaleur du liquide immaculé qui se diffusait à travers la paroi du bol la réconforta aussitôt. Elle ferma les yeux et savoura cet instant béni. Excepté le crépitement des flammes, le silence monacal qui régnait dans la pièce était tout à la fois apaisant et ressourçant.

Alphonsine ne ressemblait pas du tout à ses frères et sœurs. Tous avaient les cheveux crépus noir corbeau, les yeux marron foncé et une apparence quelconque. La fillette, à l'inverse, avait le teint frais et le visage d'un ange. Sa chevelure ondulée châtain très clair qui lui tombait sur les épaules faisait ressortir ses grands yeux verts. Deux adorables fossettes au coin de ses lèvres embellissaient son charmant minois lorsqu'elle souriait. Elle était vive et intelligente, et son fort caractère lui valait souvent de se faire remettre en place par les adultes. Effrontée et têtue, la gamine qui n'avait que faire de ces remarques ne se privait jamais de dire ce qu'elle pensait. Au diable les punitions !

Lorsque Victorine fut prête, Léonie vint rejoindre ses enfants. Alphonsine contempla sa petite sœur. Elle était chétive et pâle. À un an et demi, elle ne pesait que huit kilos. Sa mère observa à son tour Alphonsine d'un regard tendre. Malgré ses cinq grossesses, cette femme de trente et un ans avait conservé une taille fine et son corps n'était pas trop usé par les travaux quotidiens. Ses cheveux bruns regroupés en un chignon impeccable surmonté d'une simple coiffe blanche traditionnelle et son épaisse robe en chanvre noire lui conféraient un air sévère. En réalité, c'était tout l'inverse. Léonie était une mère attentive qui savait donner beaucoup d'amour à ses enfants.

— Je vais à l'école *Mammig* ce matin ? demanda Alphonsine.

— Oui, papa est là aujourd'hui. Je n'ai pas besoin de toi.

Un sourire illumina son visage et ses deux ravissantes fossettes firent leur apparition. Elle était dispensée de toutes ces affreuses corvées et passerait huit heures assise bien au chaud. Un vrai luxe !

— Qu'a dit Lucienne pour les légumes ?

— Elle n'était pas contente. Elle a trouvé que c'était peu.

— Que veux-tu, *ma merc'h*, ma fille, on n'a déjà à peine pour nous !

— Je sais maman… déclara-t-elle amèrement, puis, après un long silence, elle reprit : quand je serai grande, j'irai moi aussi à la ville.

Sa mère, à l'évocation de l'éventuel départ de sa cadette, se crispa et ne répondit rien. Elle était consciente de ce que cela signifiait. Plusieurs adolescentes du village, dans l'espoir de dénicher un emploi à Paris, s'étaient exilées quelques années auparavant pour aller faire « la boniche » auprès des riches. Certaines donnaient des nouvelles et envoyaient de l'argent à leurs parents, quant aux autres, personne ne savait ce qu'elles devenaient.

Leur petit déjeuner avalé, Adrien et Gaston quittèrent la table pour aller rejoindre leur père dans la porcherie. Les filles, conditionnées à servir de domestiques aux garçons, se mirent à débarrasser et à laver la vaisselle dans l'évier placé sous l'unique fenêtre de la pièce. Alphonsine distinguait à peine ce qu'elle faisait, aussi, lorsque ses mains plongèrent dans une bassine en tôle émaillée remplie d'eau glacée qui provenait de la fontaine

située dans la cour, elle repensa instantanément à l'élégante demeure des riches qui possédait la fée électricité et le chauffage central.

— Ils doivent être encore bien au chaud sur leurs matelas en laine et sous leurs épais édredons, maugréa-t-elle tout bas en tapant du pied.

Le son tranchant de son sabot contre le sol en terre, qui avec le temps s'était tassé comme de la pierre, lui rappela qu'elle n'avait pas non plus la chance de marcher sur un beau parquet en chêne ciré. Elle pesta de nouveau. Simone, qui essuyait la vaisselle, la regarda d'un air interrogatif et n'ajouta rien.

Sitôt la vaisselle rangée, les deux sœurs allèrent aider leur mère à faire les lits puis décrochèrent le linge qui avait séché près de la cheminée durant la nuit. Lorsqu'il fut plié et remisé dans l'unique armoire de la chambre, Simone rassembla la fratrie en un hurlement suraigu.

— Les gars, c'est l'heure de l'école !

— Arrête de brailler comme ça, tu as six ans et on dirait un bébé. Et puis, tu fais mal aux oreilles ! lança Alphonsine, énervée.

— Gaston a huit ans et il crie comme moi !

— Oui, mais lui, c'est pas pareil. Sa voix est plus grave !

— Et alors ?

— Oh ! tais-toi maintenant. Faut toujours tout t'expliquer, c'est fatigant !

Vexée, Simone baissa la tête, lui tourna le dos et enfila un manteau élimé qui jadis avait appartenu à sa grande sœur. C'était comme ça dans la famille Kergoat, il n'y avait pas de petites économies. Tout se recyclait.

Les deux frères arrivèrent en chahutant et s'habillèrent à leur tour rapidement. Lorsqu'ils passèrent la porte d'entrée, Léonie leur tendit un sac en lin qui contenait leur repas du midi composé d'une tranche de lard, d'un bout de pain à la farine de seigle et d'une pomme. Tous embrassèrent tendrement leur mère. Aucun d'entre eux ne prit la peine d'aller dire au revoir à leur père, toujours occupé avec les cochons.

Le trajet qui les attendait durait une cinquantaine de minutes car l'unique école du bourg se trouvait à quatre kilomètres au sud-ouest dans un hameau nommé Kerhéro. Ils se mirent en route en une colonne organisée. Adrien, en grand frère responsable, se plaça à l'avant. À la sortie du village, ils

empruntèrent un chemin communal caillouteux et escarpé. Le bruit de leurs sabots fut rythmé par les premières notes joyeuses des rouges-gorges qui s'égosillaient dans les arbres alentour. Les couleurs flamboyantes du Massif armoricain étaient superbes et avaient l'avantage de les distraire un peu, leur faisant oublier leur marche laborieuse.

Parvenu à destination, chacun alla retrouver ses camarades dans sa cour respective. L'école mixte publique de Moustoir-Ac, qui avait vu le jour en 1901, accueillait trente-cinq élèves de trois à treize ans. La mixité ayant ses limites, le bâtiment était séparé en deux : les filles d'un côté, les garçons de l'autre. Les deux uniques salles de classe, tous niveaux confondus, étaient dotées chacune d'un grand tableau noir et d'un imposant bureau placé sur une estrade. Les garçons avaient un maître très strict qui avait instauré une discipline de fer. Été comme hiver, il portait systématiquement le même costume sombre qui lui donnait l'apparence d'un employé des pompes funèbres. Les filles, quant à elles, avaient une institutrice, Mlle Lanson, des plus douces. Jeune et motivée, elle était attentive et patiente.

Les deux fonctionnaires avaient pour mission d'inculquer la morale laïque et avaient l'obligation d'enseigner uniquement en français. Une des règles fondamentales imposées par le gouvernement était de bannir toutes les langues régionales dans l'enceinte de l'école de la République. En Bretagne, le redoutable objet baptisé « la vache », petit bout de bois long d'une douzaine de centimètres, était là pour rappeler aux élèves cette règle cruciale. Considérée comme une punition humiliante, vexatoire et délétère, la vache était donnée à celui qui avait eu l'imprudence de parler en breton. Les récréations se transformaient alors en terrain de jeux où les détenteurs de l'objet maudit devaient user de mille ruses pour s'en débarrasser. Les pauvres bougres qui se faisaient pincer à la fin de la journée par les enseignants en possession du symbole déshonorant écopaient d'une lourde sanction. Ils devaient donc rester pour balayer la cour après la classe ou bien fendre le bois. Il arrivait aussi qu'ils remplissent des pages entières se résumant en une unique phrase : « Je ne parlerai plus breton. » Pour les plus grands, le pire des châtiments était de se voir enlever des points dans leurs devoirs de français.

La cloche retentit à 8 heures précises et aussitôt tous les écoliers se rangèrent de manière quasi militaire. Alphonsine s'installa à son pupitre qui était situé par bonheur à proximité du poêle. L'institutrice entama la matinée par une phrase moraliste puis distribua des exercices en fonction de chaque niveau. Alphonsine, qui faisait partie du groupe des moyens, se vit attribuer un devoir de grammaire. Quant aux plus avancés, le titre de leur leçon du jour était élégamment inscrit au tableau en lettres majuscules : « PARIS, CAPITALE DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE ».

Barbée par le travail demandé, Alphonsine préféra écouter le cours des plus âgés. L'enseignante, qui connaissait bien la métropole pour y avoir séjourné à plusieurs reprises, leur fit une description vivante et détaillée. Ses explications sur Notre-Dame, l'avenue des Champs-Élysées, les théâtres, la tour Eiffel et les célèbres grands magasins transportèrent la jeune paysanne dans un univers enchanté qui la faisait rêver depuis bien longtemps. Elle s'était même persuadée que tous les Parisiens étaient à coup sûr heureux et comblés d'habiter dans un lieu aussi magique.

La cloche de 10 h 30 marqua la fin de la leçon et Alphonsine referma son cahier sur une page blanche sans la moindre culpabilité. Lorsque l'institutrice fit signe à ses élèves de sortir dans la cour, un bruit assourdissant de sabots et une cacophonie joyeuse résonnèrent dans toute la pièce.

— Eh bien Alphonsine, tu es encore là ? Tes camarades sont tous dehors ! s'étonna Mlle Lanson.

— Racontez-moi encore Paris, Mademoiselle, s'enthousiasma la jeune écolière.

— Mais la leçon est terminée, répliqua gentiment la maîtresse.

— Non, pas pour moi ! Je dois connaître Paris par cœur !

— Mais pour quelles raisons ?

— Parce que quand je vais y aller bientôt, je devrai me débrouiller toute seule !

— Mais tu as le temps, Alphonsine, tu n'es encore qu'une enfant. Peut-être changeras-tu d'opinion lorsque tu seras plus grande, lui assura Mlle Lanson

qui savait exactement quel sort était réservé aux adolescentes du village qui s’exilaient.

— Ah ! non alors. Jamais rien ni personne ne me fera changer d’avis, maîtresse ! s’exclama la fillette sur un ton de rébellion. Je suis Alphonsine Kergoat et je suis bien décidée à partir d’ici pour devenir quelqu’un !

Mlle Lanson, sidérée par l’aplomb et la réponse de son élève, en resta bouche bée.

OceanofPDF.com

2

Berlin, mars 1917

Lorsque Johannes arriva chez lui, une femme forte et bien charpentée l'accueillit aussitôt avec une grande serviette chaude et mœlleuse. C'était Gertrude, la domestique de la famille. Une pluie lourde et froide venait subitement de s'abattre sur Berlin et le jeune garçon de huit ans était rentré de sa leçon d'équitation trempé jusqu'aux os. Attentive, elle lui frictionna vigoureusement les cheveux et le visage puis lui ôta son manteau de laine. D'un geste tendre, elle lui tendit ses confortables pantoufles.

— Allez vite enfiler des vêtements secs, Monsieur, je vous les ai préparés sur votre lit.

Sans perdre un instant, Johannes se précipita dans sa chambre qui jouxtait celle de ses parents. Une fois changé, alors qu'il se dirigeait vers la cuisine, il entendit des éclats de rire résonner dans le salon. Sa curiosité le poussa à aller voir. Comme il pénétrait dans la pièce, une délicate odeur de cannelle ainsi que d'appétissantes pâtisseries disposées sur un plateau d'argent le firent saliver.

— Entre, mon chéri. Viens saluer ta tante Alexandra, le pria sa mère d'une voix douce.

— Bonjour, ma tante.

— Bonjour, mon adoré neveu. Je constate que tu es de plus en plus beau. Bonté divine, ce petit grain de beauté au coin de tes lèvres rend ton sourire toujours aussi charmant !

— C'est la première chose que j'ai remarquée quand il est né ! s'exclama sa mère. As-tu passé un agréable après-midi ?

— Oui mère, très bonne, je vous remercie.

— Bien, file à la cuisine mon fils, Gertrude t'a préparé ton goûter. Tu iras ensuite retrouver M. Hans qui t'attend dans le grand salon pour ton cours de piano.

Johannes s’exécuta et les deux femmes reprirent leur conversation là où elles l’avaient laissée. Gertrude, qui logeait dans une pièce attenante à la cuisine, en entendant Johannes revenir sortit immédiatement de son repaire.

— Avez-vous bien monté votre jument, Monsieur ? s’intéressa-t-elle.

— Elle était un peu nerveuse aujourd’hui, sans doute à cause de l’orage, répondit ce dernier en se ruant sur un bol de chocolat chaud.

— Vous avez certainement raison, Monsieur. Les animaux sont comme nous autres, ils détestent la pluie et encore plus le tonnerre. Prenez le temps de vous asseoir, ne mangez pas debout, c’est mauvais pour la digestion.

Le garçonnet obtempéra. En ces années de guerre et de pénurie, le blocus maritime anglais qui empêchait l’acheminement des matières premières et des denrées alimentaires vers l’Allemagne ne perturbait en rien le train de vie de cette famille aisée. Le père de Johannes, très organisé, avait à sa solde des missionnaires chargés de rapporter de la nourriture qui provenait des fermes environnantes. Comme il payait le prix fort, il ne manquait jamais de rien. Il avait également quelques contacts en France qui le fournissaient régulièrement en vins de bordeaux, champagne et spiritueux.

Johannes était le fils unique d’Elsa et Claus Hohenburg. Ses parents faisaient partie de l’élite berlinoise éduquée. Son père était un homme influent de cinquante-cinq ans. Haut fonctionnaire d’État, c’était un juriste reconnu et apprécié dans son milieu. Sa mère, quant à elle, était la cadette d’un riche marchand d’art berlinois dont la réputation dépassait les frontières. Elsa n’avait que dix-sept ans lorsqu’elle avait épousé Claus et les quatorze années qui séparaient le couple n’entamaient en rien leur complicité. Juste après leur union, ils s’étaient installés dans le très chic quartier de Charlottenburg, situé à l’ouest de Berlin. Johannes adorait la ville qui l’avait vu naître et ce qu’il aimait par-dessus tout, c’était son bouillonnement culturel et son dynamisme qui, à sa grande fierté, la faisaient rayonner dans toute l’Europe.

L’immeuble bourgeois de style néobaroque dans lequel vivait sa famille était placé sur la célèbre avenue Kurfürstendamm, épicentre de la vie mondaine et nocturne berlinoise.

Le maître de maison, désireux d’étaler sa fortune, avait opté pour une

décoration ostentatoire. Ainsi, la totalité de l'appartement possédait des moulures surchargées aux plafonds, des cheminées en marbre richement travaillées et des rideaux de velours agencés de manière très théâtrale. À cela venaient s'ajouter un nombre incalculable de précieux bibelots et des tableaux de peintres à la mode. Le logement aux dimensions généreuses se composait d'un vaste hall d'entrée, d'une pièce de réception, d'un grand et d'un petit salon et de quatre chambres. Un boudoir ainsi qu'un bureau complétaient l'ensemble. L'immeuble à la pointe de la modernité était raccordé à l'eau courante sous pression et à l'électricité. Comble du raffinement, la salle de bains était dotée d'une baignoire émaillée et d'un lavabo en porcelaine blanche qui provenaient directement d'Angleterre. La cuisine quant à elle possédait un évier à robinetterie intégrée qui fournissait même de l'eau chaude. Ce miracle était dû à un système ingénieux de tuyaux en cuivre qui passait par la cuisinière à bois dernier cri. Ce petit bijou de technologie avait été commandé spécialement aux États-Unis sur le fameux catalogue de la compagnie américaine Sears, Roebuck and Co.

— Désirez-vous encore un peu de chocolat chaud, Monsieur ?

Johannes, d'un signe de tête, acquiesça. Gertrude s'empressa de le resservir et se mit à observer son jeune maître qui évoluait dans un milieu où privation et sens de la mesure n'existaient pas. Elle le trouvait très beau. Le jeune garçon avait hérité des cheveux blond vénitien de sa mère et des yeux bleu ciel de son père. Le grain de beauté qu'il avait juste au-dessus de sa lèvre supérieure faisait chavirer bon nombre de cœurs de la gent féminine. D'un caractère sensible et discret, il était la fierté de Mme Hohenburg.

— Tout va bien, Monsieur ?

— C'est parfait, Gertrude, merci !

La domestique avait une affection toute particulière pour ce garçon doux et respectueux. Johannes, quant à lui, appréciait également beaucoup Gertrude. Tous deux avaient, au fil du temps, tissé de liens d'amitié sincères. N'était-elle pas toujours là pour prendre soin de lui lorsque ses parents étaient au théâtre, à l'opéra ou bien accaparés par leurs

innombrables dîners mondains ? Combien de fois l'avait-elle consolé quand il avait peur les soirs d'orage…

Gertrude, la cinquantaine passée, était la veuve d'un commerçant bavarois. À la mort de son mari, elle n'avait pas souhaité reprendre l'épicerie familiale et avait fait le choix de devenir employée de maison à Berlin. Elle était entrée en 1909, sur recommandation, au service des Hohenburg alors que sa patronne était enceinte de huit mois et demi. En juin, par une belle matinée de printemps, elle avait assisté à la naissance du bébé et avait même eu le privilège de lui donner son premier bain. Gertrude, qui n'avait jamais eu d'enfant, s'était tout de suite profondément attachée à ce petit être fragile. Elsa Hohenburg, qui venait de mettre au monde à trente-trois ans son unique fils, avait été aussitôt très touchée par la gentillesse de sa nouvelle domestique. Les deux femmes au fil des années avaient développé de véritables liens de respect mutuel.

— J'ai croisé M. Hans tout à l'heure. Il a l'air d'être d'une humeur très gaie. Il m'a dit qu'il vous ferait travailler un extrait du concerto numéro 2 de Chopin.

— Chopin, encore ! grommela Johannes.

— Vous n'appréciez pas ce compositeur, Monsieur ?

— Non, il est français !

— Quel rapport avec sa musique ?

— Aucun. Papa n'aime pas les Français !

— Mais je crois qu'il était natif de Pologne, il me semble…

— C'est pire !

Gertrude n'insista pas. Elle savait qu'à cet âge, les enfants étaient très influencés par les opinions de leurs parents, surtout lorsqu'il s'agissait de celles du père.

Sitôt sa collation engloutie, Johannes alla rejoindre son professeur au salon.

— Bonjour monsieur Hans, lança-t-il en s'installant devant un superbe piano à queue Steinway.

— Bonjour Johannes ! s'exclama joyeusement l'enseignant au physique rondouillard et sympathique. Voici ce que vous interpréterez aujourd'hui !

Le garçonnet se saisit de la partition et la posa sur le pupitre sans laisser transparaître le moindre signe de déception. Sans attendre, il commença à jouer. Ses doigts se mirent à parcourir les touches d'une manière saccadée et hésitante. M. Hans l'arrêta.

— Jeune homme, avant de vous précipiter, si vous preniez le temps de déchiffrer la musique ? Ne soyez pas si pressé. Chopin est un poète et vous devez respecter son œuvre !

— Je suis désolé, monsieur Hans. Je suis toujours victime de mes emportements et je fonce sans cesse tête baissée !

— Allons, ce n'est rien. Lisez à haute voix pour bien comprendre ce que vous vous apprêtez à interpréter.

Au bout de vingt minutes, Johannes put enfin refaire courir ses petits doigts potelés sur les touches du piano. Se sentant plus à son aise, il se laissa progressivement bercer par la douce mélodie de Chopin quand, tout à coup, il entendit la voix autoritaire de son père résonner dans le hall. M. Hohenburg, qui arrivait tout juste du palais de justice, fit savoir à toute la maisonnée qu'il était rentré. Le corps et les mains de Johannes se crispèrent immédiatement et son jeu devint beaucoup moins fluide. Son professeur se raidit à son tour.

L'ambiance si harmonieuse et sereine qui régnait dans les lieux jusqu'alors se transforma soudain en un malaise perceptible par tous les occupants de l'appartement…

OceanofPDF.com

3

— Alphonsine, Alphonsine, vois ce que j’ai attrapé !

Fier comme Artaban, Gaston brandit victorieusement la carpe qu’il venait de pêcher dans le minuscule étang qui appartenait à leurs parents.

— Elle fait au moins deux livres !

— Comme toujours, tu exagères Gaston !

— Si Alphonsine, deux livres, j’te dis !

— En tout cas, en voilà une qui va nous régaler ce soir. Maman sera heureuse.

— Si papa était là, il aurait été content lui aussi, ajouta Gaston.

— Oui. Mais comme d’habitude, il est parti pour on ne sait combien de temps. Et c’est tant mieux ! déclara-t-elle. Dépêche-toi de la mettre dans le seau avant qu’elle ne t’échappe !

En ce début de dimanche après-midi, frère et sœur s’étaient lancés dans l’une de leurs fameuses parties de pêche qu’ils adoraient. Alphonsine, au début des beaux jours, se délectait toujours de ces moments volés près du plan d’eau familial. C’étaient pour elle des instants précieux qui lui permettaient d’oublier un peu son quotidien difficile. Elle passait des heures entières à observer le ballet des libellules bleu métallisé et à admirer les différents insectes qui peuplaient l’étang. Un de ses jeux favoris consistait à rester immobile pour que les grenouilles qui avaient été dérangées par son arrivée recommencent à coasser en sa présence. Le lieu, en ce magnifique printemps, regorgeait de fleurs sauvages multicolores. Alphonsine l’adorait.

Tandis que Gaston tentait de renouveler son exploit, de son côté, elle préféra poser sa canne pour s’allonger dans l’herbe fraîche. La douceur du tapis végétal et le son des abeilles qui butinaient tout autour d’elle la firent songer à Paris. Existait-il des endroits comme celui-là où les Parisiens pouvaient pêcher à leur guise ? Que faisaient les gens de la ville pour se distraire le dimanche ? Un jour, elle le savait, elle aurait les réponses.

Progressivement, ses pensées devinrent de plus en plus floues et un profond sommeil l'emporta. Son frère, au bout d'une demi-heure, la sortit brutalement de son assoupissement.

— Alphonsine, réveille-toi, cria Gaston tout excité !

— Quoi… ? lança-t-elle d'une voix pâteuse.

— Regarde, j'ai réussi à en attraper deux autres !

La fillette se redressa et reprit, non sans difficultés, ses esprits. En s'approchant du seau, elle constata qu'il disait la vérité. Les malheureuses carpes se débattaient comme elles pouvaient dans le peu d'eau que Gaston leur avait octroyé.

— Mets-leur plus de flotte, imbécile. Regarde, elles sont en train de s'asphyxier !

— Tu crois ? rétorqua-t-il naïvement.

— Évidemment !

— Mais il sera lourd à porter pour remonter jusqu'à la maison.

— Tu n'auras qu'à me le donner. J'en ai vu d'autres ! Allez, prends les cannes, on y va ! Ajouta-t-elle d'une voix qui trahissait son regret de rentrer.

Ce fut donc avec une pointe d'amertume qu'elle quitta le seul endroit où elle se sentait bien. Pour rejoindre la ferme, qui se trouvait trois cents mètres plus haut, ils empruntèrent un chemin pentu qui longeait un champ de chanvre. Durant toute l'ascension du sentier, Alphonsine, qui portait le seau à bout de bras, ne montra aucun signe de fatigue. Au moment où ils pénétrèrent dans la cour, Gaston, enthousiasmé par ses captures, hurla joyeusement :

— Maman, maman, regarde ce qu'on rapporte !

Aucune réponse ne lui parvint.

— Maman ? répéta-t-il vexé d'avoir raté son entrée.

Lorsqu'ils arrivèrent sur le seuil de la porte, ils découvrirent leur mère effondrée sur la grande table de ferme. Son chignon qui s'était transformé en une choucroute informe laissait apparaître un visage bouffi et des yeux injectés de sang. Ses deux enfants, médusés, se pétrifièrent. Passé l'effet de surprise, ils reprirent leurs esprits et se précipitèrent vers elle.

— Maman ? murmura Gaston inquiet.

Léonie ne réagit pas. Alphonsine, affolée, insista.

— Maman… qu'est-ce qu'il y a ? PARLE !

Toujours aucune réponse. Le regard vide, elle semblait dans un autre monde. La fillette lui prit doucement l'épaule et la secoua légèrement. Celle-ci finit enfin par sortir de sa torpeur.

— Vite, foncez chercher le docteur, Victorine est au plus mal. Réussit-elle à articuler d'une voix déchirante.

Le seau en bois qu'elle avait encore en main se fracassa sur le sol en un son assourdissant. L'eau, en se répandant à terre, dessina une sinistre tache sombre. Les malheureuses carpes, privées de leur précieux liquide, se mirent à se contorsionner dans tous les sens. Gaston, sans perdre une seconde, se rua à l'extérieur et courut jusqu'au domicile du médecin qui habitait dans la rue principale. Arrivé à destination, il pria pour qu'il soit présent.

— M'sieur Mezec, au secours !

Pas de réponse. Cette fois-ci, il tambourina de toutes ses forces contre la porte d'entrée.

— Gaston, tu as un souci ? demanda le docteur qui ouvrit rapidement une des fenêtres de l'étage.

— Vite, on a besoin de vous. C'est Victorine !

— Je descends !

Comprenant que la situation était urgente, le jeune médecin fraîchement diplômé de la faculté de Rennes dévala l'escalier, attrapa sa mallette au vol et se mit à courir derrière Gaston qui était déjà reparti. Lorsqu'il fut à sa hauteur, il l'interrogea :

— Explique-moi, bonhomme. Qu'arrive-t-il à ta petite sœur ?

— Je sais pas m'sieur, je n'ai vu que maman. On revenait de l'étang avec Alphonsine, lorsqu'on l'a trouvé en pleurs. Victorine n'était pas avec elle.

Parvenu sur les lieux, le médecin découvrit Léonie assise près de la table, toujours en état de choc. Son souffle était saccadé. À ses côtés, Alphonsine était livide. Il s'avança doucement vers elle et se pencha à quelques centimètres de son visage. Léonie se tourna vers lui et plongea son regard

dans le sien. Elle fit un léger mouvement de la main pour lui indiquer la chambre. Lorsqu'il se redressa, il perçut à peine les mots que cette dernière prononça.

— C'est trop tard. Mon enfant ne respire plus. Le diable l'a emportée !

Pensant qu'il y avait encore un espoir, il se rua dans la pièce. Le petit corps sans vie de Victorine gisait, telle une poupée de cire que l'on aurait négligemment jetée entre deux oreillers sur le grand lit parental. Son visage était d'une pâleur extrême et ses yeux opaques fixaient le plafond. La scène était glaçante. Gaston, blême, s'assit auprès d'elle.

— C'est vrai qu'elle est morte ?

— Oui, Gaston, ta sœur n'est plus. Où est votre père ?

— Il est parti vendredi avec Adrien à la foire agricole de Quimper.

— Quand reviennent-ils ?

— Sais pas !

— Bon, écoute-moi bien Gaston, en attendant que ton père et ton frère soient ici, c'est toi le chef désormais. Tu vas prendre bien soin de ta maman. Va chercher Alphonsine.

— Je suis là, répondit-elle en pleurant, cachée derrière la porte.

— Alphonsine, va prévenir Mme Gwen et explique-lui la situation.

— D'accord !

Sans prononcer aucune autre parole, la fillette se volatilisa. Elle réapparut avec la voisine flanquée du curé au moment où le médecin rédigeait l'acte de décès. Léonie, quant à elle, n'avait toujours pas bougé. Gaston, pour s'occuper l'esprit, avait allumé quelques bougies qu'il avait placées sur l'une des tables de nuit qui jouxtait le grand lit de ses parents. Bien qu'ils ne s'apprécient guère, les deux hommes se saluèrent poliment. La voisine et le religieux s'assirent auprès de Léonie. Le prêtre, qui tenait un missel à la main, s'adressa à la mère éplorée.

— Allons, mon enfant, prions pour le repos éternel de votre petite.

Le médecin leva les yeux au ciel en signe d'agacement. Le curé, qui surprit ce geste d'exaspération, ne releva pas l'affront. Ce n'était ni le jour ni le lieu pour se disputer une sempiternelle fois. Rationaliste convaincu, le docteur Mezec ne croyait absolument pas à cette grande supercherie

chrétienne, comme il aimait l'appeler, et revendiquait haut et fort que son esprit libre ne saurait être manipulé par aucune des religions existant sur cette terre. Au début, les villageois s'étaient montrés méfiants face à ce jeune arrogant venu de la ville, mais peu à peu ils avaient appris à le connaître. Passé les premiers préjugés, ils avaient découvert une personne bienveillante et généreuse.

Léonie n'ayant pas bougé d'un pouce, le prêtre, croyant bien faire, réitéra sa demande de manière fort maladroite.

— Suis moi, veux-tu. Ne reste pas là à te morfondre.

— Vous voyez bien qu'elle est en état de choc. Laissez-lui le temps de comprendre ce qu'il lui arrive ! lui asséna le médecin.

— Seules les prières la ramèneront à la raison, répliqua l'homme d'Église sèchement en prenant Léonie par la main.

— Si vous le dites, curé !

Désireux de clore leur échange houleux au plus vite, le docteur Mezec se leva et se rapprocha délicatement de Léonie.

— Je repasserai demain. D'ici là, prenez soin de vous, je vous en prie. Vos enfants ont besoin de leur maman.

— Je vous en *prie*, répéta le curé, en appuyant lourdement sur le dernier mot. Je suis surpris, c'est donc une formule qui fait partie de votre vocabulaire !

Le docteur, piqué au vif, s'apprêtait de nouveau à répliquer, mais Gaston le coupa dans son élan en s'écriant, effrayé :

— Simone, où est passée Simone ?

Tous se dévisagèrent.

Alphonsine et son frère, suivis du médecin, se précipitèrent dans la cour et se mirent à crier le nom de leur jeune sœur. Quant au curé, il resta aux côtés de Léonie qui était toujours plongée dans un profond mutisme.

— Allons voir dans la porcherie, s'exclama Gaston en s'adressant à Alphonsine. J'suis sûr qu'elle est avec les porcelets qui sont nés hier matin.

— Je vérifie les extérieurs, lança le docteur qui était déjà à l'autre bout de la cour.

Les enfants n'eurent aucun mal à dénicher leur sœur qui s'était

effectivement réfugiée dans l'enclos à cochons. Elle tenait dans ses bras une adorable petite créature rose qui s'était blottie contre son torse. Lorsque Simone aperçut son frère et sa sœur, elle fila se cacher derrière une botte de paille.

— J'veux pas rentrer à la maison. Maman est triste et Victorine est toute bizarre, sanglota-t-elle.

— Il est mignon, ton cochon, murmura Alphonsine en s'avançant prudemment vers elle. Il a l'air d'être bien avec toi.

— Oui, il me réchauffe et me tient compagnie pendant que maman pleure.

— Tu dois le remettre dans l'enclos maintenant Simone, ordonna Gaston.

— Non, jamais. Je reste là !

— Mais voyons, tu ne peux pas rester dans la porcherie, on a besoin de toi à la cuisine, insista Gaston sur un ton impératif.

— Arrête ! s'interposa vigoureusement Alphonsine. Retourne avec les autres, je m'occupe d'elle.

Gaston, déçu de ne pas avoir réussi à déloger sa sœur de son refuge, regagna la cour où il croisa le docteur qui venait de faire le tour complet de la propriété.

— C'est bon, on l'a retrouvée. Elle est dans la porcherie.

— Elle va bien ? demanda-t-il, soucieux.

— Oui, mais elle n'arrête pas de pleurer et refuse de revenir, s'indigna Gaston. Alphonsine est avec elle.

— Si elle est avec Alphonsine, pas d'inquiétude, dit l'homme, soulagé, en retournant chercher sa mallette qu'il avait laissée dans la pièce principale.

Gaston, quant à lui, ne sachant quoi faire, resta planté dans la cour.

— Je viens d'expliquer à ta maman que je repasserai demain matin. Au revoir mon garçon. Courage, lui souffla le médecin sur un ton affectueux.

Le soleil commençait à décliner. La nouvelle se propagea rapidement dans tout le bourg. Une longue et pénible nuit de veillée mortuaire s'annonçait.

Dans tous les villages et hameaux bretons, la mort était l'affaire de tous. Afin d'éviter le qu'en-dira-t-on et toute forme de commérages, les funérailles devaient toujours suivre des codes établis bien précis. À peine Victorine avait-elle rendu son dernier souffle que voisins et amis de la

famille étaient déjà au garde-à-vous, prêts à rendre service. Quant au reste des habitants (à l'exception des notables), ils arrivèrent au fur et à mesure pour présenter leurs condoléances au clan Kergoat.

En attendant que la fillette rejoigne le cimetière du village, faute de pièce supplémentaire, on transforma un débarras qui fit office de chambre mortuaire. La dépouille de Victorine fut déposée sur une table recouverte d'un drap blanc. Le corps sans vie de Victorine était un spectacle déchirant. La pauvre enfant était méconnaissable. Elle avait les traits tirés et la peau grisâtre.

Afin de soulager la malheureuse mère endeuillée et terriblement affectée, Mme Gwen, la voisine, se chargea de faire la toilette funéraire. Léonie lui fournit un habit du dimanche que sa petite dernière n'avait mis qu'une seule fois. On fit appel à la *grassaouerez* du village, dont la vocation était de réciter les *lâret gras*, les prières en commun, pendant toute la durée de la veillée. La mort de vieillards qui avaient fait leurs temps causait moins de peine que la perte d'un jeune adulte dans la fleur de l'âge. Concernant Victorine, le chagrin était immense. Chaque visiteur, qui venait rendre un dernier hommage à la pauvre enfant, se voyait offrir un verre de vin ou une tasse de café. Léonie, qui était une femme appréciée au village, ne manqua pas d'aide et de soutien au point que les voisines avaient instauré un tour de garde pour se relayer auprès de la disparue pendant les trois jours qu'allait durer la veillée.

Le lendemain matin, vers onze heures, alors que Léonie commençait à refaire surface, elle entendit dans la cour le bruit caractéristique de la charrette de son mari. D'un mouvement las, elle releva la tête et s'agrippa au vaisselier. Joachim Kergoat, suivit d'Adrien, fit son entrée.

— Que font tous ces gens dans notre maison ? demanda ce dernier d'un ton bourru.

— Il est arrivé un malheur, Joachim, répondit Léonie toujours agrippée au meuble.

— Quel malheur ?

— Victorine !

Adrien n'eut aucune réaction contrairement à son père qui comprit sur-le-

champ ce que cela signifiait. Ses jambes se dérobèrent soudain sous son poids et il eut juste le temps de se raccrocher au chambranle de la porte pour ne pas tomber. Deux voisins se précipitèrent pour l'aider à s'asseoir sur un des bancs près de la grande table.

— Quand est-ce arrivé ? réussit-il à demander nerveusement.

— Hier après-midi. Elle a eu une forte fièvre et de plus en plus de mal à respirer. Elle s'est étouffée dans mes bras, hurla de désespoir Léonie en se retournant en direction de son mari. Puis, en prenant conscience qu'Adrien était resté prostré dans son coin, elle se ressaisit.

— Adrien, mon fils, approche-toi. Je vais te servir un bol de bouillon.

— Suis-moi, Joachim, allons voir la pauvre enfant, intervint le curé qui avait prié une partie de la nuit auprès de Victorine.

À cet instant, le docteur Mezec fit son entrée.

— Bonjour Joachim. Je vous présente toutes mes condoléances.

— Merci, répliqua simplement le père en se dirigeant vers la pièce où reposait sa fille.

— Comment allez-vous, Léonie ? s'enquit le médecin. Avez-vous eu quelque répit ?

Le curé répondit à sa place.

— Elle n'a pas fermé l'œil et elle est épuisée, si vous voulez tout savoir.

Leur échange fut interrompu par Lucienne qui, à la grande surprise de toute l'assemblée, fit son entrée.

— Bien le bonjour à vous tous, lança-t-elle en allant déposer un baiser sur le front de Léonie. Tiens, c'est de la part de mes patrons.

La mère, accablée, fixa l'objet que lui tendait la cuisinière.

— Merci, Lucienne, cette croix est très belle. Tu remercieras tes maîtres pour nous.

— Tu l'installeras sur la tombe de ta petite. Je suis désolée de ce qui vous arrive. Je suis bien placée pour comprendre, tu penses !

— Veux-tu un café, Lucienne ? proposa une voisine.

— Non, je dois repartir pour continuer à préparer le déjeuner. Madame reçoit des notables de Vannes aujourd'hui !

À peine Lucienne eut-elle fini sa phrase qu'elle tourna les talons et

s’éclipsa. Joachim, qui était resté assis, se leva et s’empara du crucifix.

— Je vais le placer à côté de notre petite, chuchota-t-il, le souffle court.

— Gaston a prévenu le menuisier pour le cercueil, répondit Léonie en suivant du regard son mari qui se dirigeait vers le réduit exigu où reposait leur enfant.

Au moment où Joachim aperçut la dépouille de sa fille, il se mit à hurler en un déchirant cri de douleur qui glaça le sang de toutes les personnes présentes.

Victorine fut inhumée auprès de ses grands-parents paternels le 11 mai, soit six mois jour pour jour avant la fin de la guerre. Excepté les nobles, tous les villageois assistèrent à l’enterrement. Des cousins éloignés avaient même fait plus de cinquante kilomètres pour venir soutenir le clan Kergoat. Lorsque l’on descendit le cercueil dans le caveau familial, Léonie s’effondra au sol. Ses quatre enfants l’aidèrent tant bien que mal à se relever. Joachim Kergoat, qui ce jour-là avait bu plus que de raison, ne s’occupa ni de sa femme ni de sa progéniture.

La bienséance voulait que le repas des funérailles se déroule soit au café du village, soit dans un restaurant des environs. Dans le cas des Kergoat, faute de moyens, ils reçurent leurs convives dans la cour de leur ferme. Léonie s’était activée tout l’après-midi pour offrir à ses invités une collation composée de charcuteries, de pains et de gâteaux faits maison. Si Victorine avait été enterrée en hiver, elle aurait servi un traditionnel pot-au-feu. Ce repas fut l’occasion pour elle d’apaiser un peu son chagrin. Chacun n’hésita pas à parler de Victorine en évoquant de rares moments joyeux, car en vérité, les seuls souvenirs qu’elle laissait étaient sa santé fragile et sa souffrance. Joachim, cet après-midi-là, ne desserra pas les dents. Il resta ratatiné sur lui-même en bout de table, à l’image d’un vieux quignon de pain que l’on aurait oublié au fond d’un placard : il était dur et sec. À la fin du repas, les enfants partirent se réfugier près de l’étang loin des adultes pour retrouver un temps leur insouciance. Ils organisèrent un concours de ricochets, puis une partie de cache-cache, mais le cœur n’y était plus.

— Vous croyez que Victorine nous voit ? lança soudain Simone.

— Le curé a dit qu’elle est avec le Seigneur maintenant, répondit Gaston.

Adrien, que l’on avait plus entendu parler depuis la mort de sa petite sœur n’émit aucune opinion.

— En tout cas, où qu’elle soit, elle sera toujours mieux qu’ici ! s’exclama Alphonsine, convaincue par ce qu’elle venait de déclarer.

OceanofPDF.com

4

La défaite de l’Allemagne lors de la Première Guerre mondiale avait laissé un pays en ruine et une population qui avait énormément de mal à accepter la situation. Johannes, qui venait de fêter ses treize ans, était, sous l’influence de son père, plus que jamais remonté contre la terre entière et plus particulièrement contre les Français. Malgré les réticences de sa mère qui détestait toute forme de violence, son mari avait pris pour habitude d’emmener leur fils aux réunions du parti d’extrême droite.

Le pays, en cette année 1922, traversait une crise économique majeure et le contexte politique était explosif. D’un côté, la bourgeoisie allemande tentait de récupérer les acquis que les ouvriers avaient obtenus à la révolution de 1918, et de l’autre, ces mêmes ouvriers se mettaient en grève pour protester contre leurs conditions de travail. L’agitation sociale s’était répandue dans toute l’Allemagne. Un mouvement toutefois savait tirer son épingle du jeu. C’était le NSDAP, dirigé par un certain Adolf Hitler. Excellent orateur, ce personnage charismatique était devenu une figure montante et incontournable de la vie politique allemande. Autrichien de naissance, ce fils de fonctionnaire qui s’était engagé en 1913 dans l’armée allemande vivait la défaite de l’Allemagne comme un véritable déchirement. Depuis son élection à la tête du NSDAP en 1921, l’homme belliqueux, aux fortes convictions nationalistes, passait le plus clair de son temps à sillonner toute l’Allemagne afin d’y déverser sa propagande haineuse et xénophobe.

Ce fut donc au cours d’une de ses réunions politiques que ce soir-là, dans une célèbre brasserie berlinoise, Johannes, hypnotisé par cet individu à l’attitude très théâtrale, écoutait son discours ponctué de formules percutantes et agressives avec beaucoup d’intérêt. Au moment où Hitler traita les Juifs de « tuberculose raciale des peuples », Johannes, emporté par un élan patriotique, se leva d’un bond et, sans réfléchir, ovationna de

manière enflammée le chef de parti. Sa fougue contamina très rapidement toute l'assemblée au point de déclencher une véritable ferveur collective. Claus Hohenburg, surpris par la spontanéité de son fils, le contempla avec une lueur d'émotion et de fierté dans les yeux. Johannes, qui s'en aperçut, se délecta aussitôt de ce rare moment de complicité père-fils.

— Cet homme redressera le pays, mon garçon, sois-en sûr ! s'écria Claus Hohenburg.

— J'en suis certain, père… les bolcheviques et les Juifs, dehors, s'époumona Johannes en direction de toute la salle. Nous sommes des patriotes, et rien ni personne ne pourra nous arrêter.

L'enthousiasme de l'auditoire redoubla. Grâce à sa propagande très bien huilée, Hitler commençait à convaincre de plus en plus d'Allemands. Toutes les classes sociales se laissaient séduire par les idées de l'ambitieux politicien. À la fin de la réunion, Hitler vint en personne complimenter M. Hohenburg d'avoir un fils aussi courageux prêt à se mettre au service d'une noble cause. Johannes, très impressionné, remercia timidement le chef de parti et lui assura que c'était un honneur de soutenir un homme tel que lui.

Sur le chemin du retour, du haut de ses treize ans, Johannes, qui marchait à côté de son père, savourait secrètement son triomphe et l'effet qu'il avait produit sur l'assemblée. Ce soir-là, il comprit qu'il avait, au même titre que les adultes, le droit de s'exprimer.

— Je vois que tu as intégré l'importance de cette réunion, mon fils.

— Oui, père, ces propos ont été une révélation pour moi. Je me souviendrai à tout jamais de ce moment. Il a dit tant de vérité. Je suis certain que bientôt tous les Allemands comprendront que cet homme va sauver notre beau pays !

— Absolument ! s'écria M. Hohenburg.

Lorsqu'ils passèrent devant le célèbre Romanisches Café, haut lieu de rencontres pour les artistes et intellectuels de la capitale, Claus Hohenburg décida de s'y arrêter pour prolonger cet instant de triomphe. Ils s'attablèrent en terrasse où l'ambiance était joyeusement animée et chaleureuse. Il était aux alentours de minuit et la température de l'air en cette fin de printemps

était particulièrement douce et agréable. Claus Hohenburg commanda deux pintes de bière. Le jeune garçon n'en revint pas. Lui qui avait l'habitude de siroter des limonades, aujourd'hui, il était autorisé à boire une boisson d'adulte ! Décidément, cette soirée était vraiment pleine de surprises. Lorsque le serveur déposa les verres devant eux, Johannes galvanisé par ce qu'il venait de vivre, se redressa fièrement et s'empara de sa chope contenant le liquide délicatement ambré.

— À la gloire de notre beau pays papa !

— À ta santé mon fils. Comme ce soir, fais toujours honneur à notre patrie !

— Je vous en fais la promesse, monsieur Hohenburg ! répondit l'adolescent, très flatté par l'intérêt soudain que lui portait son père.

M. Hohenburg dévisagea son garçon et admira sa figure d'ange. Le grain de beauté qu'il avait au coin des lèvres rendait son sourire malicieux et irrésistible. Quant à Johannes, pour la première fois de son existence, il se sentait aimé et respecté par celui qui lui avait donné la vie. Sur le chemin du retour, Johannes, qui n'avait jamais bu d'alcool de sa vie, eut un mal de cœur insupportable. En arrivant à leur domicile, il fila directement vers les toilettes pour aller vomir puis il alla s'écrouler sur son lit tout habillé en marmonnant des paroles incompréhensibles.

Le lendemain matin, encore accoutré de ses vêtements froissés de la veille qui empestaient le tabac froid, il pénétra dans la cuisine, blanc comme un linge. Sa mère et Gertrude le regardèrent, effarées. On l'envoya illico prendre un bain et on lui ordonna de réapparaître dans une tenue propre et correcte. Vexé de ne pouvoir raconter sa rencontre avec Hitler, il s'exécuta en ronchonnant et ne revint finalement qu'à l'heure du déjeuner.

Comme ses parents s'étaient disputés à propos de ce qui s'était passé la veille, le repas se déroula dans une atmosphère tendue. Lorsque Gertrude débarrassa l'imposant plat à choucroute, Johannes en profita pour se lever : il avait une déclaration importante à faire. Suspendus aux lèvres de leur fils, Claus et Elsa Hohenburg attendaient. Johannes prit un air solennellement exagéré et annonça fièrement qu'il avait décidé de rejoindre les Jeunesses hitlériennes. Son père hurla de joie, sa mère s'effondra et Gertrude lâcha le

plat qui contenait les restes du déjeuner. L’adolescent, plein d’un sentiment nouveau de supériorité, vociféra dans sa direction :

— Toutes mes félicitations, Gertrude, il faut tout remettre en ordre maintenant !

OceanofPDF.com

5

Printemps 1924

Six ans s’étaient écoulés depuis la mort de Victorine. Ce décès prématuré et tragique avait laissé une profonde cicatrice dans le cœur de toute la famille. Chacun avait réagi à sa manière. Adrien, qui avait toujours été un garçon très réservé, s’était progressivement muré dans un silence quasi permanent. Son absence de communication et sa difficulté à montrer ses émotions rappelaient malheureusement tous les signes de l’autisme. Simone, quant à elle, était plutôt dans le déni et continuait à vivre comme si de rien n’était. Gaston et Alphonsine avaient resserré leurs liens à tel point qu’ils étaient devenus inséparables.

Leurs parents, quant à eux, eurent beaucoup de mal à surmonter cette épreuve. Léonie sombra dans une profonde dépression et prit dix années de plus en quelques semaines. La mine triste, le regard absent, la pauvre femme effectuait désormais les tâches quotidiennes sans réelle conviction. Joachim, devenu alcoolique, se réfugiait la plupart du temps au bistrot du village qui était devenu pour ainsi dire sa deuxième maison. Les jours où il était trop imbibé d’alcool, il lui arrivait de frapper son épouse. L’atmosphère du foyer était dorénavant irrespirable et les enfants avaient déserté l’école afin d’aider leur mère à faire tourner la ferme pendant que leur père cuvait son mauvais vin dans un coin. En général, il trouvait refuge dans la porcherie.

Alphonsine, qui était maintenant une ravissante jeune fille de presque dix-sept ans, s’était construit une carapace qui lui permettait de tenir le coup. Son corps était en Bretagne, mais son esprit, lui, s’était déjà envolé vers Paris. Cette obsession à vouloir quitter son village coûte que coûte ne l’avait jamais lâchée, bien au contraire.

Depuis quelque temps, Alphonsine avait pour habitude d’accompagner son père au marché de Vannes. Entre deux beuveries, il y vendait la viande de

porc de son élevage. Officiellement, c'était pour l'assister, mais officieusement, il s'agissait pour elle de le surveiller. Un matin, alors que le stand était pratiquement vide, dans un élan de rare bonté, Joachim Kergoat accorda une heure de pause à sa fille qui en profita pour explorer une partie de la ville. Loin d'être habituée à l'influence urbaine, elle eut toutes les peines du monde à se frayer un passage dans les rues bouillonnantes, mais cette nouvelle expérience ne la découragea pas, bien au contraire.

En voulant se rendre dans le centre historique, qui se trouvait dans l'enceinte des fortifications édifiées par les Romains, elle s'arrêta devant le superbe hôtel de ville. Sa façade néoclassique en pierres de taille blanches et composée entre autres de deux cariatides qui entouraient une magnifique horloge était splendide. Sa curiosité la poussa à entrer. Arrivé dans le hall, l'escalier monumental qui donnait accès aux trois étages confirma ses premières impressions : il lui semblait être à l'intérieur d'un château. Une employée qui se trouvait non loin d'elle observa avec amusement cette jolie paysanne qui découvrait de son regard ébahi le bâtiment public.

— C'est la première fois que tu viens ici on dirait, l'interrogea-t-elle gentiment.

— Oui Mademoiselle, répondit Alphonsine, intimidée. Dans mon village, la mairie est minuscule et en pierre grise. Là, c'est tellement lumineux ! s'exclama-t-elle.

La jeune femme attendrie par sa spontanéité, poursuivit :

— Quel est ton prénom ?

— Alphonsine, Mademoiselle !

— Moi, je m'appelle Marianne. Suis-moi Alphonsine, je vais te montrer quelque chose de très beau.

Séduite par cette perspective, l'adolescente afficha un large sourire qui laissa apparaître ses deux adorables fossettes. Elles gravirent le majestueux escalier d'honneur en marbre blanc. Sur le palier intermédiaire, deux sculptures d'anges qui soutenaient de magnifiques lustres en bronze doré accueillirent la visiteuse. En levant les yeux, Alphonsine aperçut un très grand vitrail qui représentait une scène de mariage.

— Comme elle est belle, s'exclama-t-elle.

— C’est Anne de Bretagne et tu as raison, elle l’était effectivement… Tu sais, lui précisa sa guide, l’ancienne reine de France est un symbole de paix et de courage pour nous les Bretons, car c’est malheureusement l’ultime représentante d’une Bretagne souveraine et indépendante.

— Oh ! oui, je me souviens, Mlle Lanson, notre institutrice, nous l’a raconté quand j’allais encore à l’école, mais elle n’a pas dit le mot « malheureusement » !

— Cela dépend de quel côté on se place, répliqua cette dernière en souriant. Ta maîtresse est bretonne ?

— Non. Elle est de Tours.

— À voilà ! tout s’explique…

Pendant qu’Alphonsine tentait de comprendre l’allusion, elles continuèrent leur ascension jusqu’au premier étage.

— Voici la salle des fêtes. C’est là que Monsieur le maire organise les grandes réceptions et les concerts.

Alphonsine n’en revenait pas. Les moulures dorées, la cheminée monumentale, le splendide parquet à chevrons ciré et les lustres gigantesques la laissèrent sans voix. De toute sa vie, elle n’avait jamais rien vu d’aussi beau. Elle avait l’impression de vivre un rêve éveillé.

— Poursuivons. Je t’emmène à présent dans la salle des mariages…

Alphonsine, radieuse, redoubla d’enthousiasme.

— Notre salle des mariages…

— Oh ! Comme ces gens ont de la chance ! Nous les paysans nous n’avons pas le droit de nous unir ici n’est-ce pas ?

— Mais si, jeune fille, au contraire ! As-tu vu ce qu’il est mentionné sur le fronton du bâtiment de la République en entrant ? l’interrogea l’employée.

— Je ne sais pas lire, répondit tristement Alphonsine en regardant ses pieds.

— Et bien, il est écrit « liberté, égalité, fraternité ». Cette maison est le bien de tous, sans exception. Peut-être qu’un jour, si tu habites à Vannes, toi aussi tu diras oui à ton futur mari dans cette salle que tu admires tant…

Alphonsine s’empourpra. La visite terminée, elles regagnèrent joyeusement le rez-de-chaussée. La jeune femme lui apprit que la mairie

abritait également l’accueil de la caisse d’épargne, la bibliothèque municipale – qui, précisa-t-elle, appartenait à tous – ainsi que le cabinet du juge. Pour finir, l’employée lui lut un écriteau qui expliquait que la cité devait son nom aux vénètes, un peuple de marins gaulois qui occupait le Morbihan et ses environs.

— Les Gaulois ! s’exclama-t-elle. Mais c’est très vieux !

Marianne éclata de rire.

L’adolescente remercia chaleureusement, des étoiles dans les yeux, sa gentille guide d’un jour et ressortit de la mairie toute guillerette.

Épanouie comme jamais, elle poursuivit avec délice sa flânerie dans les rues pavées étroites du centre historique qui entouraient la cathédrale Saint-Pierre. L’exploratrice découvrit avec enchantement les nombreuses demeures à colombages colorés, lesquelles cohabitaient avec des maisons plus récentes aux façades blanches en pierre de tuffeau, qui dataient de l’époque classique. Le rez-de-chaussée des bâtiments était occupé par des boutiques qui proposaient toutes sortes de produits. Mercerie, librairie, chapelier, boucher, boulanger, droguerie, épicerie et parfumerie, entre autres, attiraient tous les Vannetais, des plus humbles aux plus aisés.

Des chants virils et sonores qui provenaient d’une taverne retinrent soudain son attention. Intriguée, elle se rapprocha de l’entrée du pub et distingua une poignée d’hommes en uniforme qui s’époumonaient, une bouteille de cidre à la main, sur des airs populaires à la mode. Depuis l’installation en 1862 dans la cité de deux régiments d’artillerie, il n’était pas rare d’observer un peu partout des scènes identiques à celle-ci, car les jours de permission les militaires affichaient régulièrement leur joie débordante. Au détour d’une autre ruelle, elle découvrit avec stupéfaction l’imposante cathédrale qui se dressait fièrement devant elle. Alors qu’elle était en train de contempler les bas-reliefs sur le portail principal, un vagabond l’interpella :

— Tu es bien mignonne toi, d’où viens-tu ?

Alphonsine, surprise, eut un mouvement de recul.

— Tu n’as pas de langue, insista l’homme aux vêtements usés et sales qui

n’avaient sans doute jamais eu la chance de connaître une bassine de lessive.

Cette fois-ci, elle fit trois pas en arrière. L’individu était grand et une longue barbe épaisse cachait la moitié de son visage. Malgré la distance physique qu’elle avait instaurée, l’odeur fétide que dégageait l’homme lui heurta les narines. Elle eut un haut-le-cœur de dégoût qui la fit tressaillir.

— Allons, ma douce, ne sois pas timide, reprit le vagabond qui se rapprocha à nouveau d’elle.

— Laissez-moi tranquille, vous sentez mauvais !

— Eh ! jeune effrontée. En voilà des façons de s’adresser aux adultes.

— Je parle comme je veux, répliqua-t-elle du tac au tac. Partez !

Le mendiant, surpris par la vive réaction de l’adolescente et comprenant qu’il n’aurait pas le dessus, s’éloigna en grommelant des incohérences. Une vieille femme qui avait assisté à la scène l’interpella.

— Bravo, tu l’as bien mouché celui-là !

— Tout de même, j’ai eu peur, répondit Alphonsine en tremblant.

— Eh bien, tu n’as rien laissé paraître. Je peux te l’assurer, la félicita cette dernière. Il est connu ici. Les habitants du quartier ne l’aiment pas. On a beau le repousser, il embête constamment les gens.

— D’où vient-il ? questionna Alphonsine.

— Personne ne le sait. Il est arrivé il y a deux ans et depuis, il rode toute la sainte journée autour du lieu sacré… Allez, au revoir, ma jolie, et continue à te défendre de la sorte !

— Je tacherai madame… merci !

Lorsqu’Alphonsine pénétra dans la cathédrale, elle était encore toute tremblante. Afin de reprendre ses esprits, elle alla s’asseoir au premier rang, face au chœur. Le silence qui régnait dans le lieu l’apaisa. Émerveillée par la grandeur et la splendeur de ce somptueux monument, elle se mit à penser à la modeste église Sainte-Barde de son village. Elle pria pour le repos de sa petite sœur Victorine et profita de l’instant pour implorer Dieu qu’il redonne le goût de vivre à sa mère. L’heure de liberté s’était écoulée et il était temps pour elle de retourner sur la place du marché. Arrivée à la hauteur du stand familial, elle constata que son père n’était plus là.

— Il a tout vendu, lui cria un marin venu proposer sa pêche de la nuit.

— Savez-vous où il est ?

Pas de réponse. Alphonsine insista.

— Monsieur, vous m'avez entendue ?

— À ton avis ? lui asséna le pêcheur dont le visage était buriné par le soleil et les embruns de l'océan.

Voyant que cette dernière ne comprenait toujours pas, il ajouta :

— Va au troquet de la poste, c'est juste là, à droite.

Sans un mot, elle se dirigea vers le bar en question et aperçut son père en grande discussion avec le patron. Au moment où elle pénétra dans le bistrot, les hommes s'arrêtèrent de parler. Tous la fixèrent d'un regard malveillant. Alphonsine sentit rapidement qu'elle se trouvait dans un endroit où la gent féminine n'était pas la bienvenue, car les rares femmes qui se permettaient de fréquenter ce genre d'établissements étaient immédiatement classées dans la catégorie « femme de mauvaise vie ».

— Qu'est-ce que tu fais là ? aboya Joachim Kergoat d'une voix rauque lorsqu'il aperçut sa fille.

— L'heure est passée, je viens te rejoindre, répondit-elle timidement.

— C'est pas un endroit pour toi ici. Fiche-moi le camp. Attends-moi dehors, pisseuse ! hurla-t-il dans sa direction.

Pétrifiée, l'adolescente s'exécuta. En se retournant pour ressortir, elle se prit les pieds dans une chaise et s'affala de tout son long sur le sol recouvert de carreaux de ciment crasseux. La malheureuse se retrouva le nez dans la sciure remplie de mégots et de crachats. Tous les hommes du bar éclatèrent de rire. Johachim Kergoat, vexé par la chute de sa fille, se précipita vers elle en titubant et l'attrapa brutalement par les cheveux pour la relever. Au moment où elle était presque debout, son front heurta violemment le rebord du comptoir en zinc. Son nez se mit à saigner. L'hilarité générale redoubla.

— Nom d'un chien, tu vas m'obéir, vociféra-t-il, à moitié soûl.

— Tu me fais mal, lâche-moi, gémit-elle en réussissant à se dégager de son emprise.

Terrorisée, Alphonsine bondit à l'extérieur et retourna en courant vers le stand familial. Des larmes de colère coulèrent le long de ses joues.

Impuissante, elle se réfugia près des roues de leur charrette et tenta d'effacer les traces de son humiliation avec le bas de sa robe. La sciure et le sang mélangés qui étaient collés sur son visage formèrent une pâte rosée qui ressemblait à du papier mâché. La mine défaite, elle se recoiffa ses cheveux emmêlés qui empestaient l'odeur écœurante du tabac froid et de la salive.

Alphonsine ne supportait pas l'injustice. C'était pour elle une chose difficile à encaisser. Le comportement violent dont son père avait fait preuve à son égard lui fit soudainement prendre conscience de ce que sa mère endurait quotidiennement depuis le décès de Victorine. Elle cracha rageusement par terre et se mit à insulter copieusement celui qui lui servait de père. C'était la seule manière qu'elle avait trouvée pour évacuer la charge émotionnelle qui la submergeait. À cette heure, elle n'avait d'autre choix que d'attendre le retour de ce père qui l'avait publiquement humiliée. Le poissonnier en partant lui adressa un signe de tête qui semblait vouloir dire *pauvre gosse, bon courage à toi*.

Lorsque, au bout de deux longues heures, Joachim Kergoat réapparut, les commerçants qui s'étaient évaporés depuis longtemps avaient laissé la place aux agents de nettoyage municipaux et à quelques glaneurs qui inspectaient méticuleusement les cartons afin d'y récupérer les légumes et les fruits abîmés invendus. Sans se soucier de sa fille, son père s'installa tant bien que mal sur la banquette de la charrette. Il prit maladroitement les rênes et intima l'ordre au cheval de trait de se mettre en route. L'adolescente eut juste le temps de grimper à ses côtés.

— Surtout, ne me remercie pas d'avoir replié le stand, marmonna-t-elle entre ses dents.

Le retour dura plus d'une heure et demie. Aucun des deux ne s'adressa la parole. Une énorme bosse violacée s'était entre-temps formée sur le front d'Alphonsine. Tiraillée par une migraine épouvantable et l'odeur de vinasse que dégageait son père, elle ne pensait qu'à une seule chose : descendre de ce chariot de malheur pour s'éloigner le plus loin possible de cet homme répugnant.

Ils arrivèrent au village vers 17 h 30. À peine l'attelage avait-il passé le grand portail en bois qui donnait sur la cour qu'Alphonsine sauta à terre. Le

patriarche beugla l’ordre qu’on vienne immédiatement s’occuper du cheval. Adrien se précipita pour détacher l’animal et rangea la charrette à l’abri sous un immense auvent qui servait à entreposer le foin. Simone quant à elle conduisit la bête à l’étable. Gaston, qui sortait de la porcherie au moment de leur arrivée, eut juste le temps d’apercevoir sa sœur disparaître derrière la maison.

Joachim Kergoat entra avec fracas dans la pièce principale. Il ne prit pas la peine de saluer Léonie qui était en train d’éplucher des pommes de terre pour le souper du soir. Il posa bruyamment l’argent de la vente de ses cochons sur la table.

— Ta morveuse a encore fait des siennes, marmonna-t-il rageusement en allant directement s’écrouler tout habillé sur le lit conjugal.

Sa femme, résignée, se leva en silence pour aller le retrouver dans la chambre. Elle lui ôta ses chaussures crasseuses qu’il n’avait même pas pris la peine de retirer et déboutonna son pantalon pour éviter que son ventre ne soit compressé. Elle fit une grimace de dégoût lorsqu’elle sentit l’odeur âcre du mauvais vin. Elle observa, dépitée, ce mari rustre et mal dégrossi qui n’avait plus rien à voir avec l’homme qu’elle avait épousé des années auparavant. L’alcool qui le détruisait à petit feu l’avait transformé physiquement. Il était devenu gros et les traits de son visage s’étaient creusés et durcis. Son teint rougeaud lui donnait désormais l’apparence d’un véritable ivrogne. Habituée depuis des semaines aux retours tonitruants de son conjoint, Léonie ne cherchait plus à lutter, car toutes ses tentatives pour le faire revenir à la raison avaient échoué.

Gaston, se doutant fortement où sa sœur était partie se réfugier, s’empressa d’aller la rejoindre. Comme il le pensait, il la trouva près de l’étang, complètement repliée sur elle-même. Assise au bord de l’eau, la tête rentrée dans les genoux, elle ne l’entendit pas arriver.

— Coucou frangine, s’annonça-t-il joyeusement lorsqu’il fut tout près d’elle.

— Je le déteste, ce sale soûlard !

— De qui parles-tu ? demanda Gaston, interloqué.

Alphonsine releva son visage et fixa son frère d’un regard noir

d’agressivité. Troublé, Gaston, qui n’avait jamais connu sa sœur sous ce jour, recula légèrement.

— Je parle de notre père !

— Alphonsine ! s’écria-t-il en découvrant l’énorme bosse qui recouvrait désormais la moitié de son front.

— Qui t’a fait ça ?

— C’est papa, ce sale porc ! Je ne lui pardonnerai jamais !

Gaston s’emporta.

— Mais pourquoi ? Qu’est-ce qui s’est passé bon sang ?

Alphonsine, de plus en plus remontée, raconta à son frère le stand vide, le bistrot, la chute, puis l’insupportable humiliation. Gaston en demeura sans voix. Démuni, il était conscient qu’il ne pouvait rien faire pour aider sa sœur et resta simplement assis silencieux à ses côtés. La colère de l’adolescente s’estompa progressivement, puis, ses larmes séchées, elle lui demanda gentiment :

— Donne-moi un *pok* !

Gaston, rassuré de constater qu’elle reprenait le dessus, déposa comme elle le demandait un énorme baiser sur une de ses joues. Tous deux rebroussèrent néanmoins chemin la tête basse avec le moral au plus bas, mais l’amour que portait Alphonsine à son frère lui fournit le courage nécessaire pour remonter jusque chez elle. En arrivant, ils trouvèrent Léonie, Adrien et Simone autour de la table occupés à écosser des petits pois.

— Vous étiez où ? questionna Simone.

— À l’étang, annonça simplement Gaston.

Lorsqu’ils virent le visage tuméfié et déformé d’Alphonsine, tous poussèrent un cri de stupeur.

— Ma chérie, ta figure ! Que s’est-il passé ? interrogea Léonie paniquée.

— C’est ton salaud de mari maman ! répondit-elle en soutenant son regard.

— Alphonsine, je t’interdis de parler comme ça de ton père ! réagit sa mère mollement et sans grande conviction.

— À partir d’aujourd’hui, c’est devenu un étranger pour moi ! brailla Alphonsine dans un rugissement de haine qui fit trembler toute la pièce.

— Alphonsine !

— C’est décidé, je pars. J’ai dix-sept ans et personne dans cette maison ne m’en empêchera !

À peine avait-elle prononcé le dernier mot qu’elle était déjà rendue au milieu de la cour. Sa mère se précipita pour la rattraper.

— Où vas-tu comme ça ? Reviens ici tout de suite !

— Non, pas question, cria-t-elle. Je préviens immédiatement le curé Le Bihan. Lui, au moins, va m’aider à fuir cet endroit maudit ! Maudit, maudit et maudit, fulmina l’adolescente hors d’elle.

Joachim Kergoat n’apprit la nouvelle que le lendemain matin, lorsqu’il eut totalement dessoûlé.

OceanofPDF.com

6

Alphonsine n’avait plus adressé la parole à son père depuis la fameuse journée où il l’avait publiquement humiliée et maltraitée. Le docile Adrien l’avait remplacée pour l’accompagner durant ses expéditions à Vannes. Sa mère contre toute attente s’était rangée du côté de sa fille. Quant aux autres, ils avaient eux aussi fait bloc autour de leur sœur. Joachim s’était donc retrouvé isolé et avait un peu perdu de son autorité, surtout auprès d’Alphonsine qui l’ignorait d’une manière magistrale. Elle avait mis au point une astuce qui lui faisait mieux tolérer sa présence. Elle l’associait désormais à un banal objet de la vie courante : une chaise vide. Son père, ainsi dénué de toute personnalité, lui avait permis de passer un été tranquille.

Entre-temps, le curé du village avait contacté un très vieil ami abbé en poste à Paris qui aidait ses compatriotes bretons à dénicher un travail et un logement. En deux mois, les religieux avaient tout arrangé. Les Kergoat n’auraient rien à débourser : le coût du transport était pris en charge par les employeurs, c’était la règle. Même si les moyens pour trouver un emploi à Paris ne manquaient pas, Alphonsine se sentait rassurée d’être aidée par des hommes d’Église. Et puis, c’était moins humiliant que de passer par les nobles de Moustoir-Ac qui recommandaient régulièrement les filles du village auprès de leurs cousins et connaissances de Paris. Sans parler non plus du crieur public, qui à grands coups de roulement de tambour, lisait, au sortir de la grand-messe dominicale, la proposition d’embauche de riches patronnes parisiennes.

Le dimanche matin, veille de son départ, les villageois à la sortie de la messe n’évoquèrent qu’un seul sujet : « la fuite » d’Alphonsine à la capitale. Le médecin, qui revenait de sa longue promenade hebdomadaire, fit une halte pour s’enquérir de la santé de ses patients. Bien évidemment, à

peine était-il arrivé sur la place qu'il eut vent de l'exil imminent de l'adolescente. Léonie, terriblement angoissée, l'accosta :

— Docteur, aidez-moi à raisonner cette tête de pioche. Je vous en supplie, je ne veux pas qu'elle s'en aille loin de nous ! lui dit-elle sans même s'apercevoir qu'elle ne l'avait pas salué.

Terriblement nerveuse, elle n'attendit pas que celui-ci lui réponde et enchaîna directement :

— Alphonsine, pour l'amour de Dieu, ne pars pas !

— Trop tard, maman. Ma décision est prise, et ce depuis que je suis née ! ironisa-t-elle.

Le docteur qui souhaitait rassurer Léonie n'eut toujours pas le temps d'intervenir.

— À Paris ! s'écria cette dernière. C'est si loin… Suzon Kerdréan qui a quitté sa famille il y a trois ans ne donne plus de nouvelles à ses pauvres parents. Personne ne sait ce qu'elle devient. Ils sont mortifiés !

— Madame Kergoat, je veux partir, hurla soudain Alphonsine, hors d'elle. Il ne m'arrivera rien !

— C'est vrai, maman a raison. On dit qu'à Paris les nôtres sont maltraités par les gens riches, renchérit Gaston.

— N'importe quoi. Je suis assez grande pour me défendre ! se renfrogna-t-elle.

— Si papa était là, il t'interdirait de quitter Moustoir-Ac et il te ficherait une bonne raclée ! lâcha Simone, énervée par son comportement désinvolte et irrespectueux.

— Laisse-le où il est, ce misérable. À l'heure qu'il est, il doit certainement être en train de cuver son vin dans un coin.

— Alphonsine, ne dis pas ça ! Ton père est à la foire agricole de Brest pour présenter notre plus beau cochon au concours régional.

— Et alors, ça l'empêche de boire peut-être ?

Léonie dépitée par l'attitude de sa fille, ne répliqua pas. Le médecin cette fois-ci s'imposa pour intervenir.

— M. Kergoat n'a pas donné son accord ? demanda-t-il, étonné, en s'adressant à Léonie.

— Cet homme n’existe plus pour moi, rétorqua Alphonsine en devançant la réponse de sa mère. Cet ivrogne brutal n’a rien à m’interdire.

— Alphonsine ! s’offusqua Léonie, honteuse. Puis elle ajouta : je m’excuse docteur Mezec, ma fille est insupportable !

— Pourquoi ne travaillerais-tu pas à la conserverie de Concarneau comme le fait actuellement ton amie Rozenn Corfmat ? Elle a le même âge que toi, me semble-t-il ? continua le médecin qui avait fait mine d’ignorer la dernière phrase assassine de l’adolescente.

— Ah ça, non alors ! À chaque fois qu’elle rentre, elle empeste la sardine !

— Alphonsine, pour l’amour de Dieu, tu es impossible ! s’exaspéra sa mère.

— Mais je dis la vérité. Allez l’interroger si vous ne me croyez pas. Plutôt mourir que de subir un tel enfer !

Un dimanche de pluie torrentielle, Alphonsine et Rozenn s’étaient retrouvées dans la salle communale de la mairie pour discuter. Cela faisait quelques mois déjà que sa meilleure amie avait trouvé un emploi dans une des nombreuses conserveries qui, depuis l’invention de la conserve en fer-blanc, s’étaient installées tout le long des côtes bretonnes. Sa camarade lui avait décrit en détail ses semaines interminables de labeur harassant dans l’odeur puante du poisson mélangé à l’huile. Les tâches qu’elle devait effectuer étaient très pénibles et demandaient de multiples manipulations. De plus, la production assujettie aux incertitudes de la pêche l’obligeait sans cesse à alterner les journées chômées et celles où elle travaillait entre seize et dix-huit heures d’affilée. Rozenn lui avait également expliqué que ces jours-là, pour résister au sommeil et se donner du courage, les ouvrières s’appliquaient à chanter à l’unisson. Émue, elle avait aussi ajouté, les larmes aux yeux, que l’atmosphère des lieux était surchauffée l’été et glaciale l’hiver. La jeune Rozenn faisait partie de cette grande majorité de « filles à conserve » comme on les appelait, car les patrons les privilégiaient aux femmes mariées. N’étant attendues par aucun époux, elles n’étaient par conséquent nullement obligées de rentrer à heures fixes chez elles pour s’acquitter des tâches ménagères, maternelles et conjugales. Largement exploitées par des chefs d’entreprise sans scrupule qui ne pensaient qu’à

leurs intérêts personnels, les malheureuses se voyaient verser un salaire de misère qui était le plus bas de toute la classe ouvrière française. Alphonsine, qui avait écouté son récit avec effarement, s'était juré de ne jamais mettre un pied dans un endroit aussi détestable.

— Et alors, ce n'est rien du tout, l'odeur du poisson, s'emporta soudain Gaston. Tu n'es qu'une égoïste ! Au lieu de trouver du travail à côté de chez nous, tu aimes mieux aller faire « ta madame » à Paris, lâcha-t-il, vexé de constater que sa grande sœur s'éloignait de lui sans le moindre remords.

— T'inquiète pas Gaston, on se reverra. Et puis, je vous enverrai des nouvelles.

— Ah ! oui, et comment ? Tu ne sais pas écrire ! rétorqua à son tour Simone.

Alphonsine qui, à l'immense désespoir de Mlle Lanson, avait quitté l'école des années auparavant, avait effectivement tout oublié de ce qu'elle avait appris.

— Oh ! vous deux ça suffit, vous n'êtes que des jaloux et des envieux !

— Nous… jaloux ! Tu parles ! ripostèrent-ils en chœur en tournant les talons pour aller jouer avec les autres enfants.

Le curé, qui entre-temps avait terminé sa conversation avec le maire et l'élite du village, vint rejoindre Léonie et le médecin.

— Alors jeune demoiselle, prête pour le grand voyage de demain ? lança-t-il en direction d'Alphonsine.

— Oui, mon père. Il me tarde d'être dans le train ! répondit-elle, enthousiasmée. Quel bonheur de quitter tous ces ploucs !

— Alphonsine ! s'égosilla Léonie, irritée par l'insolence dont sa fille faisait preuve.

Vexé par son ingratitude, le prêtre s'adressa cette fois-ci à Léonie sur un ton de reproche.

— Décidément, votre cadette est infernale !

Léonie, confuse, baissa la tête en s'excusant. Alphonsine qui se fichait pas mal de la réaction de sa mère ainsi que de la réflexion du religieux à son égard les abandonna prestement et courut rejoindre son frère et sa sœur à

l’autre bout de la place. Le docteur Mezec vola aussitôt au secours de la pauvre femme qui ne savait plus où se mettre.

— Il vaut mieux avoir un sale caractère que de ne pas en avoir du tout ! gloussa-t-il en direction du prêtre. Et le point positif, c’est qu’au moins, à Paris, elle ne se laissera pas marcher sur les pieds !

Comme à son habitude, le curé Le Bihan renchérit :

— Oh ! Vous, toubib, toujours là à commenter des choses qui ne vous regardent pas !

— Parce qu’elles vous concernent, peut-être ces choses ! objecta l’intéressé.

— Je suis catastrophée qu’elle parte à la capitale, intervint Léonie sur un ton navré qui n’avait pas prêté attention à l’échange houleux des deux rivaux.

— Dieu seul sait ce qu’il adviendra…

— Allons, allons, Léonie. Paris, ce n’est pas le bout du monde et puis elle sera prise en charge par l’abbé Cadic, lui rappela le prêtre.

— Qui est cet abbé Cadic, curé ? poursuivit le médecin, désireux d’en apprendre davantage sur l’homme en question.

— Un ami de longue date, qui s’occupe d’accueillir et de placer nos jeunes ouailles chez d’honnêtes gens, monsieur Mezec, s’enorgueillit ce dernier d’un air pompeux. Il veille à ce que nos protégées soient au mieux.

— Ah oui, est-ce le cas de Suzon ? le tacla le médecin sur un ton légèrement provocateur. Sa famille n’a pas de nouvelles d’elle depuis des mois… C’est fâcheux…

À ces mots, Léonie eut un sursaut d’angoisse. Ne sachant quoi rétorquer, l’homme à la soutane haussa les épaules. Le docteur, qui s’était aperçu qu’il avait commis une maladresse, tenta de rattraper sa bourde.

— Je comprends votre inquiétude Léonie, mais vous êtes la mieux placée pour savoir que quand Alphonsine a une idée en tête… Faites-lui confiance, elle possède un sacré caractère, je suis persuadé qu’elle s’en sortira très bien.

— Merci, monsieur Mezec, vos paroles font du bien à entendre. C’est très dur pour moi depuis la mort de Victorine.

— Je compatis, croyez-le bien Léonie… Cependant, l'avenir pour les jeunes est bouché en Bretagne, car nos campagnes ne peuvent leur fournir du travail. Les postes se font rares dans les entreprises de textile. Quant aux conserveries, voyez la réaction de votre fille ! Je trouve que votre Alphonsine a beaucoup de courage, et je suis sûr qu'elle saura se faire une place à Paris.

Le docteur, en rappelant la triste vérité, était sincère. La révolution industrielle des années 1850 en Bretagne avait entraîné le déclin progressif des manufactures de toiles de lin et de chanvre. Les nouvelles techniques avaient eu raison des métiers à tisser manuels et beaucoup d'usines avaient dû fermer leurs portes en laissant sur le carreau un nombre considérable de Bretons. La région, soumise à une pression démographique particulièrement importante, n'était plus depuis des décennies en mesure de fournir de l'emploi et des milliers de gens avaient dû fuir la misère de leur campagne. Monter à Paris pour trouver du travail était devenu leur seul moyen de survivre.

Léonie, qui portait à bout de bras, toute sa famille, concevait difficilement que sa fille ne soit plus là pour l'aider. Pire, elle n'envisageait pas une seconde qu'on lui fasse du mal, car elle sentait bien qu'elle n'aurait plus la force suffisante pour encaisser des soucis supplémentaires. Comme chaque dimanche, avant de rentrer à la ferme pour préparer le déjeuner, la mère courage alla se recueillir sur la tombe de Victorine. Ce jour-là, elle s'adressa à « sa petiote » à voix haute :

— Victorine, où que tu sois, veille sur ta grande sœur. Il ne faut pas qu'il lui arrive un malheur, implora-t-elle, les mains sur son cœur.

Meurtrie par le décès de sa benjamine, délaissée et battue par son mari, cette femme de trente-huit ans que la vie n'avait pas épargnée en paraissait désormais beaucoup plus. Sa chevelure était grisonnante, ses traits étaient tirés et son corps s'était voûté à la manière de celui d'une petite vieille. La décision tranchée de sa fille de vouloir à tout prix quittait le nid ne faisait que l'affaiblir davantage.

*

Le lendemain, Alphonsine était prête depuis l'aube. Excitée et impatiente comme jamais, elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Elle avait pris soin de revêtir sa jolie robe en lin noire et son tablier blanc finement brodé. Elle avait également chaussé ses belles bottines en cuir marron qu'elle s'était appliquée à cirer la veille au soir. Sur son manteau, à hauteur d'une de ses épaules, Léonie lui avait cousu deux rubans : un jaune et l'autre rouge. Ce signe distinctif avait pour but de lui permettre d'être identifiée plus facilement par la personne qui viendrait la réceptionner à la gare.

Le curé Le Bihan, qui avait servi d'intermédiaire, lui avait annoncé, une semaine auparavant, que son ami l'abbé Cadic lui avait trouvé une famille « des plus sérieuses ». Ses employeurs, M. et Mme Chemtov, étaient de très riches Polonais qui avaient eu l'opportunité de s'installer à Paris à la suite de la convention d'accueil signé entre la France et la Pologne en 1919. M. Chemtov tenait une librairie réputée dans le quartier de Saint-Germain-des-Prés. Le couple était sans enfant.

Le boulanger du village, un quadragénaire jovial qui devait se rendre en ville pour ses affaires le jour du départ d'Alphonsine, avait gentiment proposé de la déposer à la gare de Vannes. Son train partait à 8 h 30. Pour être à l'heure, il leur fallait donc quitter Moustoir-Ac au plus tard à 6 heures. Excepté Joachim Kergoat qui n'avait pas voulu prendre la peine de se lever pour dire au revoir à sa fille, toute la famille se tenait au garde-à-vous. L'adolescente ne s'en plaignit pas, bien au contraire, car elle n'avait pas envie qu'il soit présent au moment d'embrasser tout le monde.

— Ne gesticule pas autant, lança Gaston, irrité, en voyant que sa sœur s'agitait dans tous les sens.

— Oui, c'est vrai, renchérit Simone, tu es remontée comme une pendule et tu nous donnes le tournis. Ça énerve !

Comme à l'accoutumée, Adrien resta silencieux.

— Ça suffit, s'interposa leur mère. Vous croyez que c'est le moment pour se disputer !

Ils entendirent soudain la charrette du boulanger qui s'arrêta devant la longère. Alphonsine, n'y tenant plus, bondit dans la cour, le cœur battant.

— Je viens, cria-t-elle en direction du commerçant.

En un éclair, elle attrapa son baluchon et son manteau puis donna un furtif baiser sur chacune des joues de ses frères et de sa sœur. Seule Léonie eut droit à un peu plus de considération. Alphonsine serra affectueusement sa mère dans ses bras et l'embrassa tendrement dans le cou.

— Tout ira bien, maman, je te le promets, lui murmura-t-elle.

— Tu es si jeune, ma fille. Fais bien attention à toi ! Ces deux fossettes-là vont me manquer, dit Léonie dans un profond soupir.

Adrien, Gaston et Simone, la mine triste, sortirent de la pièce pour aller rejoindre le boulanger. Alphonsine et sa mère leur emboîtèrent le pas.

— *Demat*, bonjour à vous tous !

— *Demat*, monsieur Bolloré, répondit Léonie en pleurs.

— Léonie, enfin, il ne faut pas vous mettre dans un pareil état, tout de même. Votre fille ne part pas à la guerre ! lança-t-il pour tenter de détendre l'atmosphère.

— C'est si dur de la voir s'exiler…

— Grimpez jeunesse ! répliqua le boulanger qui avait compris qu'il valait mieux écourter le supplice de la mère.

Alphonsine ne se fit pas prier. Elle jeta son baluchon à l'arrière du chariot et sauta telle une gazelle aux côtés de M. Bolloré. Les quatre membres de la famille regardèrent le convoi s'éloigner. Arrivée à l'intersection qui donnait sur la rue principale, Alphonsine se retourna pour leur faire un dernier geste d'adieu. À sa grande surprise, Gaston était déjà rentré à l'intérieur. Léonie, qui tenait Adrien et Simone par la main, lui sourit. La jeune provinciale, qui n'était jamais allée à plus de vingt-cinq kilomètres de chez elle, se sentit soudainement grisée par la perspective de faire un aussi long voyage. Au moment où ils quittèrent le village, l'adolescente lança triomphalement :

— Enfin ! Ça fait un bail que j'attendais ce moment…

Ce qu'elle ignorait alors, c'était qu'elle ne reverrait plus jamais son père.

OceanofPDF.com

7

Gare de Montparnasse, novembre 1924

— Qu’attends-tu pour ramasser ce paquet, petite souillon ! hurla une grosse dame brune à sa jeune servante.

Telles furent les premières paroles qu’Alphonsine entendit à sa descente de train.

« *Attention, attention. À tous les voyageurs, le départ pour Rennes est prévu sur le quai numéro 2 dans quinze minutes* » fut la deuxième phrase. Déboussolée, fatiguée et vermoulue, l’adolescente jeta son baluchon par terre et tenta de reprendre ses esprits. « *Attention, attention. À tous les voyageurs, l’arrivée du train en provenance de Bordeaux s’effectuera sur le quai numéro 1* ».

— Faites attention, miss, ne restez pas plantée au milieu du quai, grogna un bagagiste pressé.

— Oui, je bouge, minute !

« *Attention, attention. À tous les voyageurs, le train en provenance de Nantes entre en gare.* »

— Sacrebleu, pourquoi ne s’arrête-t-il pas de parler celui-là ? s’exaspéra-t-elle à haute voix en se demandant d’où provenait la voix nasillarde.

— Plus vite les enfants, nous ne devons pas rater notre train. Oh ! pardon, Mademoiselle, s’excusa une bourgeoise qui venait de la pousser brutalement de manière involontaire.

— Mais Maman, je n’arrive pas à marcher plus rapidement, mon lacet est défait…

— Monsieur le contrôleur, j’ai égaré mon bagage, s’exclama un homme paniqué. Mille excuses, Mademoiselle, de vous avoir bousculée…

— Avez-vous vu, très chère, en voilà encore une qui débarque de sa pauvre province, fit remarquer à son amie une femme distinguée. Il paraît

qu’elles ne savent même pas parler français… rendez-vous compte, à notre époque, c’est un comble !

À ce moment précis, Alphonsine, déjà nostalgique, regretta de tout son cœur d’avoir quitté son paisible village breton. Depuis son départ, il lui semblait que son voyage avait duré plusieurs jours. En réalité, il s’était écoulé sept heures.

Lorsque M. Bolloré, le boulanger, l’avait déposée vers 7 h 30 au pied de la gare de Vannes, elle n’avait eu aucune difficulté à embarquer dans le train en partance pour Paris. Une fois à bord, comme le compartiment n’était pas complet, un contrôleur l’avait aimablement installée près d’une fenêtre. La première moitié du parcours, elle avait observé les yeux écarquillés la diversité des paysages puis, son déjeuner englouti, rompue de fatigue, elle avait dormi à poings fermés pendant tout le reste du trajet. Une dame charmante qui avait voyagé dans le même compartiment qu’elle depuis Vannes avait eu la gentillesse de la réveiller cinq minutes avant d’arriver.

Alphonsine n’était pas du tout préparée à affronter l’agitation parisienne. Seule confrontée malgré elle à cette cathédrale faite de verre et d’acier grouillante de vie, la jeune paysanne était à deux doigts de faire une crise de nerfs. Elle dut fournir un effort surhumain pour contenir son envie impérieuse de hurler à travers tout l’immense hall. Ce n’était pas le moment de flancher. Elle devait impérativement retrouver l’abbé Cadic qui était venu, en personne, la chercher.

— Pardon, où est la salle d’attente ? demanda Alphonsine à un agent de la Compagnie des chemins de fer.

— À l’opposé, sur votre gauche, lui répondit-il cordialement.

— Merci !

— Je vous en prie, jeune demoiselle. Bienvenue à Paris ! D’où venez-vous ?

— De Bretagne, Monsieur…

— Ah ! la Bretagne, je rêve d’y aller pour découvrir l’océan, s’exclama-t-il.

Alphonsine ne cacha pas sa surprise.

— Vous n’avez jamais vu la mer ?

— Jamais ! Les pavés parisiens et la Seine sont mes seuls repères.

Alphonsine en resta pantoise car elle n'aurait jamais imaginé qu'un Parisien pourrait lui aussi rêver d'un ailleurs.

— Bonne chance dans votre nouvelle vie, Mademoiselle, s'écria l'employé, habitué aux défilés des jeunes provinciales aux rubans bicolores.

Elle le remercia et se mit en quête de la salle d'attente. À son grand soulagement, elle la trouva facilement. En pénétrant dans la pièce bondée, elle n'eut aucun mal à identifier l'homme avec qui elle avait rendez-vous. La description que lui avait faite le curé Le Bihan correspondait en tous points.

François Cadic, âgé de soixante ans, était un abbé fluet à la mine sympathique. Il était originaire de Noyal-Pontivy, une commune du Morbihan. Très influencé par les idées chrétiennes-démocrates de la fin du XIX^e^ siècle, l'ecclésiastique connu de tous les Bretons parisiens avait choisi de se mettre au service de cette communauté exilée. Sensible à la cause ouvrière, il avait créé Notre-Dame-des-Champs en 1905, située sur le boulevard Montparnasse, et avait également fondé une association, La Paroisse bretonne de Paris, dont la vocation première était d'aider ses compatriotes à trouver un travail et un logement.

L'important flux migratoire féminin, dont Alphonsine faisait partie, avait aussi décidé le religieux à installer, en plus de ses bureaux de placement, un accueil personnalisé directement en gare pour contourner les racoleurs qui se faisaient passer pour des employés de ces fameux centres mais qui, en vérité, œuvraient pour des proxénètes à la recherche de chair fraîche. Ainsi, les bénévoles, en venant cueillir les jeunes provinciales à leur descente de train, évitaient à un certain nombre d'entre elles de finir sur les trottoirs de la capitale. Les filles les mieux loties avaient la chance de se retrouver concierges ou nourrices, mais la grande majorité devenaient des bonnes à tout faire qui enduraient des conditions de travail très difficiles.

Absorbé par la lecture de son journal, l'ecclésiastique ne remarqua pas Alphonsine qui s'avançait vers lui.

— Bonjour monsieur l'abbé…

L'homme releva la tête et aperçut immédiatement les deux rubans rouges

et jaunes sur l’épaule de l’adolescente.

— Bonjour Alphonsine ! As-tu fait bon voyage ?

— Oui Monsieur, mais c’était quand même un peu long et, après le déjeuner, j’ai eu mal au cœur !

— Ah ! les transports mécaniques, ils produisent toujours le même effet au début, déclara ce dernier en riant.

— Je suis dans le *lagen* ! se plaignit Alphonsine.

— Tu es fatiguée, mais c’est bien normal, ma chère enfant… Où est ton bagage ?

Elle lui désigna son baluchon. L’abbé le saisit et se leva.

— Allons-y, ta patronne t’attend et elle est impatiente de faire ta connaissance.

En retraversant le large hall, l’adolescente ne put s’empêcher de s’extasier.

— Comme c’est grand ici !

— La Gare du Nord est bien plus importante.

— Parce qu’il y en a d’autres ? demanda-t-elle, stupéfaite.

— Bien sûr ! Il faut bien accueillir tous ceux qui veulent venir à la capitale. Il en existe six en tout.

— Tant que ça ! s’écria-t-elle.

— Et oui, ma chère enfant, tu verras, Paris regorge de beaucoup de surprises.

En moins de cinq minutes, le duo se retrouva sur une immense place à la jonction du boulevard Montparnasse et de la rue de Rennes. Pour la jeune fille, ce fut un véritable choc visuel, sonore et olfactif. Elle n’en revint pas. Tramways, calèches et automobiles se croisaient en un ballet bien réglé. Les cafés et commerces qui entouraient l’esplanade étaient noirs de monde. Agressée, par une cacophonie à la limite du supportable, elle se boucha les oreilles. L’abbé Cadic éclata de rire.

— Je te rassure, on s’y fait. Dans une semaine, tu n’y feras même plus attention !

— Dans une semaine, je serai sourde ! lui répondit-elle d’un ton agacé.

Son ami, le curé de Moustoir-Ac, l’avait prévenu : la jeune adolescente

n’avait pas sa langue dans sa poche. Alors qu’ils remontaient la rue de Rennes, Alphonsine entendit à sa grande surprise un mot familier.

— *Demat !* monsieur l’abbé. Belle journée, lança un garçon de café grassouillet au teint hâlé qui était en train de débarrasser une table.

Le regard d’Alphonsine s’illumina. *Demat*, ce mot lui redonna le sourire.

— Bonjour Briac ! oui, magnifique en effet… C’est un des nôtres. Il est arrivé il y a sept ans. C’est moi qui lui ai trouvé ce travail, expliqua le curé Cadic à l’adolescente. Tu en croiseras beaucoup ici, car notre communauté est bien représentée dans ce quartier.

Lorsque les Bretons débarquaient à Paris, beaucoup d’entre eux n’osaient pas s’aventurer au-delà du quatorzième arrondissement, si bien qu’ils avaient recréé une petite Bretagne tout autour de la gare de Montparnasse.

— Briac, voici Alphonsine. Vous allez être amenés à vous recroiser, car cette jeune demoiselle va loger à deux minutes de là.

— *Degemer mat*, bienvenue, Alphonsine !

— *Trugarez*, merci ! lui répondit-elle joyeusement.

— Bien, ne traînons pas, ses patrons nous attendent, intervint l’abbé. *Kenavo*, au revoir Briac.

L’adolescente, heureuse et rassurée d’avoir rencontré un des siens, lui adressa un large sourire.

Pour se rendre au domicile de ses employeurs, rue du Cherche-Midi, ils empruntèrent une succession d’artères élégantes. La jeune campagnarde repéra immédiatement l’homogénéité des immeubles qui étaient tous de la même hauteur et d’apparence similaire. Elle ne put s’empêcher de s’extasier devant leurs façades théâtrales en pierre de taille et leurs balcons filants en fer forgé. L’abbé Cadic, qui du coin de l’œil observait sa protégée, se souvint avec émotion de sa propre arrivée bien des années auparavant. Il lui expliqua que c’était le baron Haussmann qui était à l’origine de cette architecture et que l’uniformité voulue des bâtiments apportait à la Ville Lumière un style unique et incomparable, envié par toutes les capitales européennes.

— Paris fait toujours pareil effet sur tous ceux qui découvrent la métropole pour la première fois, dit-il, amusé. Vois-tu, son embellissement a

commencé au milieu du XIXe siècle pendant la période du Second Empire sous l'impulsion de Napoléon III. Le monarque, singulièrement impressionné lors de son exil en Angleterre par le quartier ouest de Londres qui, je le précise, était à l'époque une référence en matière d'hygiène et d'urbanisme moderne, a souhaité dès son retour en France rivaliser avec les Anglais en ordonnant le commencement des grands travaux.

— Ah ! bon, fit Alphonsine impressionnée par tant de savoir.

— Eh oui ! Fini, les faubourgs parisiens insalubres aux rues étroites et sombres qui dataient du Moyen Âge. Place désormais aux parcs arborés, aux larges boulevards rectilignes et aux élégantes avenues aérées. Je te le dis, ma chère enfant, Paris va te surprendre… Imagine-toi que l'appartement de tes employeurs possède tout le confort moderne grâce au prolongement du réseau d'égout, de gaz, d'eau et d'électricité.

— Ça veut dire qu'on n'a pas besoin d'aller à la fontaine et d'allumer des bougies ?

— Tu as tout compris !

Épuisée par le voyage et abasourdie par tant de nouveauté, Alphonsine n'en demeurait pas moins excitée de faire la connaissance de ses patrons. Son cœur se mit à battre plus rapidement au moment où elle franchit l'imposante porte cochère en chêne ciré de l'immeuble où habitait le couple Chemtov.

— En voilà une grande entrée, ça n'a point d'utilité ! s'exclama-t-elle.

— C'est très pratique au contraire, souligna le curé. Vois-tu, les résidents les plus riches ont tout loisir de garer leurs calèches ou leurs automobiles à l'intérieur dans la cour.

— Bah ! mince alors…

Ils traversèrent un vaste hall somptueusement décoré et se dirigèrent vers un large escalier en marbre recouvert d'un tapis rouge grenat. Soudain, une voix criarde avec un fort accent du Nord les interpella.

— Minute, Monsieur le curé !

En se retournant, ils aperçurent une femme filiforme d'une trentaine d'années qui semblait sortir de nulle part.

— Bonjour ! Madame la concierge, nous sommes attendus chez

Mme Chemtov, s’empressa de se justifier le religieux.

— Qui est cette fille ?

— C’est Alphonsine. Elle va travailler pour Mme Chemtov, répondit patiemment l’abbé Cadic.

— Vous n’ignorez pas que les domestiques n’ont pas le droit de passer par là, poursuivit-elle. Elles doivent prendre l’escalier de service !

— L’invisibilité, décidément, elle me suit, murmura Alphonsine en repensant à ses livraisons matinales au domicile des aristocrates de Moustoir-Ac.

— Je le sais parfaitement, mais je laisse le soin à Mme Chemtov d’expliquer à cette demoiselle les règles en vigueur. Bonne soirée, Madame, lui lança-t-il pour couper court à la conversation.

— Hum… je t’ai à l’œil toi ! déclara la concierge en scrutant Alphonsine de la tête aux pieds.

— Si vous n’avez que ça à faire, réagit aussitôt l’adolescente, piquée au vif.

— Oh ! quelle petite insolente, grogna cette dernière qui ne s’attendait pas à ce qu’on lui réponde.

Alphonsine, loin d’être impressionnée, la toisa à son tour d’un regard mauvais. Elle ne s’était jamais laissée faire et cette mégère n’avait qu’à rester à sa place. Pendant leur ascension, le curé mit en garde la jeune écervelée qu’il vaudrait mieux pour elle qu’elle évite de s’exprimer de la sorte, sous peine de s’attirer de graves ennuis. Alphonsine se contenta de hausser les épaules. L’abbé Cadic en profita également pour lui expliquer que les immeubles haussmanniens avaient été conçus pour abriter plusieurs catégories sociales. D’où la présence d’un escalier de service. Au premier niveau, plus communément appelé entresol, se trouvaient les appartements des commerçants qui étaient propriétaires des magasins du rez-de-chaussée. Les familles les plus fortunées occupaient « l’étage noble », c’est-à-dire le deuxième, et c’était justement à cet étage que M. et Mme Chemtov vivaient. Cela leur épargnait d’avoir trop de marches à grimper. Ainsi, contrairement aux autres locataires de l’immeuble, ils n’étaient jamais essoufflés en arrivant à leur domicile. Le troisième ainsi que le quatrième niveau, quant à

eux, étaient destinés aux petits-bourgeois. Le cinquième accueillait les classes les plus modestes et enfin, le sixième et dernier étage était composé uniquement de chambres de bonne réservées aux domestiques.

— C'est donc sous les combles que ton futur « chez-toi » t'attend. Mais ça, Mme Chemtov te l'expliquera.

Arrivée devant l'appartement de ses patrons, au moment où le curé s'apprêtait à sonner, elle l'arrêta.

— Un instant s'il vous plaît.

Fébrile, elle se recoiffa et réajusta sa tenue. Une fois prête, elle lui fit signe qu'il pouvait sonner. C'est alors qu'elle remarqua un minuscule objet métallique sculpté légèrement penché, qui était cloué à mi-hauteur sur le côté droit de la porte.

— C'est quoi cet objet bizarre ? demanda-t-elle, curieuse.

— Une mezouzah.

— Une quoi ?

Elle n'eut pas le temps d'avoir l'explication, car une pétillante jeune fille rousse âgée d'environ vingt ans ouvrit aussitôt et les invita chaleureusement à entrer dans l'antichambre. Le cœur de l'adolescente battait à tout rompre dans sa poitrine. Une femme très distinguée se précipita pour les accueillir.

— Mon père, comme je suis heureuse de vous voir !

— Bonsoir, madame Chemtov, comment allez-vous ? s'enquit-il aimablement.

— Je me porte à merveille, annonça-t-elle en examinant Alphonsine de son regard bleu azur. Mon Dieu, s'exclama-t-elle sans crier gare, vous ne m'aviez pas prévenu que votre petite protégée était aussi ravissante ! Bonjour, Alphonsine soyez la bienvenue chez moi.

— Je vous remercie Madame, répondit cette dernière, stupéfaite par les cheveux coupés à la garçonne de son hôte.

— Zofia, s'il te plaît, débarrasse nos invités, demanda la maîtresse de maison en s'adressant à la jeune fille rousse. Passons au salon, vous devez être fatigués.

Croyant que Mme Chemtov s'adressait uniquement à l'abbé Cadic,

Alphonsine resta bêtement plantée dans l'entrée. La servante lui fit signe de leur emboîter le pas. Alphonsine, dubitative, ne réagit pas.

— Et bien chère enfant, venez ! lui cria gentiment Mme Chemtov qui s'était aperçue qu'Alphonsine n'avait pas suivi.

C'était la première fois qu'on la vouvoyait. L'adolescente interloquée qu'on l'autorise à pénétrer dans les appartements des maîtres, obtempéra timidement et alla rejoindre l'abbé Cadic sur la pointe des pieds. En s'asseyant sur un divan d'angle encastré dans un meuble à étagères de style Art déco, elle fut sidérée par le mobilier. Dieu que ces meubles étaient étranges ! Et que dire de la lumière qui provenait des lampes électriques réparties un peu partout dans la pièce ? Habituellement, fin novembre on n'y voyait déjà plus rien chez elle. Ici, tout était doux et feutré. Les murs décorés par de grands tableaux colorés aux formes cubiques improbables la laissèrent tout aussi dubitative. Ne comprenant pas ce que les peintres avaient voulu représenter, elle les trouva affreux.

Mme Chemtov se lova dans un confortable fauteuil club en cuir marron clair et demanda à Zofia de leur servir du thé et des gâteaux. Sa patronne était une superbe femme de trente et un ans d'une modernité et d'un charisme incroyables. Une élégante robe mauve brodée de sequins sur le col faisait ressortir la couleur de ses yeux et la finesse de son corps. Malgré l'absence de corset et son vêtement qui lui arrivait juste au-dessus du genou, elle évoluait avec grâce et naturel. Comment une femme habillée de la sorte pouvait-elle ne pas être gênée d'être aussi dénudée ? Quoi qu'il en était, elle avait une classe folle et son accent slave la rendait encore plus belle.

Zofia revint avec un plateau en argent sur lequel étaient disposés des pâtisseries et du thé. À la vue des drôles de gâteaux en forme de brioche recouverte de meringue, Alphonsine écarquilla les yeux. À sa grande surprise, la maîtresse des lieux fit elle-même le service.

— Désirez-vous du lait, ravissante demoiselle ?

— Non merci, Madame, susurra-t-elle en s'efforçant de prendre délicatement la tasse que lui tendait Mme Chemtov.

Depuis quand les patrons vouvoyaient-ils leurs employés ? Et pour quelle

raison faisaient-ils le service alors que leur bonne était là pour ça ?

— Vous vous laisserez bien tenter par une petite douceur, mon père, proposa Mme Chemtov au curé qui dévorait des yeux le plateau chargé de gourmandises.

— Avec plaisir, chère Madame ! Ces extraordinaires brioches polonaises sont mon « péché » mignon ! roucoula-t-il en se dandinant.

L'adolescente se vit offrir, elle aussi, une de ces étranges sucreries. La jeune paysanne se sentit brusquement dépassée par les événements. Trop d'images se bousculaient dans sa tête. Elle, qui le matin même était assise sur le banc dur d'une charrette en pleine lande morbihannaise, se retrouvait subitement parachutée au beau milieu d'un luxueux salon parisien à prendre le thé avec sa patronne ! Ne pouvant contenir plus longtemps ses émotions, elle éclata en sanglots.

— Alphonsine, s'écria Mme Chemtov, que vous arrive-t-il ?

— Rien Madame… je m'excuse… C'est que… je ne suis pas habituée à tant de gentillesse de la part des gens riches… je ne me sens pas à mon aise !

Sarah Chemtov, touchée par la sincérité de la jeune fille, vint se placer près d'elle. Habilement, elle trouva les mots justes qui rassurèrent et apaisèrent la petite campagnarde fraîchement débarquée. Lorsqu'elle eut séché ses larmes, Alphonsine prit le temps de déguster les biscuits que Zofia avait confectionnés pour la circonstance. Le goût fruité et légèrement alcoolisé de la brioche à la crème lui procura une sensation de plaisir intense. Elle n'avait jamais rien mangé d'aussi bon de toute son existence. Le thé, quant à lui, connut moins de succès, car il lui avait semblé boire une banale eau chaude parfumée.

L'abbé Cadic prit congé de Mme Chemtov vers 18 h 30 et promit à l'adolescente de repasser la voir la semaine suivante. La maîtresse de maison informa sa nouvelle recrue qu'elle lui donnerait toutes les recommandations nécessaires concernant sa prise de service le lendemain, car pour l'heure elle devait se reposer. Au grand étonnement d'Alphonsine, celle-ci l'accompagna en personne jusqu'au sixième étage. En arrivant sur le palier du dernier étage, elle remarqua un point d'eau et des toilettes. Au

droit de l’escalier, une porte donnait accès à un espace qui visiblement appartenait à toutes les domestiques à en juger par le nombre de tabliers qui séchaient sur un fil. Sa chambre se situait au bout du couloir. En pénétrant dans son nouveau logis, elle découvrit avec satisfaction un endroit propre et accueillant. La pièce mesurait environ quinze mètres carrés. Mme Chemtov l’informa que Zofia avait fait au mieux pour arranger l’endroit. Elle lui précisa également que si elle avait besoin d’autre chose, la chambre de sa collègue se trouvait juste à côté de la sienne. Sur ce, elle lui souhaita un excellent emménagement ainsi qu’une très bonne nuit et s’éclipsa.

Alphonsine, qui depuis sa naissance avait été obligée de tout partager, eut du mal à croire que ce lieu lui était réservé. Elle alla ouvrir la fenêtre mansardée qui donnait sur la rue et se pencha pour regarder en contrebas. Elle n’était jamais montée aussi haut et la petite taille des passants et des voitures l’interloqua. Un bouquet d’anémones et une collation avaient été déposés sur la table de chevet. Cette délicate attention l’émut profondément. Elle rangea soigneusement le peu de vêtements qu’elle possédait dans une belle armoire en chêne Louis-Philippe et fit sa toilette à l’aide du broc qui contenait déjà de l’eau et de la bassine en faïence qui se trouvait sur une ravissante coiffeuse. Le savon sentait une délicieuse odeur d’amande douce. Rompue de fatigue, elle se glissa avec empressement sous des draps bien repassés qui embaumaient la lavande. En remontant l’épais édredon sur ses épaules, elle eut une pensée pour sa sœur Simone qui était restée dans l’inconfort de la ferme familiale. Cette image lui fit savourer d’autant plus son nouveau refuge propre et douillet. Elle fixa un moment les étranges formes au plafond provoquées par la lumière des réverbères et écouta les sons inconnus qui remontaient de la rue. Puis, plus rien. Elle venait de sombrer dans un sommeil de plomb.

*

— Alphonsine. Réveille-toi, c’est l’heure ! Alphonsine…

Pas de réponse. Zofia frappa plus fort.

— Alphonsiiiiiiiine, debout !

Toujours rien.

Zofia appela de nouveau et finit par percevoir des bruits de pas précipités. La porte s'entrebâilla et le visage chiffonné de la nouvelle recrue apparut.

— As-tu bien dormi ? demanda sa collègue d'humeur gaie.

— Comme un loir. Quelle heure est-il ? demanda-t-elle en bâillant à s'en décrocher la mâchoire.

— 6 heures. Rejoins-moi à la cuisine. Dépêche !

Alphonsine à moitié ensuquée retourna se glisser quelques secondes sous ses draps doux et chauds. La journée précédente avait été riche en émotions et elle avait besoin de reprendre ses esprits, car c'était la toute première fois de sa vie qu'elle se réveillait loin de chez elle. La chambre, sa chambre, dans laquelle elle avait passé la nuit, ne lui était pas encore assez familière pour qu'elle s'y sente parfaitement à son aise. Des voix feutrées qui provenaient du couloir et un écoulement d'eau la recadrèrent. Elle se leva d'un bond. Il ne s'agissait pas d'être en retard le premier jour. Elle ouvrit en grand la fenêtre pour respirer l'air frais. Elle observa la rue et l'immeuble d'en face : non, elle ne rêvait pas, elle était bel et bien à Paris. Son ambition de toujours s'était enfin concrétisée. Elle se débarbouilla à la hâte, attacha ses longs cheveux comme le lui avait appris sa mère en un chignon impeccable et enfila sa robe de lin noire de la veille. Un dernier coup d'œil dans le miroir et elle se retrouva rapidement à l'extérieur de son nouveau chez-elle. Tant pis pour le lit, elle le ferait plus tard.

— C'est toi la nouvelle ? l'apostropha une jeune rouquine qui était d'une maigreur impressionnante.

— Comme tu vois ! répondit-elle, méfiante.

— Bienvenue en enfer ! lui lança-t-elle narquoisement.

— Merci pour l'accueil ! rétorqua Alphonsine offensée.

— C'est juste pour te prévenir. Je m'appelle Faustine, je viens de Perros-Guirec. Toi aussi t'es bretonne ?

— Oui. À plus tard.

La jeune fille aux cheveux roux regarda la nouvelle s'éloigner.

— Au fait, moi, c'est Alphonsine, cria cette dernière à la volée lorsqu'elle fut dans l'escalier de service.

Faustine regretta que cet échange, qui la sortait de son quotidien, fût déjà

terminé et continua à vaquer mollement à ses occupations. La nouvelle arrivée dévala les marches quatre à quatre en faisant claquer ses bottines à semelles de bois jusqu'au deuxième étage et s'engouffra dans la cuisine de l'appartement par une modeste porte réservée au personnel. Elle trouva Zofia attablée devant un bol rempli d'un liquide fumant et des viennoiseries.

— Prends le temps de manger, viens t'asseoir ! Tiens, je t'ai préparé ton petit déjeuner.

— Du chocolat ! s'extasia-t-elle. Merci, c'est gentil.

Alphonsine attrapa le croissant que lui tendait Zofia et le trempa avec gourmandise dans le nectar.

— Hum… que c'est bon ! J'ai connu des réveils moins agréables, j'ai l'impression d'être une princesse avec ce petit déjeuner de riche, s'esclaffa la jeune paysanne.

— Ces croissants sont extraordinaires, Mme Chemtov en raffole ! lui expliqua Zofia. Le commis du boulanger les a apportés il y a cinq minutes. Tu vas t'en rendre compte, ici on est bien traités, contrairement à d'autres. Mme Chemtov est une femme adorable. Elle me respecte. J'étais déjà son employée à Varsovie, quand ils ont décidé de venir s'installer à Paris. J'ai choisi de les suivre, car il était hors de question de lâcher de tels patrons. Je ne le regrette absolument pas. Paris est une ville extraordinaire !

— Est-ce que je peux reprendre un deuxième croissant ? demanda Alphonsine, un peu gênée. C'est la première fois que j'en mange…

— Bien sûr, tu peux en consommer autant que tu veux. Dans cette maison, on n'est pas restreintes sur la nourriture. Tu comprendras quand tu verras Faustine !

— Faustine ?

— Une grande maigre rousse.

— Mais je l'ai croisée tout à l'heure. Elle est bizarre…

— La pauvre fille, elle me fait de la peine. Elle est tombée chez une patronne odieuse. Son mari est gentil, mais elle, c'est une vraie garce qui la maltraite en permanence.

— Comment ça ?

— C’est une bourrique détestable qui l’humilie du matin au soir et il arrive même qu’elle reçoive des coups !

Alphonsine, qui buvait les paroles de Zofia, comprenait mieux maintenant la réflexion de Faustine à propos de l’enfer.

— Pourquoi ne part-elle pas ?

— On voit bien que tu débarques ! C’est pas si facile. Où veux-tu qu’elle aille ? Elle ne connaît personne.

— Elle peut très bien changer de famille, insista Alphonsine.

— Jamais de la vie, sa patronne ne lui ferait aucune lettre de recommandation. Au contraire, elle l’enfoncerait en lui faisant une réputation de tous les diables ! s’exclama Zofia.

Alphonsine, horrifiée, pensa que si tel avait été son cas, pour rien au monde elle ne se serait laissée faire.

La gourmandise l’emporta et la jeune Morbihannaise ne put s’empêcher d’engloutir une troisième viennoiserie. Zofia l’observa d’un air amusé. Il régnait dans la pièce une atmosphère de calme et de sérénité. La cuisine était spacieuse et très lumineuse. De grands placards intégrés couleur crème couvraient tout un pan de mur. Un immense évier à deux bacs en porcelaine blanche se trouvait au-dessous d’une imposante fenêtre qui donnait sur la cour de l’immeuble. Le point de cuisson était une magnifique cuisinière à gaz en fonte émaillée ultra-moderne. La pièce était éclairée par de très jolies appliques en pâte de verre d’un jaune très lumineux. Le lieu était d’une propreté irréprochable. Alphonsine s’y sentait bien. Elle devinait que Zofia était une brave fille et son sixième sens lui souffla que toutes les deux allaient bien s’entendre.

Elle apprit que sa collègue avait vingt ans, qu’elle était originaire de Lowicz, un village situé non loin de Varsovie, et qu’elle était l’aînée d’une famille de dix enfants. Ses parents tenaient l’unique commerce du bourg : l’épicerie. Mme Chemtov avait l’habitude de s’adresser à elle en français bien avant leur arrivée à Paris et progressivement, elle était tout naturellement devenue bilingue.

Alphonsine lui raconta à son tour son histoire. Sa famille, son village, Victorine et la raison pour laquelle elle avait choisi de se réfugier à Paris.

Zofia l’écouta avec beaucoup d’attention et d’empathie. Entre les deux jeunes collègues, le courant passait.

Vers 7 h 15, on frappa à la porte de service. Zofia se précipita pour aller ouvrir. C’était le fils du boucher qui venait livrer la viande. Ce fut ensuite la valse des livraisons : légumes, fruits, produits laitiers. Tout était réglé comme du papier à musique. Zofia lui dit que c’était tous les matins pareil, sauf le dimanche. Tout en s’affairant à ranger les marchandises, Zofia expliqua à Alphonsine que ses patrons se levaient aux alentours de 8 heures. Ils prenaient leur petit déjeuner dans le salon sur la table basse près de la cheminée, puis Monsieur partait à 9 h 30 pour se rendre à sa librairie dans le quartier de Saint-Germain-des-Prés. Madame sortait en général plutôt l’après-midi. Ses activités étaient très variées. Théâtre, musée, concerts, shopping et sport remplissaient son agenda. Les époux Chemtov possédaient une automobile et Sarah Chemtov la conduisait régulièrement. De temps à autre, il lui arrivait d’aller jouer au tennis en dehors de Paris.

— Ta patronne vit comme elle l’entend, c’est extraordinaire, s’écria la jeune Bretonne et j’adore déjà son côté garçon manqué.

— *Notre* patronne, répondit Zofia affectueusement.

Alphonsine, qui avait l’habitude, débarrassa les bols, fit la vaisselle et essuya la table. Sa collègue fut rassurée de constater qu’elle prenait des initiatives et qu’elle n’avait pas les deux pieds dans le même sabot. En attendant que Mme Chemtov se lève, elles commencèrent à préparer le repas du midi. Zofia avait prévu de cuisiner un chou farci à la viande de veau, une spécialité polonaise. Alphonsine lui expliqua que chez elle, on mangeait aussi du chou avec du porc qu’on appelait *kig-ha-farz*. Pendant que l’une épluchait les oignons, l’autre fit blanchir les feuilles du légume vert afin de jeter la première eau de cuisson. Elles constatèrent avec surprise qu’elles avaient exactement la même façon de faire. Toutes les deux n’en revenaient pas. Tandis que Zofia continuait la préparation du plat, Alphonsine observa attentivement le travail de cette fille rousse aux yeux noisette dont le visage était recouvert de taches de rousseur. Des milliers de kilomètres les avaient séparés jusqu’à ce jour et pourtant, il y avait beaucoup de similitudes dans les gestes techniques propres à la préparation

du plat. Alphonsine proposa de confectionner le dessert. Sa nouvelle complice accepta avec joie. Elle se lança aussitôt dans l'élaboration d'une incontournable douceur de sa région : le *kouign-amann*. Zofia fut effarée par la quantité de beurre et de sucre que cette dernière incorpora dans la pâte. Ce surplus déclencha un fou rire chez les deux cuisinières. L'ambiance était légère et détendue et les deux collègues prirent beaucoup de plaisir à échanger à propos de leur culture respective. Alphonsine enfourna elle-même son gâteau dans la gazinière. Zofia lui montra comment la faire fonctionner. Alphonsine fut subjuguée par tant de modernité. Dire que chez elle, il fallait passer des heures à chercher du bois, à le ramener à la ferme et enfin à le fendre ! Elle comprit à quel point une simple étincelle et du gaz pouvaient vous faciliter la vie de manière déconcertante.

Alphonsine avait remarqué que Zofia, au moment où elle avait rangé la nourriture dans le réfrigérateur, avait pris soin de séparer la viande et le lait. Celle-ci lui expliqua que c'était un principe de base chez les Juifs et que les aliments kashers se divisaient en trois catégories : la viande, les produits laitiers et le « parevé », c'est-à-dire tout le reste.

— Les aliments ka… quoi ? questionna Alphonsine intriguée.

— Kasher. Ça veut dire propre, bon et sain en hébreu. La nourriture kasher, c'est ce qui est permis et défini par la loi juive.

— Parce que M. et Mme Chemtov sont juifs ?

— Bien sûr, et moi aussi ! répondit fièrement Zofia.

Un air de jazz, qui provenait du salon, vint interrompre leur conversation. Alphonsine fixa Zofia avec des yeux ronds comme des billes. C'était la première fois qu'elle entendait de la musique à l'intérieur d'une habitation.

— C'est le gramophone de Madame, s'empressa de dire Zofia. Vite, préparons-lui son petit déjeuner.

En deux temps trois mouvements, thé, croissants et jus d'orange se retrouvèrent sur un plateau d'argent. Zofia le tendit à Alphonsine.

— Mais… bredouilla celle-ci décontenancée.

— Pas de mais qui compte, allez, en piste. Tu le poses sur la table basse, tu demandes si elle a besoin d'autre chose et tu t'éclipses !

— C'est tout ?

— C’est tout !

— Et M. Chemtov ?

— Tu ne le verras pas cette semaine, il est à Vienne pour un congrès.

Soulagée de savoir que Monsieur était absent, la jeune fille fila au salon. À son entrée, Mme Chemtov qui était assise sur un des fauteuils club lui adressa un large sourire. Alphonsine le lui rendit. Elle fut une nouvelle fois éblouie par l’élégance et la classe de cette femme qui portait un ravissant kimono sur lequel étaient imprimées des cigognes en plein vol dans les tons rouge carmin, or et violet. Elle avait aux pieds de délicates mules en satin assorties à sa tenue.

— Quelles adorables fossettes, s’exclama-t-elle ! Bonjour, chère petite ! avez-vous bien dormi ?

— Bonjour, Madame, très bien, je vous remercie ! Vous avez besoin d’autre chose ?

— Non merci, Alphonsine, c’est parfait ! Allez rejoindre Zofia, je vous verrai tout à l’heure, lui dit-elle gentiment.

— Bien Madame !

Alphonsine regagna la cuisine, toute contente d’elle.

— Mission accomplie ! fanfaronna-t-elle.

— Bon, maintenant que notre patronne prend son petit déjeuner, je mets le plat en chauffe et on file faire la chambre.

— Le gâteau et le chou, qui va les surveiller ? s’exclama Alphonsine, affolée.

— T’inquiète, je les ai positionnés à feu doux !

— À feu doux ? Tu peux régler la température ?

— Ben oui, c’est une cuisinière, ma chère ! rétorqua Zofia comme si c’était évident.

Alphonsine, à moitié rassurée, suivit Zofia à travers un long couloir qui lui parut interminable. Sa nouvelle complice en profita pour lui faire visiter les lieux. La salle de bains laissa la jeune campagnarde sans voix. Celle-ci était grande et très lumineuse dans le même style Art déco que le reste de l’appartement. Un carrelage au sol à damier noir et crème mettait en valeur une baignoire à pattes de lion argenté positionnée en biais au centre de la

pièce. Un immense palmier couvrait la moitié d'une fenêtre. Un lavabo en faïence blanche et de forme octogonale était placé juste à côté des toilettes. Alphonsine, qui n'avait jamais vu de W.-C., demanda à Zofia de lui en expliquer leur fonctionnement. Lorsque Zofia tira la chasse, Alphonsine, qui ne s'attendait pas à ce que de l'eau jaillisse de la cuvette, fit un bond en arrière. Zofia éclata de rire et lui précisa qu'elle avait eu la même réaction des années auparavant. Alphonsine, rassurée, se trouva moins ridicule et apprécia la franchise de sa collègue. Elle n'en perdait pas une miette. Son regard parcourut une étagère en verre sur laquelle étaient disposés un ravissant flacon de parfum ainsi qu'une brosse en écaille de tortue et quantité de produits de beauté. Sur une seconde étagère, il y avait un rasoir, un blaireau et du savon à barbe. À la vue de tous ces objets si intimement liés à ses patrons, Alphonsine éprouva une légère gêne. Elle avait la sensation désagréable de faire preuve de voyeurisme. Zofia s'en rendit compte et lui promit de faire tout son possible pour qu'elle se sente bientôt « comme chez elle ».

Elles passèrent ensuite dans la chambre du couple. Alphonsine fut saisie d'admiration devant une coiffeuse en noyer sur laquelle étaient posés quantité de bijoux. Broches, sautoirs en perles, bracelets en argent avec incrustation de pierre, bagues en diamants aux formes improbables et accessoires en brillant pour les cheveux s'étalaient de manière ordonnée.

Un superbe lit corbeille en loupe d'amboine faisait face à une armoire aux contours arrondis qui était dans le même bois précieux que le lit. Une courtepointe grise avait été négligemment repoussée et laissait apparaître une parure en soie beige ainsi que deux gros oreillers accueillants. Un tapis mœlleux aux motifs géométriques qui recouvrait la quasi-totalité du parquet apportait une touche très feutrée à l'ensemble de la chambre. Des voilages blancs d'une grande légèreté filtraient délicatement le soleil du matin. Tout dans cette pièce invitait à la paresse. Tout n'était que raffinement et chic. Alphonsine, subjuguée par cet univers de luxe, repensa avec une pointe de honte au sol en terre battue de la modeste ferme de ses parents.

Zofia s'activait déjà. Elle tapa vigoureusement les oreillers en plume et en secoua le linge de lit par la porte-fenêtre qui donnait sur le balcon filant. On

voyait qu'elle avait l'habitude, car elle était rapide et précise. Alphonsine l'aida. La légèreté des draps en soie et son toucher sensuel l'épatèrent. On était loin de la lourdeur et de la rudesse des draps en chanvre de sa mère. En observant les gestes de Zofia et le résultat, elle s'imagina qu'il lui serait difficile de reproduire un lit aussi parfait. Sans rien laisser paraître, elle fut brusquement envahie par un vent de panique.

Les tâches terminées, elles retournèrent en cuisine. Pendant que le chou mijotait tranquillement dans une cocotte en fonte, une délicieuse odeur de pâte caramélisée commençait à se répandre dans toute la pièce.

— On fait quoi maintenant ? demanda Alphonsine.

— On guette le moment où Madame va faire sa toilette pour aller débarrasser son petit déjeuner puis, lorsqu'elle a terminé, on file nettoyer la salle de bains et on remplace les serviettes.

— Pourquoi ? Elle ne les a utilisées qu'une fois !

— Je les change tous les jours, c'est normal ! rétorqua Zofia.

Alphonsine, qui trouvait que cela était très exagéré, par politesse ne répondit rien.

En attendant que leur patronne soit prête, elles s'installèrent autour de la table et continuèrent à bavarder. Alphonsine demanda à sa nouvelle amie pourquoi Mme Chemtov avait souhaité embaucher une domestique supplémentaire, car visiblement une seule suffisait.

— Je suis asthmatique, j'ai du mal à respirer, lui confia Zofia, et quand les crises sont là, je suis extrêmement fatiguée. Mme Chemtov est une femme si bienveillante qu'elle tient absolument à préserver ma santé.

— Oh, fit Alphonsine navrée d'apprendre cette désolante nouvelle.

Un frisson d'effroi parcourut sa colonne vertébrale, car elle repensa immédiatement à sa petite sœur qui elle aussi avait été très souvent essoufflée. L'image du corps sans vie et le regard absent de Victorine ressurgirent d'un seul coup. Alphonsine, au bord des larmes, chassa sur-le-champ la vision traumatisante de son esprit. Elle s'aperçut tout à coup que sa famille ne lui manquait absolument pas. Au contraire, elle se sentait étrangement libérée.

Vers 10 heures Mme Chemtov les convia toutes les deux dans le salon.

Elle constata avec joie que les deux jeunes filles semblaient bien s'entendre.

— Bien, asseyez-vous mesdemoiselles, je vais vous expliquer comment nous allons nous organiser. Tout d'abord, vous aurez chacune une journée et demie de congé par semaine. À vous de choisir les jours qui vous conviennent le mieux. De plus, concernant la répartition du travail, je vous fais confiance, vous vous arrangerez entre vous. Puis en se retournant vers Alphonsine : je souhaite, ma chère enfant, vous accompagner demain au Bon Marché pour que vous puissiez sélectionner quelques tenues qui viendront compléter votre garde-robe.

Alphonsine, qui semblait figée, ne répondit pas.

— Alphonsine vous m'écoutez ? demanda Sarah Chemtov qui ne comprenait pas le mutisme soudain de sa jeune servante.

Pour la seconde fois, toujours aucune réaction.

— Alphonsine, êtes-vous avec nous ?

— Euh… oui Madame. Excusez-moi ! dit platement celle-ci qui semblait revenir de très loin.

— Et bien que vous arrive-t-il ? Quelque chose ne va pas ?

— Vous êtes en… pan… pantalon Madame ! lâcha subitement l'adolescente.

Sarah Chemtov, loin de s'offusquer par l'attitude de la jeune provinciale, éclata d'un rire franc et sonore.

— Voyez-vous Alphonsine, je choisis toujours mes tenues en fonction de mes activités. Cet après-midi, je vais faire une grande promenade au bois de Vincennes et j'aime être à l'aise lorsque je marche.

Alphonsine, qui n'avait écouté que d'une oreille les explications de sa patronne, ne pouvait détacher son regard de cet habit masculin à la coupe droite et longiligne qui donnait à Mme Chemtov une silhouette androgyne assumée.

— Cela se fait beaucoup à Paris, vous savez. N'ayez crainte, vous allez vous y habituer. D'ailleurs, je vous conseille d'en porter vous aussi, c'est très pratique ! lui dit-elle avec un soupçon de malice dans la voix. Et puis, c'est également, pour nous les femmes, un geste fort politiquement parlant, poursuivit-elle, mais ça, c'est un autre débat…

Alphonsine, qui n’avait pas trop bien compris le rapport entre une femme travestie en homme et la politique, ne sut que répondre.

— Je déjeunerai à midi trente, leur indiqua-t-elle.

— Bien Madame, répliquèrent en chœur Alphonsine et Zofia.

Sarah Chemtov, attendrie par tant de naïveté, regarda s’éloigner celle qui venait d’enter à son service.

Le reste de la journée se passa paisiblement. Zofia forma patiemment Alphonsine à son nouvel emploi. La jeune Bretonne prenait ses marques et commençait à se sentir comme un poisson dans l’eau. La propreté, le luxe et la douceur de vivre qu’elle découvrait lui plaisaient. Dans ses rêves les plus fous, elle n’en aurait pas espéré tant. L’appartement respirait l’harmonie et la quiétude.

Elles remontèrent au sixième à vingt-deux heures. Zofia lui fit visiter sa chambre qui était identique à la sienne. Elle avait toutefois beaucoup plus de vêtements et d’objets personnels, notamment des livres.

— Tu as des livres ? lui demanda Alphonsine, interloquée.

— J’adore les romans ! lui répondit-elle avec excitation. Souhaites-tu en commencer un ce soir ? Vas-y, choisis celui qui t’inspire !

— Je ne sais pas lire, avoua Alphonsine embarrassée.

— Et bien, ça peut s’arranger, je veux bien t’apprendre, si tu le désires !

Alphonsine, très émue et touchée par l’extrême gentillesse de cette jeune fille qui n’était encore qu’une inconnue la veille, lui tomba dans les bras.

— Merci Zofia ! C’est très généreux de ta part, articula-t-elle en sanglotant.

— On est amies maintenant, n’est-ce pas ?

— Pour sûr, on l’est ! répondit Alphonsine qui avait retrouvé le sourire.

Lorsqu’elle ressortit de chez Zofia, elle croisa Faustine dans le couloir, qui venait tout juste de remonter elle aussi. Alphonsine qui, depuis qu’elle avait appris les misères que subissait sa pauvre collègue, la salua aimablement et lui demanda de la suivre jusqu’à son petit nid douillet. Cette dernière, surprise s’exécuta. Une fois arrivée dans sa chambre, elle lui tendit la collation qui était restée sur la table de nuit et qu’elle n’avait pas touchée. Faustine eut le regard qui s’illumina à la vue du généreux morceau de

fromage, de la grosse pomme rouge et de l'appétissant biscuit au miel. Faustine, reconnaissante, déposa un baiser sur la joue de sa collègue. Les deux jeunes bretonnes exilées se promirent l'une et l'autre d'apprendre à mieux se connaître.

Alphonsine, un peu embarrassée d'avoir laissé sa couche défaite, se mit à imiter les gestes que Zofia avait exécutés le matin même dans la chambre de Mme Chemtov. Lorsqu'elle eut fini, elle observa son travail. Elle avait encore des progrès à faire. Elle aéra sa pièce et fit une toilette appliquée, puis se glissa avec bonheur dans son grand lit accueillant. Elle repensa à la déclaration de Mme Chemtov qui lui avait aimablement proposé de compléter sa garde-robe au Bon Marché. Quel était cet endroit ? De quoi parlait-elle ? Elle regretta aussitôt de ne pas s'être renseignée auprès de Zofia. Il lui tarda soudain d'être au jour suivant pour obtenir les réponses à ses questions. Malgré une grande excitation, progressivement le sommeil eut raison d'elle et elle sombra dans les bras de Morphée en souriant.

Le lendemain aux aurores, une douce voix lui murmura :

— Alphonsine, lève-toi. Il est 6 heures !

L'adolescente, qui dormait profondément, bondit d'un coup hors de ses draps et se retrouva en deux temps, trois mouvements à la porte. Elle passa la tête dans l'embrasure et vit Zofia qui affichait de nouveau une mine réjouie. Elle se prépara rapidement et, cette fois-ci, s'appliqua à faire son lit. Elle avait hâte de rejoindre son amie déjà en bas pour savourer les délicieux croissants beurrés et l'onctueux chocolat chaud. En pénétrant dans la cuisine, sa nouvelle complice la taquina gentiment.

— Il va falloir demander à Madame qu'elle te fournisse un réveil !

Alphonsine approuva d'un mouvement de tête.

— Dis-moi Zofia, c'est quoi le Bon Marché ?

— Un endroit de rêve ! s'exclama-t-elle

— C'est-à-dire ? questionna Alphonsine qui piaffait d'impatience.

— Je ne sais pas si je suis autorisée à t'en parler, lui rétorqua son amie qui souhaitait visiblement la faire marcher. C'est en quelque sorte une caverne d'Ali Baba pour nous les femmes…

Zofia, d'humeur taquine, attendit sa réaction qui, bien entendu, ne tarda

pas.

— Tu es une sadique. Dis-m'en plus ou je t'étrangle, s'agita Alphonsine en faisant semblant de lui serrer le cou.

De petits coups frappés à la porte de service vinrent interrompre leur jeu. Alphonsine, qui se sentait beaucoup plus à son aise que la journée précédente, alla ouvrir. Un charmant jeune homme d'une vingtaine d'années lui tendit un énorme bouquet de lys pourpres commandés par Mme Chemtov la veille. Troublée par l'apparition de ce beau blond athlétique, elle s'empara maladroitement des fleurs.

— On dirait que ça rigole bien ici ! lui lança-t-il d'une voix malicieuse. À bientôt j'espère, poursuivit-il avec un sourire enjôleur qui laissait apparaître des dents d'une blancheur éclatante.

En refermant derrière lui, Alphonsine, intriguée, interrogea Zofia :

— C'est qui ? Comment s'appelle-t-il ? Il livre souvent ?

— Oh ! là, là… Le Bon Marché ne t'intéresse plus on dirait ! lui dit Zofia en la bousculant un peu. Paris réserve bien des surprises, jeune demoiselle !

— Décidément, cette phrase me plaît de plus en plus ! s'écria-t-elle en tourbillonnant.

OceanofPDF.com

8

Berlin, février 1925

Sous le regard éberlué de Gertrude, Johannes bondissait comme un cabri d'un bout à l'autre du salon. Il venait d'apprendre une très bonne nouvelle.

— Gertrude, c'est formidable !

— Quoi donc, Monsieur ?

— Le NSDAP, Hitler l'a refondu. C'est une nouvelle ère qui commence !

En réalité, le jeune homme était soulagé car son idole revenait politiquement de loin. Adolf Hitler, après son putsch raté de novembre 1923, avait écopé de cinq ans de prison. Fidèle à sa réputation, pendant son procès il avait continué sans vergogne à diffuser son idéologie raciste et nationaliste, n'hésitant pas, certaines fois, à haranguer la foule et à se moquer ouvertement du tribunal. Pour autant, son séjour entre quatre murs ne l'avait pas affaibli. Bien au contraire. D'abord, il en avait profité pour écrire ses mémoires. Puis, comme on l'avait autorisé à recevoir des visiteurs, plus de cinq cents personnes étaient passées par sa confortable cellule durant les neuf mois qu'avait finalement duré sa détention. Le 20 décembre 1924, Hitler retrouva donc sa liberté avec cependant une ombre au tableau : interdiction lui avait été faite de prendre la parole en public dans la majeure partie de l'Allemagne pendant une période de trois ans. Johannes, révolté par cette sentence, avait crié à l'injustice et, en attendant que son héros puisse à nouveau s'exprimer, il s'était réfugié dans la lecture de *Mein Kampf* qui était désormais devenu son livre de chevet. Il le connaissait par cœur et le vénérait comme un objet sacré. Personne n'avait le droit d'y toucher ni même de l'effleurer. Hitler, disait-il, donnait du sens à son existence. Durant cette période, son implication aux Jeunesses hitlériennes avait redoublé et les séjours en camps d'été, associés aux réunions hebdomadaires et aux nombreuses virées nocturnes en compagnie du service d'ordre du parti, n'avaient fait que l'éloigner davantage de son

foyer. Un jour que Gertrude se rendait dans le centre-ville à pied, celle-ci l'avait surpris à coller des affiches de propagande nazie. Naïve, elle s'était alors spontanément avancée vers lui pour le saluer, mais ce dernier, pour ne pas perdre la face devant les adultes du SA, l'avait sommée de déguerpir au plus vite. La pauvre femme en avait été toute retournée au point qu'elle était revenue en pleurs à l'appartement de ses patrons. Elsa Hohenburg, profondément attristée par la réaction de son fils, avait tenté de lui expliquer qu'il avait été maladroit en agissant de la sorte, mais la discussion s'était rapidement transformée en une terrible dispute. Son orgueil mal placé l'avait fait rester campé sur ses positions.

L'adhésion aux *Hitlerjugend* ne l'empêchait pas toutefois de profiter du bouillonnement intellectuel de Berlin. Ainsi, il fréquentait assidûment les endroits huppés et à la mode de la capitale et se passionnait pour le cinéma qui connaissait un véritable âge d'or. Ayant eu vent de l'admiration d'Hitler pour l'art antique, il passait également d'interminables heures à flâner dans les allées de l'Altes Museum pour contempler les sculptures grecques et romaines. Cela étant, il suivait malgré tout une ligne de conduite : il ne buvait jamais d'alcool, ne fumait pas et, tout comme Hitler, il était devenu végétarien. Un point cependant alarmait particulièrement sa mère : depuis quelques mois, l'adolescent avait développé un goût pour le rangement qui était à la limite de la phobie. La discipline et la propreté étaient devenues son obsession. La pauvre Gertrude n'en pouvait plus car le jeune tyrannique n'avait de cesse de la harceler en lui répétant à longueur de temps : « Il faut que tout soit en ordre. » Cette dernière était à deux doigts de donner sa démission.

Sa vie faite d'insouciance et de luxe avait fait complètement perdre le sens des réalités à Johannes. Coincé dans sa bulle dorée, il n'avait aucune empathie pour la majorité des Allemands qui, depuis la crise monétaire allemande de 1923, avaient du mal à boucler leurs fins de mois. Pire, il méprisait au plus haut point les familles des quartiers populaires qui s'entassaient dans des logements insalubres et qui souffraient de misère et de faim.

Sa compassion, il la réservait à Hitler, tout le reste n'avait aucune

importance à ses yeux. Certaines personnes souffraient ? Et alors, ce n'était pas son problème et cela n'allait certainement pas lui gâcher ce jour béni de remaniement du NSDAP !

— Gertrude, je dois fêter ça comme il se doit. Prépare-moi mon costume gris et fais-moi couler un bain. Il faut que tout soit en ordre. Ce soir, je sors avec Ulrich. Nous avons prévu de passer du bon temps au cabaret La Scala.

— Bien Monsieur.

— Et qu'il soit à la bonne température, pas comme la dernière fois !

— À vos ordres ! marmonna la domestique entre ses dents.

Le meilleur ami de Johannes passa le chercher vers 19 heures. Alors qu'ils étaient sur le point de pénétrer dans la salle de spectacle, une mère qui mendiait sur le trottoir les interpella :

— Vous n'auriez pas une petite pièce ? Mes enfants et moi n'avons rien avalé depuis hier !

— Prenez, dit Johannes en lui tendant un billet de cinq marks. Je suis d'humeur joyeuse aujourd'hui !

— Vous êtes gentil, merci généreux jeune homme ! Dieu vous bénisse !

— Ce n'est pas moi qu'il faut bénir madame, mais Hitler. Bientôt, vous ne serez plus obligée d'endurer cette vie, car ce guide spirituel va redresser le pays, vous verrez ! Il va rétablir l'ordre et mettre à la porte tous ces vauriens d'étrangers qui vous ont pris votre travail, lui lâcha-t-il avec conviction.

— Alors, je prie pour que les prochaines élections soient favorables à ce bienfaiteur, répondit-elle sans conviction.

— Nous y œuvrons, faites-nous confiance !

— C'est qui, nous ? demanda la femme, incrédule.

— *Nous*, prononça-t-il orgueilleusement, c'est le NSDAP, le parti d'Hitler bien sûr !

— Je m'en souviendrai mon garçon… je m'en souviendrai…

— As-tu remarqué, Ulrich, comme il est facile de convertir n'importe qui à notre cause ! déclara orgueilleusement Johannes en s'engouffrant dans le cabaret.

Les deux amis se séparèrent vers 23 heures. Johannes rentra chez lui en

taxi. Il était tard et il avait faim. Lorsqu'il arriva à son domicile, il se dirigea directement dans la cuisine et trouva Gertrude, occupée à repriser une de ses robes.

— Sers-moi à manger, lui ordonna-t-il sèchement.

La domestique, habituée depuis quelque temps à ce nouveau ton impératif, se leva et s'exécuta promptement. Johannes s'attabla bruyamment et repoussa d'un geste méprisant le vêtement et le matériel de couture.

— Je vais débarrasser, Monsieur.

— Oui, il vaut mieux, répondit l'adolescent d'une manière condescendante.

Elle posa devant lui une assiette de fromage accompagné d'une salade d'endive.

— On ne boit pas dans cette maison ? lança-t-il à la face de la malheureuse.

Celle-ci dut fournir un gros effort pour ne pas réprimander le jeune irrévérencieux et lui apporta un verre de lait qu'elle posa brutalement sur la table. Johannes la fusilla du regard. Regrettant aussitôt son geste, elle tenta de se radoucir en engageant la conversation.

— Votre mère se fait du souci pour vous, Monsieur.

— Je n'ai que faire de son inquiétude. Il serait temps qu'elle comprenne que je suis un homme maintenant.

— Elle vous aime, c'est normal, continua Gertrude qui marchait sur des œufs.

— Elle m'étouffe, plutôt. Elle vit dans un monde qui n'est pas le mien !

— C'est un bien joli monde pourtant, vous avez une mère des plus gentilles…

Johannes fixa Gertrude d'un regard qui la glaça. Tout comme Mme Hohenburg, elle avait peur désormais des réactions de celui qui devenait de plus en plus imprévisible. Elle ne reconnaissait plus le garçon affectueux et respectueux qu'elle avait vu naître. Elle n'insista pas. Elle alla se réfugier dans sa chambre et attendit que son tortionnaire de jeune maître finisse de manger.

L'adolescent termina en silence son repas et disparut sans la saluer.

Gertrude se retrouva à nouveau seule, mais cette fois-ci avec une boule dans la gorge et un nœud au ventre. Elle avait envie de pleurer. Elle ne comprenait pas ce qui avait bien pu transformer à ce point son petit protégé. Certes, il y avait l'influence de M. Hohenburg, mais cela n'expliquait pas tout.

Le comportement négatif de Johannes au fil des mois empira. Il était de plus en plus autoritaire et il lui arrivait fréquemment de donner des ordres à sa mère. Il sortait beaucoup et, avec la bénédiction de son père, il suivait régulièrement les SA dans leurs violents délires nocturnes contre les « youpins », comme il avait l'habitude de les appeler.

L'année 1925, au sein du couple Hohenburg, se termina comme elle avait commencé : par de nombreuses querelles accompagnées de claquements de portes et de bouderies.

La première moitié de l'année 1926 n'avait pas été beaucoup plus enjouée. M. Hohenburg, qui délaissait sa femme depuis qu'elle avait osé exprimer ses désaccords, par défi et par provocation n'avait de cesse d'encourager son garçon à devenir « un homme ». Son mariage se délitait et son fils la rejetait. Afin d'éviter de se faire happer par l'ambiance nauséabonde qui régnait dans son foyer, elle passait le plus clair de son temps chez ses parents ou chez une amie proche. C'était pour elle une question de survie.

Un après-midi de juillet, alors qu'elle était assise aux côtés de son époux (événement rarissime), ce dernier, voyant qu'elle était contrariée l'interrogea :

— Que me vaut cette mine déconfite ?

— Je suis angoissée par la situation dans laquelle se trouve la nation, je crains que notre pays sombre dans le chaos !

— Tu n'entends rien à la politique, retourne à tes broderies !

— Mais le président Hindenburg est…

— Par pitié, laisse cet homme là où il est. Tu n'y entends rien, te dis-je !

L'inquiétude d'Elsa Hohenburg était que le président du Reich fraîchement élu, grâce à une large coalition de la droite et de l'extrême droite allemande, ne réussisse pas à apaiser un contexte politique extrêmement tendu. Elle sentait bien que quelque chose de grave était en train de sommeiller dans

une Allemagne qui ne digérait toujours pas la défaite de la Première Guerre mondiale. L'arrivée de son fils qui vint se planter au garde-à-vous devant eux l'empêcha de quitter la pièce avec perte et fracas. Visiblement content de lui, il guettait leurs réactions. Elle observa avec tristesse la boucle de son ceinturon où était inscrite la devise « *Blut und Ehre* », « Sang et honneur ». Johannes, agacé par le fait de ne pas recevoir de compliments de sa part, d'un geste dédaigneux, lui tourna le dos.

— Voici mon nouvel uniforme, père ! s'exclama-t-il en relevant le menton bien haut.

— Mon garçon, ce short bleu foncé, ces chaussettes montantes noires et cette chemise brune vous vont à ravir, s'écria Claus Hohenburg, enthousiasmé. Et vous êtes impeccablement coiffé. Un vrai militaire ! Qu'en pensez-vous, ma chère épouse ? l'interrogea son mari cyniquement.

— Je garderai mon opinion pour moi. Nous en avons déjà parlé, lui répondit-elle d'un ton acide.

Ayant eu une dispute un peu plus grave qu'à l'accoutumée avec son mari la semaine précédente à propos des Jeunesses hitlériennes, elle était bien décidée à ne pas repartir dans d'interminables discussions qui ne menaient nulle part. Johannes, qui n'avait d'yeux que pour son père, lui montra orgueilleusement le brassard cousu sur sa manche gauche représentant une croix gammée.

— Voici le symbole de l'ordre et de l'avenir ! réagit aussitôt Claus Hohenburg. Vous allez avoir fière allure pour votre défilé de cet après-midi ! Vous avez eu grandement raison de quitter l'école pour vous consacrer entièrement à votre passion, mon cher.

— Assurément ! s'exclama Johannes en enfonçant un calot sur son crâne et en claquant les talons. D'ailleurs, je file, je ne voudrais surtout pas être en retard pour entendre le discours d'ouverture de notre chef de section.

Sa mère, dépitée, cette fois-ci se leva et courut rejoindre Gertrude dans la cuisine. Elle ne supportait plus l'idée que son garçon se rende une fois de plus à ces rassemblements de fanatiques.

— Tout ceci est bien triste Gertrude ! Où tout ça va-t-il nous mener ?

— À rien de bon, pour sûr, Madame, répliqua la domestique catastrophée.

Cet Hitler est un intrigant toxique qui n'est pas près de s'arrêter là malheureusement.

La porte d'entrée claqua rageusement. Les deux femmes sursautèrent et se regardèrent sans rien dire. Les mots étaient inutiles. Elsa Hohenburg était en train de comprendre avec amertume que son rôle de mère dans l'éducation de son enfant était malheureusement considérablement remis en question par les hommes qui encadraient les Jeunesses hitlériennes. Elle avait bien compris aussi que l'organisation du NSDAP faisait toujours en sorte d'éloigner le plus possible les enfants de leur cercle familial afin de pouvoir mieux les contrôler. Impuissante et en colère, elle était consciente que – même s'il ne s'en rendait pas compte – son fils subissait quotidiennement un lavage de cerveau. L'adolescent, qui jadis avait eu un esprit ouvert sur les arts et le monde, se renfermait inexorablement sur lui-même. Il était devenu irascible et supportait mal la contradiction. Tout comme Gertrude, Elsa ne reconnaissait plus l'enfant doux et affectueux qu'il avait été. Il fallait se rendre à l'évidence : son garçon, en devenant un adorateur de l'idéologie anticommuniste et antijuive du parti d'extrême droite, était passé du côté obscur.

Johannes, qui avait pris un malin plaisir à faire claquer la porte d'entrée, dévala rapidement l'escalier de son immeuble. Il était impatient d'assister au grand rassemblement des Jeunesses hitlériennes, qui avait lieu sur la célèbre place berlinoise Pariser Platz, située près du Reichstag. C'était un week-end important pour tous les sympathisants nazis du pays, car au même moment, à Weimar, se déroulait en grande pompe le deuxième congrès annuel du NSDAP. Cet événement national donnait à Hitler une occasion en or de montrer aux Allemands qu'il était, tel le phénix, en train de renaître de ses cendres.

L'adolescent avait donné rendez-vous à une dizaine de ses camarades de sa section, au bas de son bâtiment, parce qu'il souhaitait – leur avait-il dit – effectuer le trajet en leur compagnie. En réalité, c'était pour tester l'autorité qu'il exerçait sur eux. Ayant pour unique ambition d'être un haut gradé de l'armée du Reich, il s'était très vite fait remarquer pour son sérieux et son implication. Zélé et rusé, il n'avait pas tardé à comprendre la stratégie de

ses formateurs qui consistait à mettre systématiquement en compétition les garçons entre eux, dont l'objectif ultime était de garder les plus coriaces et d'éliminer les plus faibles. C'était donc sans aucun remords qu'il dénonçait tous ceux qui fumaient ou buvaient de l'alcool en cachette (ce qui était rigoureusement prohibé par le règlement). Ce jour-là, pas un de ses camarades ne manqua à l'appel, car tous le craignaient et savaient de quoi il était capable. Satisfait et rassuré, il donna l'ordre au petit groupe de se mettre en route, lui en tête évidemment !

Au terme de trois quarts d'heure d'une marche euphorique, la joyeuse bande arriva enfin au pied de la porte de Brandebourg. La cérémonie dura deux bonnes heures sous de régulières ovations à la suite des discours enflammés des uns et des autres. Elle se termina triomphalement, par une levée d'étendard accompagnée de l'hymne du mouvement. Hitler, en créant ces Jeunesses, avait habilement contourné le traité de Versailles qui, depuis la fin de la Première Guerre mondiale, interdisait à l'Allemagne de posséder une armée. Ce redoutable outil d'endoctrinement n'avait qu'un seul but : préparer les générations futures, et plus particulièrement les garçons âgés de dix à dix-huit ans, à être de bons petits soldats, prêts à entrer en conflit contre tous les pays ennemis du peuple allemand. À condition de n'être ni juif ni communiste, tous étaient les bienvenus, quelle que soit leur classe sociale.

À l'issue du rassemblement, les organisateurs avaient prévu un défilé dans les rues de la capitale pour que les Berlinois puissent admirer cette jeune relève emplie de nationalisme exacerbé. Johannes, à son immense joie, fut positionné en tête du cortège comme porte-drapeau. Pendant plus d'une heure et demie, aux sons d'une musique militaire agressive et de roulements de tambour assourdissants, ils paradèrent sur les avenues les plus fréquentées de la ville. Johannes, flatté et honoré par l'attention que les passants portaient sur sa personne, avait bien conscience de vivre un moment unique. Grâce aux *Hitlerjugend*, l'adolescent de dix-sept ans se sentait respecté et admiré par les adultes. En comprenant qu'il avait désormais une place importante au sein de la société allemande, il ne pouvait s'empêcher d'afficher un air hautain et sûr de lui.

Au détour d’une rue, il croisa le regard d’un homme d’une cinquantaine d’années très distingué. Sans crier gare, celui-ci cracha brusquement dans sa direction. Johannes, qui ne pouvait pas quitter les rangs, fulmina. Lorsque l’individu se retourna, il constata qu’il portait une kippa. À la vue de celle-ci, sa haine redoubla à tel point qu’il fut pris de tremblements incontrôlables. L’homme, voyant cela, éclata d’un rire satisfait. Pour enfoncer le clou, dans un dernier geste de provocation, il se rapprocha tout près de lui et lui murmura :

— Alors jeune petit con, que faisais-tu, toi, en 1914, quand j’étais dans les tranchées sur le front de l’Est à me battre pour toi et ton Allemagne ? T’étais bien au chaud en train de téter le sein de ta maman, sale morveux. Que connais-tu de la vie ? finit l’homme en hurlant, tournant les talons.

Vexé et décontenancé par les paroles de cet anonyme, le reste du défilé fut pour Johannes une souffrance. Il ne cessa de se lamenter intérieurement. Lorsque la parade prit fin, mille et une vengeances avaient déjà germé dans son esprit. Le sillon de sa haine, cet après-midi-là, se creusa encore plus profondément.

Voyant que Johannes était terriblement contrarié, et pour ne pas finir la journée sur une note sombre, Ulrich, son meilleur ami, se fixa comme objectif de lui changer les idées. Il lui proposa d’assister au spectacle que donnait le soir même Joséphine Baker, dans l’un des plus beaux lieux de Berlin : le théâtre Nelson. Applaudir cette Afro-Américaine dévergondée qui chantait selon lui à la manière d’une casserole et qui se trémoussait telle une dinde effarouchée n’enthousiasmait pas du tout Johannes. Il se demandait aussi pourquoi son camarade avait eu cette idée saugrenue. Pour ne pas le froisser, il accepta à contrecœur de s’y rendre.

L’artiste noire américaine ne réussit bien évidemment pas à le détendre. Au contraire, un sentiment de haine s’empara à nouveau de lui. Pendant toute la durée de la représentation, il ne cessa de repenser à l’humiliation infligée par l’homme à la kippa et fut pris d’une envie furieuse de monter sur scène pour administrer une bonne correction à cette femme de couleur très impudique.

Sur le chemin du retour, Ulrich, s’apercevant que son ami n’avait pas du

tout apprécié la revue, tenta de rattraper sa bourde :

— Je regrette sincèrement de t'avoir convié à cette ignominie, Johannes…

Comme Johannes ne répondait pas, il continua :

— Mais il fut un temps où tu aurais aimé ce divertissement, n'est-ce pas ?

— Le temps dont tu parles est révolu, Ulrich, et je croyais que tu l'avais compris. Ton choix m'a surpris, déclara-t-il d'un air supérieur. Cette négresse prend un malin plaisir à provoquer les Aryens que nous sommes, on dirait ! Le charleston, quelle foutaise ! À partir de maintenant, nous devons boycotter cette soi-disant « artiste ». Qu'elle retourne dans son pays manger les bananes qu'elle a accrochées autour de sa taille ! *Elle ne doit pas se représenter sur scène une nouvelle fois !* hurla-t-il dans un sursaut de colère et d'indignation.

— Oui, mais comment agir ? questionna Ulrich, affolé par sa réaction disproportionnée.

— Fais-moi confiance, je m'en charge, répondit Johannes narquoisement.

Après des aurevoirs en demi-teinte, Johannes, qui habitait dans le quartier, marcha tranquillement jusque chez lui tout en cherchant activement un moyen d'empêcher cette « sauvageonne » de réapparaître devant le public. Au moment de poser sa tête sur son oreiller, il avait trouvé.

Le lendemain soir, face au théâtre, une dizaine de chemises brunes distribuèrent des centaines de tracts dans lesquels ils traitaient ouvertement la star d'être *untermensch*, un sous-être humain. Les jours suivants, des manifestations hostiles aux Noirs vinrent perturber le début des représentations. La presse qui s'était emparée de l'événement fit indirectement de la publicité au parti. Johannes se délecta du scandale que cela avait provoqué et se jura d'en faire autant à l'égard des Juifs.

Dorénavant, il allait être très créatif en matière d'humiliation et de représailles…

Deuxième partie

OceanofPDF.com

9

Paris, janvier 1933

Alphonsine attendait depuis deux minutes au rayon des produits de beauté le retour de Madeleine, sa vendeuse préférée qui était partie lui chercher sa commande. Pour patienter, elle s'amusait à tester les crèmes de jour qui avaient été mises en avant sur un joli présentoir. C'était toujours la même chose : la jeune femme avait envie de tout s'offrir.

Le Bon Marché, le grand magasin emblématique de la rive gauche n'avait plus de secrets pour elle : elle était dans ce lieu comme un poisson dans l'eau. Il était loin, dorénavant, le jour où l'abbé Cadic était venu l'accueillir à sa descente de train avec pour seul bagage son modeste baluchon ! La petite provinciale mal dégrossie qu'elle était s'était transformée en une très belle jeune femme, au point que la plupart des hommes se retournaient sur son passage.

Alphonsine qui avait désormais vingt-six ans se souvint avec émotion de la toute première fois qu'elle avait posé le pied dans ce temple de la consommation. À l'époque, Mme Chemtov lui avait gentiment proposé d'y faire quelques emplettes pour, avait-elle dit « compléter sa garde-robe ». À présent, Alphonsine comprenait que sa patronne avait voulu – avec beaucoup de tact – l'aider à se débarrasser de ses vêtements grossiers et usés.

Depuis, neuf années s'étaient paisiblement écoulées. Alphonsine avait perdu son accent breton, avait appris à lire et à écrire et s'exprimait désormais dans un français impeccable. Ses longues heures à observer discrètement Sarah Chemtov lui avaient permis de parfaire sa propre gestuelle et son maintien. Personne à Paris n'aurait pu deviner qu'elle était née au fin fond de la campagne morbihannaise au sein d'une famille de modestes paysans. Elle avait appris à s'habiller avec élégance et Madeleine lui avait expliqué comment se maquiller de manière raffinée. Il faut dire

aussi qu'elle était à bonne école avec sa patronne. À aucun moment elle n'avait regretté son choix. Ses parents, ses frères et sa sœur ainsi que sa région ne lui manquaient absolument pas. Elle s'était fait beaucoup d'amis, dont un qui comptait beaucoup à ses yeux : Julien le fleuriste.

Très beau et charmeur, il avait fait chavirer son cœur en une fraction de seconde lorsqu'il lui avait tendu un énorme bouquet de lys pourpres destiné à Mme Chemtov. Afin qu'elle ne se berce pas d'illusions, Zofia s'était empressée de lui préciser que son coup de foudre était attiré uniquement par les garçons. La rurale Alphonsine avait été très choquée par cette annonce, mais elle s'était vite aperçue qu'à Paris, c'était courant et mieux toléré qu'en province. Elle avait fini par se faire une raison et Julien était finalement devenu son meilleur ami. Ces deux-là étaient inséparables.

Le jeune homme sortait très souvent et, les jours de congé d'Alphonsine, il l'entraînait dans des soirées délirantes où le maître mot était « amusons-nous le plus possible ». Ainsi la Bretonne qu'elle était découvrit en moins de deux ans tous les endroits à la mode de la capitale. Julien lui avait fait pour ainsi dire son éducation urbaine et, grâce à lui, elle s'était ouverte à l'esprit parisien.

Une fois par mois, elle envoyait fièrement un peu d'argent à ses parents et en profitait pour leur donner des nouvelles. En retour, elle recevait de temps à autre une lettre écrite par le curé de Moustoir-Ac qui avait été dictée par sa mère Léonie. Ses frères et sa sœur étaient restés au pays et n'avaient pas vraiment évolué. Simone travaillait dans une conserverie locale. Gaston était manutentionnaire au sein d'une petite entreprise du côté de Vannes, et Adrien avait repris l'activité de la ferme familiale. Quant à son père, il continuait à cuver son vin pendant que Léonie faisait toujours face à sa dépression désormais chronique.

Alphonsine gagnait bien sa vie. Les gages que le couple Chemtov lui versait étaient largement supérieurs au salaire moyen de ses consœurs. Comme elle était logée et nourrie, elle pouvait non seulement mettre un peu d'argent de côté, mais aussi se faire plaisir. Et c'était ce qu'elle avait fait aujourd'hui en s'offrant une crème hydratante pour le visage de la marque en vogue Helena Rubenstein. Madeleine revint avec sa commande. Les

deux amies échangèrent quelques paroles puis, son pot d'onguent dans les mains, Alphonsine ne résista pas à l'appel du rayon parfumerie voisin. Une vendeuse la vaporisa avec le célébrissime *N° 5* de Chanel. Elle alla ensuite flâner du côté de la lingerie et des articles de toilette. Alphonsine aimait cette atmosphère de luxe où tout était étudié pour donner aux consommatrices l'envie d'acheter. Ce qu'elle appréciait le plus, c'était vagabonder tranquillement dans les rayons sans qu'aucune employée vous saute immédiatement à la gorge comme dans les boutiques traditionnelles. Ici, elle était libre de faire ce qu'elle voulait et, à ses yeux, cela valait de l'or.

Le Bon Marché n'était qu'à cinq minutes de chez elle. Comme elle avait envie de marcher, ses pas l'entraînèrent vers le boulevard Raspail. En longeant le superbe hôtel Lutetia qui avait été construit spécialement pour accueillir les riches clientes de l'enseigne, elle jeta un coup d'œil discret à l'intérieur du bâtiment pour tenter d'apercevoir les élégantes qui avaient pour habitude de se prélasser dans les sofas du lobby. Alphonsine adorait déambuler dans les rues continuellement animées de son quartier où toutes les classes sociales se croisaient.

Très souvent, elle s'arrêtait pour déguster un « petit noir » au café où travaillait Briac. Les deux provinciaux qui désormais se connaissaient bien échangeaient régulièrement à propos de leur Bretagne natale. Alphonsine, par choix, n'était jamais retournée chez elle. Un fossé s'était creusé entre elle et sa famille. Il lui semblait qu'elle était devenue une étrangère à leurs yeux et réciproquement. Et puis, pourquoi revenir dans un endroit sale et puant, alors qu'elle était si bien à Paris ?

En pénétrant dans le hall de l'immeuble, elle tomba nez à nez avec Mme Morel, la concierge, qui la toisa de haut en bas. Cette dernière n'avait jamais digéré l'attitude que la petite provinciale avait adoptée lors de leur première rencontre. Depuis, la gardienne prenait un malin plaisir à la provoquer et la surnommait ouvertement l'insolente. Elle ne lui laissait rien passer.

— Ah ! voilà celle qui se croit être une « dame ».

Alphonsine, qui se moquait éperdument d'elle, répliqua :

— Ah ! voilà celle qui n’en sera jamais une. Mes amitiés à vos poubelles !

Cette dernière, comme d’habitude, fulmina. Alphonsine, pour la faire enrager encore plus, fit mine de se diriger vers le grand escalier.

— *Escalier de service !* beugla Mme Morel, hors d’elle.

— Ménagez-vous, chère Madame, vous risqueriez d’être aimable ! rétorqua Alphonsine en se délectant de voir qu’elle avait fait mouche.

Elle monta les six étages avec légèreté et retrouva sa chambre, qu’elle appelait son petit coin de paradis, avec bonheur. L’endroit avait bien changé depuis neuf ans. Une très jolie paire de rideaux en taffetas saumon habillait la fenêtre mansardée. Pour plus de luminosité, Julien l’avait aidée à repeindre les murs en blanc. Il lui avait également récupéré deux affiches encadrées qu’il avait judicieusement placées symétriquement au-dessus de son lit. Leurs couleurs vives apportaient une touche de modernité à l’ensemble. Les deux dessins stylisés représentaient respectivement l’Orient-Express entouré d’un voile de vapeur et deux élégantes jouant au golf sur fond de montagne enneigée. Au dernier Noël, Alphonsine s’était vu offrir par le couple Chemtov une magnifique étagère en merisier, sur laquelle elle pouvait ranger les nombreux livres qu’elle avait accumulés. Zofia avait tenu sa promesse : elle lui avait appris à lire et à écrire. Alphonsine, depuis, rattrapait le temps perdu en dévorant les grands classiques : Victor Hugo, Guy de Maupassant, Alexandre Dumas et bien d’autres faisaient la joie de ses soirées. Régulièrement, elle repensait avec gratitude à Mlle Lanson. Maintenant qu’elle était en âge de comprendre, elle remerciait sans cesse le ciel d’avoir eu une institutrice qui l’avait forcée à parler le français plutôt que le breton.

Comme il lui restait un bon moment avant le souper, elle se mit à son aise et s’allongea sur le lit pour bouquiner la saga passionnante qu’elle avait entamée deux jours auparavant. L’histoire portait sur le règne de Louis XIV et sa liaison avec Madame de Maintenon. L’élévation de cette femme issue d’un milieu très pauvre, qui était devenue la deuxième épouse du célèbre monarque, n’était pas sans lui rappeler son propre parcours. Certes, elle n’était pas mariée à une tête couronnée, mais elle s’était, à son niveau, elle aussi extirpée de sa condition sociale.

Au fil du temps, Zofia et elle avaient tissé de solides liens. En fait, elles veillaient l'une sur l'autre comme deux véritables sœurs. Zofia avait un petit ami qu'elle voyait régulièrement. Alphonsine avait eu quelques aventures, mais sans lendemain. Elle était une femme libre qui se moquait du qu'en-dira-t-on. Le mariage n'était pas sa priorité. Laver les chaussettes d'un homme, le servir et lui demander la permission pour tout, non merci, très peu pour elle !

Niveau organisation du travail, ses jours de congé hebdomadaires n'étaient pas fixes, car les deux amies s'arrangeaient chaque semaine en fonction de leurs sorties respectives. Mme Chemtov n'y voyait aucun inconvénient.

De très furtifs coups frappés à sa porte la tirèrent de sa lecture. C'était Faustine qui avait pu s'échapper un instant de l'appartement de ses patrons. Ces petites escapades étaient une véritable bouffée d'oxygène pour la pauvre fille qui se faisait sans cesse maltraiter. Alphonsine l'accueillait toujours avec des viennoiseries et des gâteaux. Pour Faustine, la mal-nourrie, c'était un authentique trésor.

— Je ne reste pas longtemps, lui souffla-t-elle. La vieille chouette est chez son coiffeur et elle m'a ordonné de secouer tous les tapis avant qu'elle ne revienne. Il y en a dix en tout. Celui du salon est immense !

— Quelle esclavagiste ! répliqua Alphonsine. Elle ne se rend pas compte que tu es toute seule !

— C'est le cadet de ses soucis ! Ces gens-là, plus ils ont d'argent, plus ils sont radins. Figure-toi que l'autre jour, elle m'a demandé de récupérer l'eau de son bain pour que je lave les sols avec. Tu imagines !

— Cela ne m'étonne pas ! Elle porte sa pingrerie sur elle. Elle empeste le parfum bon marché et ses robes tape-à-l'œil sont toujours de la collection précédente. La semaine dernière, je l'ai entendue critiquer sévèrement, Mme Chemtov. Elle la surnommait la Juive étrangère. Tout ce qui sort de sa bouche n'est que mépris et jalousie. Cette femme me répugne !

Faustine resta juste le temps de déguster un pain au chocolat et un jus d'orange puis retourna à sa triste besogne. N'ayant plus l'envie de lire après avoir écouté les propos de son amie, Alphonsine décida de rejoindre Zofia à la cuisine.

Son entrée fut accueillie par une exclamation de joie :

— Que je suis contente de te voir, tu m'as manqué, ma Phonsinette ! Comment était ta journée ? demanda sa complice qui était en pleine préparation du repas pour le shabbat.

— Excellente ! Je me suis réveillée vers 10 heures et je suis allé retrouver Julien à sa boutique de fleurs pour déjeuner en sa compagnie, puis j'ai fait un saut, là où tu sais, dit-elle malicieusement, pour récupérer ma nouvelle crème. Elle sent divinement bon la rose ! Et toi, que me racontes-tu ?

— Mon ami Joseph a fait une réparation de plomberie dans le quartier en début d'après-midi et il est passé me faire un petit coucou.

— Eh bien ma chère. Il est amoureux celui-là !

Zofia, troublée, continua à s'affairer comme si elle n'avait rien entendu.

— Et apparemment, c'est réciproque, dirait-on ! s'exclama Alphonsine qui remarqua la gêne de son amie.

— Il est gentil et en plus il est sérieux. Il a un bon métier. Un plombier, ça a toujours du travail !

— Tu as raison ma Zofia. C'est l'homme idéal, quoi !

— Ne te moque pas, Alphonsine, sinon tu n'auras pas de carpe farcie aux petits légumes pour ton souper, la menaça Zofia en rigolant.

— Par pitié, ne me prive pas de ce délice, répondit-elle en faisant semblant de s'évanouir.

Alphonsine, malgré les protestations de Zofia qui lui rappela que c'était son jour de congé, resta dans la cuisine pour aider son acolyte. Elles préparèrent à quatre mains le poisson puis la pâte pour le pain tressé que M. Chemtov rompait toujours en début de repas les soirs de shabbat. Zofia aimait perpétuer les traditions religieuses car elles lui évoquaient sa Pologne natale et, de ce fait, Alphonsine était devenue incollable concernant les fêtes et coutumes juives.

Le soleil était sur le point de se coucher, aussi Zofia se dirigea-t-elle vers le salon pour allumer les bougies qui marquaient le début du shabbat. Au moment où celle-ci s'apprêtait à retourner en cuisine, elle fut stoppée net par un cri d'affolement que poussa Mme Chemtov :

— Mon Dieu quelle horreur ! s'exclama-t-elle un journal entre ses mains.

M. Chemtov assis en face leva le nez de son recueil de poésie.

— Que dis-tu *Kochanie*, ma douce ?

— Je dis quelle *horreur* ! Hitler a été désigné chancelier du Reich par le président allemand Paul von Hindenburg.

— Je suis au courant depuis hier soir, *Kochanie*.

— Et tu ne m'en as pas touché mot ! s'offusqua-t-elle

— À quoi cela aurait-il servi ?

Alphonsine apparut dans l'entrebâillement des doubles portes du salon.

— Ah, bonsoir, Alphonsine, la salua Ruben Chemtov.

— Bonsoir Monsieur, bonsoir Madame, dit-elle respectueusement.

— Il flotte dans la pièce tout à coup comme un parfum de Chanel, quelle délicieuse odeur ! fit remarquer M. Chemtov.

Sa femme acquiesça et échangea un regard complice avec Alphonsine.

— Cela aurait servi à m'empêcher de dormir cette nuit, voilà tout ! répondit Mme Chemtov, navrée.

— Raison de plus pour me taire ! Cet individu est arrivé au pouvoir dans un climat de violence entre l'extrême droite et la gauche. Cette même gauche allemande est elle-même très divisée et cette nomination n'a malheureusement rien de démocratique.

— Mais pourquoi le nouveau président Hindenburg l'a-t-il choisi comme premier homme de son gouvernement, puisque le parti d'Hitler a perdu deux millions de voix aux dernières législatives ? demanda Mme Chemtov, interloquée.

— Parce qu'il a quatre-vingt-six ans et qu'il s'est laissé influencer par les industriels, les propriétaires terriens et les banquiers qui gravitent autour de lui. Tous ont plaidé en faveur d'Hitler. De plus, il y a eu des arrangements entre l'ancien chancelier de la droite catholique Franz von Papen et l'individu qui représente aujourd'hui les nazis, le financier Schacht. Hitler n'est qu'un pion aux yeux des conservateurs, car ce qu'ils veulent avant tout, c'est enrayé la menace communiste en se servant de lui. Ils souhaitent aussi, au passage, récupérer les électeurs du NSDAP. À mon avis, Hitler va se faire manipuler comme un pantin par la grande majorité de l'aile droite, conclut-il.

Les deux domestiques qui étaient restées écouter n'avaient rien compris à l'analyse politique de M. Chemtov. Alphonsine se risqua à lui poser une question :

— Mais Madame, en quoi est-ce grave, la nomination de cet « Hitleur » ?

— Hitler, rectifia gentiment Mme Chemtov. Et bien, ma chère Alphonsine, c'est la fin des libertés pour le peuple allemand ! Cet homme ultra-autoritaire est un venin qui est profondément intolérant et complètement replié sur lui-même.

— Tu as parfaitement raison, *Kochanie*, approuva son mari. J'ai eu l'occasion d'assister à un de ses discours lorsque j'étais à Vienne en 1922, et ce que j'ai entendu et vu m'a consterné ! Cet individu gesticule comme un guignol et il a une haute estime de lui-même. De plus, il a une haine viscérale contre les communistes et les Juifs. C'est un fou !

À ces mots, Zofia poussa un cri de stupeur. Alphonsine la prit dans ses bras.

— Qui aurait pu penser que cet agitateur de fête foraine gouvernerait l'Allemagne un jour… c'est affligeant ! murmura M. Chemtov. Bon, quoi qu'il en soit, cela ne doit pas nous gâcher le shabbat. Zofia, nous souperons ici, sur la petite table du salon, dit-il pour changer de sujet.

— Bien Monsieur.

Alphonsine et Zofia retournèrent en cuisine. Sarah Chemtov observa discrètement son époux qui venait de reprendre sa lecture. Elle admirait éperdument cet homme cultivé et charismatique au parcours atypique. Grand, les cheveux bruns, les yeux clairs, il affichait constamment un air joyeux. C'était un esprit libre et sa passion pour les livres faisait qu'il passait le plus clair de son temps à rechercher de nouveaux auteurs. Il était capable de sillonner l'Europe entière pour rencontrer les écrivains.

Ruben Chemtov était issu d'un milieu aristocratique et disposait d'une fortune personnelle importante. Par amour des livres, de l'échange et du partage, il avait réalisé son rêve en ouvrant sa librairie dans le quartier de Saint-Germain-des-Prés. Dans sa couche sociale, le travail était réservé aux classes inférieures et ses parents n'avaient pas approuvé ce choix. Ruben Chemtov, ignorant magistralement les protestations de sa famille, avait

suivi son instinct : il assumait parfaitement sa décision. C'était cette liberté d'entreprendre et cette volonté d'aller jusqu'au bout de ses envies qui avaient séduit Sarah.

Elle l'avait rencontré à Varsovie, au cours d'une soirée chez des amis communs, vingt ans auparavant et, depuis, ils ne s'étaient plus quittés. L'unique regret de Sarah Chemtov était de n'avoir pas pu avoir d'enfant avec lui. Trois ans après leur mariage, à quatre mois de grossesse, elle avait fait une fausse couche qui avait provoqué une grave infection. Le verdict était tombé : elle ne pourrait plus jamais être enceinte. Au début, elle l'avait très mal vécu mais, au fil des années, elle avait fini par se faire une raison.

Son père, Moïse Abergel, était un riche industriel de Varsovie et sa mère, une artiste peintre reconnue. Bien que leur union n'ait pas fait l'unanimité du côté de son mari, Sarah, par sa gentillesse, son intelligence et sa grâce, avait réussi à se faire finalement accepter. Elle avait noué une grande complicité avec sa belle-mère. Quant à son beau-père, il était littéralement tombé sous son charme. Le couple retournait régulièrement en Pologne et recevait souvent la visite de leur famille respective à Paris. Alphonsine adorait ces moments où l'ambiance changeait radicalement. Elle entendait parler une autre langue que la sienne et cela lui donnait l'impression de voyager.

Pendant que les époux Chemtov soupaient au salon, les deux amies se posèrent un moment autour de la table de la cuisine. Alphonsine se faisait du souci ces derniers temps, car elle avait constaté que Zofia était plus fatiguée qu'à l'accoutumée. Ayant déjà assisté à plusieurs de ses crises d'asthme, elle reconnaissait les signes avant-coureurs. Son sixième sens lui disait qu'il fallait qu'elle surveille son amie de très près, car elle était pâle.

Toutes deux allèrent se coucher en même temps. Zofia, cette nuit-là dormit par bonheur comme un bébé. Le lendemain, bien que ce ne soit pas son jour de congé, Alphonsine lui ordonna – et c'était sans appel – de rester se reposer toute la matinée. Zofia, de bonne grâce, accepta. En milieu d'après-midi, Mme Chemtov convoqua ses deux protégées au salon car elle avait une annonce à leur faire. Son mari et elle voulaient changer d'air. Ils avaient décidé de partir en vacances en Bretagne dans le golfe du Morbihan au mois

d’avril et Sarah Chemtov souhaitait que les deux jeunes femmes les accompagnent. En entendant cette nouvelle, Alphonsine crut qu’elle allait défaillir. Un mélange de joie, d’excitation et de répulsion la submergea. Elle fut prise d’une étrange peur panique. Elle était tellement heureuse à Paris qu’elle n’imaginait pas un seul instant s’éloigner de la ville qui l’avait accueillie à bras ouverts. De plus, les nombreux kilomètres qui la séparaient de sa famille et de son village étaient pour elle des alliés, une sorte de protection qui la mettait à distance de son ancienne vie qu’elle avait tant haïe. Si l’abbé Cadic avait encore été de ce monde, Alphonsine serait allée le trouver pour lui exprimer ses craintes et ses angoisses. Malheureusement, le pauvre homme était décédé d’une crise cardiaque deux ans après son arrivée.

Ce soir-là, Alphonsine eut du mal à s’endormir tant les souvenirs qu’elle avait enfouis dans son inconscient remontèrent à la surface. Elle revoyait en boucle et pêle-mêle les images de son enfance et de son adolescence. La ruelle où, durant des années, elle avait péniblement traîné sa carriole, son père ivre couché dans la paille à côté de la porcherie, le visage fermé de Gaston qui avait refusé de lui dire au revoir le jour de son départ, la table de ferme plantée au centre de l’unique pièce sombre et austère, sa mère amaigrie et triste, le corps sans vie de Victorine, Simone, Adrien… La seule vision positive fut celle de son cher étang et le vert intense des grenouilles qui flottaient à la surface de l’eau opaque. Elle se réveilla, en sueur, plusieurs fois dans la nuit. L’idée de quitter son nid douillet l’épouvantait.

À son immense soulagement, l’aube arriva enfin. À travers les rideaux, Alphonsine contempla la luminosité du ciel qui se faisait de plus en plus vive. Elle écouta les premiers chants des oiseaux et les bruits de la rue en contrebas. C’était l’heure des livraisons et des éboueurs. Elle s’étira longuement et se leva lentement pour aller ouvrir la fenêtre. Elle inspira à fond son cher air parisien et s’enivra du spectacle que lui offraient les toits de Paris. Rien n’avait bougé pendant cette interminable nuit de cauchemars. Rassurée, elle se sentait de nouveau en sécurité.

Les semaines suivantes furent maussades. Un vent glacial et une pluie froide s’abattirent sur la capitale. Malgré les demandes répétées de Julien,

Alphonsine refusa de sortir. Elle préférait passer tout son temps libre à dévorer les romans d'Émile Zola, blottie au creux de ses gros oreillers en plume.

Depuis la nomination du nouveau chancelier Adolf Hitler, M. Chemtov avait pris l'habitude de lire dans le journal les actualités allemandes à son épouse : les nouvelles en provenance du pays voisin étaient de plus en plus alarmantes. Dès le lendemain de son investiture, Hitler avait fait dissoudre le Parlement et, dans la foulée, sous l'impulsion de son chef de propagande Joseph Goebbels, les SA avaient assassiné cinquante et un membres de l'opposition. L'incendie du Reichstag avait été pour eux une occasion en or d'accuser les bolcheviques et, sous prétexte « des grandes lignes de la lutte armée contre la terreur rouge », le Führer avait fait arrêter quatre mille responsables du Parti communiste allemand. Entre-temps, le ministre de l'Intérieur Hermann Goering avait révoqué tous les fonctionnaires hostiles au régime et les avait habilement remplacés par des nazis.

Un soir de février, M. Chemtov annonça qu'Adolf Hitler avait demandé au président Paul von Hindenburg de signer un décret « pour la protection du peuple et de l'État ». En d'autres termes, cela voulait dire que les libertés fondamentales des citoyens allemands étaient suspendues. Malheureusement, les peurs de Sarah la rattrapaient. Quant à son époux, il était désolé de s'être trompé en pensant que le dictateur ne ferait pas long feu. Tous deux étaient dépités et très inquiets pour l'avenir.

Le mois de mars fut interminable. Mme Chemtov contracta la grippe et resta alitée pendant dix jours. Zofia eut une violente crise d'asthme et M. Chemtov dut licencier un de ses employés, car celui-ci l'avait ouvertement traité de « sale Juif ». L'ambiance au sein de l'appartement était des plus désolantes, ce qui n'était jamais arrivé.

Les fameuses vacances bretonnes qui s'approchaient à grands pas obsédaient Alphonsine. Zofia ne l'avait jamais vue dans cet état. Le départ était prévu le 25 avril en gare de Montparnasse très tôt le matin. Ruben Chemtov avait loué une magnifique maison face à l'Atlantique pour que son épouse puisse se refaire une santé après l'épreuve de sa maladie qui l'avait affaiblie.

La veille du grand jour, un coursier vint chercher les malles et la voiture du couple afin qu'elles soient déjà sur place dès leur arrivée. Alphonsine était intenable et très irritable au point que Zofia perdit patience. Pour la première fois en neuf ans, elles se disputèrent. Alphonsine fondit en larmes, s'excusa et avoua à son amie qu'elle était terrifiée à l'idée de retourner chez elle. Le lieu de vacances n'était situé qu'à quelques kilomètres de son village. Zofia tenta de la rassurer, mais rien n'y fit. Ce soir-là, tous allèrent se coucher très tôt, car un long voyage les attendait.

Alphonsine, bien évidemment, ne ferma pas l'œil de la nuit.

En arrivant sur le quai le lendemain matin à 5 h 30, elle était épuisée. Les Chemtov avaient leur compartiment privé en première classe tandis que les filles avaient leurs places réservées en seconde. Lorsqu'elle pénétra dans le train, l'odeur si caractéristique du wagon la projeta instantanément neuf ans en arrière. Elle se revit avec sa modeste robe noire, ses rubans rouges et jaunes et ses chaussures en cuir marron impeccablement cirées. Émue, elle retint ses larmes et découvrit brusquement qu'elle n'avait plus rien à voir avec cette petite paysanne gauche et naïve. À l'instant où le train démarra, à 6 heures, sous les sifflets du chef de gare, elle serra le poing et réprima un haut-le-cœur. La rame était quasiment pleine. Des femmes avec enfants, des représentants de commerce et des gens âgés composaient l'essentiel des voyageurs. Zofia, contrairement à Alphonsine, était excitée et heureuse de quitter Paris. Elle se faisait une joie de découvrir la mer.

Le début du trajet fut très animé puis, peu à peu bercées par les roulements du train, la plupart des personnes s'assoupirent. Alphonsine pensive regardait le paysage défiler et s'efforçait de comprendre pourquoi elle était si effrayée à l'idée de revoir sa famille. Avait-elle honte d'elle ou voulait-elle fuir son passé ? Elle ne sut répondre.

Le convoi fit une halte de trente minutes à Rennes. Ce fut l'occasion pour elle de se dégourdir les jambes et de respirer l'air vivifiant de ce début d'après-midi. Elle alla s'enquérir de la santé de sa patronne et se proposa d'aller lui chercher une boisson fraîche dans une petite épicerie qui se trouvait juste en face de la gare.

Lorsqu'elle arriva dans la boutique, le commerçant, en la voyant, se mit au

garde-à-vous et lui demanda, à grand renfort de « Madame », ce qu'elle désirait. La jeune femme se retint d'éclater de rire. Avait-elle changé à ce point ? Elle revint avec deux limonades et des magazines féminins pour Mme Chemtov. Le luxe de la voiture-couchette que le couple occupait la fit rêver. Les boiseries ainsi que la moquette épaisse donnaient à l'ensemble une ambiance intimiste et très feutrée. Zofia, qui pendant ce temps-là s'était promenée aux alentours de la gare, arriva toute guillerette de son périple. Elle expliqua à sa comparse que de très gros oiseaux blanc et gris l'avaient effrayée à cause de leurs étranges cris. Alphonsine éclata de rire et affirma à Zofia que, hormis leurs déjections que l'on recevait de temps à autre sur le coin du nez, les goélands étaient totalement inoffensifs. Leur train se remit en marche et Alphonsine sentit son cœur se serrer à nouveau. Il ne restait plus qu'une heure et demie de trajet.

Ils débarquèrent sur le quai de la gare de Vannes vers 15 heures. Deux taxis les attendaient. Il fallait compter environ trois quarts d'heure de voiture pour rejoindre la villa située dans la petite ville balnéaire de Carnac. En arrivant sur le trottoir, la jeune exilée revit avec émotion le lieu où, plusieurs années auparavant, le boulanger du village l'avait déposée un matin gris de novembre. Bizarrement et contrairement à ce qu'elle avait imaginé, elle ressentit de l'affection pour cet endroit. Rien n'avait changé. Les Vannetais, l'ambiance, les sons et l'odeur iodée de la mer étaient les mêmes. Au loin sur une place, elle aperçut un groupe de Bigoudènes en grande discussion près d'enfants qui jouaient aux quilles. Cela lui rappela les parties endiablées qu'elle faisait autrefois avec Gaston. À l'époque, elle était beaucoup plus adroite que lui et, comme il était mauvais joueur, il piquait régulièrement de terribles colères. L'évocation de ce souvenir la fit sourire. Zofia, qui l'observait discrètement, constata avec soulagement qu'elle s'était un peu plus détendue.

Les taxis prirent la direction de l'ouest et contournèrent la place du marché qu'Alphonsine avait rebaptisée « la place de l'humiliation ». Le café où son père l'avait frappée existait encore. Elle toucha son front pour sentir la cicatrice que cette triste journée lui avait laissée. Dégoût et, étrangement, nostalgie se mélangèrent en elle.

En longeant l’hôtel de ville, toujours aussi majestueux, elle n’eut qu’une envie : retrouver la gentille employée qui lui avait servi de guide afin de lui expliquer avec fierté que, désormais, elle savait lire et écrire. La circulation était dense et le conducteur impatient pestait constamment en breton contre les autres automobilistes. Soudain, un piéton déboula devant leur véhicule et força le chauffeur à freiner brutalement. Ses deux clientes furent projetées en avant et poussèrent un cri de stupeur. L’homme s’excusa rapidement pour la forme et murmura dans son langage régional que les Parisiennes étaient vraiment « de petites choses fragiles ». Alphonsine, agacée, lui fit remarquer en breton qu’il se devait de faire plus attention, et que n’importe quelles femmes auraient eu la même réaction. Stupéfait, celui-ci piqua un fard et ne sut plus où se mettre tant il était gêné. Zofia, quant à elle, la regarda, sidérée. Son amie parlait une autre langue que le français !

Le reste du trajet se déroula sans encombre. Le temps était radieux. Zofia, le nez collé à la vitre, s’était transformée en une fillette émerveillée. Au détour d’un virage, lorsqu’elle découvrit l’immensité bleue, elle eut le souffle coupé. L’océan dans toute sa majesté scintillait de mille reflets brillants comparables à l’éclat des diamants. Alphonsine la prit dans ses bras.

— Bienvenue dans mon pays ! lui murmura-t-elle, troublée. J’avais oublié à quel point c’était beau…

— Comme quoi ! ça a du bon de revenir chez soi, lui glissa Zofia en lui faisant un clin d’œil.

Alphonsine, emportée par des sentiments ambigus, ne répondit rien.

Les deux voitures s’arrêtèrent à hauteur d’une magnifique demeure de style normand qui se dressait élégamment face à la mer. Le couple l’avait louée pour quinze jours. Une domestique âgée d’une quarantaine d’années vint à leur rencontre. C’était Alice qui s’occupait de la maison lorsqu’il y avait des touristes. Elle les accueillit chaleureusement. Tandis que Sarah et Ruben Chemtov s’installaient sous la véranda pour prendre le thé, les filles et Alice s’activèrent pour débarrasser les malles de leur contenu. En moins d’une heure, tout fut soigneusement rangé.

Alice, pour régaler les vacanciers, avait préparé un délicieux dîner typiquement breton. M. et Mme Chemtov soupèrent face à l'océan derrière la baie vitrée de la salle à manger. Alice leur servit de succulentes crêpes au sarrasin garnies de thon et de champignons à la sauce béchamel ainsi que des coquilles Saint-Jacques au vin blanc accompagnées de petits légumes croquants. À leur plus grande joie, les filles entendirent Sarah Chemtov rire aux éclats. Quant à leurs assiettes, elles étaient revenues vides : le couple s'était régalé.

À 21 heures, voyant qu'elles étaient épuisées, Alice leur proposa de finir de ranger seule. Reconnaissantes, elles acceptèrent sans hésiter et demandèrent l'autorisation à Mme Chemtov de se retirer dans leur chambre respective. Celui-ci leur souhaita une excellente nuit. Les vacances commençaient bien.

Les cris suraigus des mouettes réveillèrent Alphonsine à 9 heures. Affolée, elle bondit hors du lit, enfila en catastrophe sa robe et s'attacha les cheveux en dévalant l'escalier. Elle se précipita dans la cuisine. Face à cette arrivée fracassante, Alice sursauta.

— Je suis désolée, je suis désolée, je suis…

Alice la regarda, interloquée. Alphonsine, hagarde, tenta de reprendre ses esprits.

— Tout va bien, lui dit-elle. Tout le monde dort encore, y compris votre collègue.

Alphonsine s'écroula sur une chaise en soufflant. Cela la changeait de ses habitudes et elle comprit que, désormais, elle devait rompre avec la routine de son quotidien parisien. Zofia, tout aussi paniquée, déboula quelques minutes plus tard tel un zébulon sorti de sa boîte. Alice éclata de rire.

— Eh bien, il va falloir vous décontracter, les jeunes de la ville ! s'exclama-t-elle. Apaisez-vous, je suis là et je gère maintenant. Vos patrons sont si terribles que ça ?

Alphonsine et Zofia réagirent instantanément en prenant farouchement la défense du couple. Leur collègue fut aussitôt rassurée et poussa un soupir de soulagement, car régulièrement elle était confrontée à des employeurs

qui étaient de véritables tortionnaires. Au moins, avec ceux-là, elle serait tranquille pendant toute la durée du séjour.

Alice était l'épouse d'un marin-pêcheur et avait trois enfants. Son emploi saisonnier leur permettait de mettre du beurre dans les épinards, comme elle disait. Elle ne se plaignait pas et acceptait son sort, car elle pensait qu'il y avait beaucoup plus malheureuse qu'elle. C'était une femme bien en chair, simple et gentille. Ses yeux rieurs et ses joues rebondies lui conféraient un air sympathique.

Sarah et Ruben Chemtov se levèrent vers 11 heures, prirent leur petit déjeuner et décidèrent d'aller explorer les environs. Ils prévinrent qu'ils ne rentreraient que pour le dîner. Les filles avaient donc quartier libre pour la journée. Elles restèrent tenir compagnie à Alice toute la matinée puis, leur repas terminé, l'envie d'aller faire une grande balade sur la plage les poussa à sortir. L'endroit était paradisiaque. Le sable ivoire d'une finesse incroyable contrastait avec le bleu turquoise de la mer. De gros nuages d'une blancheur immaculée se détachaient sur l'immense ciel azur. L'air était frais et le bruit des vagues associé aux cris des goélands était très propice à la méditation. Elles s'allongèrent et restèrent silencieuses pour profiter pleinement de la magie de l'instant. Elles se sentaient bien, elles se sentaient vivantes.

La première semaine fut un enchantement. M. et Mme Chemtov partaient tous les jours à la découverte d'un lieu différent. Lorsqu'ils ne déjeunaient pas au restaurant, Alice leur préparait un copieux pique-nique. À la satisfaction de tous, Mme Chemtov avait repris des couleurs et s'était remplumée.

Alice s'occupait de tout. Elle était adorable. Les filles l'aidaient le matin et le soir et avaient tous leurs après-midi libres. Elles avaient instauré un petit rituel qui consistait à faire de très longues promenades dans la campagne environnante et sur la plage. Au village, elles s'arrêtaient régulièrement dans un charmant bistrot pour déguster un verre de cidre bien frais et des gâteaux bretons. Alphonsine se disait que les temps avaient bien changé depuis qu'elle était partie, car quelques années en arrière, il aurait été inconcevable pour deux femmes seules de s'attabler comme elles le

faisaient. Les appréhensions et les angoisses d'Alphonsine avaient complètement disparu, elle était aux anges. Les deux amies respiraient la santé et on ne distinguait presque plus les taches de rousseur de Zofia tant son teint était hâlé. Un jour, alors qu'elles étaient assises sur le sable chaud à fixer l'horizon, Zofia prononça la phrase qu'Alphonsine redoutait. Quand allait-elle voir sa famille ?

— Ils ne sont pas au courant que je suis en Bretagne…

— Quoi ! s'écria son amie. Alphonsine, tu plaisantes ?

Cette dernière resta silencieuse.

— Tu as peur de quoi, exactement ? reprit Zofia, déterminée à en savoir plus.

— Qu'ils me jugent !

— Arrête de fuir Alphonsine, tu n'as rien fait de mal, s'insurgea-t-elle.

— Si, je suis de « la ville » maintenant. Je ne leur ressemble plus. Regarde comme je suis habillée et coiffée. Je me maquille, je me parfume et en plus, j'ose porter des pantalons. Bref, je suis devenue une « dame » pour eux !

— Ils devraient être heureux pour toi au contraire. Et puis, comment peux-tu prévoir leur réaction ?

— Je les connais par cœur ! Pour être honnête, je n'ai pas envie de revoir une maison austère et une porcherie qui pue ! Et encore moins mon père, lui confia-t-elle.

— Je comprends, mais la famille, c'est important, et je pense que quand on sera de retour à Paris, tu vas amèrement le regretter si tu ne leur rends pas visite. Nos parents ne sont pas éternels. Regarde, moi par exemple, je vais tous les ans en Pologne.

— Oui, mais toi, ça n'est pas pareil, tu t'entends bien avec eux.

Zofia se retourna vivement vers son amie.

— Taratata, l'interrompit-elle. Tu ne vas pas me dire que tu t'es fâchée avec toute ta famille !

— Non, c'est vrai…

— Je ne te reconnais plus. Où est passée l'Alphonsine si sûre d'elle qui tient tête à tout le monde ?

— Ça, c'est ce que tu crois ! En réalité, tu as raison, malgré mon caractère,

je fuis constamment devant les difficultés…

Zofia mit fin à la discussion en se relevant brusquement pour retourner à la villa. Alphonsine resta seule. Elle fixa un long moment l'océan et réapparut deux heures plus tard dans la cuisine. Alice et Zofia, qui préparaient le dîner, l'accueillirent avec bienveillance. À ses traits tirés et ses yeux rougis, elles devinèrent qu'elle avait pleuré. Zofia la prit dans ses bras.

— J'y vais cette semaine, promis, lui murmura Alphonsine au creux de l'oreille.

Sa complice resserra son étreinte.

— Super ! Tu me présentas à ta famille, alors. Deux « dames » valent mieux qu'une !

*

Emmitouflée dans sa robe de chambre blanche, Alphonsine, à travers les rideaux, fixait le ciel chargé d'énormes nuages qu'elle connaissait bien. Leur forme ainsi que leur couleur gris sombre tirant sur le bleu profond étaient les signes avant-coureurs d'une grosse tempête. Décidément, pensa-t-elle, ce n'était pas encore cette fois-ci qu'elle irait voir ses parents. Cette deuxième semaine de vacances qui commençait ne s'annonçait pas aussi radieuse que la première. De la pluie était attendue pour la journée et, par conséquent, tout le monde préféra rester bien au chaud à la villa. Alice avait allumé la cheminée et sortit les jeux de société. Elle avait également prévu de faire de la pâtisserie toute la matinée afin de les régaler à l'heure du thé.

La journée se passa tranquillement et chacun vaqua à ses occupations. Le couple alterna séances de lecture, bavardages et parties d'échecs au coin du feu tandis que les filles restèrent tenir compagnie à Alice dans la cuisine. L'océan bouillonnant faisait un bruit assourdissant et les hautes vagues qui se brisaient sur le sable se transformaient en une écume mousseuse aussitôt emportée par de violentes bourrasques. Les embruns iodés, en se fracassant contre les vitres, dessinaient d'étranges formes abstraites. Les éléments déchaînés étaient fascinants. Subjuguée par la beauté de ce spectacle presque surnaturel qui s'offrait à elle, Sarah Chemtov répétait sans relâche

qu’elle avait l’impression de se retrouver en plein milieu d’un tableau du peintre anglais William Turner.

Le soir venu, Alice, en scrutant l’horizon, annonça que la journée du lendemain serait calme et ensoleillée. Le vent d’ouest était tombé et le ciel se dégageait progressivement. M. et Mme Chemtov décidèrent donc d’en profiter pour aller découvrir les fameux sites mégalithiques du Morbihan. Ruben Chemtov proposa spontanément à Alphonsine de la déposer dans son village pour qu’elle puisse rendre visite à sa famille si elle le désirait. Alphonsine, touchée par cette délicate attention, n’osa pas décliner l’offre. Zofia et Mme Chemtov échangèrent un regard complice.

La soirée fut paisible. Après le dîner, le couple écouta du jazz lové dans le sofa qui faisait face à la cheminée pendant que le trio des domestiques jouait à la belote sur la table de la cuisine. Alice prenait beaucoup de plaisir à rester tard à la villa. Ses enfants étaient grands, ils pouvaient se débrouiller sans elle et son mari était en mer pour la semaine. Ses deux collègues parisiennes étaient pour elle une agréable compagnie qui la sortait de son quotidien. Entre deux parties, Alice proposa de faire une pause tisane. En attendant que l’eau arrive à bonne température, elle demanda aux filles quel était leur programme pour la journée du lendemain. Zofia lui raconta spontanément qu’elles iraient rendre visite à la famille d’Alphonsine dans un petit village non loin de là. Alice, médusée, s’adressa à l’intéressée :

— Vous êtes bretonne, Alphonsine ?

— Oui Alice, je suis de Moustoir-Ac !

— Pas possible ! Alors ça, si on me l’avait dit… je ne l’aurais pas cru ! répondit-elle sans masquer sa surprise. Que font vos parents ?

— Ce sont de modestes paysans. Mon père élève des porcs.

— Pas possible ! répéta-t-elle.

Alphonsine regarda Zofia avec une expression dans les yeux qui en disaient long.

— Pas possible, réitéra Alice qui n’en revenait toujours pas.

Leur tisane avalée, et après qu’Alice eut raflé toutes les mises, elles montèrent se coucher. En se séparant, Alphonsine s’adressa à son amie :

— Tu vois ce que je te disais. Je suis une « dame » maintenant. J’ai perdu mon accent et je viens de la ville. Je ne leur ressemble plus, je ne suis plus des leurs !

— Et alors, ça ne veut pas dire qu’ils ne t’aiment plus, ma Phonsinette.

— Ces gens-là ne peuvent se payer le luxe d’aimer. Ils essayent de survivre, c’est déjà pas mal ! Bonne nuit, à demain.

« Ces gens-là »… Alors qu’elle tentait de trouver le sommeil, les trois mots qu’elle avait prononcés sans réfléchir un peu plus tôt n’arrêtaient pas de tourner en boucle dans sa tête. Pourquoi avait-elle parlé de sa famille en ces termes comme s’il s’agissait d’étrangers ? Comment allait-elle réagir au moment de les revoir ? Pour l’heure, elle n’avait pas le choix et ne pouvait plus se défiler.

Demain, elle serait face à eux, après neuf longues années d’absence.

OceanofPDF.com

10

Alphonsine, une boule dans la gorge et les mains glacées, regarda Zofia puis fixa intensément le panneau où était inscrit « Moustoir-Ac ». Ruben et Sarah Chemtov venaient tout juste de les déposer à l'entrée du bourg.

Il avait été convenu que le couple passerait les récupérer vers 19 heures au même endroit. En observant la voiture s'éloigner, Alphonsine regretta de toute son âme d'avoir accepté de revenir dans le village qui l'avait vue grandir. Zofia essaya de détendre l'atmosphère en s'extasiant devant le superbe paysage vallonné qui s'étendait à perte de vue. Alphonsine, comme paralysée par la peur, resta figée à côté du panneau indicateur, droite comme un I.

— Bon, Phonsinette, on fait quoi maintenant ?

— Demi-tour ?

— La fuite ? Encore ? Sérieusement !

Alphonsine, comprenant que son amie ne la lâcherait pas, prit une grande respiration et se dirigea vers la rue principale. Zofia, soulagée, parce qu'elle s'attendait au pire, lui emboîta le pas. La route avait bien changé depuis son départ, car elle était désormais pavée et l'éclairage public avait également été installé. Des gamins jouaient aux billes devant la maison du docteur Mezec. En passant à leur hauteur, un garçonnet à la tignasse ébouriffée les interpella :

— *Demat*, vous êtes perdues ?

— Absolument pas, mon petit, nous visitons, répondit Alphonsine qui tentait de cacher sa nervosité.

— Mais il n'y a rien à voir ici ! s'exclama-t-il spontanément.

— Et toi ? Tu n'es pas à l'école ?

— Mlle Lanson est malade !

Une mini-décharge électrique parcourut le corps d'Alphonsine lorsqu'elle entendit prononcer le nom de son ancienne institutrice. « Mlle Lanson,

Mlle Lanson… » se répéta-t-elle intérieurement à plusieurs reprises. Au même moment, une voiture se gara sur le trottoir d'en face. Un homme muni d'une mallette marron descendit du véhicule. Alphonsine reconnut aussitôt le docteur Mezec. Le bambin qui les avait apostrophés se précipita vers lui.

— *Tadig*, Papa !

— Bien le bonjour à vous Mesdames ! salua respectueusement le médecin.

— Vous ne me tutoyez plus, docteur ?

— Pardon ?

— Vous ne me resituez pas, monsieur Mezec ? demanda Alphonsine en lui adressant un large sourire qui fit apparaître ses deux fossettes.

— Alphonsine ! s'exclama-t-il tout fort. Si je m'y attendais ! Mais vous êtes… euh, désolé, tu es resplendissante ! Quand es-tu arrivée ?

— À l'instant ! Vous êtes le premier Moustoiracais que je rencontre et je suis ravie de vous revoir, docteur. Vous, en revanche vous n'avez pas changé.

Elle lui présenta Zofia puis lui expliqua que ses patrons étaient en vacances à Carnac et qu'elle en profitait pour rendre visite à ses parents. Le médecin remarqua rapidement qu'elle avait perdu son accent paysan et qu'elle s'exprimait dans un français impeccable. Il n'en fut pas surpris. Il avait bien connu la gamine qu'elle avait été, et il devinait qu'elle avait tout mis en œuvre pour gommer ses racines. Il lui donna quelques nouvelles. Le curé, Le Bihan, était très malade et le maire avait dû démissionner à la suite des travaux de modernisation de la grande rue qui avaient coûté une fortune à ses administrés. Enfin, un couple de Vannetais avait ouvert une droguerie-épicerie juste à côté du café.

Alphonsine sourit.

Le médecin sentit aussitôt qu'elle était désormais bien loin de ces potins de clocher. Son épouse, que la curiosité avait piquée, vint les rejoindre. Elle ne la connaissait pas, car elle n'était pas du village. Les deux « Parisiennes » prirent congé d'un docteur Mezec, heureux d'avoir revu une de ses anciennes patientes.

Comme il l'avait prédit, elle s'en était sortie.

Zofia avait beaucoup d'empathie pour son amie. Elle se mettait à sa place. Revenir, quand on connaissait les raisons de son exil, sur les lieux de son enfance après tant d'années devait être une épreuve émotionnelle à la fois joyeuse et terrifiante pour elle.

L'église Sainte-Barbe se dressait toujours aussi fièrement au centre de la localité. Les premières fleurs du printemps plantées sur les espaces verts faisaient ressortir la beauté de l'édifice. Alphonsine repensa à ces longues heures de messe interminables où on l'avait obligée à rester assise l'hiver dans le froid et les courants d'air.

— Le père Le Bihan… Celui-là ! Il avait pris l'habitude de me sermonner à chaque fois que j'exprimais mes opinions et cela me mettait dans des rages folles, confia-t-elle à Zofia.

— J'imagine la scène ! gloussa Zofia. Tu devais en tirer, une tête !

— C'est là, annonça simplement Alphonsine. Ma maison…

Zofia l'agrippa par le bras et lui fit signe d'avancer, car elle redoutait que celle-ci ne tourne les talons. Elles poussèrent ensemble le petit portillon dont la couleur bleu azur s'était fanée et empruntèrent l'allée en ardoise. L'ambiance était toujours la même. Le tas de fumier et son odeur, les poules, le coq, les grognements qui provenaient de la porcherie… Bref, tout était resté inchangé comme si le temps n'avait jamais eu d'emprise sur le bourg perdu en pleine campagne.

— Ker Rozenn, lut Zofia sur le linteau de l'entrée.

— C'était le nom de ma grand-mère, lui murmura Alphonsine, en larmes.

— Soit forte ma belle. Ça va aller !

À dire vrai, Zofia n'en menait pas large non plus.

— Vous cherchez quelque chose ? héla une femme filiforme à la chevelure entièrement blanche qui arrivait de derrière la maison.

Alphonsine reconnut tout de suite sa mère et eut le choc de sa vie. Léonie ressemblait à une petite vieille toute ratatinée sur elle-même.

— *Demat Mammig !* prononça-t-elle en essayant de masquer son malaise.

— Qui êtes-vous ? Pourquoi m'appelez-vous maman ? demanda cette dernière en breton.

— *Mammig,* c'est moi, ta fille !

Léonie lâcha subitement la cuvette en tôle qu'elle portait à bout de bras. En touchant le sol, la bassine remplie de draps secs fit un bruit épouvantable. Les poules apeurées s'éparpillèrent dans tous les sens en un raffut de tous les diables et un énorme cocorico sortit de la gorge du coq lui aussi effrayé. Léonie, quant à elle, resta pétrifiée sans pouvoir prononcer la moindre parole. Alphonsine en pleurs accourut vers sa mère et la serra fort contre elle. Son odeur, ainsi que le tissu râpeux de sa robe, la ramena des années en arrière.

— *Mammig*, pardon de ne pas être revenue plus tôt !

— *Ma merc'h*, ma fille, susurrait Léonie en boucle, c'est bien toi ?

Alphonsine s'écarta légèrement et lui sourit. Les deux fossettes firent une nouvelle fois office de preuves. Il s'agissait bien de sa cadette. Les deux femmes s'étreignirent un long moment en silence. Zofia, qui s'était éloigné pour leur laisser un moment d'intimité, observa avec tendresse la scène. Elle était heureuse et satisfaite à la fois que les choses se passent ainsi.

Leurs esprits recouvrés, Alphonsine aida sa mère à ramasser le linge tombé à terre.

— Tiens, puisque tu es là, tu vas m'aider à plier les draps !

Alphonsine, un peu vexée par sa réaction, pensa qu'elle était bel et bien revenue dans son milieu paysan où le travail primait les sentiments. Elle reproduisit machinalement les gestes qu'elle avait exécutés jadis un millier de fois dans la cour de leur ferme. La seule différence était qu'elle n'avait plus l'habitude de manipuler des draps aussi lourds et épais. On était loin du linge de lit en soie ou en fil de coton d'Égypte léger, doux et velouté qui était pour elle devenu la norme. Quelques traces de terre avaient marqué le tissu. Léonie n'y attacha aucune importance. Là encore, on était à cent lieues de la propreté qui régnait chez M. et Mme Chemtov.

Alphonsine présenta son amie et Léonie les invita à entrer. L'odeur âcre et agressive du feu de bois sauta immédiatement à la gorge des visiteuses. Elles se mirent à tousser en chœur. Léonie les regarda d'un air qui voulait dire « pauvres chochottes ». Alphonsine se retourna vers Zofia.

Elles se comprirent.

La pièce, toujours aussi sombre, se dévoila progressivement à leurs yeux.

Les murs étaient encore plus noirs que dans le souvenir d'Alphonsine. L'endroit lui parut également plus petit. Elles prirent place autour de la table et attendirent. Léonie dévisagea sa fille.

— Que tu es belle ! s'émut-elle cette fois-ci en français par égard pour Zofia. Tu n'es pas mariée ?

— Non. Et avant que tu me le demandes, c'est un choix de ma part !

— Ça ne m'étonne pas, tu as toujours refusé l'autorité.

— En parlant d'autorité, où est Papa ?

— Comme tous les ans à cette époque. Parti présenter nos porcs à la foire agricole de Rennes.

— Ah oui, c'est vrai, on est en avril, dit-elle, soulagée de ne pas avoir affaire à lui. Et Adrien, Simone, Gaston ?

— Simone et Gaston rentrent en milieu d'après-midi. Ils sont du matin cette semaine. Ils prennent l'autocar de 15 h 30.

— Le bus ? questionna Alphonsine intriguée.

— Depuis deux ans, il y a une ligne qui fait la navette entre ici et Vannes. C'est très pratique, ça permet aux jeunes du village qui travaillent en ville de revenir tous les jours. Quant à Adrien, il est avec ton père, tu sais pourquoi ! ajouta Léonie en baissant les yeux.

Alphonsine ne le savait que trop car elle aussi s'était collée jadis à ce supplice. Visiblement, Joachim Kergoat continuait à boire.

— Ta sœur est fiancée à Dédé le fils de la voisine. Il lui passe la bague au doigt le mois prochain.

— Simone se marie, répéta-t-elle. Mon Dieu comme le temps court…

— Je ne te le fais pas dire, souligna Léonie. Et bé, ça a dû coûter cher, tes beaux habits.

— Tu sais *Mammig*, je gagne correctement ma vie à présent. Mes employeurs sont des gens très bien. Zofia et moi ne sommes pas exploitées comme la plupart des autres… bonnes.

Alphonsine eut du mal à prononcer le mot « bonne ». Pourtant, c'était bien une réalité. Elle était une domestique, respectée certes, mais elle restait une servante quand même.

— On voit que tu es bien traitée *ma merc'h*, tes joues sont bien remplies.

Tu es chanceuse. L'an passé, on a appris que Suzon Kerdréan s'était suicidée. Elle n'a pas supporté la vie d'esclave que ses patrons lui ont fait subir et a grandement souffert de solitude. Quant à Rozenn Corfmat, il paraît qu'elle se prostitue à Paris… Quel malheur !

— Rozenn est à Paris ? demanda Alphonsine, stupéfaite.

— Depuis trois ans. Elle t'a beaucoup enviée depuis ton départ. L'argent que tu nous envoies régulièrement lui a tourné la tête. Elle s'est dit qu'elle aussi pourrait devenir riche ! Elle n'en pouvait plus de la conserverie.

— Rozenn, une fille de joie. Je n'en reviens pas *Mammig* ! C'est si triste…

— Qui est cette Rozenn ? demanda Zofia.

— C'était ma meilleure copine.

— Je suis désolée, Alphonsine…

Les trois femmes restèrent à bavarder jusqu'à midi. Léonie dressa la table. Alphonsine était venue accompagnée. Toute paysanne qu'elle était, il fallait prendre soin de son invité. Elle prépara un déjeuner composé exclusivement des produits de la ferme. La fraîcheur des aliments et leur goût ravirent les papilles des deux Parisiennes d'adoption.

— Madame Kergoat, je n'ai jamais mangé d'épinards aussi doux de toute ma vie. Et vos œufs pondus du jour, quel régal ! s'exclama-t-elle.

— Vous n'en avez pas des comme ça vous autres à la capitale ! pérora Léonie.

— Oh ! que non alors, confirmèrent en chœur les deux amies.

Léonie Kergoat eut un rire franc. Alphonsine fut émue. C'était la première fois depuis leur arrivée qu'elle voyait sa mère joyeuse. Lorsque le dessert fut posé sur la table, Zofia, tout excitée, s'écria :

— Du *kouign-amann*, j'adore ce gâteau !

— Le mien fait pâle figure à côté de celui de ma mère, rétorqua Alphonsine. Elle fait cuire la pâte à couvert au-dessus des braises !

Léonie servit une belle part à son invitée. Zofia tapa dans ses mains en signe de remerciement. L'ambiance se détendit et les conversations devinrent plus spontanées. Léonie avoua à sa fille qu'elle en bavait avec son père. Il était soûl tous les jours et la battait de plus en plus. Adrien ne prononçait plus un mot. Il communiquait exclusivement par gestes. C'était

un véritable bourreau de travail, et grâce à lui la ferme se maintenait à flot. Simone se contentait de sa place à la conserverie. Elle n'avait aucune ambition. Elle attendait le mariage pour faire des enfants. Gaston, lui, n'avait jamais vraiment digéré le départ de sa sœur. Il lui en voulait encore. Alphonsine en fut très peinée, mais au fond d'elle, elle comprenait. Elle avait quitté sa famille en n'ayant aucune compassion pour ceux qui l'aimaient. Elle avoua à sa mère qu'elle avait un peu honte de son comportement ingrat passé.

— Je n'ai pas été tendre avec toi, *Mammig*, je m'en excuse…

— Tu t'es protégée comme tu as pu de cette vie, ma *merc'h* ! C'était un moyen pour toi de ne pas trop souffrir.

La jeune femme fut frappée par son analyse fine et juste. Elle la regarda avec amour.

— À l'époque, j'étais catastrophée que tu partes, mais maintenant que les choses vont bien pour toi, je suis heureuse et rassurée. Le docteur Mezec a été très présent. Je lui en suis éternellement reconnaissante, continua-t-elle. Au fait, vous restez jusqu'à quand ? Et puis, comment êtes-vous venues ? demanda-t-elle subitement.

— Nos employeurs nous ont déposées en voiture et repassent nous récupérer à 19 heures, lui expliqua Alphonsine

— Oh ! En automobile…

Les filles aidèrent Léonie à faire la vaisselle et à ranger. Mme Kergoat, qui avait eu sa dose d'émotions, alla nourrir les poules. Alphonsine mourait d'envie de montrer à Zofia son endroit préféré : son cher étang. En arpentant le petit chemin qui menait au plan d'eau, Alphonsine revoyait les images de ses virées avec Gaston. Les cannes à pêche, le seau, les sabots, le regard pétillant de son frère… Tous ces souvenirs appartenaient à un passé qui lui semblait désormais très loin et pourtant, à y réfléchir, cela faisait à peine dix ans.

L'étang était toujours là, avec ses herbes folles et sa lumière incomparable. Tandis que les grenouilles se prélassaient, comme toujours à la surface de l'eau, les abeilles tout juste sorties de leur longue hibernation recommençaient à butiner goulûment les premières fleurs du printemps.

Alphonsine retrouva exactement la même ambiance que jadis. Calme, sérénité et sentiment de sécurité prédominaient. Ce décor intimiste, à l'abri des regards, avait été pour elle un précieux refuge. Zofia avait compris que son amie avait besoin de silence pour savourer pleinement ce moment de communion avec ce lieu chargé de souvenirs. Elle attendait donc respectueusement qu'Alphonsine s'exprime la première.

— Ce coin de paradis m'a sauvé la vie, finit-elle par dire, les yeux rivés sur un batracien qui luisait d'un joli vert jade sous les rayons du soleil. J'en ai passé des heures, ici, à échafauder des plans pour quitter mon village.

Une carpe sauta hors de l'eau pour attraper un papillon et retomba lourdement dans les eaux verdâtres. Zofia sursauta et un affolement général de quelques secondes secoua les habitants de l'étang. Soudain, tout s'apaisa de nouveau comme par enchantement.

— Asseyons-nous, proposa Alphonsine.

— Avec grand plaisir ma Phonsinette. Que c'est beau ! Ça me rappelle un peu ma campagne polonaise avec tous ses insectes et ses fleurs. Quand j'étais petite, j'allais moi aussi me réfugier près de l'eau. Mais c'était une rivière, et il y avait plus de bruit environnant. Ici, c'est d'un calme… absolu !

Alphonsine retrouva les sensations de bien-être qu'elle avait éprouvées naguère. Fière de ce qu'elle avait accompli, elle n'arrivait pourtant pas à se réjouir totalement. Était-elle une éternelle insatisfaite ? Un mot qu'elle avait prononcé au déjeuner lui sauta au visage. *Bonne*. Devrait-elle rester une domestique toute son existence ? Certes, elle était respectée et gagnait correctement sa vie, mais au fond, était-ce cela qu'elle désirait vraiment ? Décidément, songea-t-elle, cet étang était réellement le lieu de toutes les remises en question ! Elle savait désormais lire et écrire, elle présentait bien, alors, quel autre métier pourrait-elle exercer ? Était-elle prête à quitter Zofia, sa sœur de cœur, et les Chemtov qui étaient si bons ? La culpabilité s'empara d'elle.

— À quoi penses-tu ? demanda Zofia qui vint interrompre sa réflexion.

— À l'avenir, répondit-elle simplement sans en rajouter.

— Et… ?

— Et… rien de bien important… lâcha Alphonsine laconiquement.

— Mouais, en fait tu ne veux rien me dire !

Alphonsine, qui désirait couper court à la discussion, se leva d'un seul coup.

— On y va déjà ? rouspéta Zofia qui souhaitait profiter encore du paysage et de la proximité de l'eau.

Alphonsine, qui avait l'intention de passer au cimetière pour se recueillir sur la tombe de Victorine, invita son amie à rester si elle en avait envie. Zofia refusa catégoriquement en déclarant qu'il était hors de question qu'elle la laisse seule. Elles rebroussèrent chemin et firent une halte à la ferme. Léonie, qui avait fait une courte sieste, était affairée à nettoyer l'auge des cochons à grande eau dans la cour.

— Ôtez-vous de là, vous allez salir vos beaux habits et vos souliers, marmonna-t-elle en désignant leurs chaussures en cuir beige à talons.

— On file au cimetière, lui lança Alphonsine de loin.

Léonie ne répondit rien et continua sa tâche ingrate.

Le cimetière était à l'autre bout de la localité. Pour s'y rendre, il fallait passer devant le café et la boulangerie qui, à cette heure, au grand soulagement d'Alphonsine, étaient fermés. Elle n'avait nulle envie de discuter avec les commères du bourg. Le cœur serré, elle poussa la grille grinçante du « boulevard des allongés », comme l'appelaient les villageois. Elle dut s'arrêter un moment pour se repérer. Elle hésitait. Où aller ? À droite ou à gauche ? Comment avait-elle pu oublier ?

— C'est la tombe de ta sœur que tu cherches ? C'est juste là, devant toi !

Lorsqu'elle se retourna, elle aperçut Lucienne, une canne à la main, qui la dévisageait.

— Eh bien, quelle transformation, c'est à peine croyable !

— *Demat*, Lucienne, prononça-t-elle d'une voix tremblante.

— *Demat merc'hig*, bonjour gamine. Alors comme ça, tu es de retour parmi nous. Toi au moins tu as réussi à survivre. Ça a l'air d'aller ?

— Oui, je vais très bien, merci, Lucienne. Et vous, comment vous portez-vous ?

Lucienne lui raconta ses petits malheurs de santé et lui dit que sa vie

n’avait pas changé : toujours enfermée dans sa cuisine sombre au ras du sol été comme hiver. Étonnamment, Alphonsine sentait que Lucienne était contente de la revoir. Elle qui, par le passé, n’exprimait rien, semblait différente aujourd’hui.

— Tu as été très courageuse, *merc’hig. Si* j’avais eu ton audace, j’aurais fait pareil, lui avoua-t-elle. Mais imagine-toi que je suis restée embourbée dans ce trou à me lamenter sur mon sort ! Enfin, c’est comme ça… J’attends maintenant de pouvoir rejoindre mon mari et mon fils. C’est ma seule consolation, finit-elle par dire.

— Je suis étonnée que vous me parliez autant, Lucienne. À l’époque, ça n’était pas dans vos habitudes et puis, vous me faisiez peur ! lui confia Alphonsine.

— Je sais ma petite, je sais… tu me faisais de la peine. À ton âge, on t’en demandait beaucoup… Si tôt le matin… et dans le froid !

— Je suis sincèrement contente de vous revoir, « madame la cuisinière », lança Alphonsine affectueusement.

— Figure-toi que moi aussi, lui avoua la vieille dame. On a besoin de femmes comme vous qui s’assument et qui évoluent. Ça rend bien du service à la cause féminine ! s’exclama-t-elle en se redressant. Mon instinct me dit que tu ne vas pas t’arrêter là… pas vrai ?

Alphonsine, surprise par la réflexion de Lucienne, ne répondit rien et l’observa avec des yeux ronds.

— Allez, ma fille je te laisse. Je commence à fatiguer et il me faut rentrer dans mon trou à rats ! *Kenavo* belle plante, que Dieu te préserve !

Les deux amies regardèrent ce petit bout de femme qui s’appuyait sur sa canne s’éloigner lentement. Décidément, ce n’était vraiment pas une journée comme les autres.

Alphonsine se recueillit sur la tombe de Victorine et déposa un bouquet de fleurs des champs qu’elle avait cueillies près de l’étang. Zofia la quitta un moment pour faire le tour du cimetière. Il était 16 heures passées et le soleil d’avril commençait à décliner. Elles regagnèrent tranquillement la longère en s’arrêtant quelques instants devant la bâtisse des nobles du village. La clochette, l’allée d’arbres et le fameux perron… Aujourd’hui, elle serait

capable d’y monter la tête haute. Elle était tellement habituée aux façades claires et élégantes des immeubles haussmanniens que la demeure en question ne l’impressionnait plus du tout.

De retour dans la cour de la ferme, elles entendirent des rires qui provenaient de la grande pièce. Simone et Gaston étaient de retour.

— Bonjour ! lança-t-elle sur le seuil de la porte.

Il y eut un moment de silence. Chacun se dévisagea. Simone dépassait désormais Alphonsine en taille. Elle avait gardé sa tignasse noir corbeau et sa figure s’était allongée. Gaston, lui, était méconnaissable. Il portait la barbe (ce qui le vieillissait beaucoup) et avait considérablement forci. Lui aussi avait conservé sa couleur de cheveux sombre. Il était tout en muscles et ressemblait plus à un catcheur qu’à un magasinier. Une odeur de poisson et de graillon flottait dans l’air.

— Tiens, voilà la lâcheuse, ironisa Gaston.

Simone s’avança pour embrasser sa sœur.

— Bonjour, Simone ! Je suis heureuse de te voir, lui déclara Alphonsine.

— Alors frangine, on est de retour chez les ploucs ! continua Gaston sur le même ton de mépris.

— Je comprends que tu m’en veuilles Gaston. Ma réaction a été déplorable. Je m’en excuse. J’étais jeune, je ne me suis pas rendu compte. Pardon.

Gaston, qui avait toujours connu sa sœur aînée effrontée et sûre d’elle, fut tout à coup déstabilisé.

— Comme tu es élégante Alphonsine, lui déclara Simone, admirative.

Alphonsine, gênée, regarda Simone tendrement et lui sourit. Elle présenta Zofia.

— Allez, vous autres, ne restez pas plantés là, asseyez-vous. Simone, porte une bouteille de cidre, ordonna Léonie qui sortait de la chambre.

L’ambiance était de nouveau tendue. Gaston, qui s’était placé en bout de table, ne quittait pas sa sœur des yeux. Il observait ses moindres gestes d’un regard mauvais.

— « Madame » ne boit peut-être plus ce type de breuvage maintenant, se moqua-t-il sur un ton dédaigneux.

Alphonsine, à la surprise générale, sortit brusquement de ses gonds.

— Ça suffit ! hurla-t-elle. Tu n'as pas à me juger. Je me suis excusée et si tu refuses de me pardonner, c'est ton problème. Il est hors de question que tu me manques de respect. Je suis ici chez moi autant que toi alors, soit tu t'adresses à moi d'une autre manière, soit ça va très mal se passer !

— Oh ! Toi et *tes grands airs*, tu…

Alphonsine, qui était encore debout, lui coupa la parole et se rapprocha à dix centimètres de son visage. Gaston blêmit.

— Oui ? Mes grands airs ? Eh bien, continue, j'attends la suite ! déclara-t-elle en soutenant son regard. Est-ce que je te reproche, moi de ne pas avoir évolué et de n'avoir aucune ambition ? Tout le monde a eu un mot gentil et a été content pour moi. Toi, tu restes tourné vers ton nombril. Tu n'es qu'un égoïste ! Oui, je me parfume, oui, je porte des vêtements de « dame » oui, j'ai plus d'argent que toi et j'assume *parfaitement* ce qui m'arrive. Pourquoi ne te trouves-tu pas un emploi à Paris, si tu es si envieux ? Vas-y, monsieur le donneur de leçons, commence par faire tes preuves avant de critiquer les autres !

Gaston, intimidé et déconcerté, baissa la garde et ne répondit rien. Au fond de lui, il était d'accord avec sa sœur. Les rôles étaient redevenus comme avant. Il avait repris sa place de petit frère. Zofia, qui découvrait une Alphonsine différente, ne savait plus où se mettre.

— Et bé ! Ça, c'est de la frangine tout craché. Finalement, hormis tes beaux habits, tu n'as pas changé. Allez, champagne ! déclara Simone en éclatant de rire.

Sur ce, elle déboucha joyeusement la bouteille de cidre en faisant claquer le bouchon. Les verres se remplirent d'un liquide pétillant couleur de miel. Alphonsine retrouva avec plaisir ce goût frais et acidulé qu'elle aimait tant. Léonie Kergoat avait les yeux qui brillaient, elle était heureuse. Il ne manquait plus qu'Adrien et toute la fratrie était au complet. L'alcool de la boisson détendit l'atmosphère. Simone posa mille et une questions à sa sœur. Gaston les écoutait en silence. Alphonsine raconta les avenues, la tour Eiffel, le magnifique appartement de ses patrons, les grands magasins… Cette fois-ci, ça n'était pas la leçon d'histoire et géographie de

Mlle Lanson, c'était sa vie. Zofia participa de bon cœur à la conversation. Alphonsine félicita sa sœur pour son prochain mariage et la complimenta pour le choix de son futur époux qu'elle avait bien connu. C'était un garçon doux et gentil qui, elle en était sûre, saurait la rendre heureuse.

L'heure du départ approchait. Au moment des adieux, Simone s'effondra. Alphonsine lui glissa quelques billets dans les mains.

— Achète ce qui te fait plaisir pour tes noces, lui murmura-t-elle.

Léonie resta digne, mais n'en pensa pas moins. Gaston fut le seul à ne pas embrasser sa sœur. Les deux Parisiennes repartirent par là où elles étaient venues. Au moment où elles allaient s'engager dans la rue principale, Alphonsine se retourna pour faire, le cœur lourd, de grands signes d'au revoir.

Arrivées à la sortie du village, elles entendirent une voix crier :

— Attendez-moi !

C'était Gaston. L'une et l'autre échangèrent un regard complice.

— Je vais patienter avec vous !

— Oui, ne sait-on jamais, au cas où on nous agresserait ! le taquina Alphonsine.

Son frère ne dit rien, mais à la place eut un geste affectueux. Les Chemtov furent à l'heure. Au moment où Alphonsine s'apprêtait à grimper à l'arrière du véhicule, Gaston la prit dans ses bras. Alphonsine sentait leurs deux cœurs battre à tout rompre.

— Prends soin de toi « la madame de la ville » et reviens vite !

— Toi aussi petit frère ! Tu peux venir voir ta crâneuse de frangine à Paris si tu en as envie. Tu seras toujours le bienvenu. Embrasse bien fort Adrien pour moi.

Lorsque la voiture emporta sa sœur préférée, Gaston suivit du regard le véhicule jusqu'à ce qu'il disparaisse. Il rebroussa chemin, la tête basse. Il regrettait déjà d'avoir eu ce comportement idiot. Le crépuscule s'annonçait. Le ciel était partagé en deux : sombre à l'est et d'un orangé très lumineux à l'ouest. Les grillons commençaient à chanter. De retour à la ferme, au moment où il pénétra dans la pièce principale, il trouva sa mère et Simone en pleurs. Un parfum inhabituel de violette flottait dans l'atmosphère. Il

inspira de toutes ses forces l’odeur agréable que sa sœur avait laissée derrière elle. Finalement, elle était encore un peu avec eux.

Les Chemtov, enchantés de leur périple, avaient été très impressionnés par les sites qu’ils avaient visités. M. Chemtov, subjugué par ce patrimoine chargé d’histoire et de mystère, se promit que dès qu’il serait de retour dans sa librairie, il commanderait des livres sur le peuple celte. Quant à son épouse, elle avait été charmée par la beauté des lieux et l’atmosphère qui s’en dégageait. Durant le trajet du retour, Alphonsine ne parla pas. Elle écoutait. Elle avait du mal à prendre la mesure de ce qui venait de lui arriver.

Alice, avec sa bonne mine réjouie habituelle, les attendait sur le perron. Le dîner était prêt. Les filles allèrent se changer et se rafraîchir et redescendirent aussitôt pour l’aider. Leur collègue avait préparé une blanquette de veau et une tarte au citron. M. et Mme Chemtov étaient épuisés et soupèrent rapidement. Avant d’aller se coucher, Sarah Chemtov fit un crochet par la cuisine pour féliciter Alice de ses talents de cordon-bleu. La domestique en fut très touchée. C’était tellement rare de tomber sur des personnes aussi respectueuses de la « classe inférieure » !

Les filles dînèrent à leur tour. Pendant le repas, Alice les interrogea sur leur journée. Alphonsine lui raconta ses retrouvailles et lui avoua qu’elle était désormais soulagée, car jusqu’au dernier moment, elle ignorait quel accueil lui serait réservé. Elle remercia mille fois Zofia de l’avoir poussée à retourner dans son village. Sans son amie, elle n’aurait pas eu le courage d’affronter sa famille.

Ce soir-là, Alphonsine s’écroula sur son lit. Son sommeil fut traversé par un rêve étrange où elle se voyait marcher dans une rue sinistre, entourée de femmes en colère qui criaient sans qu’aucun son sorte de leurs bouches. Les immeubles autour d’elles se contorsionnaient de manière inquiétante et le sol mou les empêchait d’avancer correctement. Le lendemain matin, à son réveil, elle en resta dubitative. Qu’est-ce que cela voulait dire ? Y avait-il un message à comprendre ?

Les derniers jours de vacances furent paisibles. M. et Mme Chemtov, qui avaient largement sillonné le Morbihan, souhaitaient se reposer à la villa

pour le reste du séjour. Alphonsine en profita pour faire de longues marches méditatives le long de la plage. Elle avait besoin de rester seule. Zofia, quant à elle, passait son temps en cuisine à recopier toutes les recettes d'Alice, car elle désirait impérativement les refaire à Paris.

Leur départ fut émouvant. Alice pleura, les filles aussi, et ce fut à regret que le couple quitta le petit coin de paradis qui les avait accueillis pendant quinze jours. Le voyage en train s'effectua de nuit. Au petit matin, lorsqu'ils arrivèrent à la gare Montparnasse, tous furent agressés par le bruit, les odeurs et la foule. La transition était brutale car, dans leurs têtes, ils étaient encore en Bretagne. La grisaille et le crachin parisien remplacèrent le bleu de l'océan et la luminosité bretonne. La première semaine dans la capitale fut morose. Zofia était nostalgique des vacances passées au bord de la mer et Alphonsine se demandait ce qu'elle faisait là. Quant à Mme Chemtov, elle n'avait pratiquement pas mis le nez dehors. Cela ne lui ressemblait pas.

Un soir de juin, le couple invita Louis, un ami de longue date, qui travaillait à l'ambassade de France à Berlin. Lorsqu'il était de passage à Paris, le trentenaire à l'allure distingué leur rendait toujours visite. Ce soir-là, il leur raconta des événements qui n'avaient pas été relatés dans les journaux français.

Après la nomination d'Adolf Hitler au poste de chancelier, les nazis avaient organisé leurs premières manifestations antisémites. Dans le même temps, à Dachau près de Munich, le dictateur avait fait ouvrir le premier camp de concentration qu'il réservait à ses opposants politiques. Sarah et Ruben en furent épouvantés. Sarah Chemtov poussa un petit cri d'effroi lorsqu'elle apprit que, la veille du 1er avril, un proche du Führer, Julius Streicher, avait lancé un appel au boycott qui s'adressait à tous les Allemands en leur ordonnant fermement de ne plus acheter dans les magasins juifs, ainsi que de ne plus aller consulter d'avocats et de médecins israélites. Tous ceux qui ne respecteraient pas cet appel seraient considérés comme des ennemis de la nation allemande. Louis continua son long récit sinistre en leur expliquant que le lendemain de cette incitation à la haine de l'autre, les Berlinois impuissants avaient assisté à des scènes terrifiantes.

Des groupes de SA et des SS s'étaient postés devant certains commerces en brandissant des pancartes où l'on pouvait lire : « Allemands ! défendez-vous ! N'achetez pas chez les Juifs ! » Louis leur apprit également que, le 7 avril, Hitler avait interdit aux Juifs d'enseigner dans les facultés et de travailler dans les services publics.

Ruben et Sarah Chemtov avaient du mal à croire ce qu'ils venaient d'entendre. Ils étaient livides. Leur ami, la voix tremblante, leur expliqua que, le 10 mai, sur la place de l'Opéra, face à l'université de Berlin, il avait assisté à un terrible autodafé où vingt mille livres avaient été réduits en cendres. Les auteurs visés étaient soit juifs, soit communistes. Le mépris et les humiliations ne s'étaient encore une fois pas arrêtés là car ces horreurs s'étaient aussi invitées dans les musées puisque des toiles d'artistes qualifiés de « dégénérés » avaient été décrochées des murs. Ainsi Van Gogh, Matisse, Picasso et bien d'autres peintres avaient tristement été victimes de cette effroyable censure.

Le couple Chemtov accusa difficilement le coup. Face à ces faits dramatiques, ils ne comprenaient pas que les gouvernements de pays comme la France et les États-Unis laissent faire ce fou dangereux.

— Nous nous souviendrons longtemps de cette élection de 1933, déclara Ruben Chemtov. Quelle ignominie !

Ce que M. Chemtov ignorait encore, c'était que le climat politique et social en France allait lui aussi se détériorer considérablement. Aurait-il pu s'imaginer un seul instant que de nombreux ressortissants allemands de confession juive, en se réfugiant dans l'Hexagone pour fuir le nazisme, allaient bientôt être eux aussi rejetés par une partie de la population ? Aurait-il pu prévoir que le chômage et la crise économique allaient faire amèrement remonter l'antisémitisme français qui s'était apaisé juste après le premier conflit mondial ? Aurait-il pu encore croire que les extrémistes de droite allaient tout mettre en œuvre pour que les frontières se ferment dans le but de refouler tous les Juifs qui tentaient d'échapper à l'oppression allemande ? Aurait-il pu envisager, ne serait-ce qu'une seconde, que ces mêmes individus souhaiteraient également dissocier « une nationalité juive » de la nationalité française ? Aurait-il pu prédire aussi que les plus

virulents d’entre eux, dans une ingratitude assumée, pousseraient le vice jusqu’à s’en prendre ouvertement aux anciens combattants juifs qui avaient défendu la France pendant la Grande Guerre ?

Non, il était loin de se douter qu’au pays des Lumières, le pire était encore à venir.

Il comprit que la situation était préoccupante lorsqu’en France les socialistes, les communistes et les radicaux signèrent un accord électoral appelé « Front populaire » pour faire barrage au fascisme. L’atmosphère à Paris était électrique et explosive. Concernant les pays voisins, la situation n’était guère plus reluisante. Les affrontements civils en Espagne qui faisaient rage ainsi que la politique menée par le dictateur italien Mussolini contribuèrent eux aussi à aggraver un contexte européen déjà très tendu.

Un soir, en rentrant de sa librairie, Ruben Chemtov fut agressé verbalement sur le quai du métro parce qu’il lisait un livre en hébreu. Peu après ce sombre événement, la vitrine de son magasin fut souillée par le dessin d’une croix gammée.

— Qu’allons-nous devenir ? se lamenta Zofia un jour où elles étaient restées discutées dans la chambre d’Alphonsine après leur service.

— Que veux-tu qu’il t’arrive ? Tu es en sécurité ici, tenta-t-elle de la rassurer.

— C’est injuste. Pourquoi s’en est-on pris à M. Chemtov ? sanglota-t-elle. Il n’a rien fait de mal !

— Ceux qui ont fait ça sont des idiots et ils finiront bien par se faire pincer un jour ou l’autre, déclara Alphonsine.

— J’aimerais tellement être en Bretagne en ce moment. Là-bas au moins nous étions tranquilles et loin de cette violence ambiante. Je ne reconnais plus Paris, les gens sont devenus sinistres.

Zofia avait raison. Alphonsine, face à ces déchaînements de haine gratuite, pour la première fois depuis son arrivée dans la Ville Lumière, se mit à imaginer un retour possible dans son paisible Morbihan natal…

OceanofPDF.com

11

Berlin, 4 septembre 1939

Johannes ouvrit les yeux à 5 heures du matin, excité comme jamais : la France et le Royaume-Uni avaient déclaré la guerre à l'Allemagne la veille.

Sa femme Magda, loin de toutes ces préoccupations, dormait paisiblement à ses côtés. Il se leva le plus discrètement possible pour ne pas la réveiller et fila directement à la salle de bains. Le petit déjeuner pouvait attendre. La priorité était de se rendre de toute urgence à son quartier général. Après s'être soigneusement rasé et coiffé, il enfila avec respect son uniforme de la SS, puis contempla orgueilleusement son reflet dans le miroir. L'habit noir faisait ressortir ses cheveux blonds, ses yeux bleus et son grain de beauté au coin de ses lèvres. Avant de partir, il passa dans la chambre de son fils Stefan, âgé de quatre ans, pour l'embrasser. Le petit être, pelotonné au milieu de ses ours en peluche, ressemblait à un ange. Johannes ne le voyait pas beaucoup car ses journées étaient interminables et il rentrait souvent très tard. La domestique Gabriella, une femme de trente ans à l'allure masculine, qui avait entendu du bruit, se tenait déjà au garde-à-vous dans la cuisine. Johannes la pria d'aller se recoucher, il n'avait pas besoin d'elle.

Arrivé au bas de son immeuble, il fut accueilli par un crachin froid et pénétrant. Le jour n'était pas encore levé et le ciel sombre rendait les rues de Berlin mornes et désolantes. Il pressa le pas pour rejoindre son Opel Olympia dernier cri, garée à quelques mètres seulement. Les talons de ses bottes noires impeccablement cirées claquaient sur le trottoir en un son sec et précis. Il démarra fougueusement au point que les pneus produisirent une longue plainte aiguë sur l'asphalte mouillée et luisante. Les vitres recouvertes de buée l'empêchèrent de bien distinguer la route. Il alluma le chauffage pour chasser l'intruse qui disparut rapidement. Après tout, faire disparaître les indésirables, n'était-ce pas son champ de compétences ?

Son bolide fila à toute allure à travers les larges avenues désertes de Berlin

encore endormie. L'heure était grave et le moment était venu pour lui de mettre en pratique ce qu'on lui avait appris. Son parcours avait été un sans-faute. À vingt-six ans, il avait réussi haut la main tous les tests pour intégrer la Waffen-SS. Grâce à son zèle, il avait été très rapidement promu au grade de capitaine. Désormais âgé de trente ans, il s'était vu confier la responsabilité d'une importante section dont la mission principale consistait à espionner les SA et les ennemis du Reich. Hitler, qui avait tout prévu, comptait beaucoup sur cette branche militaire pour envoyer le plus grand nombre d'opposants politiques dans le camp de concentration de Dachau. L'ambitieux capitaine prenait sa fonction très au sérieux. Ses hommes l'avaient surnommé « le tortionnaire au grain de beauté » tant il était craint. En haut lieu, on était fier de lui : il obtenait des résultats plus que satisfaisants. Détestant qu'on lui tienne tête, il avait cette manière subtile et vicieuse à la fois de faire parler les plus réfractaires. Ses méthodes « très créatives » étaient imparables et, au bout de vingt-quatre heures maximum, le prisonnier finissait toujours par craquer. Quand il s'agissait d'un Juif, il redoublait de sadisme, car l'épisode de l'ancien combattant israélite qui l'avait publiquement humilié au défilé restait gravé dans sa mémoire à l'image d'une gravure en lettres d'or sur une pierre tombale. Ce souvenir ne s'effacerait jamais.

Johannes pénétra dans ses locaux situés non loin du *Führerbunker*, le quartier général d'Adolf Hitler, vers 5 h 45. Il était le premier. Il plaça délicatement son manteau sur un cintre et posa religieusement sa casquette sur une étagère. Son bureau était à son image : rigide et pratique. Il n'y avait aucune photo de sa famille ni aucun objet personnel excepté un portrait de lui qui avait été pris le jour de son intronisation aux Jeunesses hitlériennes au-dessous duquel il s'était appliqué à recopier le serment qu'il avait prononcé ce jour-là devant le drapeau nazi. Par habitude, il relut à haute voix la tirade qu'il connaissait par cœur :

— « En présence de cet étendard de sang, qui représente notre Führer, je jure de consacrer toute mon énergie et toute ma force au sauveur de notre pays, Adolf Hitler. Je suis prêt à donner ma vie pour lui et je m'en remets à Dieu. »

En ce premier jour de guerre, ces mots prenaient tout leur sens car cela faisait des années que Johannes s'y préparait. Durant sa formation aux *Hitlerjugend*, ses instructeurs lui avaient enseigné la discipline, l'obéissance et le respect de l'uniforme. Le lancement des grenades, l'utilisation d'un pistolet, le maniement d'une baïonnette et la manipulation du matériel antigaz n'avaient plus aucun secret pour lui. Il avait également modelé son physique et son esprit, car l'idéologie sportive des Jeunesses reposait uniquement sur le principe de dépassement de soi. La déclaration d'Hitler à propos de la boxe, assurant que « cet art exigeait des décisions rapides comme l'éclair et donnait au corps la souplesse et la trempe de l'acier », avait fait naître chez lui une passion sans limites pour cette discipline. Son objectif avait été de devenir le meilleur boxeur de son groupe. Bien évidemment, il y était parvenu.

Seul dans ce grand bureau austère, il repensa avec nostalgie à cette période dorée où les Jeunesses hitlériennes lui avaient apporté les loisirs, la vie en communauté et les fêtes.

Qu'allait-il se passer maintenant ? Où allait-on l'envoyer ? Fébrile et déterminé, son regard resta accroché au combiné téléphonique un long moment. Il attendait les ordres. Quand ce fichu appareil allait-il sonner ?

Un de ses soldats entra précipitamment et maladroitement dans la pièce sans frapper.

— *Heil Hitler !* beugla-t-il en trépignant sur place.

— *Heil Hitler !* répondit mollement Johannes, déçu de voir arriver un sous-fifre.

— Avez-vous des instructions, capitaine ? demanda le subalterne avec empressement.

— Oui, commencez par vous calmer ! Un vrai militaire garde son sens froid. Ressaisissez-vous, imbécile !

L'homme le regarda avec des yeux ronds.

— Ne me fixez pas comme ça ! s'agaça Johannes.

Intimidé, le subordonné baissa la tête en signe de soumission.

— Allez nous faire du café, nous allons en avoir besoin.

— À vos ordres, capitaine ! hurla-t-il une nouvelle fois en claquant des

talons d’une manière ridicule.

Le téléphone retentit à 6 h 02. Johannes, vif comme l’éclair, décrocha avant la fin de la première sonnerie. À l’autre bout de la ligne, un commandant SS lui expliqua d’un ton calme la situation et lui communiqua les premières instructions. Pour l’instant, il devait impérativement rester à son poste. Le Führer souhaitait que sa section renforce les contrôles de tous leurs ennemis politiques berlinois. Si certains tentaient de fuir, ordre était donné de les arrêter sur-le-champ.

Johannes était déçu : continuer à demeurer bêtement assis derrière son bureau à l’heure où son pays était en guerre lui était insupportable, mais avait-il le choix ?

À 6 h 30, lorsque tous ses hommes furent présents, il ordonna que l’on surveille Berlin dans les moindres recoins. Il voulait connaître l’état d’esprit de la population pour pouvoir anticiper d’éventuels débordements. Durant toute la matinée, il avala café sur café. D’une humeur massacrante, il se défoula sur sa secrétaire au moment où celle-ci, en larmes, vint lui remettre les documents administratifs fraîchement arrivés. Hormis la prise d’assaut des magasins d’alimentation par des Berlinois apeurés et désorientés, rien ne fut à déplorer. À son grand désespoir, sa première journée de guerre avait été d’une platitude extrême.

À 21 heures, le capitaine Johannes Hohenburg rentra chez lui, plus dépité que jamais.

Lorsqu’il coupa le moteur de son véhicule au pied de son immeuble, il se mit à songer à son enfance. Il n’avait jamais quitté le quartier de Charlottenburg et habitait toujours l’appartement familial situé sur l’avenue Kurfürstendamm. Sa mère, écœurée par le fanatisme de son fils et l’attitude de son époux, avait abandonné le domicile conjugal le jour de ses dix-huit ans. Elle était retournée vivre chez ses parents qui l’avaient accueillie à bras ouverts. Elsa Hohenburg, sur les conseils de son père, un homme cultivé et tolérant, avait demandé le divorce six mois plus tard. Sa famille et elle-même ne souhaitaient pas que leur nom soit rattaché « au parti de la honte », comme ils l’appelaient.

En 1932, le mariage de Johannes avec Magda Grünewald, la fille d’un

général SS dont il avait fait la connaissance au cours d'une partie de golf, avait définitivement cassé le peu de liens qui subsistaient entre sa mère et lui. À l'inverse, Claus Hohenburg, ravi par cette union, leur avait immédiatement proposé d'emménager sous son toit sous prétexte que l'appartement familial était beaucoup trop grand pour lui. En réalité, il avait peur de se retrouver seul, car Gertrude s'était elle aussi envolée juste après le départ de sa patronne. Johannes la rencontrait de temps en temps. Leurs échanges étaient devenus plats et glacials. Une fois, il l'avait surprise à passer délibérément sur le trottoir d'en face au moment où ils allaient se croiser. Ce jour-là, il avait été à deux doigts de la rattraper pour la « recadrer », puis s'était finalement ravisé. Après tout, son ancienne domestique était inoffensive.

L'air frais de ce début de soirée commença à pénétrer dans l'habitacle du véhicule et tira Johannes de sa rêverie. Lorsqu'il arriva dans le hall de son appartement, il était transi. Gabriella l'aida à ôter son manteau et sa casquette et les posa délicatement, comme chaque jour, sur un fauteuil près de la porte d'entrée. Son épouse et son père l'attendaient au salon.

— *Heil Hitler*, mon fils. Quelles sont les nouvelles ? demanda impatiemment Claus Hohenburg.

— Bonsoir, père, répondit celui-ci en embrassant sa femme. Aucune pour l'instant. Je suis cantonné à rester comme un idiot derrière mon bureau ! pesta-t-il

— Patience, mon garçon, ton tour viendra.

— Oui, mais quand ? Je ne vais pas continuer à ne rien faire !

— Allons, ne sois pas si dur avec toi, Johannes, ta mission est importante, tu protèges les Allemands de ces parasites juifs et communistes, s'écria son épouse. Sans toi, nous serions envahis par toute cette vermine. Rappelle-toi que tu en as envoyé un bon nombre à Dachau. As-tu dîné ?

— Non et je suis affamé. Je n'ai rien avalé depuis hier soir, soupira-t-il. Cela doit être pour cette raison que je n'arrive pas à me réchauffer…

— Garbrieeeella, cria Magda Hohenburg d'une voix stridente et autoritaire.

La domestique accourut de la cuisine au pas de course.

— Préparez le souper de mon mari, vite !

— Tu vas avoir de quoi manger, mon chéri. Notre bonne a littéralement dévalisé tous les magasins aujourd'hui ! annonça sa femme, toute contente d'elle.

Magda Hohenburg était une créature psychorigide qui ne supportait pas tous ceux qui ne faisaient pas partie de son monde. Profondément intolérante, elle passait son temps à rabaisser plus bas que terre ceux qui ne partageaient pas ses points de vue. Elle avait aussi une fâcheuse tendance à tout ramener à elle et, sous des apparences aimables, se cachait une égoïste redoutable. Son exaltation sans bornes pour Adolf Hitler faisait la joie de son beau-père. De ce fait, ce dernier la traitait en véritable princesse, ce qui avait pour conséquence de renforcer l'ego de sa belle-fille. Magda était belle. Son physique typiquement aryen lui avait donné la réputation d'être l'une des plus jolies femmes de Berlin. Johannes était fier d'elle.

Plus tard dans la soirée, un ami haut placé leur passa un coup de fil pour les informer que les hostilités avaient déjà commencé. Six villes polonaises, dont Cracovie et Vilno, venaient d'être bombardées. Le trio se délecta de cette nouvelle : nul doute, les Allemands étaient les plus forts et les plus intelligents.

À dater de ce jour, tout s'accéléra à une vitesse vertigineuse. Le 18 septembre, le président polonais Ignacy Mosciki et son commandant en chef Edward Rydz-Smigly se réfugièrent en Roumanie et, sous la pression allemande, ils furent internés par les Roumains. Le 25 septembre, Hitler ordonna d'augmenter les attaques contre les navires alliés parce qu'il voulait rapidement conclure la campagne de Pologne. Le 28 du même mois, l'armée allemande triomphante occupait le pays. Hitler, glorifié par cette victoire, partagea les terres qu'il venait d'envahir entre lui et l'Union soviétique et en profita au passage pour annexer les territoires polonais que le traité de Versailles avait retirés à l'Allemagne. La question polonaise étant réglée, le Führer demanda aussitôt que l'on prépare un plan offensif contre les forces franco-britanniques basées en France.

Johannes faisait tout son possible pour demeurer calme mais, au fur et à mesure que les informations lui parvenaient, il bouillonnait comme un

véritable volcan à la limite de l'éruption. Pour passer ses nerfs, il multipliait les arrestations et occupait la majeure partie de son temps en salle d'interrogatoire, à torturer ceux qui avaient osé défier l'autorité.

Un matin, afin de maîtriser la colère de son meilleur élément, son supérieur décida de l'envoyer à Munich pour qu'il le représente à la commémoration annuelle du putsch manqué d'Hitler de 1923. Le dictateur, par orgueil et pour renforcer sa propagande, se faisait un devoir de fêter cet anniversaire. Johannes était aux anges, car il allait de nouveau pouvoir rencontrer son héros. Ce fut donc plus tranquillisé qu'il s'installa confortablement le soir du 8 novembre à une des tables de la brasserie munichoise Bürgerbräukeller pour assister à l'événement. En attendant d'entendre le discours du dictateur qui devait arriver d'une minute à l'autre, il se commanda un *Schorle*, mélange de jus de pomme et d'eau gazeuse, et des bretzels. Le lieu était bondé. La garde rapprochée d'Hitler était assise au premier rang et Johannes dut se tordre le cou pour tenter d'apercevoir Joseph Goebbels, Rudolf Hess et le maître absolu de la SS, Heinrich Himmler. Que n'aurait-il donné pour être à leurs côtés ! Lui qui avait dédié ses plus belles années au national-socialisme, il rêvait de pouvoir fréquenter ces hauts dignitaires qu'il admirait profondément.

À 19 h 30, le Führer fit son entrée. Il fut ovationné par les quelque quatre mille partisans qui étaient présents. Sa prise de parole, à la surprise de tous, ne dura que trois quarts d'heure au lieu de la traditionnelle heure et demie. Johannes et une partie de l'assemblée remarquèrent que leur leader semblait soucieux et pressé. Ceci se confirma lorsque ce dernier, nerveux, s'éclipsa sur le final du morceau de musique *Horst-Wessel-Lied* qui avait ponctué son discours. Le départ précipité du dictateur laissa un public déçu. Dépité, Johannes se dirigea vers la sortie. Il était 20 h 20 et il ne restait plus que quelques membres du parti nazi, une poignée de SS et des policiers. Au moment où Johannes arrivait au niveau des portes d'entrée, un bruit assourdissant suivi d'une puissante déflagration le projeta violemment au sol. Des cris de panique et des hurlements de douleur se firent instantanément entendre. Sonné, le jeune capitaine mit un moment à comprendre ce qui venait de se produire. Il dut fournir un effort surhumain

pour se relever. Tout tournait autour de lui, il eut la nausée. Il sentit un liquide chaud et visqueux couler le long de sa tempe gauche. Il porta ses mains à sa tête et ses doigts découvrirent une entaille d'environ trois centimètres au niveau de son crâne. Il ne distinguait pas grand-chose, car l'intérieur de la brasserie, désormais dans la pénombre, était envahi par la poussière et les fumées piquantes. Pris d'une quinte de toux, il s'extirpa tant bien que mal du lieu vicié à la recherche d'air frais. En arrivant sur le trottoir, il s'écroula de tout son long sur le sol humide et froid. Il mit quelques secondes à refaire surface puis découvrit avec stupeur une scène de chaos. De toute part, il y avait des gens ensanglantés qui hurlaient ou qui restaient prostrés. À ses côtés gisait une femme inconsciente à qui il manquait un bras. Les bergers allemands des policiers, désorientés et stressés, aboyaient à tout rompre. Des ordres confus étaient criés dans la rue et, à l'intérieur du bâtiment, par des militaires déroutés. Il se releva péniblement et s'adossa contre un mur. Au bout d'une dizaine de minutes, sentant ses forces revenir, il retourna dans la salle pour constater les dégâts.

Quelques corps sans vie gisaient au milieu des décombres. Leurs proches, hagards, pleuraient au-dessus des dépouilles. Une odeur suffocante de brûlé l'empêcha de respirer correctement. Il se protégea la bouche et le nez avec son mouchoir qui ne tarda pas à être trempé de sang. La totalité des tables et des chaises avait volé en éclats et une partie du local s'était effondrée. Chacun de ses pas faisait crisser des milliers de morceaux de verre brisés éparpillés sur le sol.

Consterné, Johannes s'aperçut qu'il venait d'échapper à la mort.

Les ambulances arrivèrent rapidement sur les lieux. Un médecin l'examina. La plaie nettoyée, le praticien lui confirma que sa blessure était superficielle. Une infirmière lui prodigua les premiers soins. Son opportunisme exacerbé et sa volonté de se mettre en avant à tout prix le poussèrent à rester auprès des officiers supérieurs présents pour tenter de connaître l'origine de l'explosion.

Aux aurores, ce fut fourbu et démoralisé qu'il regagna son hôtel.

La nouvelle de l'attentat s'était répandue pendant la nuit comme une traînée de poudre dans toute l'Allemagne et dans le monde entier. Son

premier réflexe fut d'appeler sa femme pour la rassurer. Magda, encore endormie, écouta, horrifiée, le récit de son mari. Son fils Stefan, qui avait été réveillé par la sonnerie stridente du téléphone, pleurait dans les bras de la domestique. Johannes, irrité par les sanglots de son petit garçon, ordonna à son épouse de le faire taire sur-le-champ. Gabriella, en voyant le regard noir de sa patronne, comprit aussitôt et se replia sans demander son reste dans la cuisine avec l'enfant.

Johannes quitta Munich très tôt dans la matinée, car il était inconcevable qu'il séjourne une minute de plus dans la ville où Hitler avait failli mourir. Son retour en train fut pénible. Pendant tout le trajet, il souffrit d'une violente migraine. Son chauffeur l'accueillit à la gare de Berlin à 16 heures et le déposa directement à son domicile. Lorsqu'il franchit la porte de son appartement, son père lui sauta littéralement dessus.

— Eh bien mon garçon, toi qui voulais de l'action ! s'écria-t-il victorieusement.

— Je reviens de loin, j'ai failli perdre la vie !

— Allons, allons. Te rends-tu compte que tes supérieurs vont parler de toi maintenant ? C'est une occasion en or pour te distinguer…

— Où est Magda ? demanda-t-il.

— Chez son coiffeur. Où veux-tu qu'elle soit !

Contrarié et passablement vexé que son épouse ne soit pas là pour l'accueillir héroïquement, il pria la domestique de lui préparer une collation. Il avait une faim de loup. M. Hohenburg, ravi, débita une phrase qu'on lui avait rabâchée toute son enfance : l'appétit était signe de bonne santé. Cela l'agaça au plus haut point. Il n'était plus un gosse !

En attendant que sa femme daigne rentrer, il se réfugia dans la chambre de son fils et joua avec lui. Gabriella vint interrompre leur récréation, car c'était l'heure de donner le bain à Stefan. Le petit garçon pleura toutes les larmes de son corps lorsque celle-ci l'arracha à son train électrique. La domestique le réprimanda très sévèrement.

Johannes n'intervint pas. Ordre et discipline avant tout.

Il rejoignit son père au salon. À son entrée, celui-ci brandit fièrement le journal officiel du parti nazi, *Der Stürmer*, dont le titre accrocheur et

pompeux annonçait « Le Führer invincible ». Johannes s'empara avidement du quotidien. Les premières conclusions avaient démontré qu'il s'agissait d'un acte isolé commis par un certain Georg Elser, un ébéniste de trente-six ans farouchement opposé au régime. L'article relatait très précisément les faits et la manière dont le terroriste s'y était pris pour passer à l'action.

Au cours de la commémoration de l'année précédente, Georg Elser avait constaté avec stupéfaction que la brasserie était restée sans surveillance. Il avait alors pensé qu'éliminer Hitler serait d'une facilité déconcertante. À partir de là, avait germé dans son esprit un plan astucieux pour tuer l'homme par qui tous les malheurs arrivaient. Deux mois avant l'anniversaire du putsch, l'ébéniste avait pris l'habitude de venir tous les jours souper à la fameuse brasserie. À la fermeture de l'établissement, il allait sans se faire remarquer se cacher dans un placard à balais et n'en ressortirait qu'à l'heure où tout le personnel aurait disparu. Patiemment, nuit après nuit, il avait minutieusement creusé un trou dans le pilier le plus proche du pupitre d'Hitler, ceci dans l'intention d'y dissimuler une bombe à retardement.

— Te rends-tu compte, Johannes, qu'Adolf Hitler a été sauvé grâce au mauvais temps ? l'interrompit son père.

— C'est-à-dire ? demanda son fils, intrigué.

— Lis la suite, tu vas comprendre. Un vrai miracle !

Johannes reprit sa lecture.

Arrivés par avion dans la journée à Munich, Hitler et ses généraux, sitôt la commémoration terminée, devaient redécoller le soir même pour rentrer au plus vite à Berlin. Entre-temps, un épais brouillard s'était abattu sur la région et son pilote, prudent, avait refusé d'effectuer le vol retour, car trop dangereux. Condamné à voyager par le train, le Führer dut écourter son discours de moitié pour pouvoir être à la gare de Munich au plus tard à 21 h 31. Ce dernier quitta donc la salle à 21 h 07 très précisément. Elser avait réglé l'explosion de la bombe entre 21 h 15 et 21 h 30 et le manqua ainsi de peu.

— Incroyable ! murmura Johannes troublé.

Le journaliste clôturait son article par le tragique bilan : huit personnes

(dont sept membres du parti nazi) avaient péri dans l'attentat et soixante-trois blessés (dont seize, grièvement) étaient à déplorer. Le Führer quant à lui était sain et sauf, *heil Hitler* ! En repliant le quotidien, Johannes posa son regard sur la phrase qui était systématiquement écrite en grosses lettres au bas de la première page de chaque édition : « *Die Juden sind unser Unglück* », « Les Juifs sont notre malheur ». Pensif, il ferma les yeux et somnola jusqu'à 18 heures, quand sa femme rentra. Les premières paroles de Magda Hohenburg furent de demander à son mari comment il trouvait sa nouvelle coiffure. Elle ne fit aucun commentaire sur l'impressionnant pansement qu'il avait à la tête.

Quarante-huit heures plus tard, Johannes retourna à Munich pour assister à la cérémonie d'hommage aux victimes. À l'occasion de cette grande communion nationale et de propagande en l'honneur du Troisième Reich et de ses héros, le capitaine Hohenburg reçut une distinction militaire des mains d'Adolf Hitler. Ce dernier le félicita pour son courage et sa loyauté envers lui. Ce fut un des plus beaux jours de sa vie, et l'occasion, aussi, d'installer une nouvelle photo sur son bureau. Devenu une célébrité au sein de sa section, Johannes redoubla d'efforts pour traquer les fauteurs de troubles et les opposants au régime.

Les mois qui suivirent, le Troisième Reich accumula les victoires et, le 10 mai 1940, l'Allemagne lança son offensive à l'ouest contre les Pays-Bas, la Belgique, le Luxembourg et la France. Tout alla très vite. Le 13 mai, soutenues par la Luftwaffe, les troupes allemandes de la Wehrmacht enjambèrent la Meuse et réussirent à traverser le massif des Ardennes, jugé quasi infranchissable par les hauts gradés français. La panique commençait à gagner les rangs de certaines unités de l'armée française. À la plus grande joie du capitaine Hohenburg, le 14 juin, les Allemands entrèrent à Paris. Ce jour-là, à la surprise de ses hommes, qui n'avaient pas l'habitude que leur supérieur laisse apparaître la moindre émotion, l'officier Johannes Hohenburg pleura de bonheur devant eux.

Le 16 juin, il fut appelé de toute urgence au quartier général du Führer. Ne sachant pas pourquoi on le demandait, il se présenta terriblement angoissé à 8 heures devant les portes du *Führerhauptquartier.* On le fit patienter, en

compagnie de huit autres camarades, dans une salle de réception immense. Aucun d'entre eux ne connaissait la raison de cette convocation. À 9 h 30, à la stupéfaction de tous, Himmler en personne, suivi par ses plus proches collaborateurs, fit une entrée théâtrale dans la pièce. Le maître absolu de la SS, après avoir énoncé l'acte héroïque de chacun, les complimenta pour leur courage et leur bravoure. Pour ces faits, le Führer avait décidé de les élever au grade de commandant. Johannes fut au bord de l'évanouissement.

La cérémonie fut expédiée en moins de quinze minutes.

De retour à son bureau, grisé et émerveillé par l'instant surréaliste qu'il venait de vivre, il téléphona à son domicile pour qu'on lui prépare ses bagages sur-le-champ : il devait partir le lendemain matin très tôt, loin et longtemps. En apprenant sa promotion, sa femme ne sut quoi dire tant la surprise était grande. Quant à son père, il hurla si fort que leurs voisins de palier accoururent immédiatement, croyant que quelque chose de grave était arrivé. Le commandant fraîchement nommé passa sa journée à régler les affaires les plus importantes en cours et transmit les consignes à son successeur. Excité comme jamais, il rentra chez lui vers 19 heures. Son épouse, qui avait revêtu sa plus belle robe de soirée, l'accueillit tout sourire, une coupe de champagne à la main.

À 4 h 30 le lendemain, son chauffeur désigné pour la circonstance l'attendait au pied de son immeuble. Après un voyage d'un peu plus de mille kilomètres, à 18 h 00 la voiture s'arrêta devant l'hôtel Lutetia. On lui présenta son équipe et on lui montra son luxueux bureau. Vers 21 heures, on le conduisit dans ses appartements privés qui venaient d'être réquisitionnés dans l'un des plus chics arrondissements de Paris. La vue depuis sa chambre était une vraie carte postale : la tour Eiffel s'offrait à lui. Le commandant Hohenburg, désormais responsable du service de renseignement, l'Abwehr, jubilait. Son parcours personnel avait été un sans-faute, à l'image de son héros qui, depuis son arrivée au pouvoir, était parvenu à faire baisser le chômage et avait réussi à élever la nation allemande au premier rang des puissances européennes.

Johannes, tout en admirant la Vieille Dame de fer, repensa à l'immense rassemblement des Jeunesses hitlériennes qui avait eu lieu à Potsdam en

1932. Le Führer ce jour-là avait déclaré aux soixante-dix mille adolescents qui se tenaient devant lui « qu'ils étaient l'incarnation de l'Allemagne de demain ». Pour Johannes, ce demain était désormais arrivé. En ce 17 juin 1940, une nouvelle page de sa vie allait s'écrire.

Il sourit : la capitale française et ses habitants étaient à ses pieds et, à partir de maintenant, il entendait bien se faire respecter par les vaincus.

OceanofPDF.com

12

Paris, août 1940

Les vaincus, eux, étaient abasourdis et humiliés. Sarah et Ruben Chemtov, qui avaient suivi au plus près, grâce à Louis, la catastrophe annoncée, étaient plus que jamais rongés par l'inquiétude et l'impuissance. Depuis qu'Hitler avait annexé l'Autriche le 12 mars 1938, Sarah Chemtov avait immédiatement pressenti que quelque chose d'encore plus grave allait arriver, car elle n'avait pas compris pourquoi les gouvernements français et anglais avaient fermé les yeux sur ce qui lui apparaissait comme un crime odieux.

Et la suite lui avait donné raison.

Complètement dépassés par l'Anschluss autrichien, ces derniers avaient volontairement pratiqué la politique de l'autruche. Ils avaient fait de même avec leur allié tchécoslovaque lorsqu'ils l'avaient sacrifié en autorisant le Troisième Reich à rattacher les Sudètes à l'Allemagne. Officiellement, c'était pour éviter un conflit, mais l'opinion publique s'accordait à dire que c'était plutôt par lâcheté.

Tout s'était de nouveau précipité lorsque, le 7 novembre 1938, un conseiller de l'ambassade d'Allemagne à Paris s'était fait agresser mortellement. Hitler, bien entendu, en avait profité pour vociférer à la face du monde entier que l'attentat était en réalité un « complot juif contre l'Allemagne » et son ministre de la Propagande Joseph Goebbels avait donc tout simplement été chargé des représailles. Ainsi, dans la nuit du 9 au 10 novembre 1938, des milliers de militants nazis, habillés en civil pour faire croire à un soulèvement populaire spontané, s'étaient défoulés de façon coordonnée sur tous les territoires du Reich à la manière de hyènes enragées sur tout ce qui appartenait aux Juifs. Les synagogues avaient intégralement été pillées et saccagées. Les industries et les magasins avaient connu un sort similaire. Le bilan humain était catastrophique : près d'une

centaine d’hommes et de femmes avaient trouvé la mort en étant soit sauvagement assassinés, soit décédés des suites de leurs blessures. Certains, par désespoir, en étaient même arrivés à mettre fin à leurs jours. Trente mille personnes avaient été arrêtées puis déportées dans des en camps de concentration. Sarcastiquement appelée « Nuit de cristal » en référence à la vaisselle et aux vitrines cassées, cette sombre virée nocturne, à l’immense déchirement de Sarah Chemtov, n’avait une fois de plus provoqué aucune contestation de la part des grandes puissances.

Il fallait bien se rendre à l’évidence : comme aucun pays n’avait osé contrecarrer Hitler dans ses plans, le monde entier se révélait indifférent au sort des Juifs allemands et autrichiens.

Pour la première fois de leur vie, M. et Mme Chemtov s’étaient mis à avoir peur de l’avenir.

Face à cet immobilisme planétaire, Hitler, bien décidé à poursuivre sa politique agressive, avait persévéré dans sa folie invasive en attaquant sans sommation la Pologne, le 1er septembre 1939. Pour les États français et anglais, ce fut l’acte de trop. Déterminés cette fois-ci à réagir, ils avaient lancé un ultimatum au Führer en lui demandant de retirer ses troupes. Ce dernier avait magistralement ignoré la mise en garde. Le 3 septembre, le couperet était tombé : les deux pays alliés avaient déclaré la guerre à l’Allemagne.

Face à une avancée allemande spectaculaire à l’Est, le gouvernement français, pris de panique, avait quitté en toute hâte Paris pour se replier à Tours puis à Bordeaux. Le 14 juin, soit quatre jours après la fuite de l’exécutif, les Allemands, sous le regard désabusé des Parisiens, avaient fait une entrée triomphale dans la capitale. Le président du Conseil Paul Reynaud, qui entre-temps avait appelé à continuer les combats pour expulser l’envahisseur, avait vite été évincé par quelques hauts militaires gradés qui préféraient négocier un armistice avec l’ennemi. Reynaud avait été contraint de démissionner. Le président de la République Albert Lebrun, pour le remplacer, avait nommé à sa place un homme que les victoires à Verdun pendant la Première Guerre mondiale avaient rendu très populaire : le maréchal Philippe Pétain. Le 17 juin, à 12 h 20, le nouveau chef du

gouvernement s'était alors adressé à la population française par l'intermédiaire de la radio pour lui annoncer d'une voix chevrotante qu'il mettait fin aux affrontements. L'une des dernières phrases de son discours défaitiste, « c'est le cœur serré que je vous dis aujourd'hui qu'il faut cesser le combat », avait eu pour conséquence de mettre Ruben Chemtov dans une rage folle. Lui qui avait toujours été respectueux, cette fois-ci, en avait oublié ses bonnes manières.

— Mais comment un militaire peut-il prononcer de telles paroles ? Renoncer à se battre, quelle honte ! Ce Pétain est un vieux capitulard sénile ! avait-il hurlé.

Sarah Chemtov, quant à elle, s'était effondrée. Alphonsine et Zofia, épouvantées, avaient tenté tout l'après-midi de la calmer, mais rien ni personne n'avait pu atténuer son immense désespoir. Dix mois après le début du conflit, la France, écrasée par l'Allemagne nazie, avait abandonné la lutte. L'Armistice avait été signé entre le maréchal français et Hitler le 22 juin 1940 et Paris était aussitôt devenu le siège du commandement allemand en France. À la suite d'âpres négociations de « paix », l'Hexagone avait été découpé en deux. La partie du nord revenait aux Allemands tandis que celle du sud, appelée « zone libre », restait sous l'autorité de l'État fantoche français. Les Français, horrifiés et impuissants, avaient assisté à la douloureuse naissance du régime de Vichy et, en parallèle, à la mort tragique de leur Troisième République.

Depuis que les Allemands avaient envahi Paris, la capitale n'était plus que l'ombre d'elle-même. Les rues s'étaient vidées et l'ambiance était extrêmement morose. Un silence inhabituel s'était abattu sur la Ville Lumière. Il y avait très peu de circulation car les Parisiens en manque d'essence étaient obligés de prendre le métro pour effectuer leurs trajets quotidiens. Les seules voitures qui se déplaçaient étaient celles de l'armée allemande et des officiels. Partout, on entendait parler la langue germanique et l'envahisseur, en guise de provocation, scandait victorieusement au nez et à la barbe des habitants « *Belegung, Belegung* », « Occupation, occupation ». Un tiers des citadins étaient déjà partis bien avant leur arrivée et l'exode vers la province continuait à se poursuivre sans relâche. Les

familles les plus aisées surchargeaient leur automobile avec tout ce qu'elles pouvaient emporter, les plus modestes empilaient leurs biens sur des charrettes. Les tickets de rationnement avaient fait leur apparition, ce qui engendrait des files d'attente interminables devant la totalité des commerces de bouche. Très rapidement, le système D et le marché noir furent monnaie courante.

La fréquentation des grands magasins devint du jour au lendemain principalement allemande, car, grâce à leur pouvoir d'achat (un mark était égal à vingt francs), les colonisateurs se ruaient avec frénésie sur les articles de luxe, la lingerie féminine et les parfums qu'ils envoyaient à leurs épouses restées au pays. Face à des Allemands très friands de petites douceurs françaises, les confiseurs voyaient quotidiennement déferler dans leurs boutiques une marée d'uniformes ennemis. Aucun d'entre eux ne se risquait à refuser de les servir. Les représailles auraient été terribles. Le célèbre restaurant Maxim's ainsi que le Fouquet's devinrent le repère préféré des officiers, faisant ainsi fuir une bonne partie de la clientèle française.

Concernant la logistique, l'Occupant avait tout prévu. Des panneaux de signalisation en langue germanique avaient fleuri à toutes les intersections de la ville. Les bâtiments réquisitionnés pour héberger les généraux et les gradés répondaient impérativement à deux critères essentiels : le confort et une double entrée pour évacuer en cas d'attaque. De ce fait, un nombre important d'habitants furent expulsés sans ménagement de leur logement. Par chance, les Chemtov avaient échappé à cette expropriation.

Pour installer toute son administration, l'Allemagne avait également eu besoin de locaux spacieux et, en s'appropriant tous les grands hôtels parisiens, elle avait su trouver une solution plus qu'agréable. Un jour, en passant devant le Lutetia pour se rendre au Bon Marché, Alphonsine avait assisté à l'emménagement des nazis dans ce lieu qu'elle affectionnait tant. Fini, le cortège de femmes élégantes vêtues de magnifiques robes parées de leurs splendides bijoux : place à un autre défilé, celui de la rigueur et des uniformes sombres. À ses côtés, un vieux monsieur qui surveillait lui aussi la scène pleurait ouvertement. Il lui avait glissé à l'oreille que, désormais,

ce somptueux bâtiment abritait le siège du service de renseignement et de contre-espionnage de la Wehrmacht, l'Abwehr. Cet après-midi-là, Alphonsine était rentrée plus démoralisée que jamais. Les larmes aux yeux, elle était allée retrouver les Chemtov paisiblement installés dans leur salon pour leur annoncer, sur fond de mélodie de jazz, que l'oppression nazie était à deux pas de chez eux.

Sarah Chemtov, qui était lovée dans son fauteuil préféré, avait poussé un cri d'effroi. Son mari, assis en face, était allé ouvrir d'un geste brusque les volets qui étaient positionnés en persiennes. La douce lumière tamisée s'était transformée alors en une lumière crue et aveuglante. Lorsqu'il avait coupé la musique, la tranquillité apparente de la pièce s'était évaporée en une fraction de seconde. Il étouffait. Il avait besoin d'air. Sa femme sentait bien qu'il était à deux doigts de craquer. Malgré les efforts de son épouse pour le calmer, Ruben Chemtov n'arrivait pas à revenir à la raison. Il fallait à tout prix qu'il fasse quelque chose. L'immobilisme et l'attente le rendaient fou.

En ce matin du 15 août, jour de l'Assomption, Ruben Chemtov, n'en pouvant plus, était fermement décidé à parler à sa femme. Il s'adressa à elle d'une voix qui trahissait sa grande impatience.

— Nous devons agir. Quelle décision prenons-nous maintenant, *Kochanie* ?

— Je l'ignore, Ruben. Je suis perdue ! soupira Mme Chemtov dont le regard s'était figé.

— Puisqu'il nous est impossible de retourner en Pologne, allons rejoindre mes parents à New York. Installons-nous aux États-Unis…

— Mais notre vie est ici maintenant. Pourquoi serions-nous obligés de nous exiler hors de France alors que nous n'avons rien fait ? C'est injuste ! Et puis, ma famille vit à Varsovie. Après ce qu'ils viennent d'endurer, je ne puis me résoudre à traverser l'Atlantique pour être loin d'eux.

— Je sais *Kochanie*, je sais… Préfères-tu continuer à supporter ces nazis ? Vois le climat qu'ils ont installé à Paris ! Ils occupent une partie de la France depuis peu. Crois-tu qu'ils vont en rester là ? Est-on obligé de

côtoyer ces idiots sans cervelle ? s'irrita son époux. Mes parents ont eu grandement raison de fuir pendant qu'il en était encore temps !

Ruben Chemtov ne s'emportait que très occasionnellement mais, lorsqu'il le faisait, c'était toujours pour une bonne raison. Sarah Chemtov le regarda tristement.

— Il faudra bien se résoudre à prendre une décision, ajouta-t-il pour lui faire prendre conscience de l'urgence et du danger.

— S'il te plaît, Ruben ne me bouscule pas. Accorde-moi un peu de temps !

— Comme tu voudras, *Kochanie.*…

Désabusé, il se dirigea vers le balcon pour aller respirer un peu d'air frais. Un silence pesant s'abattit dans la pièce. Alphonsine fit irruption dans le salon.

— Mme Morel vient de monter le courrier Monsieur. Voici votre journal.

— Merci Alphonsine. Quelles sont les nouvelles ? lança-t-il en s'emparant du quotidien.

— Tu tiens vraiment à le savoir, Ruben ?

La mine affligée de sa femme lui fendit le cœur. Il déplia mollement le périodique et, tout en se promenant dans la pièce, lut à haute voix les dernières actualités. Sarah Chemtov écoutait d'une oreille distraite. Elle pensait à sa famille restée à Varsovie.

— Quand les reverrons-nous ? l'interrompit-elle.

— Pardon ma douce ?

— Nos parents, les reverrons-nous un jour ?

— J'aimerais te faire la promesse que nous serons bientôt à nouveau tous réunis, mais ce n'est malheureusement pas moi qui décide. Soyons optimismes Sarah, il le faut !

Son épouse, surprise, releva la tête, il l'avait appelée Sarah : ce n'était pas dans les habitudes de son conjoint.

— Optimisme… ce mot a un goût bien amer aujourd'hui. Après ce que la France vient de vivre. Ces longues semaines d'angoisse et d'incertitude m'ont ôté tout espoir !

— Attendons de savoir ce que Louis a à nous dire. Quand as-tu prévu de l'inviter à dîner ? demanda-t-il.

— Demain soir, soupira Sarah Chemtov. Je doute qu'il nous apporte de bonnes nouvelles.

Louis, qui avait été rappelé d'Allemagne quelques mois auparavant, était une véritable source de renseignements. Chacune de ses visites était l'occasion d'apprendre des informations qui n'étaient pas divulguées dans la presse, car désormais il occupait un poste de secrétaire auprès d'un célèbre parlementaire. Lorsque, le lendemain soir, il se présenta au domicile de ses amis, Mme Chemtov se précipita vers lui pour l'accueillir. Son hôte lui tendit un énorme bouquet de pivoines dont les couleurs mauves et roses s'accordaient parfaitement avec sa robe de soie grenat réalisée par le couturier Christian Dior. La maîtresse de maison, touchée par cette délicate attention, eut un bref instant de gaieté. Elle remit la gerbe à Zofia qui s'empressa de la placer dans un superbe vase en cristal qu'elle disposa sur la grande table de la salle à manger. Ruben Chemtov, qui les attendait au salon, contempla les fleurs d'un regard déchirant. Le trio s'installa dans les fauteuils club devant une coupe de champagne. À peine furent-ils assis que Ruben Chemtov demanda à Louis les ultimes nouvelles. Ce dernier afficha un visage grave : elles étaient très mauvaises, voire dramatiques.

Il commença par leur raconter une conversation téléphonique privée entre l'ancien président du Conseil Paul Reynaud et le Premier ministre britannique Winston Churchill qui avait fait le tour de toute la sphère politique. Une des phrases prononcées par Reynaud, « nous sommes perdus, nous avons perdu la bataille », avait eu pour fâcheuse conséquence de détériorer la stabilité déjà fragile de l'exécutif.

— Inimaginable ! s'écria Ruben Chemtov. Comment les membres du gouvernement ont-ils réagi ?

— Cela a considérablement creusé le fossé entre ceux qui voulaient pourchasser l'ennemi et ceux qui souhaitaient négocier l'armistice !

— Est-ce pour cette raison qu'un militaire nommé de Gaulle a rallié précipitamment l'Angleterre ? interrogea Ruben Chemtov.

— Absolument. Lors de la réunion finale de l'exécutif, ce haut gradé s'est mis dans une colère noire. Il a quitté la table des discussions. C'est un homme d'honneur qui refuse la défaite. Il a fermement rejeté l'armistice,

d’où sa déclaration à la radio de Londres le 18 juin dernier invitant la population française à poursuivre le combat. Dieu merci, il a été entendu, car des milliers de volontaires ont répondu à son appel pour rejoindre les Forces françaises libres aux côtés des Alliés.

— Tout s’explique… Je comprends mieux maintenant… et dire que Pétain l’a rabaissé plus bas que terre ! s’exclama Sarah Chemtov.

— Pire, il vient d’être déchu de la nationalité française et on le condamne par contumace à la peine de mort !

— C’est surréaliste ! s’exclama M. Chemtov en s’affalant sur son fauteuil club. Lorsque l’on a vent des dessous de l’histoire, comme tu nous la racontes, et que l’on prend du recul, ça fait froid dans le dos… Ce ne sont que petits arrangements entre amis et chacun pour soi !

— Bon maintenant, Sarah, Ruben, il va falloir être courageux, car ce que je vais vous annoncer va être difficile à supporter, reprit Louis en posant sa coupe de champagne qu’il avait à peine touchée.

Ruben prit la main de sa femme et la serra très fort. Louis inspira profondément.

— Pétain veut exclure les Juifs de la communauté française ! Il parle de créer un statut qui regrouperait des lois antisémites. Ils sont en train de s’organiser pour régler ce qu’ils nomment dédaigneusement « la question juive ». En septembre prochain, même si vous êtes polonais, vous allez être appelés à vous présenter en préfecture ou dans les bureaux de police pour vous faire recenser.

— Mon Dieu, se lamenta Sarah Chemtov, horrifiée. Ça n’est pas vrai, Louis, dis-moi que ce n’est pas vrai !

— Je suis vivement et sincèrement désolé, Sarah, j’aurais aimé t’apporter de meilleures nouvelles, mais hélas, c’est l’affligeante réalité !

— Mais comment ces hommes peuvent-ils faire une chose pareille ? N’ont-ils pas de cœur ? s’exclama Ruben Chemtov.

Louis, par bienveillance et par solidarité, ne voulait rien cacher à ses amis, aussi les supplia-t-il de quitter le pays pendant qu’il en était encore temps. Ruben Chemtov, après ce qu’il venait d’entendre, se retourna vers son épouse. Bouleversée et anéantie, elle baissa la tête en signe de soumission.

Son mari avait mille fois raison : il fallait fuir au plus vite en Amérique. Louis leur promit qu'il les aiderait à leur obtenir de faux papiers, car il était hors de question qu'ils participent au recensement. Zofia interrompit leur conversation : le dîner était prêt. À voir la mine décomposée de ses patrons et de leur hôte, elle se douta que quelque chose n'allait pas.

— Alphonsine, j'ai peur ! dit-elle, de retour à la cuisine.

— Peur de quoi grand Dieu ?

— Il va nous arriver malheur, je le sens ! annonça-t-elle en s'écroulant à terre.

— Zofia, que se passe-t-il d'un coup ? On penserait que tu as vu le diable ! Relève-toi, je t'en prie, et viens t'asseoir.

Alphonsine la serra dans ses bras et la berça doucement pour l'apaiser.

— Reprends tes esprits, calme-toi. Je vais me charger du service.

Entre chaque changement d'assiettes, Alphonsine en profita pour écouter avec intérêt les conversations. Louis parlait d'une voix grave et inquiétante. Elle fut scandalisée d'apprendre que la France, depuis la signature de l'armistice, devait verser à l'Allemagne une lourde indemnité de guerre et qu'elle devait dans le même temps assurer l'entretien des troupes d'occupation. Elle le fut d'autant plus lorsque Louis décrivit comment Pétain et « ses sbires » avaient pris le contrôle de la radio, de la presse et de toutes les organisations de jeunesse. Alphonsine comprenait désormais mieux la réaction de Zofia et elle aussi se mit à avoir peur.

Louis tint sa promesse. Quinze jours après sa visite, le couple ainsi que Zofia obtinrent leurs faux papiers. Dorénavant, ils se nommaient Henri et Jeanne Dedicourt et Eugénie Lassalle. À l'avenir, il leur fallait être extrêmement prudents car, en cas de vérification d'identité, leur accent slave les aurait immédiatement trahis. Pour leur sécurité, il valait mieux qu'ils restent confinés chez eux en attendant de pouvoir s'exiler outre-Atlantique. M. Chemtov, la mort dans l'âme, céda à un de ses employés sa chère librairie pour une bouchée de pain. Dans le même temps, son épouse prépara des malles et les fit expédier au domicile de ses beaux-parents à New York. Par précaution, elle ôta la mezouzah accrochée sur le palier près

de la porte d’entrée et emballa soigneusement le candélabre à sept branches qui trônait sur la cheminée. Elle cacha le tout au fond d’une valise.

Bien que le couple lui ait proposé de les suivre dans le Nouveau Monde, Alphonsine était désespérée car elle ne pouvait se résoudre à quitter Paris.

À la fin septembre, comme Louis l’avait prédit, les autorités françaises recensèrent la population juive de France. Respectant leur stratégie, les Chemtov ne se présentèrent dans aucun bureau. Les journées étaient longues et tous commençaient à tourner en rond. Ils avaient vendu leur voiture et leurs tableaux. L’appartement était devenu terne et sans âme. Au mois de décembre, M. Chemtov se risqua pour la quatrième fois à s’aventurer dehors pour éviter de devenir fou.

Leur départ prévu aux États-Unis aida le couple et Zofia à supporter les longues journées d’hiver qui s’égrenèrent lentement. En ces temps d’occupation, une évacuation clandestine était compliquée à organiser. Lorsque le printemps arriva, Louis les informa qu’il avait démissionné de son poste car le parlementaire pour lequel il travaillait après moult hésitations avait finalement suivi Pétain à Vichy. Il ne digérait pas non plus le fait que le Maréchal ait transformé la devise française « Liberté, Égalité, Fraternité » en « Travail, Famille, Patrie » qui traduisait sans vergogne la politique réactionnaire nationaliste et nataliste du régime. Avec l’ajout à la Déclaration des droits de l’homme et du citoyen de 1789 des « Principes de la communauté » qui visaient à rétablir les délits d’opinion et d’appartenance dans les textes de loi, c’en était trop pour lui.

Pour la première fois de son existence, Louis avait honte d’être français.

En juillet 1941, l’affreuse nouvelle tomba : le couple ne pouvait plus partir en Amérique, car les ports étaient tous désormais sous contrôle allemand et leur accent slave les aurait trahis. Mme Chemtov pleura toutes les larmes de son corps. Zofia se mit à perdre beaucoup de poids. Sa santé déclinait de jour en jour et tous se faisaient beaucoup de souci pour elle. Louis se démena alors pour trouver un réseau fiable qui pourrait leur permettre de passer en zone libre avec leurs faux papiers. En attendant, il leur fallait tenir le coup.

Un matin d’août 1941, Louis arriva chez le couple tout essoufflé pour leur

divulguer une terrifiante nouvelle : à partir du 1er septembre, tous les Juifs de plus de six ans se verraient obligés de porter une étoile jaune en tissu sur leurs vêtements. Sarah Chemtov, qui se demandait pourquoi la couleur du soleil avait été choisie, eut aussitôt l'explication par son mari : c'était la couleur de l'infamie au Moyen Âge, celle du traître Judas. En entendant cela, elle ne put s'empêcher de crier que la perversité de ces « détraqués » ne reculait décidément devant aucune humiliation. Louis se garda bien de lui dévoiler qu'il avait eu vent qu'Hitler avait planifié une élimination des Juifs à grande échelle et que le chiffre de deux millions avait été avancé.

À l'automne, les étoiles jaunes firent effectivement leur apparition un peu partout dans Paris. Alphonsine, chaque fois qu'elle sortait, en avait l'estomac retourné. La vie à l'appartement s'écoulait au ralenti. Mme Chemtov avait arrêté de se lamenter. Elle était résignée. Quant à M. Chemtov, il s'était réfugié dans ses chers livres pour éviter de broyer du noir et de devenir fou. Il passait son temps à relire les grands classiques de la littérature française. Zofia eut une violente crise d'asthme au début de l'année 1942. Malgré les efforts d'Alphonsine pour la soulager, son amie dépérissait à petit feu et, malheureusement, le froid humide de l'hiver n'arrangeait rien. Faustine, elle non plus, n'allait pas bien. Sa patronne devenait de plus en plus exécrable avec elle et la pauvre fille, la plupart du temps, remontait au sixième étage en larmes et épuisée. Les supplications d'Alphonsine pour qu'elle s'enquière d'une autre place ne trouvèrent aucun écho. Faustine, pour une raison inconnue, s'entêtait. Elle refusait de partir. Alphonsine, hors d'elle, avait du mal à comprendre une telle soumission. Zofia lui recommanda de prendre du recul, car la décision de quitter ses employeurs lui appartenait et qu'il fallait la respecter. Pour l'instant, la seule chose qu'elles pouvaient faire était d'être à ses côtés afin de la soutenir moralement.

Un après-midi, alors qu'Alphonsine revenait d'une balade en compagnie de son ami Julien, elle trouva Sarah Chemtov étendue dans le salon au milieu de sa collection de disques de jazz. Pendant son absence, Mme Morel, la concierge, était montée pour conseiller humblement à sa patronne de se faire plus discrète concernant ses goûts musicaux car on

venait de lui apprendre que la Gestapo traquait tous ceux qui écoutaient cette musique « de nègres » que les nazis qualifiaient de dégénérée.

— Ils nous prennent tout Alphonsine, *tout* ! Bientôt, ce sera notre âme… Qu'allons-nous devenir ? Je refuse de rester plus longtemps enfermée à longueur de journée entre ces quatre murs, c'est insupportable ! cria-t-elle.

— Je comprends, Madame, mais pour le moment, c'est votre seule chance de survie. Des jours meilleurs vous attendent, soyez-en sûre. La guerre ne peut pas durer éternellement ! dit-elle en s'asseyant délicatement auprès de sa patronne.

— Je n'ai plus de nouvelles de ma famille, leurs lettres ne m'arrivent plus. Zofia est dans le même cas. Nous sommes coupés de la Pologne et personne ne peut nous dire ce qui se passe là-bas. Je vais devenir folle !

— Madame, il faut vous ressaisir, vous n'avez pas le choix !

Sarah Chemtov contempla longuement Alphonsine. Elle savait que sa fidèle employée avait raison.

— Vous avez tellement changé durant toutes ces années Phonsinette ! C'est bien le surnom que Zofia vous a donné, n'est-ce pas ?

— Oui Madame, répondit cette dernière, émue.

— Je me souviens de votre arrivée comme si c'était hier. Vous étiez accompagnée de ce cher abbé Cadic. Je vous revois toute timide dans votre petite robe noire. Vous étiez déjà très belle à l'époque !

— J'ai eu beaucoup de chance, Madame, de rentrer à votre service. Je ne vous l'ai jamais dit, mais vous êtes un modèle pour moi. À votre contact, j'ai beaucoup appris. La jeune paysanne que j'étais…

— S'est transformée en une femme de toute beauté ! ajouta Sarah Chemtov.

— Merci Madame…

— Vous n'allez pas rester domestique toute votre vie, Alphonsine ?

Surprise par la réaction de Sarah Chemtov, elle balbutia :

— C'est-à-dire… euh… je suis incapable de faire autre chose, Madame !

— Allons, Alphonsine, ne vous sous-estimez pas. Vous savez lire et écrire maintenant et cela vous ouvre toutes les portes ! Avec votre force de caractère et votre envie d'évoluer, l'avenir est à vous… saisissez-le !

— Venez vous rafraîchir et vous recoiffer. Il ne s'agirait pas que Monsieur, lorsqu'il sera de retour, vous voie dans cet état, bredouilla-t-elle pour couper court à leur échange inattendu.

Sarah Chemtov se releva péniblement et suivit docilement Alphonsine jusqu'à la salle de bains. On aurait dit une petite fille. Elle avait perdu de sa superbe et son regard était devenu vide. Dans le couloir, elle murmura :

— Nous sommes sans nouvelles de Louis depuis des jours, ça ne lui ressemble pas. Je suis persuadée que quelque chose ne va pas !

Zofia, qui avait assisté à la scène sans intervenir, avait entre-temps appelé le médecin. Son diagnostic fut sans appel : dépression sévère. Il prescrivit à sa patiente une boîte de tranquillisants en espérant qu'elle puisse s'en procurer, car les médicaments étaient devenus rares et très chers.

À peine le docteur avait-il passé le pas de la porte qu'Alphonsine se précipita à la pharmacie qui se trouvait à deux pas de l'hôtel Lutetia. Par chance, l'officine avait le remède. Soulagée, elle ressortit rapidement sans s'apercevoir qu'elle avait laissé sa monnaie sur le comptoir. Un officier SS la rattrapa et lui tendit les pièces qu'elle avait oubliées. Le visage de cet homme avait quelque chose de très particulier : le grain de beauté qu'il avait au coin des lèvres rendait son sourire malicieux et effrayant à la fois. Ni une ni deux, elle lui prit l'argent des mains et tourna les talons sans le remercier. Le SS la regarda partir jusqu'à ce qu'elle disparaisse de l'autre côté de la rue. Une odeur enivrante de violette flottait dans l'air. Touché par la vision de cette femme si élégante et si gracieuse, le commandant Johannes Hohenburg, troublé par cette brève rencontre, regagna son quartier général d'un pas léger. Avant de pénétrer dans l'enceinte du bâtiment, il se planta sur le trottoir pour admirer la façade du Lutetia. Elle lui parut soudain encore plus belle que d'ordinaire.

Dans le hall de son immeuble, Alphonsine croisa Ruben Chemtov qui s'était exceptionnellement absenté pour aller rendre visite à un ami écrivain. Son visage était livide. Il venait tout juste d'apprendre que Louis, qui avait rejoint un groupe de résistants, s'était fait arrêter un mois auparavant par la Gestapo. Les hommes de la police politique, au cours d'un banal contrôle d'identité, avaient découvert sur lui des documents compromettants. On

l’avait immédiatement conduit à la forteresse du Mont-Valérien dans l’ouest parisien pour y être interrogé. Durant trois jours et trois nuits, Louis avait été torturé et questionné sans relâche. Au quatrième jour, n’ayant obtenu aucun aveu, les nazis l’avaient fusillé au crépuscule avec six autres détenus.

— Louis, un résistant ! s’écria Sarah Chemtov, tremblante. Ce n’est pas possible !

— Je ne suis pas surpris, *Kochanie*. C’était un être exceptionnel…

— Exceptionnel… le mot est faible ! Paix à son âme… Prions pour lui, Ruben.

M. et Mme Chemtov, ravagés par le chagrin, prièrent en silence. Le deuil de leur fidèle ami commençait. Ils allumèrent une bougie et restèrent des heures à fixer la flamme. Lorsque celle-ci s’éteignit, ils allèrent se coucher sans dîner et sans prononcer le moindre mot.

Les semaines et les mois suivants furent rythmés par les sirènes qui annonçaient les bombardements et les descentes à la cave pour se mettre à l’abri.

Par une belle matinée ensoleillée de la mi-juillet, des cris et un son strident de sifflet se firent entendre dans la rue. Zofia passa discrètement la tête par les persiennes et aperçut des policiers français qui couraient après un homme. Elle ne chercha pas à comprendre et referma aussitôt le volet. Ses patrons et Alphonsine l’interrogèrent du regard. Pensant qu’il s’agissait d’une simple poursuite après un voleur, elle leur narra brièvement ce qu’elle venait de voir. Tous en restèrent là. Ce ne fut que le lendemain qu’ils eurent connaissance, par l’intermédiaire de la gardienne, de ce qui était réellement arrivé.

Sur ordre des nazis, les 16 et le 17 juillet 1942, une partie de la police française avait arrêté plus de treize mille Juifs dans tout Paris. Très organisée dans son épouvantable mission, cette dernière avait pris soin de sélectionner les personnes seules et les couples sans enfants afin de les faire monter dans des bus à destination du camp de transit de Drancy, situé en banlieue nord. Les familles, quant à elles, furent regroupées au Vélodrome d’hiver dans le quinzième arrondissement. Mme Morel raconta avec beaucoup d’émotion la scène dont elle avait été témoin. Les yeux brillants

de colère et les poings serrés, elle avait décrit la détresse d'une mère qui, tenant son petit dans les bras, avait imploré qu'on les laisse partir. Un des policiers, pour la faire taire, s'était mis à l'insulter. Lorsque son époux avait voulu la défendre, les coups qu'on lui asséna furent si violents que le pauvre homme eut les deux jambes brisées. Alphonsine, qui avait écouté le récit de la concierge avec beaucoup d'attention fut surprise par sa réaction. Elle ne s'attendait pas à ce que cette femme, d'ordinaire si revêche, puisse faire preuve de la moindre empathie. Zofia, plus anxieuse que jamais, lui posa de nombreuses questions, mais celle-ci, pour tenter de la réconforter lui précisa que des actes de solidarité avaient heureusement eu lieu. Quelques policiers avaient aidé des familles entières à fuir, et des habitants bienveillants avaient ouvert leurs portes pour essayer de sauver quelques malheureux. Ils apprirent bien plus tard que Mme Morel, en cachant deux fillettes, avait fait partie de ces bienfaiteurs.

La semaine suivante, des informations concernant les conditions de détention des otages au « Vél' d'Hiv' », comme l'appelaient les Parisiens, circulaient dans toute la capitale. Entassés tels des animaux en cage, hommes, femmes et enfants n'avaient eu qu'un seul point d'eau à leur disposition et presque pas de nourriture. Contraints de dormir à même le sol et dans une chaleur étouffante, leurs geôliers avaient volontairement laissé allumé le puissant éclairage toutes les nuits pour les empêcher de se reposer un minimum. Les cris et les appels des haut-parleurs étaient venus ajouter encore plus de stress et d'angoisse. Les toilettes, à force d'être sollicitées, s'étaient bouchées et une odeur pestilentielle s'était répandue dans tout le bâtiment. Une femme avait accouché dans des souffrances atroces. Elle n'avait malheureusement pas survécu. Son mari, de désespoir, s'était pendu à un tuyau de canalisation. Le nourrisson orphelin avait été pris en charge par une autre maman. Seuls trois médecins et quelques infirmières avaient été autorisés à pénétrer dans les lieux pour porter assistance à cette foule en détresse. Leurs moyens étaient dérisoires. Au sixième jour, les malheureux avaient été conduits à la gare de Drancy où des wagons à bestiaux les attendaient. Le bruit courait que c'était pour les faire travailler de force en Allemagne.

En réalité, personne ne savait vraiment où on les avait emmenés.

À partir de ce jour-là, Ruben et Sarah Chemtov vécurent cloîtrés dans leur appartement et leurs volets restèrent constamment clos. Tous les soirs, ils écoutaient la radio de Londres et priaient pour que le Royaume-Uni et les États-Unis viennent enfin délivrer l'Europe de la tyrannie nazie.

Alphonsine changea d'opinion vis-à-vis de la concierge. Elle devint plus aimable avec elle. Les deux femmes apprirent à se connaître et une certaine complicité naquit entre elles, car toutes deux avaient un point en commun : elles ne se laissaient pas faire.

Alphonsine à plusieurs reprises avait recroisé l'officier qui lui avait rapporté sa monnaie sur le trottoir au sortir de la pharmacie. Ses regards soutenus la mettaient mal à l'aise. S'il n'y avait pas eu cette fichue guerre, elle aurait depuis longtemps envoyé balader ce misérable Boche. Mais en ces temps d'occupation, mieux valait pour tout le monde qu'elle fasse profil bas, si elle ne voulait pas attirer les ennuis.

La fin de l'année fut marquée par une terrible tragédie.

Durant une nuit d'orage, Alphonsine, qui dormait profondément, fut tirée de son sommeil par des coups frappés au sol qui provenaient de chez son amie. Se doutant que Zofia avait besoin d'aide, elle bondit hors de son lit et se précipita dans le couloir. En pénétrant dans la chambre sombre, elle distingua un corps recroquevillé sur le parquet. Malgré le couvre-feu, Alphonsine alluma en grand toutes les lumières et constata avec horreur que le visage de Zofia était cyanosé. Elle était brûlante de fièvre. Victime d'une violente crise d'asthme, elle était en train de s'étouffer. Affolée, elle ouvrit la fenêtre pour aérer la pièce et redressa l'agonisante. Afin que l'air circule mieux dans ses poumons, elle eut le réflexe de dégrafer les boutons de sa chemise de nuit qui lui comprimait la poitrine. Calmement, elle demanda à Zofia de se caler sur sa propre respiration. Cette dernière, qui souffrait de douloureux spasmes au niveau des muscles de sa gorge, s'agrippa à Alphonsine de toutes ses forces et essaya tant bien que mal de ralentir ses expirations et ses inspirations. Les sifflements étaient plus forts qu'à l'accoutumée et une importante sécrétion de mucus s'écoulait de son nez.

Faustine, qui avait entendu l'agitation anormale, se précipita aux côtés

d’Alphonsine pour lui apporter son aide. Impuissantes, elles tentèrent de soulager la souffrance de Zofia du mieux qu’elles le purent. Pendant plus de deux heures, elles se relayèrent pour lui prodiguer des soins. Eucalyptus, lavande, cataplasme chaud sur la poitrine pour dilater les bronches, paroles rassurantes : rien malheureusement n’apaisa le supplice de leur amie. Vers 3 heures du matin, au terme d’un lent calvaire, Zofia, épuisée, s’éteignit dans les bras d’une Alphonsine déchirée par le chagrin. Elle était âgée de trente-sept ans.

Épouvantée, Faustine dévala les marches quatre à quatre pour aller prévenir les Chemtov. Lorsque ces derniers parvinrent au sixième étage, en sueur et essoufflés, ils trouvèrent Alphonsine cramponnée à la dépouille de son éternelle complice, refusant obstinément de lâcher celle qui était devenue une véritable sœur. Ils mirent plus de quinze minutes pour arracher Zofia de ses bras crispés.

En attendant l’arrivée du médecin, M. Chemtov eut la présence d’esprit de faire descendre dans leur appartement une Alphonsine en état de choc. Il ne fallait surtout pas qu’elle reste plus longtemps au contact du corps sans vie et déformé par la douleur de Zofia. Pendant que Faustine veillait sur elle, le couple, accablé de tristesse, resta auprès du corps de leur fidèle et loyale servante jusqu’à ce que le docteur établisse le certificat de décès le lendemain matin.

Afin de ne pas éveiller le moindre soupçon, il fut impossible de respecter totalement les rites des funérailles juives. Néanmoins, Mme Chemtov s’employa à faire la *tahara*, la purification, de son mieux. Le corps de la défunte fut déposé sur le sol et M. Chemtov plaça une bougie près de son visage. Alphonsine se chargea de l’habiller avec une de ses robes de printemps préférées et de la maquiller très légèrement. Les motifs floraux turquoise et rose ainsi que le maquillage ne réussirent pas à faire disparaître les traces de souffrance. Zofia avait les traits tirés et la peau cyanosée. Ses taches de rousseur s’étaient estompées. On ne la reconnaissait pratiquement plus. La tradition voulait qu’on recouvre le corps d’une toile blanche mais, pour éviter les questions embarrassantes, Sarah Chemtov s’abstint d’en mettre une. Alphonsine lui demanda la permission de cacher sur elle des

objets que son amie affectionnait particulièrement. Elle réussit à dissimuler sous les plis de son vêtement sa mezouzah ainsi qu'un gobelet en argent qui servait pour le shabbat.

Les hommes des pompes funèbres eurent un mal fou à descendre le cercueil tant l'escalier des domestiques était étroit. Sous le regard peiné d'Alphonsine, ils le cognèrent à plusieurs reprises contre le mur. Une calèche recouverte d'un velours noir attendait au bas de l'immeuble. Lorsque la procession démarra, seuls Alphonsine, Mme Morel, Joseph, choqué par la mort soudaine de sa fiancée, et Julien suivirent le cortège. Sarah et Ruben Chemtov, à leur plus grand désarroi, n'assistèrent pas aux funérailles car c'était beaucoup trop dangereux pour eux. Cachés derrière les volets, ils observèrent le convoi s'éloigner. M. Chemtov récita des prières juives en signe d'adieux et de recueillement.

Sur le trajet, certains soldats allemands se signèrent devant le cercueil. Alphonsine les fusilla du regard. Au terme d'une heure et quart de marche, Zofia arriva à destination. À l'instant où les deux chevaux noirs franchirent l'entrée monumentale du cimetière du Père-Lachaise, Alphonsine faillit s'évanouir. Julien la rattrapa de justesse. Ironie de l'histoire, sa dernière demeure était juste à côté de celle de l'abbé Cadic. Les deux sépultures se trouvaient sous un majestueux chêne centenaire. La pierre tombale du prêtre était entièrement recouverte de mousse et plusieurs bouquets de fleurs fraîches laissaient deviner qu'on ne l'avait pas oublié.

Au moment où le cercueil disparut dans le caveau, il n'y eut aucun *tizdouk hadin*, éloge funèbre. Les proches ne purent pas non plus matérialiser leur douleur en effectuant le rite du vêtement déchiré à hauteur de leur cœur, la *kri'a*. Joseph s'effondra à terre. Alphonsine s'agenouilla à ses côtés et se pencha tout près de lui pour ne pas être entendue :

— Faisons à Zofia une promesse, Joseph. Jurons de lui rendre son identité et de lui refaire un enterrement juif digne de ce nom lorsque la guerre serait finie, lui murmura-t-elle discrètement.

— Le jour où nous serons enfin libres, nous serons là pour rétablir la vérité, ma Zofia. Tu retourneras près des tiens dans ta Pologne natale ! chuchota-t-il à en direction du cercueil.

Les fossoyeurs refermèrent le caveau en silence. La tradition juive voulait également qu'il n'y ait aucune fleur, car il était préférable que l'on donne l'argent des gerbes à la synagogue en mémoire du défunt. En ces temps de traque, il valait mieux se caler sur les pratiques catholiques : des roses et des lys blancs furent déposés sur sa tombe. Le vent dans les branches et le croassement des corbeaux rendirent ce moment encore plus pénible. Le ciel était bas et d'un gris terne qui annonçait la neige. Un médaillon avec la photographie de Zofia incrusté dans la pierre laissait apparaître ses taches de rousseur et ses yeux rieurs. En dessous, on pouvait lire son nom d'emprunt : « Eugénie Lassalle ».

— Elle est si loin de chez elle. La pauvre enfant, sanglota Mme Morel, qui contemplait le visage de la disparue.

Ils firent leurs adieux à la discrète et dévouée Zofia et retournèrent ensemble rue du Cherche-Midi où les attendait le couple Chemtov pour le repas des funérailles. En cette matinée glaciale de décembre, tous les quatre étaient dorénavant liés par un secret qu'ils ne devaient divulguer à personne, car, en ces temps d'occupation nazie, leurs vies à tous en dépendaient.

OceanofPDF.com

13

Hôtel Lutetia, début novembre 1943

Accoudé à la fenêtre de son bureau qui donnait sur la rue de Sèvre, le commandant Johannes Hohenburg était d'une humeur massacrante. Il venait de recevoir une lettre de sa femme Magda qui lui décrivait en détail la vie insupportable qu'elle menait à Berlin depuis que les Américains et les Anglais avaient entamé leur campagne de bombardement sur la ville. Depuis trois semaines, la métropole subissait quotidiennement des raids aériens qui, disait-elle, avaient rendu pratiquement sourd leur fils Stefan. Le jeune garçon de huit ans, complètement terrorisé, passait ses journées dissimulé sous son lit. Gabriella, la domestique, ne pouvait faire autrement que de lui apporter ses repas dans sa cachette si elle voulait qu'il s'alimente.

Au fil des pages, Magda Hohenburg lui expliquait que les quartiers les plus touchés par ces bombardements se situaient à l'ouest et au centre. Le secteur de Charlottenburg où ils résidaient était en plein milieu de cette zone. Par chance, leur immeuble avait été épargné. Les dégâts dans la capitale étaient colossaux et des milliers de civils avaient perdu la vie. Un quart des logements étaient devenus inhabitables. Au grand dam de son épouse, l'église du Souvenir de l'Empereur Guillaume, où ils s'étaient unis, avait été quasiment détruite en une nuit. Malgré tout, le moral des Berlinois n'avait pas fléchi pour autant et il était hors de question de capituler : la population tenait bon.

Magda racontait aussi (avec une fierté non dissimulée) que les défenses de Berlin, ainsi que ses services indispensables comme l'eau et l'électricité marchaient encore. Malheureusement, le bâtiment administratif de la Waffen-SS avait été sérieusement endommagé, provoquant la mort de nombreux fonctionnaires nazis. Johannes enrageait. Aveuglé par son fanatisme, il était plus affecté par le fait que ses ennemis s'en étaient pris à

son ancien quartier général que par la surdité prématurée de son petit garçon.

Cela faisait un peu plus de trois ans à présent qu'il était basé à Paris. Sa femme, qui avait eu pour fâcheuse habitude de débarquer régulièrement à l'improviste, se comportait durant ses séjours en véritable conquérante. Son attitude d'enfant gâtée irritait Johannes en permanence. Il subissait la présence de son épouse comme la cuillère d'huile de foie de morue qu'il était obligé, enfant, d'avaler de force. En septembre, lors de sa dernière visite, excédé, il l'avait sommée de ne plus remettre un pied à Paris. Celle-ci, vexée, s'en était retournée en Allemagne et n'avait plus donné signe de vie jusqu'à ce courrier qu'il tenait maintenant entre ses mains.

Johannes allait mal. Pour la première fois depuis le début de la guerre, les troupes du Troisième Reich déchantaient. Le premier grain de sable avait été introduit en 1942 par un officier britannique, le commandant Montgomery qui, en Afrique du Nord, avait brillamment délogé l'Afrikakorps du maréchal Rommel des territoires qu'elle occupait. Johannes, qui avait difficilement encaissé cette humiliation, avait été de nouveau ébranlé en février 1943 par la défaite de l'armée allemande sur le front de l'Est. Les forces de l'URSS, après six mois d'affrontement acharnés, avaient réussi à repousser les troupes de la Wehrmacht : Stalingrad était sauvée. Enfin, en juillet de la même année, le débarquement de militaires américains, britanniques, français et canadiens sur les côtes siciliennes avait fini par lui faire perdre définitivement le moral.

Du côté des Alliés, l'espoir renaissait : l'armée d'Adolf Hitler n'était finalement pas invincible. Sentant le vent tourner, de plus en plus de Français rejoignaient les rangs des combattants de l'ombre qui, sous les ordres du général de Gaulle, s'organisaient de mieux en mieux. Surmontant leurs divisions politiques, stratégiques et sociales, les résistants de la zone libre et ceux de la zone occupée s'étaient entendus pour unifier leurs actions sur tout le territoire. Ainsi, leurs attentats et leurs sabotages n'étaient plus des actes isolés, mais étaient devenus des opérations minutieusement coordonnées.

Dans ce contexte de tension extrême, à Paris, Johannes croulait sous les

lettres de dénonciation. Avec l'aide de la Gestapo, il procédait à des centaines d'arrestations et faisait exécuter beaucoup d'otages innocents. Il travaillait quinze à dix-huit heures par jour tant et si bien que son QG était devenu sa deuxième maison. Cette guerre le fatiguait et il ressentait de plus en plus de doutes quant à l'issue du conflit. La jeune femme au parfum de violette qu'il croisait régulièrement dans le quartier occupait souvent son esprit. Depuis son bureau, il la voyait souvent faire la queue à la boulangerie d'en face. Il aimait l'observer. Elle était belle. Toutefois, ces derniers temps, il avait remarqué que quelque chose avait changé en elle. Son visage n'était plus aussi éclatant. Son joli sourire et ses deux fossettes avaient disparu. Elle se tenait désormais à l'écart des autres et, il le voyait bien, évitait toutes conversations. Que lui était-il arrivé ?

Sa secrétaire interrompit sa rêverie. Elle lui apportait une pile de dossiers à signer. Au moment où il s'apprêtait à s'installer derrière son bureau, soudain il l'aperçut. Elle était là. Comme chaque jour, elle venait chercher son pain.

— Appelez-moi le sergent Krauss, vite !

L'assistante tourna immédiatement les talons et disparut en un éclair.

— Commandant, vous m'avez demandé ?

— Approchez-vous, sergent. Vous voyez la jeune femme aux cheveux châtain clair ondulés ? Elle est vêtue d'un manteau beige et de bottines marron…

— Oui mon commandant, je la vois. Dois-je l'arrêter ?

— Non ! Suivez-la simplement. Je veux savoir où elle habite et qui elle est. Tâchez d'obtenir ces renseignements. Rompez !

— À vos ordres mon commandant !

En un claquement de talons, le soldat disparut aussitôt. Johannes admira une nouvelle fois la belle inconnue. Il n'avait pas la tête au travail. Midi approchait et il avait faim. Les dossiers pouvaient attendre. Il attrapa son manteau et sa casquette puis passa en trombe devant le bureau de sa secrétaire. Cette dernière, médusée, le regarda s'éloigner. Fait rarissime, il ne lui avait donné aucune consigne. En arrivant sur le trottoir, il tomba nez à nez avec le sergent Krauss qui patientait pour prendre en filature la

« suspecte ». En traversant la rue pour se rendre à La Coupole, sa brasserie préférée, il l'aperçut soudain à l'intérieur de la boutique. Leurs regards se croisèrent et Johannes, décontenancé, la dévisagea intensément. Elle ne se détourna pas et ses yeux verts plongèrent dans les siens. Décidément, elle était vraiment très belle. Une folle pensée parcourut son esprit : et s'il l'abordait ? Il s'arrêta de marcher et continua à la fixer. Lorsqu'elle sortit de la boutique, elle passa volontairement à sa hauteur en le snobant effrontément. Elle portait toujours cet envoûtant parfum de violette. Johannes, intimidé, n'osa finalement pas l'accoster. Il la regarda s'éloigner. Qui était-elle ?

Patience, car il aurait bientôt la réponse.

Encore sous le coup de l'émotion, Alphonsine retrouva la rue du Cherche-Midi avec soulagement. En pénétrant dans le hall de son immeuble, elle alla frapper directement chez Mme Morel. La concierge lui ouvrit rapidement.

— Quelque chose ne va pas, Alphonsine ?

— Mme Morel, je commence sérieusement à me poser des questions.

— À quel propos ?

— Vous vous souvenez de l'officier SS qui m'avait rattrapé il y a quelques mois pour me rendre la monnaie que j'avais oubliée sur le comptoir de la pharmacie ?

— Euh… oui, je me souviens.

— Eh bien, figurez-vous que, depuis, je le recroise régulièrement. Il n'arrête pas de m'observer. Il me fixe sans cesse. D'habitude, je l'ignore, mais allez savoir pourquoi, aujourd'hui, comme une idiote, j'ai soutenu son regard et je l'ai un peu provoqué ! À un moment, j'ai même cru qu'il allait venir me parler ! Que me veut-il à la fin ?

— Ça n'est pas bien compliqué à comprendre, s'esclaffa la concierge. Vous lui plaisez, voilà tout !

— Moi ? Plaire à un Boche ? Il ne manquait plus que ça ! Que dois-je faire ?

— Continuez à faire comme si de rien n'était. Ignorez-le et, surtout, fuyez son regard !

— Vous avez raison, madame Morel, mais c'est plus facile à dire qu'à

faire !

Alphonsine déposa un baiser sur la joue de la concierge et se dirigea vers le grand escalier. Depuis que Zofia était décédée, Mme Chemtov avait insisté pour qu'elle s'installe auprès d'eux dans une des chambres de leur appartement. Alphonsine avait accepté sans broncher, car remonter au sixième sans Zofia lui déchirait le cœur. Une fois de plus, elle préférait fuir plutôt que d'affronter la réalité trop pénible à ses yeux.

Alphonsine, en arrivant dans le vestibule, s'annonça.

— Je suis de retour, Madame, je file en cuisine.

Pas de réponse.

— Madame ?

Ne percevant toujours pas de réaction, elle se dirigea vers le salon. Personne. Soudain, elle entendit des pleurs qui provenaient de la salle de bains. Prudemment, elle s'avança dans le couloir, mais fut stoppée net par un hurlement déchirant. Sans réfléchir, elle lâcha ses maigres commissions qui se répandirent sur le parquet et se précipita vers la pièce d'eau. Sarah Chemtov, assise par terre et appuyée contre la baignoire, fixait à ses pieds des feuilles froissées. Son mari, qui se tenait debout près du lavabo, était lui aussi en larmes.

— C'est affreux ce qu'il se passe ! Affreux ! Comment ont-ils pu ! hurla soudain Sarah Chemtov.

— De quoi parlez-vous, Madame ? demanda Alphonsine en sursautant.

— Les nazis ont parqué les Juifs comme des chiens dans un ghetto à Varsovie et ils les martyrisent depuis des années. Leurs conditions de vie sont épouvantables ! Mon père a écrit ces lignes il y a dix mois. Un homme a déposé le pli anonymement ce matin chez Mme Morel. On ne le connaît pas. Il est reparti sans rien dire.

Sarah Chemtov rassembla toutes les pages et les tendit à Alphonsine. Elle fut d'abord frappée par la calligraphie fragile et maladroite. Elle le fut encore plus lorsqu'elle s'aperçut que la lettre était rédigée en français.

— Tenez, Alphonsine, lisez. C'est monstrueux !

La jeune femme prit délicatement les feuilles des mains tremblantes de sa patronne et s'assit près d'elle. Celle-ci posa sa tête sur son épaule. Ce geste

intime de sa part la mit quelque peu mal à l'aise, mais très vite elle comprit que cette dernière avait besoin de réconfort et de chaleur humaine. Elle entreprit la lecture à voix haute.

Moïse Abergel racontait à sa fille la vie que son épouse et lui-même menaient depuis que les Allemands avaient créé, en octobre 1940 (le jour de la fête du *Yom Kippour*), un ghetto encerclé par de hauts murs de trois mètres dans le centre de Varsovie. Et ce qu'il décrivait était terrifiant.

La peine de mort était prononcée pour tous ceux qui tentaient de s'échapper, de même que pour tous ceux qui les aidaient à fuir. Pris au piège, il était pratiquement impossible d'en sortir, mais lorsque parfois cela arrivait, les représailles étaient terribles. Les SS distribuaient des punitions générales et parfois même leur haine les poussait à effectuer des assassinats collectifs sur les places publiques. Entassés avec quatre autres familles dans leur appartement, ses parents n'avaient d'autre choix que de cohabiter avec des individus qui leur étaient jusqu'alors inconnus. Dès le début de leur enfermement, la faim et les maladies avaient fait des ravages. Pour ajouter à leur malheur, les rats, les poux et les puces étaient à l'origine du typhus qui s'était répandu comme une traînée de poudre. Une des femmes qui occupait leur logement avait été atteinte par la terrible affection et ils avaient été témoins de ses violentes douleurs musculaires et de ses maux de tête atroces. Avant de succomber, une fièvre élevée l'avait fait délirer pendant plusieurs jours. Son père précisait que, finalement, c'était « une chance » pour elle d'avoir rendu son dernier souffle auprès des siens, car parmi les deux hôpitaux que comptait le ghetto, les malades étaient regroupés à trois ou quatre par lits et l'hygiène y était déplorable. Les médecins juifs manquaient cruellement de médicaments et de matériel.

Alphonsine releva la tête et fixa Ruben Chemtov d'un air épouvanté. Celui-ci lui fit signe de continuer.

Les Allemands, afin de faire régner l'ordre au sein de cette ville dans la ville, leur avaient imposé la constitution d'un Conseil juif, le *Judenrat*, dont la fonction était de représenter les Juifs du ghetto face à l'Occupant. M. Abergel expliquait également qu'on les avait aussi obligés à fonder leur propre police. Ces deux exigences n'étaient en réalité qu'une façade

cynique et hypocrite pour forcer les victimes elles-mêmes à faire appliquer les lois antisémites des SS à l'intérieur de leur prison à ciel ouvert.

Une première vague de déportations avait eu lieu de juillet à septembre 1942. Près de trois cent mille innocents avaient été arrêtés. Certains disaient qu'on les envoyait en Allemagne pour travailler dans les usines d'armement, d'autres étaient persuadés qu'on les tuait. Personne n'avait d'information à ce sujet et les spéculations allaient bon train. D'innombrables personnes se suicidaient quotidiennement. Son père (certainement pour rassurer sa fille) précisait qu'il avait aménagé une cachette dans le double fond de leur armoire de chambre et qu'à chaque fois qu'ils entendaient les Allemands dans la cage d'escalier de leur immeuble, ils couraient s'y réfugier. Une fois, ils étaient restés tapis dans cet endroit exigu une journée entière. C'était d'ailleurs ce qui les avait sauvés lors de la deuxième vague d'arrestations qui avait eu lieu en janvier 1943.

Moïse Abergel expliquait également que beaucoup d'enfants avaient perdu leurs parents et qu'un bon nombre d'entre eux, n'ayant plus de toit, erraient dans les rues insalubres du ghetto. Malgré l'aide d'associations de bénévoles, la majorité finissaient par mourir de faim et de froid sur les trottoirs. On les recouvrait alors d'un journal en attendant qu'ils soient ramassés et jetés dans la fosse commune.

Alphonsine, de rage, projeta le courrier au sol. M. Chemtov regroupa les feuilles d'un geste las et vint s'asseoir tout près d'elle. Il reprit lui-même la lecture. Les phrases cruelles et insupportables se succédèrent. Il fallait qu'elle sache. Le monde entier devait savoir.

Comme les Allemands avaient interdit toutes formes d'enseignement, les professeurs et les instituteurs avaient courageusement mis en place des cours clandestins. Mais comment demander à des élèves, précisait M. Abergel, de se concentrer lorsque la famine et la peur vous tenaillent sans répit ? Il expliquait aussi que, régulièrement, dans les rues, les nazis pratiquaient toutes sortes de vexations et de violences gratuites. Ainsi, il n'était pas rare de voir des soldats éclater de rire face à un homme à qui on avait imposé d'exécuter des exercices de gymnastique ridicules ou devant une femme qu'on obligeait à se laver dans le caniveau. Il ajoutait également

que la pire des humiliations et la plus redoutée de toutes était de nettoyer les latrines communes à mains nues. Chaque nuit, des SS passablement ivres pénétraient dans le ghetto pour abattre au hasard des victimes sans défense. Au petit matin, les habitants les retrouvaient sur le trottoir, baignant dans une mare de sang. Le service qui s'occupait de ramasser quotidiennement les cadavres était débordé.

Ruben Chemtov, épuisé, tendit le dernier feuillet à Alphonsine qui poursuivit. Moïse Abergel terminait sa lettre par une note d'espoir et d'optimisme. Sa voix tremblante résonna dans toute la pièce comme une supplique déchirante :

> Nous tâchons, ta mère et moi, de garder le moral. Elle joue du violon dès qu'elle le peut et elle peint avec des couleurs qu'elle fabrique. Ta maman fait preuve d'ingéniosité pour trouver des supports de toute sorte. Elle m'épate ! Nous sortons au théâtre qui, par miracle, continue à fonctionner. Les comédiens sont fantastiques. Nous nous rendons autant que possible chez des amis peintres pour admirer leurs toiles qu'ils ressortent prudemment de leur cachette pour l'occasion. Je me suis mis à écrire un journal pour ne jamais oublier ce que ces brutes nous font subir. Ça m'occupe ! Nous tenons bon et il nous reste encore assez d'argent (j'ai réussi à dissimuler des zlotys dans un lieu sûr) pour trouver un peu de nourriture au marché noir. Nous avons ouï dire qu'à Paris, les Juifs sont eux aussi traqués, mais que les conditions de vie sont plus humaines. Nous espérons que Ruben et toi êtes en bonne santé et en sécurité. Nous vous envoyons mille baisers et pensons fort à vous.

Par prudence, la lettre n'était pas signée. Alphonsine releva la tête : les mots lui manquaient. Que dire en de telles circonstances et face à ce témoignage bouleversant ? Elle connaissait bien les parents de Mme Chemtov car ils étaient venus à de nombreuses reprises rendre visite à leur fille. C'étaient des gens charmants, cultivés et bienveillants. Mme Abergel, un brin excentrique, avait beaucoup d'humour. Elle avait toujours des mots gentils pour Alphonsine et Zofia. Une fois, elle avait offert à chacune un magnifique châle en soie russe aux couleurs

flamboyantes. M. Abergel quant à lui était fou amoureux de sa femme. Il la dévorait à longueur de temps des yeux. C'était un homme bien en chair avec de grandes moustaches. Aux repas de famille, il mettait toujours une ambiance joyeuse et festive. Comment pouvait-on imaginer qu'ils étaient en train de vivre un véritable calvaire ?

— Ils sont en vie Madame, dit Alphonsine, une lueur d'espoir dans la voix.

Sarah Chemtov, prostrée, ne répondit rien. Ruben Chemtov répéta les mots en insistant sur chaque syllabe :

— Tes parents sont vivants ! *Kochanie*.

Subitement, les sirènes se déclenchèrent et les vitres commencèrent à trembler. Des vrombissements assourdissants se firent entendre.

— Vite à l'abri ! hurla M. Chemtov.

Alphonsine se redressa en un éclair. Anesthésiée par le chagrin, sa patronne ne bougea pas d'un millimètre.

— Sarah, lève-toi !

Comme elle ne réagissait toujours pas, Alphonsine et Ruben Chemtov l'empoignèrent de force et la traînèrent dans l'escalier où ils rencontrèrent les occupants de l'immeuble qui eux aussi descendaient au pas de course. Tous se dirigeaient vers un même endroit : la cave. Par habitude, chacun reprit sa place. Faustine vint se réfugier contre Alphonsine. Par chance, le lieu était assez grand pour accueillir tous les résidents. La concierge, à bout de souffle arriva la dernière. Les murs tremblaient dangereusement et la lumière de l'unique ampoule vacillait à chaque secousse. Un couple de jeunes fonctionnaires qui habitaient au cinquième étaient descendus sans prendre le temps de se chausser. Une vieille fille en robe de chambre qui serrait un minuscule chien dans ses bras pleurait à chaudes larmes. Une femme qui tentait de rassurer ses jumeaux terrifiés âgés de cinq ans ne s'était pas aperçue qu'elle saignait du nez. Une adolescente lui offrit son mouchoir. Tous écoutaient attentivement ce qui se passait au-dessus de leur tête. Ils étaient une petite quinzaine à attendre que la pluie de bombes s'arrête enfin et priaient tout bas pour que l'une d'entre elles n'atterrisse pas sur le toit de leur immeuble. Mme Berthaux, la voisine de palier des

Chemtov, s’adressa soudainement à Sarah. Elle haussa le ton pour se faire entendre.

— Votre domestique depuis des mois emprunte le grand escalier. C’est inadmissible !

Alphonsine, surprise, scruta Mme Chemtov, qui ne s’abaissa pas à répondre.

— Alors ? Qu’avez-vous à déclarer ? insista lourdement la mégère.

Sarah Chemtov, sans détourner son regard, pour ne pas voir cette affreuse grosse femme, daigna finalement lui fournir l’explication que sa voisine attendait :

— Madame Berthaux, notre domestique comme vous dites, loge désormais chez nous. Pourquoi voulez-vous qu’elle prenne l’escalier de service qui mène au sixième alors que nous habitons au deuxième ? Ça n’a aucun sens !

— Sa présence m’importune ! Elle est d’une classe sociale inférieure.

— Madame Berthaux, croyez-vous que ce soit le moment ? lança Mme Morel, passablement irritée.

— Oh ! vous la concierge, je ne vous demande pas votre avis. Restez à votre place vous aussi !

Alors qu’Alphonsine s’apprêtait à remettre dans ses cordes la voisine indélicate, elle sentit une main se poser sur son épaule. C’était celle de Sarah Chemtov.

— Madame Berthaux, il y a dans la vie des choses beaucoup plus graves et, avec tout le respect que je vous dois, je vais me permettre de vous donner un conseil : ayez l’élégance de faire preuve de tact.

— Oh ! Mais pour qui elle se prend, cette étrangère !

— Pour personne, croyez-le bien, madame Berthaux, pour personne…

— Mais si, je le vois, vous venez de me toiser !

— Ne renversez pas les rôles Madame, répondit doucement Sarah Chemtov.

Au moment où la voisine voulait renchérir, son mari la stoppa.

— Ça suffit Odette, cesse de te faire remarquer !

— Vous ne payez rien pour attendre, sale youpine ! beugla-t-elle le visage déformé par la haine.

— Taisez-vous, madame Berthaux ! hurla la concierge, vous faites honte à tout le monde !

— Mme Morel a raison, ajouta un ancien combattant qui habitait au quatrième. Ressaisissez-vous. Un peu de dignité s'il vous plaît. Les médisances de cette sorte sont inexcusables et nous n'avons que faire de vos remarques déplacées !

Puis il s'adressa à Sarah Chemtov.

— Sachez, chère Madame, que votre mari et vous-même avez mon entière sympathie.

Tous se rangèrent du côté du militaire à la retraite. Ruben Chemtov, qui n'avait rien dit jusqu'à présent, se leva lentement et, sous le regard ébahi de tous les occupants de la cave, se planta en face de celle qui venait d'insulter son épouse. Il la fixa droit dans les yeux. Tout le monde se demandait ce qu'il allait faire. Il ne parla qu'au bout d'une très longue minute. La grosse femme trop maquillée et qui empestait la cocotte ne savait plus où se mettre.

— Madame Berthaux. Voyez-vous, dans ce bas monde, il existe une multitude de cultures et d'origines. C'est, à mon sens, une très grande richesse et une formidable chance pour l'humanité. Partager, échanger, comprendre, apprendre, s'émerveiller… bref, autant de valeurs qui vous sont visiblement « étrangères ». Mais, j'aimerais toutefois souligner qu'en injuriant ma femme, vous vous êtes insultée vous-même. Vous nous avez magistralement dévoilé votre petitesse d'esprit et vos limites intellectuelles, à peine plus évoluées que celles d'un escargot ! Bien évidemment, inutile de vous préciser que j'ai plus de respect pour ce gastéropode que pour votre personne. À l'avenir, ayez l'obligeance de tenir votre langue, madame Berthaux, cela vous évitera, une nouvelle fois de vous ridiculiser.

— Et toc ! lança Alphonsine.

Faustine, qui affichait un grand sourire de satisfaction, cacha son visage dans son écharpe et se retint d'applaudir à tout rompre. Ruben Chemtov retourna s'asseoir auprès de son épouse aussi calmement qu'il s'était levé. Au passage, il envoya un geste de remerciement à l'ancien combattant.

Monsieur Berthaux, gêné, se fit tout petit, quant à sa femme, elle fulmina en silence jusqu'à la fin du bombardement.

Ils purent enfin sortir de leur refuge au bout de trois quarts d'heure. Une fois encore, leur bâtiment avait été épargné. À partir de ce jour, Mme Berthaux fut mise à l'écart par la totalité des voisins. Même la gardienne ne prenait plus la peine de sonner pour lui donner son courrier en main propre et c'était avec un vif plaisir qu'elle jetait négligemment les lettres sur le paillasson de celle que, dorénavant, elle surnommait « la verrue ».

Alphonsine se remettait difficilement de la perte de Zofia et si Julien ne l'avait pas forcée à sortir, elle serait restée cloîtrée au domicile des Chemtov. Un après-midi, il lui proposa d'assister à la projection du film dramatique du réalisateur Henri-Georges Clouzot, dont le titre évocateur, *Le Corbeau*, faisait beaucoup parler de lui. En effet, en ces temps d'occupation, l'histoire d'une modeste ville de province dont les habitants recevaient des lettres anonymes de dénonciation ne laissait personne insensible.

Julien débarqua avec un bouquet de violettes qui provenait de sa boutique. Il les offrit à Mme Chemtov. Les yeux brillants d'émotion, elle le remercia chaleureusement. Elle huma avec délice ce petit bout de nature qui lui manquait tant. Depuis des années que son mari et elle étaient confinés dans leur appartement, ces fleurs fraîches étaient une agréable bouffée d'oxygène. Au moment où les deux amis allaient sortir sur le palier, Sarah Chemtov glissa discrètement à l'oreille de Julien que la date anniversaire du décès de Zofia approchait et que sa Phonsinette avait le moral au plus bas. Julien comprit le message.

Le cinéma qui projetait le film se trouvait sur les Champs Élysées. Bâti en 1937, ses propriétaires l'avaient baptisé Le Normandie en référence au paquebot du même nom. Malheureusement, depuis l'Occupation, il était réservé en priorité aux Allemands, mais il arrivait que certaines séances soient ouvertes au public français. De style Art déco, l'endroit était somptueux. Alphonsine adorait ce lieu, mais, depuis le début de la guerre, elle s'était abstenue de s'y rendre car la totalité des longs-métrages projetés

étaient produits par la société cinématographique La Continentale. Financée entièrement par des capitaux allemands et créée en 1940 par Joseph Goebbels, l'entreprise avait pour unique but de répandre la propagande nazie. Sans l'insistance de Julien, jamais elle n'y aurait remis les pieds.

Les deux amis s'installèrent confortablement dans de larges fauteuils recouverts de velours rouge. À la diffusion des « Actualités mondiales » en faveur du régime hitlérien, la réaction du public fut sans appel : ricanements narquois, moqueries et slogans progaullistes fusèrent dans tous les sens. La vue d'un soldat allemand distribuant la soupe populaire dans le quartier de Montmartre ou d'un autre, affairé à reconstruire un pont, occasionna un concert de sifflets stridents. Les Français n'étaient pas dupes et, à leur manière, ils le faisaient savoir. La tentative de séduction par l'image des nazis ne prenait pas. Le film de Clouzot était terrifiant. Lorsque le mot « fin » apparut sur l'écran géant, Alphonsine, encore toute retournée, s'adressa à Julien :

— Te rends-tu compte que si tu étais dénoncé, tu aurais de graves ennuis, Julien ? Tu risques la prison !

— Je ne fais de mal à personne ! Qui m'en voudrait ?

— N'importe qui, Julien. Tes voisins, ta boulangère, tes concurrents fleuristes.

— Ne sois pas si anxieuse. Si on avait dû me dénoncer pour mon homosexualité, tu ne crois pas qu'on l'aurait fait depuis longtemps ?

— Oui, tu as sans doute raison… mais j'ai peur, Julien ! Après avoir perdu Zofia, je ne survivrais pas s'il t'arrivait quelque chose !

— Ôte-toi ces idées idiotes de la tête et allons nous détendre devant une boisson chaude avant de rentrer.

Ils s'attablèrent à l'intérieur d'un petit bistrot chaleureux dans une rue perpendiculaire aux Champs-Élysées. Après avoir commandé deux cafés au lait, Julien demanda à Alphonsine des nouvelles de sa famille. Elle lui expliqua que ses parents allaient bien et qu'ils survivaient grâce à leurs poules, leur potager et leur unique vache que sa mère avait réussi à cacher près de l'étang lors d'une descente allemande au cours de laquelle on leur avait pris tous leurs cochons pour nourrir les soldats cantonnés dans les

blockhaus face à l'océan. De temps à autre, Léonie lui expédiait un colis contenant des légumes en conserve, des œufs durs ainsi que des bocaux de confiture. Adrien avait été mobilisé pour le STO, le Service de travail obligatoire, et avait été placé du fait de ses connaissances agricoles dans une grande ferme au nord de Fribourg. Gaston avait immédiatement répondu à l'appel du général de Gaulle. On ne savait pas où il était et surtout s'il était encore en vie. Quant à Simone, maman de deux enfants, elle était revenue vivre à la ferme après le décès prématuré de son mari. Le pauvre homme avait succombé à une crise cardiaque à l'âge de trente-deux ans. Alphonsine, qui n'était jamais retournée en Bretagne depuis leurs fameuses vacances de 1933, avoua à Julien qu'elle regrettait amèrement de ne pas l'avoir fait. Gaston, lui, grâce aux congés payés, était venu deux fois à Paris rendre visite à sa sœur. Julien se souvenait de ce garçon gauche au fort accent breton. Il n'avait rien à voir avec Alphonsine, tant physiquement qu'intellectuellement. Il savait que ce frère mal dégrossi comptait beaucoup pour elle et s'était abstenu de faire la moindre remarque désobligeante.

— Je vais te faire un aveu, Julien. Lorsque Gaston venait en vacances ici à Paris, j'avais honte de lui… aujourd'hui, il me manque terriblement. Malgré des abords rudes, c'est un homme sensible et fidèle à ses valeurs. Il est très courageux.

— Oui, j'imagine ma Phonsinette. Partir rejoindre le Général, ce n'est pas rien ! Tu dois être fière de lui, lui dit-il en l'embrassant affectueusement sur la joue.

— Bon, assez parlé de moi maintenant ! Et toi alors ? Pas d'amoureux en ce moment ?

Julien, ravi de répondre à cette question, lui dit qu'il venait de rencontrer un artiste peintre d'origine russe. Il était beau comme un dieu. Il résidait en France depuis dix ans et vivait de la vente de ses dessins. Julien avait les yeux qui brillaient. Alphonsine l'avait rarement vu dans cet état.

Ils ressortirent du café vers 20 heures et se séparèrent à mi-parcours. En arrivant dans le hall de son immeuble, Mme Morel, qui attendait Alphonsine depuis un bon moment, se précipita vers elle.

— Enfin, vous voilà ! lui dit-elle nerveusement.

Alphonsine, inquiète, n’eut pas le temps de répondre.

— Un soldat allemand est venu tout à l’heure et il m’a posé plein de questions vous concernant !

— De quoi avait-il l’air ?

— Un petit gros frisé.

— Non, ce n’est pas l’officier de la pharmacie. Que lui avez-vous dit ?

— Le strict minimum. Il n’a pas insisté, vous me connaissez, quand je décide de ne pas être aimable ! Il ne semblait pas bien méchant en tout cas. Peut-être est-ce un autre admirateur. Vous faites des ravages Alphonsine ! plaisanta la concierge pour dédramatiser.

— Madame Morel ! Ça n’est pas drôle !

— Tranquillisez-vous. S’il revient, je vous le ferai savoir.

— D’accord, mais soyons discrètes, je ne veux pas que M. et Mme Chemtov soient au courant. Inutile de les angoisser. Ils sont déjà assez sur le qui-vive comme ça.

— Vous avez raison. Bonne soirée ma belle.

— À vous aussi, madame Morel. Et merci de m’avoir prévenue.

Mme Chemtov, qui attendait impatiemment le retour de sa protégée, la somma de lui raconter au plus vite le film. Pendant le souper, M. Chemtov, qui avait écouté attentivement, fit le récit d’un livre passionnant qu’il venait de terminer. Il leur expliqua qu’en général, les auteurs de lettres anonymes étaient des gens discrets et que c’était une façon pour eux d’exprimer ce qu’ils ne pouvaient dire oralement. Le plus souvent, il s’agissait de personne déçue ou envieuse qui faisait partie de l’entourage de la victime. Cela pouvait être un ami, un membre de la famille, un voisin ou encore un collègue. Ces individus avaient tous un point en commun : ils se délectaient à l’idée de vous savoir malheureux et inquiet.

Mme Chemtov se forçait à vivre « normalement », mais on voyait bien qu’elle était en permanence angoissée. Son mari, plus introverti, ne laissait rien transparaître. Il ne s’épanchait jamais et il ne s’emportait plus comme au début. Il faisait de son mieux pour rester positif. Le couple s’accrochait désespérément à la rumeur que bientôt les Alliés allaient enfin arriver en France pour les délivrer.

Ne venaient-ils pas de débarquer avec succès sur le sol italien ?

OceanofPDF.com

14

Quartier général du commandant Hohenburg

— Mon commandant, j’ai les informations que vous m’avez demandées concernant la femme de la boulangerie.

Assis à son bureau impeccablement rangé, devant un copieux petit déjeuner, Johannes était pressé d’entendre ce que le sergent Krauss avait appris.

— Je vous écoute. Faites vite !

— Il s’agit d’une dénommée Alphonsine Kergoat. Elle est née en mars 1907 dans un village breton du « morbhuhan », prononça-t-il maladroitement. C’est une fille de paysans pauvres. Elle habite tout près d’ici rue du Cherche-Midi. C’est une domestique qui travaille chez Henri et Jeanne Dedicourt, un couple de Parisiens aisés.

— Une fermière et une domestique ! Qui l’aurait cru ! murmura Johannes.

— J’ai eu toutes ces informations à l’état civil et en téléphonant à la mairie du bourg, car la concierge est une femme acariâtre qui ne m’a pratiquement rien dit. Que dois-je faire maintenant, mon commandant ?

— Rien. Rompez, sergent ! Euh… si, prenez quelques photos d’elle et rapportez-les-moi.

Le subalterne, vexé que son supérieur ne le félicite pas plus que ça, lui tendit ses notes et s’éclipsa en claquant des talons. Johannes se leva et se dirigea vers la fenêtre pour observer les passants. En cette fin novembre, les Parisiens étaient emmitouflés dans leurs manteaux en raison des températures qui, par malchance, étaient bien en dessous des normales saisonnières. L’hiver s’annonçait glacial.

Depuis qu’il avait croisé le regard d’Alphonsine, il ne pensait plus qu’à elle. Cette inconnue, bien malgré elle, l’avait envoûté. Il calcula rapidement son âge : trente-six ans. Elle en paraissait dix de moins. Décidément, il allait de surprise en surprise. Qui pouvait imaginer un seul instant que cette

jeune femme si élégante et si distinguée soit une fille de ferme et, plus encore, une boniche ? Il convoqua sa secrétaire et lui confia la mission de se rendre sur-le-champ chez un fleuriste pour faire expédier un bouquet au nom et à l'adresse qu'il lui indiqua.

— Vous ajouterez ce mot, lui dit-il, un peu gêné, en lui tendant une petite enveloppe.

Celle-ci, trop heureuse d'aller se dégourdir les jambes, considéra l'ordre comme une récréation. Elle revint trente minutes plus tard toute contente d'elle. Elle avait choisi les plus belles fleurs de la boutique : un mélange de pivoines mauves, des roses blanches et d'iris violets. Le vendeur lui avait assuré que le bouquet serait livré dans le quart d'heure.

Au moment même où la magnifique gerbe atterrit dans les mains de la concierge, Alphonsine se trouvait à la banque pour retirer de l'argent sur le compte de M. et Mme Dedicourt. Privés de sorties, ses patrons, qui lui faisaient entièrement confiance, lui avaient donné la procuration. Avec la complicité du directeur de la succursale, ils avaient fait changer leurs noms pour ne pas être démasqués. Alphonsine préleva ce dont elle avait besoin pour les courses de la semaine et les petits extra. Et justement, aujourd'hui, elle avait une emplette à faire au Bon Marché. Sarah Chemtov n'avait plus de crème de nuit ni de parfum. En sortant de l'établissement bancaire, habituée désormais à croiser l'officier SS, elle scruta les environs. Elle remonta au maximum le col en fourrure de son manteau de laine et pressa le pas. Le grand magasin était, comme à l'accoutumée, envahi par les Allemands. Elle dut jouer des coudes pour accéder au stand qui l'intéressait. La vendeuse, qui la connaissait bien, la fit passer avant tous les soldats et n'eut que faire de leurs cris d'indignation.

— Aujourd'hui, Madeleine, il me faut un flacon de *L'Heure bleue* de Guerlain ainsi que la crème hydratante de nuit Lancôme.

Madeleine dénicha les articles rapidement et, d'un geste vif, prit Alphonsine par le bras.

— Viens, je t'accompagne à la caisse. Je n'en peux plus de ces Boches ! Il est à peine 10 heures du matin et ils m'ont déjà usée !

— Ma pauvre, je te comprends ! Surtout qu'ils ne sont pas fins, ces

nigauds !

— Ma cheffe de rayon veut que j'apprenne l'allemand « pour servir au mieux ces messieurs ». Te rends-tu compte ? On croit rêver ! Je suis sûre que c'est une collabo, cette garce !

— Il y a des Français qui ne manquent pas d'air ! J'ai honte pour eux.

— Comme tu dis, Alphonsine… On verra quand la guerre sera finie, ils feront moins les malins, ces andouilles ! gloussa Madeleine. Bon, je dois te laisser maintenant. À bientôt !

Madeleine se faufila comme une anguille parmi les uniformes et disparut dans les rayons bondés.

« *L'Heure bleue, L'Heure bleue, L'Heure bleue*… », sur le chemin du retour, ces deux mots dansaient dans sa tête comme le refrain d'un air à la mode. Elle se souvint de la première fois qu'elle avait humé ce parfum. C'était dans le vestibule des Chemtov, lorsque sa patronne était venue les accueillir, l'abbé Cadic et elle. Sarah Chemtov adorait cette fragrance. Elle était fidèle à ces notes d'iris poudré, de violettes, de vanille et de musc sensuelles et gourmandes depuis plus de trente ans. Un après-midi de printemps, Mme Chemtov lui avait expliqué que Jacques Guerlain avait créé cette senteur en s'inspirant d'une fin de journée où la lumière s'était transformée en crépuscule et le ciel, teinté d'un bleu profond. Le flacon, très Art nouveau, dessiné par la maison Baccarat, était un chef-d'œuvre à lui tout seul. Il évoquait les épaules délicates d'une femme et son étonnant bouchon orné d'un cœur renversé était une véritable sculpture miniature. Le luxe à la française : c'était tout ce qu'Alphonsine adorait. Elle repensa avec nostalgie à cette période d'insouciance. Zofia était encore en vie et le couple Chemtov, libre comme l'air : bref, tous étaient heureux.

Mme Morel, qui la guettait, l'appela énergiquement sitôt qu'elle eut passé la porte cochère.

— Alphonsine, vite, entrez ! dit cette dernière en la poussant littéralement dans sa loge. On a livré ça il y a une demi-heure. C'est pour vous !

— Pour *moi* ?

— Il y a une petite carte à l'intérieur du bouquet, regardez !

Alphonsine s'empara de l'enveloppe et la décacheta nerveusement.

Perplexe, elle lut le billet à haute voix :

— « À bientôt belle inconnue. Au plaisir de vous revoir… » Le mot n'est pas signé, c'est étrange ! L'écriture est très soignée en tout cas. Vous croyez que cela a un lien avec le soldat qui est venu chercher des informations sur moi ?

— C'est très probable, répondit Mme Morel, songeuse… J'y pense, sans doute a-t-il été envoyé par l'officier de la pharmacie ?

Alphonsine fit un pas en arrière.

— Si c'est ça, jetez ces fleurs au vide-ordures. En aucun cas je ne les accepterai !

Mme Morel, qui n'aimait pas gâcher, expédia à regret la gerbe à la poubelle. Les deux femmes s'accordèrent pour n'en parler à personne. Il ne fallait surtout pas que cela parvienne aux oreilles de M. et Mme Chemtov, car il était inutile de leur causer de l'inquiétude supplémentaire. Elle prit donc sur elle et remonta à l'appartement comme si de rien n'était. Elle alla retrouver Mme Chemtov qui lisait au salon pour lui remettre ses articles.

— Merci Alphonsine. Vous êtes un ange. Ah ! *L'Heure bleue*, un peu d'évasion olfactive ! s'exclama-t-elle. Tenez, ceci est arrivé pour vous ce matin, ajouta-t-elle en désignant une enveloppe posée sur la table basse.

— Merci Madame. Si vous avez besoin de moi, je suis en cuisine.

C'était une lettre d'Alice. Zofia et elle n'avaient jamais coupé les ponts avec leur chère collègue bretonne. Au début, elles s'écrivaient deux à trois fois par an, mais depuis qu'Alphonsine lui avait appris le décès de Zofia, Alice, afin de la soutenir moralement, avait doublé sa correspondance. Hélas, la missive qu'elle tenait entre ses mains annonçait que la villa qu'ils avaient louée face à la mer avait été bombardée. Il n'en restait rien. Le cœur d'Alphonsine se déchira à l'idée que cette magnifique bâtisse était devenue un tas de ruines parce qu'à ses yeux, c'était bien plus qu'une maison. La demeure était synonyme de jours heureux et de liberté, mais, surtout, de son grand retour en Bretagne après des années d'absence. Elle décida de ne rien dire à ses patrons car ces derniers lui avaient promis qu'en souvenir de Zofia, ils y séjourneraient de nouveau après la guerre. Mieux valait leur épargner cette triste nouvelle. Alice lui écrivait qu'elle allait bien, mais que

la destruction de la villa la privait de son emploi de domestique si bien qu'ils survivaient difficilement avec le maigre salaire de son époux. Alice lui expliquait également qu'elle se faisait du souci pour ses enfants. L'aîné avait été fait prisonnier et se trouvait dans un camp de travail en Allemagne et sa benjamine, depuis le rationnement, tombait très souvent malade. Pour conjurer le sort, Alice racontait qu'elle se rendait régulièrement en pèlerinage à la basilique de Sainte-Anne-d'Auray bien connue de tous les Bretons pour gravir avec ferveur les marches, *scala sancta*, à genoux afin d'implorer les faveurs de la sainte.

Alphonsine replia la lettre puis, désabusée, la rangea dans un tiroir.

Bien résolue à ne pas se laisser aller, elle enfila son tablier et s'attaqua à la préparation du déjeuner pour occuper ses mains et son esprit. Il ne fallait surtout pas craquer. Elle épluca pour la énième fois des topinambours et des rutabagas qu'elle fit mijoter dans une sauce légèrement alcoolisée. Chaque jour, elle déployait des trésors de créativité culinaire pour essayer d'améliorer l'ordinaire.

La semaine qui suivit, ayant trop peur de rencontrer l'officier SS, elle ne mit pratiquement pas le nez dehors. Sarah Chemtov commençait à se poser des questions. Rester enfermée ne lui ressemblait pas. Un matin, Mme Morel lui apporta (en même temps que le courrier pour que cela passe inaperçu) un petit paquet que l'on venait de livrer. À l'intérieur, elle découvrit un flacon de parfum. C'était le fameux *N° 5* de Chanel. Le présent était accompagné d'un message : « Vous avez disparu… vous portez-vous bien belle inconnue ? » Mais qui pouvait bien lui envoyer de tels cadeaux ? Probablement un homme aux goûts très sûrs et qui avait les moyens. Il fallait qu'elle en parle à Julien au plus vite, aussi, elle lui donna rendez-vous à la brasserie où travaillait Briac le lendemain vers 19 heures. Le serveur, toujours fidèle au poste, fut heureux de les revoir. Depuis peu, il était passé chef de rang. Cette promotion tombait à point nommé car il allait être papa pour la troisième fois. Lorsqu'ils furent seuls, Alphonsine expliqua nerveusement à Julien qu'elle avait un admirateur un peu pressant et qu'elle soupçonnait qu'il soit allemand. Julien écouta avec attention les préoccupations de sa meilleure amie.

— Que dois-je faire ? lui demanda-t-elle, perdue.

— Rien, absolument rien ! Tu feins l'ignorance.

— Mais cet inconnu va me relancer, c'est certain, gémit-elle.

— D'après ce que tu m'as précisé, je mettrai ma main à couper qu'il s'agit de ton officier, affirma Julien sans détour. Continue à vivre normalement. Fais comme si de rien n'était et il finira bien par se lasser.

— Si je n'habitais pas chez M. et Mme Chemtov, je me ferais un plaisir de l'envoyer balader, ce nuisible.

— Tenez, c'est la maison qui paye ! dit joyeusement Briac en leur apportant une coupelle remplie de saucisson.

— C'est adorable ! s'exclama Alphonsine. Quel luxe ! Cela fait une éternité que je n'en ai pas mangé.

— Régalez-vous mes amis ! J'ai soutiré quelques tranches à ces salopards de Boches, dit-il en désignant une tablée d'officiers. Ils s'empiffrent comme des porcs. On ne peut pas dire que ce soit le rationnement pour tout le monde !

— Merveilleux ! Merci infiniment Briac. Je meurs de faim, s'enthousiasma Julien.

Soudain, elle le vit. Il était là, il faisait partie du groupe. Il la contemplait. Contrairement à ses collègues qui engloutissaient des assiettes de charcuterie et des pintes de bière, lui était devant une salade de pommes de terre et un verre de limonade. Il se taisait. Tous parlaient fort et riaient à gorge déployée. Sauf lui.

— Mon Dieu, Julien, il est en face de nous !

— C'est lequel ?

Elle lui fit une description détaillée et attira son attention sur le grain de beauté qu'il avait au coin de sa lèvre supérieure. Julien l'identifia sur-le-champ. Afin de calmer les ardeurs du militaire, il proposa à Alphonsine un stratagème. Le meilleur moyen de se délivrer de cet encombrant soupirant était de lui faire croire qu'ils étaient fiancés. Julien prit aussitôt dans ses bras Alphonsine et l'embrassa passionnément. Le manège des amoureux transis dura un bon quart d'heure. Briac, affairé à servir ces messieurs, n'en revint pas.

— Alors là, les enfants, il va falloir que vous m’expliquiez ! T’as viré ta cuti, Juju ? interrogea Briac lorsqu’il revint débarrasser leur table. Remarque, je te comprends, notre Alphonsine est tellement belle !

Julien, qui habituellement aurait pris la plaisanterie à la légère, lui donna des éclaircissements sur un ton sérieux. Briac, comprenant instantanément que la situation dans laquelle se trouvait son amie était délicate, les mit en garde en les informant que l’officier en question n’était pas n’importe qui. Il venait souvent déjeuner à la brasserie. Il ne buvait jamais d’alcool et ne mangeait jamais de viande. Il était froid et distant avec tout le personnel. Il avait une haute estime de lui-même et ne laissait jamais de pourboire. Parfois, il lui arrivait même de prendre un café en compagnie de certains individus de la Gestapo. Ses bureaux étaient situés juste en face, au Lutetia, et, d’après ce qu’avait saisi Briac, c’était le commandant en chef du service de renseignement de la capitale. Alphonsine frémit. Julien eut un léger mouvement de recul et lâcha d’un geste discret la main de sa « fiancée ». Mieux valait ne pas en rajouter. D’autant que l’homme continuait à les observer avec insistance. Ils prirent congé de Briac et sortirent en essayant d’être le plus naturels possible. Malgré un vent froid et sec, Alphonsine n’eut pas envie de rentrer immédiatement à l’appartement. Elle avait besoin de se remettre les idées en place. Julien lui proposa de marcher jusqu’au ravissant square Boucicaut qui se trouvait à cinq minutes à pied. Ils avaient une petite heure devant eux avant le couvre-feu. Le jardin leur offrit un abri temporaire. Avec ses essences de pins et de palmiers washingtonia, ce lieu rappelait un peu à Alphonsine sa chère Bretagne. Ils firent tranquillement le tour du square puis s’assirent sur un banc. Julien la rassura et lui promit qu’il continuerait à jouer les amoureux transis afin d’éloigner l’indésirable. Un policier municipal vint les déloger cinq minutes avant la fermeture du parc. Julien sentait bien que son amie était sur le qui-vive. Il lui proposa de la raccompagner, mais elle refusa. Elle ne voulait pas qu’il reste dehors après le couvre-feu. Leurs chemins se séparèrent à l’angle de la rue de Sèvres et de la rue Velpeau. Alphonsine pressa le pas. Quelques derniers passants s’activaient eux aussi pour regagner leur domicile. Alors qu’elle remontait la rue Saint-Placide, elle entendit un claquement de bottes

régulier derrière elle. Elle accéléra. Le bruit des bottes se rapprocha. Elle commença à paniquer intérieurement. Son cœur battait à tout rompre. L'air froid qui pénétrait dans sa gorge la fit tousser. Elle n'osa pas se retourner. Le trajet pour rentrer chez elle lui parut soudain interminable. Elle avait l'impression que ses tempes allaient exploser d'une seconde à l'autre. Tout à coup, un point de côté lui déchira le haut du ventre. Contrainte et forcée, elle dut ralentir sa cadence. Elle remarqua avec effroi que les pas derrière elle ralentissaient eux aussi. Nul doute : on la suivait. Elle regretta amèrement de ne pas avoir accepté la proposition de Julien. Après tout, il aurait pu rester dormir dans son ancienne chambre du sixième étage.

— Vous avez aimé mes fleurs ?

À entendre ces mots, sa tête se mit à tourner. C'était bien lui, le SS qui l'épiait depuis des semaines. Elle eut de plus en plus de mal à respirer. Paralysée par la peur, elle s'arrêta et s'appuya dans l'angle d'une porte cochère. L'officier au grain de beauté s'avança vers elle. Trop près.

— Vous avez un problème, Mademoiselle ?

Surtout ne pas le braquer, se dit-elle. Il lui fallait habilement esquiver la conversation de manière détachée et naturelle.

— Tout va bien, j'ai besoin de reprendre mon souffle.

— Voulez-vous que je vous raccompagne jusqu'à votre domicile Alphonsine ?

Son sang ne fit qu'un tour. Il connaissait son prénom. Il avait mené son enquête. Le soldat qui avait demandé des renseignements à Mme Morel deux jours auparavant devait certainement être sous ses ordres. Tout s'expliquait à présent.

— Non, je vous remercie. Je souhaite me débrouiller seule, lui souffla-t-elle en espérant qu'il la laisse tranquille.

Mais, nullement découragé, il insista.

— Avez-vous aimé mon bouquet ?

Son regard était troublant. Son sourire, effrayant. Comment se débarrasser de lui sans le vexer ?

— Vous ne portez pas mon parfum ? Vous n'appréciez pas Chanel, Mademoiselle ?

Non seulement il l'importunait, mais en plus elle devait se justifier !

— Votre français est impeccable, se surprit-elle à lui dire d'un ton acide.

L'officier, croyant qu'il y avait une ouverture, lui expliqua que, depuis trois ans qu'il était à Paris, il avait eu largement le temps d'apprendre la langue de Molière.

— Appuyez-vous sur mon bras, Alphonsine, lui dit-il familièrement.

Cette fois-ci, c'en était trop. Le naturel effronté de la jeune femme refit surface.

— Nous ne nous connaissons pas, Monsieur ! Vous n'avez pas à m'appeler par mon prénom. Et puis d'abord, qui vous a renseigné sur mon identité ?

— Peu importe, *ma* chère mademoiselle, d'habitude, c'est moi qui pose les questions ! lui répondit-il, piqué au vif.

— Je ne suis pas *votre* chère mademoiselle. J'ai un fiancé, laissez-moi tranquille !

— Il n'est pas interdit de s'amuser un peu ! se moqua-t-il. Votre bien-aimé n'en saura rien… Et puis, êtes-vous sûre que cet homosexuel répugnant est vraiment votre amoureux ?

Alphonsine sentit ses jambes se dérober sous elle en comprenant que le SS avait fait bien plus que mener une enquête : il l'avait espionnée, elle et son entourage. Un sentiment de panique la terrassa. Était-il au courant pour les Chemtov ?

— Que me voulez-vous ?

— Je vous l'ai dit, m'amuser ! Ne soyez pas si naïve, mademoiselle Alphonsine… Je m'appelle Johannes et je vous trouve très belle. Je vous vois tous les jours depuis la fenêtre de mes quartiers, vous savez. Vous êtes sophistiquée, vous ne ressemblez pas à une domestique, lâcha-t-il, sans aucun tact.

— Eh bien justement, laissez-moi partir, ne mélangeons pas les torchons et les serviettes !

— Les torchons et les serviettes, répéta-t-il, incrédule.

— Nous ne faisons pas partie du même monde au sens propre comme au sens figuré ! reformula Alphonsine.

— *Natürlich*, *ich verstehe*, naturellement, je comprends. Vous me

considérez donc comme un torchon ! Sachez que je n'ai pas pour habitude de me faire insulter, Mademoiselle.

Il se rapprocha encore plus près d'elle. Désormais, leurs corps se touchaient.

— Vous n'êtes qu'une boniche, c'est vous le torchon, lui déclara-t-il d'un air mauvais.

— Pensez ce que vous voulez, ça m'est bien égal. Maintenant, écartez-vous.

— Une femme qui me donne des ordres, voyez-vous ça ! Vous sentez toujours cette délicieuse odeur de violette. Quel est votre parfum, Mademoiselle ?

Alphonsine commença sérieusement à désespérer. Elle ne savait plus comment faire pour se débarrasser de ce gradé encombrant.

— Vous m'importunez, Monsieur ! Votre mère ne vous a-t-elle pas inculqué les bonnes manières ?

L'officier blêmit. Alphonsine se rendit compte qu'elle avait lâché la phrase de trop. Soudain, elle repéra son alliance.

— Pensez à votre épouse. Que dirait-elle si elle vous voyait en ce moment ?

Il ne répondit rien et devint écarlate. Il l'empoigna par ses avant-bras et se pencha pour l'embrasser. D'instinct, elle se dégagea et le gifla.

— *Schlampe*, sale petite garce ! hurla-t-il en la poussant vivement à l'intérieur de la cour de l'immeuble déserte.

Il la bouscula de nouveau, mais d'une manière encore plus brutale. Déséquilibrée, elle s'affala sur le sol gelé et perdit une de ses chaussures. Il l'entraîna de force à l'écart dans un renfoncement sombre. Elle se mit à appeler à l'aide en priant pour que les occupants du bâtiment l'entendent. Il l'en empêcha et, sans comprendre vraiment ce qui lui arrivait, elle se retrouva derrière les poubelles, un mouchoir coincé dans la bouche. Un goût d'après-rasage au vétiver écœurant lui donna la nausée. L'endroit dans lequel ils se trouvaient était glauque et inhospitalier. Elle retenta une nouvelle fois de crier de toutes ses forces, mais cela ne servit à rien car ses hurlements étaient étouffés par l'étoffe. Elle était en nage et ses cheveux qui

venaient de se détacher masquaient une partie de son champ de vision. En un geste maîtrisé, l'officier nazi lui attrapa les poignets, la redressa et la plaqua contre le mur. Un son sec de tissu déchiré résonna au plus profond d'elle-même. Il était en train de lacérer sa jupe et cherchait à arracher sa culotte. Elle sentait ses mains chaudes qui essayaient maladroitement de se frayer un chemin entre ses cuisses. Elle comprit alors, terrifiée, que quelque chose de grave allait se passer et qu'elle ne pourrait pas y échapper. Elle réussit à dégager son bras droit et s'agrippa à une des poches de son uniforme pour tenter de se libérer. Une enveloppe tomba à terre. L'officier ne remarqua rien. Obnubilé par ce qu'il voulait d'elle, il s'était transformé en une bête sauvage en rut et baragouinait des mots incompréhensibles en langue allemande. À force de tirer sur le revers de la poche, la main d'Alphonsine ripa violemment et s'accrocha à son insigne de commandant. Plus elle se débattait, plus il prenait plaisir à resserrer son étreinte. Tout à coup, il l'empoigna avec encore plus de brutalité et elle ressentit une douleur atroce au niveau de son entrejambe.

Elle perdit connaissance.

Au moment où elle se réveilla, le SS avait disparu. À demi consciente, elle resta allongée sur le sol dur et crasseux. Depuis combien de temps gisait-elle là ? Elle ne le savait pas. Elle n'avait plus aucun repère. Le froid glacial et mordant l'aida à ne pas s'évanouir une nouvelle fois. Elle se mit à trembler. Elle tenta d'ouvrir ses paupières, mais une force invisible l'en empêcha. Alors, elle écouta les sons. Un bruit métallique régulier capta son attention. C'était le couvercle d'une poubelle qui claquait au vent. Les pleurs d'un enfant, qui provenaient d'un appartement voisin, se firent entendre. Un chat à la recherche de reste de nourriture vint lui renifler les cheveux. Elle sursauta. Celui-ci détala en un miaulement lugubre et continu. Elle fit une nouvelle tentative pour ouvrir les yeux. Cette fois-ci, elle réussit, mais eut beaucoup de difficultés à distinguer son environnement. Tout était flou. Elle se redressa tant bien que mal et s'adossa au mur qui était près d'elle. Ses omoplates lui faisaient mal. Soudain, elle fut prise d'un vertige et un violent spasme la secoua. Elle eut juste le temps d'incliner son visage sur le côté et d'ôter le mouchoir qu'elle avait encore dans la bouche

pour vomir les tranches de saucisson qui, peu de temps avant, avaient été une bénédiction. Son corps courbaturé la faisait atrocement souffrir. Une sensation de brûlure ardente au niveau de son bas-ventre laissait deviner ce qu'elle venait de subir. Désespérément seule, au fond de cette cour sinistre, elle se mit à observer le ciel étoilé. Son inconscient fit remonter en elle le souvenir de ce jour de marché à Vannes où son père, ivre et furieux, l'avait humiliée en public. Comme naguère, il lui fallait encaisser sans broncher et ravaler sa fierté.

L'endroit sentait mauvais. Glacée jusqu'aux os et complètement désorientée, elle se ressaisit : elle devait rentrer chez les Chemtov le plus dignement possible. En était-elle capable ? Lorsqu'à l'âge de dix ans, on traîne une carriole trop lourde, le ventre vide en plein hiver dans une rue sombre et inhospitalière, on est en mesure, à l'âge adulte, de surmonter n'importe quoi, ou presque. Au prix d'un effort surhumain, elle réussit à se mettre debout. Elle récupéra son sac dont le contenu s'était éparpillé tout autour d'elle et le soulier qu'elle avait perdu. Les coupures sanguinolentes qu'elle avait sur une de ses voûtes plantaires l'empêchèrent de se rechausser. Elle aperçut l'enveloppe qui était tombée de la poche de son agresseur pendant la lutte. Elle la ramassa. Du sang s'échappait de sa main droite. En ouvrant son poing encore fermé, elle constata, horrifiée, que l'insigne de l'officier s'était incrusté profondément dans sa chair. D'un geste rageur, elle tira dessus puis le cacha avec le mouchoir et l'enveloppe au fond de son sac. Sa paume commençait à enfler et à bleuir. La douleur était insupportable. Avant de ressortir, elle marqua un temps d'arrêt. Elle se retourna pour observer le misérable lieu où elle venait de perdre sa dignité. Péniblement et en silence, elle parcourut les cent derniers mètres qu'il lui restait à faire pour arriver jusque chez elle pieds nus. En état de choc, elle poussa la lourde porte cochère et pénétra dans le hall. Sa vision se brouilla puis, d'un seul coup, plus rien.

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, elle était allongée sur son lit. Mme Chemtov, en pleurs, lui nettoyait délicatement le visage à l'eau de rose et la concierge, en prenant mille précautions, lui ôtait ses vêtements déchirés et souillés.

Quant à M. Chemtov, elle l’entendait au loin qui accueillait le docteur appelé en urgence.

Le diagnostic du médecin fut sans appel : viol. Le mot tomba comme un couperet bien aiguisé. Alphonsine éprouva aussitôt une honte et un désespoir indescriptibles. Elle ne se sentait plus en vie, comme si on l’avait dépossédée de son être. Une immense culpabilité la traversa. Malgré les questions que lui posèrent Mme Chemtov et la concierge pour comprendre ce qui s’était passé, elle refusa de parler. Le docteur, avant de partir, lui donna un sédatif et confia à Mme Chemtov un certificat médical qui attestait les violences dont elle avait été victime. Il précisa que c’était une preuve à fournir aux gendarmes lorsque celle-ci porterait plainte. Son rapport était glaçant : traces d’ecchymoses et de griffures profondes au niveau des bras, des cuisses, du visage et des pieds. Érosions cutanées et marques de strangulation. À l’examen gynécologique, il était noté : nombreuses lésions traumatiques.

M. Chemtov raccompagna le médecin qui, sur le pas de la porte, l’avertit : la plupart des femmes victimes de viol ne s’en remettaient jamais. Certaines tombaient en grave dépression, d’autres se suicidaient. Il recommanda donc à Ruben Chemtov d’être attentif à l’état de leur protégée et, dans la mesure du possible, d’éviter qu’elle reste seule. À la moindre alerte, il ne fallait surtout pas qu’il hésite à le rappeler. Il lui avait prescrit des tranquillisants pour l’empêcher de faire une quelconque bêtise.

Mme Chemtov, aidée de la gardienne, désinfecta soigneusement toutes les plaies puis donna à Alphonsine un bain chaud aux huiles essentielles d’amande douce. Entre-temps, la concierge changea les draps du lit tachés de sang et de la crasse de l’asphalte. L’eau pure et le savon à la lavande n’apaisèrent pas les souffrances et la honte. Lorsque Sarah Chemtov sécha le corps meurtri de la pauvre Alphonsine, elle ne put s’empêcher de jurer en yiddish. En la ramenant dans sa chambre, les deux femmes la forcèrent à boire quelques gorgées de bouillon puis elles la laissèrent se reposer. Le couple, révolté et impuissant, était désemparé. Que pouvaient-ils faire d’autre ? Mme Morel leur assura de son soutien et leur proposa de se charger des courses en attendant qu’Alphonsine se remette de ce tragique

épisode. M. Chemtov s'y opposa, car elle avait assez à faire comme ça. Ils se débrouilleraient. La gardienne leur interdit formellement de sortir. C'était non négociable. Très touchée par la bonté et l'empathie de cette âme charitable, Sarah Chemtov prit affectueusement la concierge dans ses bras. Dans leur infortune, ils avaient une chance infinie d'avoir auprès d'eux une personne aussi bienveillante. Le couple ne ferma pas l'œil de la nuit et veilla la malheureuse jusqu'au petit matin.

Alphonsine se réveilla vers 15 heures le lendemain. La première chose qu'elle vit fut Sarah Chemtov à son chevet. Aucun son ne sortit de sa bouche. Aucune plainte. Aucune colère. Rien. Les questions répétées de Sarah Chemtov pour savoir ce qui lui était arrivé demeurèrent sans réponse. Personne, excepté Julien, ne devait connaître l'identité de son agresseur. Le regard vide, Alphonsine encaissait seule l'acte odieux et bestial d'un homme qui, l'espace d'un instant, était devenu incontrôlable.

Désormais, elle devrait vivre avec ce secret jusqu'à la fin de sa vie.

OceanofPDF.com

15

Printemps 1944

La chambre de Zofia était restée en l'état depuis son décès. Ni Alphonsine ni Sarah Chemtov n'avait eu le courage d'y revenir. Le lit défait laissait encore apparaître des traces de sang séché sur l'oreiller. Mis à part la poussière, rien n'avait changé. On aurait pu croire que Zofia allait arriver d'un instant à l'autre. Alphonsine, debout au milieu de la pièce, observait les effets personnels qui avaient appartenu à sa meilleure amie. Elle scruta le flacon de parfum posé sur la coiffeuse. Elle le saisit et versa une petite goutte sur son poignet. Elle n'avait pas senti cette odeur de vanille et de rose depuis bien longtemps. Elle ferma les yeux. La présence de Zofia était presque palpable. Sur le lit, une valise attendait d'être remplie. Il fallait être courageuse. Elle ouvrit la fenêtre en grand. La fin du mois d'avril ensoleillé offrait des températures des plus agréables. La douceur de l'air qui pénétra dans la pièce fut la bienvenue. Cela faisait du bien au moral, car l'hiver avait été interminable à cause des fréquentes coupures de gaz qui avaient privé les Parisiens de quelque chose de précieux : le chauffage.

Le ciel bleu azur faisait ressortir les toits en zinc de Paris et les façades claires des immeubles haussmanniens. Alphonsine prit une grande respiration et commença à rassembler tous les objets intimes de Zofia. Brosse, peigne en écailles, rouge à lèvres, pots de crème. Autant d'accessoires témoins d'une vie passée qui lui rappelaient de merveilleux moments. Elle plia les robes, les pulls et les chemisiers, puis les rangea dans la valise. Elle les destinait à Faustine. Autant que cela serve à quelqu'un. La généreuse Zofia aurait approuvé. Elle retira les draps et les mit en boule par terre. Elle s'en occuperait plus tard. Lorsqu'elle eut fini de faire place nette, elle referma la valise. Son ventre arrondi la rappela à l'ordre. Elle s'assit sur le rebord du lit et ne ressortit de la chambre que lorsque le tiraillement sur ses flancs s'apaisa. Elle longea le long couloir qu'elle avait si souvent

emprunté jadis et glissa un petit mot sous la porte de Faustine qui indiquait qu'elle pouvait venir récupérer les effets de Zofia quand elle le voulait.

La descente de l'escalier de service fut un peu laborieuse et, au moment où elle pénétra dans la cuisine, elle tomba nez à nez avec Mme Chemtov. Cette dernière la gronda sévèrement et lui ordonna gentiment d'aller se reposer sur le sofa du salon. Elle devait se ménager. Le médecin l'avait dit.

Quinze jours après son viol, la jeune femme avait miraculeusement relevé la tête. Sa résilience et son extraordinaire force de caractère avaient bluffé tout le monde. Les semaines suivantes, l'absence de règles et les fréquentes nausées dont elle s'était plainte l'avaient alertée. Le docteur confirma ce qu'elle pressentait : elle était enceinte. Au grand étonnement de tous, à l'annonce de sa grossesse, Alphonsine avait fait preuve d'une acceptation exceptionnelle. À trente-sept ans, elle allait devenir maman. Ruben et Sarah Chemtov, fidèles à eux-mêmes, étaient adorables. Leurs liens à tous les trois ressemblaient de plus en plus à une relation familiale plutôt qu'à un rapport patrons-employée.

Dans l'immeuble, personne n'était au courant de ce qui s'était passé et, lorsque certains voisins s'inquiétaient auprès de la concierge de ne plus croiser Alphonsine, celle-ci savait habilement esquiver les questions embarrassantes. Mme Morel avait tenu parole. Elle avait pris le relais pour ravitailler les Chemtov en nourriture, livres et journaux. En plus du prix des courses, M. Chemtov avait insisté pour la rémunérer, mais celle-ci avait catégoriquement refusé. Alphonsine admirait de plus en plus cette femme honnête et droite. Elle lui était infiniment reconnaissante. Les premières semaines après le drame, elle descendait périodiquement lui rendre visite dans sa loge. Toutes deux passaient de longs moments à discuter autour d'un bol de la traditionnelle boisson chaude du Nord : la chicorée. Les papilles de la Bretonne qu'elle était trouvaient ce breuvage infect, mais, par politesse, Alphonsine acceptait volontiers de l'avaler. Un après-midi, elle lui fit ses excuses. La gardienne, surprise, lui demanda pourquoi. Alphonsine lui avoua qu'elle n'avait pas été tendre avec elle et qu'elle avait pris un malin plaisir à la faire enrager durant des années. La concierge la regarda affectueusement. Elle aussi avait une confession à lui faire : dès le

premier jour où elle l'avait vue débarquer avec son baluchon et sa petite robe noire, elle avait aimé la gamine effrontée et qui n'avait pas froid aux yeux qui se tenait en face d'elle. Elles se ressemblaient. Toutes deux étaient insoumises et fières.

La gardienne, sous ses airs bourrus, était une fine psychologue et leurs discussions se transformaient souvent en véritables séances d'analyse. Même s'il y avait encore beaucoup de chemin à parcourir, Alphonsine avait réussi à faire le tri en elle et à progressivement reprendre confiance. Elle n'avait jamais recroisé l'officier SS. Julien, qui avait appris la nouvelle le lendemain de son agression, était entré dans une colère noire. Il criait vengeance. Il s'en voulait considérablement de ne pas l'avoir raccompagné. Mais ni l'un ni l'autre ne pouvait revenir en arrière. Il fallait vivre avec.

Comme la majorité des Français, Alphonsine et les Chemtov attendaient avec impatience l'heure de la délivrance de la France. Le pays tout entier était au bord de l'épuisement. La situation à Paris était devenue intenable. La nuit du 18 avril avait été marquée par le début d'une vague de pilonnages de faible altitude provoquée par les Alliés. Bombardements qui avaient repris les jours suivants à une cadence infernale. Souhaitant retourner l'opinion des Français contre Churchill et Roosevelt, les nazis avaient aussitôt instauré une propagande qui consistait à présenter les Anglais et les Américains comme des trouillards et des vandales. Caricatures injurieuses à leur effigie et détournement de célèbres phrases de héros nationaux français, tels Napoléon ou Jeanne d'Arc, circulaient dans toute la presse collaborationniste et autre support visibles par un plus grand nombre. Ainsi, les Parisiens pouvaient lire sur les murs de la capitale une fameuse réplique que la Pucelle avait prononcée lors de son procès : « J'aimerais mieux rendre l'âme à Dieu que d'être en la main des Anglais. » Un comble !

La milice, qui avait été créée en 1943 par le Premier ministre de Pétain, Pierre Laval, renforçait jour après jour sa lutte contre la Résistance. Les fusillades et les arrestations à tout-va en pleine rue et chez l'habitant faisaient désormais partie du quotidien. Il fallait être prudent en mettant le moins possible le nez dehors car, dans ce contexte explosif, les combattants

de l’ombre multipliaient les attentats contre l’ennemi. La faim, les répressions, les humiliations ordinaires et les souffrances liées à l’Occupation avaient transformé Paris en poudrière. Partout dans la ville, des milliers de tracts étaient déposés ou régulièrement lancés à la sauvette dans le métro ou dans les rues très fréquentées. Les journaux clandestins (*Libération*, *Combat* ou *L’Humanité*) qui circulaient sous le manteau s’arrachaient comme de petits pains.

En attendant, Alphonsine prenait son mal en patience. Elle se recentrait sur son bébé. Sarah Chemtov avait appris à tricoter. Elle se servait de la laine de ses anciens pulls pour réaliser de ravissantes layettes colorées pour le nourrisson qui allait bientôt pointer le bout de son nez. Ruben Chemtov, quant à lui, écoutait Radio Londres d’une oreille attentive chaque soir à heures fixes. La phrase quotidienne d’introduction de l’animateur, « Veuillez écouter tout d’abord quelques messages personnels », le mettait systématiquement en transe. Même s’il ne comprenait rien, il n’en perdait pas une miette et retenait son souffle. Les voix nasillardes et lointaines qui provenaient de la France libre d’outre-Manche agissaient sur lui comme une véritable thérapie, car elles l’empêchaient de sombrer. Ruben Chemtov n’était pas le seul à se raccrocher aux communiqués destinés à la Résistance. Les messages codés représentaient une formidable note d’espoir pour la nation tout entière.

Un soir, après le dîner, afin de passer une agréable veillée (avec la volonté farouche de laisser les tracas de la guerre à l’extérieur de l’appartement), Sarah Chemtov convia Mme Morel à partager une tisane autour de petits gâteaux secs à la cannelle qu’Alphonsine avait miraculeusement réussi à confectionner. Alors que toutes trois discutaient paisiblement dans le salon, M. Chemtov, qui lisait dans la pièce voisine, vint les rejoindre et ne put s’empêcher d’allumer le transistor. Son épouse lui fit les gros yeux et le supplia de faire une exception, car elle ne souhaitait pas entendre le sempiternel charabia des messages auxquels elle ne comprenait rien. À la surprise générale, la concierge s’agita :

— Non ! Surtout pas, écoutez… taisez-vous et écoutez !

Oubliant ses bonnes manières, elle posa bruyamment sa tasse à la hâte et

s’approcha au plus près du poste. Lorsque Sarah Chemtov voulut reprendre la parole, cette dernière lui fit signe d’un mouvement autoritaire de la mettre en sourdine. Le geste très impoli de la gardienne les sidéra. Personne n’osa plus parler ni bouger. Tous se dévisagèrent et écoutèrent fébrilement la voix d’outre-Manche qui s’adressait aux Français. Brusquement, Mme Morel hurla de joie puis rabâcha en boucle, mot pour mot, les deux premiers vers du poème *Chanson d’automne* de Paul Verlaine qu’elle venait d’entendre :

— Les sanglots longs des violons de l’automne… je répète… les sanglots longs des violons de l’automne, blessent mon cœur d’une langueur monotone… je répète… blessent mon cœur d’une langueur monotone… les sanglots…

Puis elle se rua vers Sarah Chemtov et Alphonsine pour les embrasser et s’effondra en pleurs dans un fauteuil. Les deux femmes, ainsi que Ruben Chemtov, observèrent la scène, stupéfaites.

— Merci mon Dieu, merci mon Dieu, merci mon Dieu… merci… merci… réitérait-elle à l’infini et, sans transition, elle se releva pour danser la gigue.

— Elle devient folle, murmura Alphonsine. Quelle mouche l’a piquée ?

— J’ai toute ma tête au contraire. Ils arrivent pour nous délivrer !

— Ils arrivent. Qui ? Quoi ? demanda Alphonsine impatiente.

— Le débarquement ! Il est imminent !

— Le débarquement ? Mais comment le savez-vous, madame Morel ? questionna Ruben Chemtov, interloqué.

Mme Morel s’arrêta net. Ses bras lui tombèrent le long du corps : elle venait de se trahir.

— Je n’y comprends rien. Quelqu’un peut-il me préciser ce qui se passe ici ? implora Mme Chemtov.

— Il se passe de très bonnes choses Madame, un événement extraordinaire ! annonça la concierge qui avait presque recouvré son calme.

Devant leurs regards incrédules, cette dernière s’aperçut qu’elle leur devait une explication. Elle leur demanda de s’asseoir. Disciplinés et suspendus à ses lèvres, ils s’exécutèrent en silence.

— Bien… voilà… euh… c’est très délicat… euh… par où commencer ?

Ce que je vais vous confier ne doit pas sortir de ces quatre murs. Il faut me le jurer, car il y va de notre vie à tous… vous comprenez ?

Ses interlocuteurs hochèrent la tête de manière parfaitement synchronisée. Elle reprit :

— Depuis le début de la guerre, je fais partie d'un réseau de résistants et ma loge est un des lieux où mes amis se retrouvent pour organiser leurs actions. Je suis chargée de maintenir le lien entre eux. Mon nom de code est « Chicorée ». Eh oui, fit-elle en regardant Alphonsine, c'est un clin d'œil à mon cher Pas-de-Calais !

— Mais… mais… balbutia Ruben Chemtov, nous n'avons rien vu !

— Heureusement ! s'écria-t-elle. Sinon, je ne serais pas face à vous en train de vous parler !

Puis elle s'adressa à la future maman :`

— Alphonsine, votre petit va pouvoir grandir dans une France libre !

— Madame Morel vous êtes… vous êtes tout simplement… extraordinaire ! lança-t-elle, le souffle coupé.

— Je suis entièrement d'accord avec Alphonsine, enchaîna Sarah Chemtov qui posa ses deux mains sur le ventre rebondi de sa protégée. Vous êtes une héroïne, madame Morel, une héroïne avec un H majuscule écrit en lettres d'or ! J'avais décelé en vous un fort caractère et un courage impressionnant, mais là, j'avoue que je suis sidérée !

M. Chemtov se leva et, sous le regard bouleversé de son épouse, serra tendrement dans ses bras la femme exceptionnelle qu'il avait devant lui. Il n'avait pas de mots pour lui témoigner toute son admiration. Une immense vague de sentiments mêlés s'empara d'Alphonsine qui se mit à rire et à pleurer de bonheur en même temps. Ne pouvant retenir ses larmes plus longtemps, Sarah Chemtov la suivit.

Passé ce moment d'émotion intense, ils restèrent tous les quatre silencieux, tentant de prendre la mesure de ce que cela voulait dire pour eux, pour l'Europe et pour le reste du monde. M. Chemtov fut le premier à reprendre ses esprits. Contre toute attente, il sortit en trombe sur le palier et remonta rapidement avec une bouteille de champagne Dom Pérignon qu'il était allé chercher dans sa cave.

— Triquons, mes amis. À la santé des Alliés ! À la liberté !

Le bouchon sauta joyeusement et le précieux liquide pétillant coula dans les coupes en cristal que son épouse s'était empressée de poser sur la table basse. Alphonsine accepta avec délice le verre, car l'événement était bien trop important pour ne pas le fêter.

— De toute ma vie, je n'ai jamais autant apprécié ce nectar, exprima gaiement Mme Chemtov.

— Et moi donc ! renchérit la concierge.

— Que va-t-il se passer maintenant ? interrogea Alphonsine, perplexe.

Elle eut très vite la réponse à sa question dès le lendemain matin à 8 heures, à l'instant où la gardienne (qui était en lien avec un réseau normand) les informa que le débarquement était en cours depuis la nuit précédente. Tout avait commencé lorsque trois cents éclaireurs anglo-saxons, les *Pathfinders*, avaient été largués sur la presqu'île du Cotentin pour baliser les pistes d'atterrissage des planeurs. Ces derniers transportaient plus de vingt-trois mille parachutistes et avaient eu pour difficile mission de dégager la plage d'Utha Beach et de couper la route nationale qui reliait la ville de Caen à la ville de Cherbourg. L'opération ayant réussi, à 5 h 30 du matin, la flotte aérienne alliée et une demi-douzaine de cuirassés s'étaient mis à bombarder sans relâche les bunkers postés sur les côtes du Calvados. Vers 6 h 30, les premières divisions américaines et britanniques avaient foulé, non sans mal, le sable fin des plages normandes. Beaucoup d'hommes avaient perdu la vie. Mme Morel, plus remontée que jamais, fit la navette durant toute la journée entre sa loge et l'appartement des Chemtov pour les avertir de la tournure que prenaient les événements. Au soir du 6 juin, l'opération qui avait été baptisée Overlord prit fin. Les Alliés, qui avaient réussi à établir un point de débarquement sur la côte, étaient en train de s'organiser pour mettre en place la logistique qui allait permettre à des milliers de soldats de suivre.

La tyrannie nazie allait bientôt être définitivement écrasée. Du moins, c'était ce que tous espéraient.

Les ultimes jours de juin furent très éprouvants. Les rations alimentaires instaurées par l'Occupant diminuèrent de manière drastique. Les Parisiens,

à la limite de la famine, n'avaient plus qu'une seule obsession : rester en vie. M. et Mme Chemtov dépensaient des fortunes au marché noir car les prix avaient considérablement flambé. Par chance, Léonie, en maman attentive, continuait à envoyer des colis de Bretagne qui étaient miraculeusement parvenus jusqu'eux. Ces derniers contenaient généralement des légumes en bocaux, des œufs durs, du lait, des crêpes dentelle, de la farine et des terrines de lapin qu'elle avait cuisinées et stérilisées. Un véritable trésor.

À quelques jours de la fête nationale du 14 Juillet, le secrétaire d'État à l'Intérieur du régime de Vichy interdit fermement que l'on commémore l'événement. Cette décision arbitraire eut pour conséquence de mettre la population, toutes classes sociales confondues, très en colère. Parallèlement, le Comité parisien de la Libération qui était chargé depuis 1943 de coordonner les différentes actions de résistance dans la capitale faisait tout pour remonter les habitants contre cette mesure. Il ne fallait surtout pas baisser la garde, au contraire : défiler malgré la censure était le meilleur moyen de se rebeller.

L'appel fut largement entendu.

Ce jour-là, malgré les avis d'interdiction, plus de cent mille personnes habillées aux couleurs tricolores de la France descendirent sur les Champs-Élysées. Alphonsine n'avait plus envie de se terrer comme une malpropre. Fermement décidée à assumer sa grossesse en se montrant aux yeux de tous et plus particulièrement au regard malsain de la voisine Mme Berthaux, la future maman se mit un point d'honneur à participer impérativement à l'affront patriotique national. Pour rien au monde elle n'aurait raté ce formidable défi à l'ennemi. Elle avait donné rendez-vous à Julien place Maubert, dans le quartier de la Sorbonne. Elle avait revêtu une ravissante robe bleue de maternité qu'elle avait cousue elle-même et avait regroupé ses cheveux à l'aide d'un foulard rouge. Pour compléter l'ensemble, elle avait choisi des chaussures à talons compensés blanches. Lorsqu'il l'aperçut à travers la foule, Julien éclata de rire. C'était bien l'Alphonsine qu'il connaissait : rebelle et insoumise. Exaltée par cette journée formidable d'unité nationale, elle était rayonnante et se sentait en pleine forme. Revoir

des visages souriants et enthousiastes lui permettait de mettre entre parenthèses, le temps d'un après-midi, les lassitudes, la faim et la fatigue. Mme Morel, habillée en bleu, blanc et rouge elle aussi, retrouva le duo vers 14 heures. Alors qu'ils suivaient calmement le cortège qui se dirigeait vers la place de la République, contre toute attente, un membre des FTP (Francs-tireurs et partisans) commença à fredonner *La Marseillaise*. Très vite, il fut rejoint par tous ceux qui étaient présents. Hommes, femmes, enfants, anciens combattants et veuves de guerre s'époumonèrent courageusement pour chanter à l'unisson l'hymne national. À la fin du morceau, un tonnerre d'applaudissements résonna comme jamais depuis que les Allemands avaient envahi Paris.

Ce soulèvement pacifiste avait été dans l'ensemble une réelle réussite. Quelques arrestations de cheminots furent néanmoins à déplorer, mais, au grand étonnement des Parisiens, il n'y eut aucunes représailles de la part de l'Occupant et de la milice française. Un vrai miracle ! En fin de journée, Alphonsine et la gardienne décidèrent de rentrer à vélo-taxi plutôt qu'en métro pour profiter au maximum de l'atmosphère joyeuse qui régnait sur les avenues. Julien, lui, fila directement boulevard Saint-Germain pour retrouver son petit ami russe. Le chauffeur qui déposa les deux femmes rue du Cherche-Midi leur offrit la course. Galvanisées par ce qu'elles venaient de vivre, elles montèrent l'escalier de leur immeuble en chantant à tue-tête une nouvelle fois *La Marseillaise*. Sur le palier du deuxième étage, elles furent accueillies par l'odieuse Mme Berthaux qui remarqua aussitôt le ventre arrondi d'Alphonsine. Nul doute, cette boniche était enceinte.

Nullement impressionnées, telles des adolescentes écervelées, les deux complices se mirent à l'imiter à coups de grimaces informes.

— Alors vous, sale petite traînée, vous devriez avoir honte, hurla cette dernière en direction d'Alphonsine. Je devine aisément que vous êtes une fille-mère. Allez vous terrer dans un trou de souris plutôt que de parader de la sorte. Allez vous cacher chez ces youpins qui vous servent de patrons, espèce de garce !

— Madame Berthaux, vous vous égarez ! lui asséna la gardienne.

— Je me passe de vos commentaires madame Morel, allez tenir

compagnie à vos poubelles, car c’est là votre place !

Il y eut un court silence, puis Alphonsine et la concierge, désireuses qu’on ne leur gâche pas ce moment de grâce, éclatèrent d’un rire franc et sonore.

— Mais, ma parole, vous avez bu !

L’hilarité des deux femmes redoubla. La mégère outragée tourna les talons et referma sa porte si brutalement que la cage d’escalier se mit à trembler. Ruben Chemtov se précipita vers les deux insouciantes et leur intima de rentrer sur-le-champ. Elles ne se firent pas prier et allèrent directement rejoindre Sarah Chemtov au salon. Le couple se délecta du récit qu’ils entendirent. Ils n’en croyaient pas leurs oreilles. Pour Mme Morel, ce 14 Juillet était la preuve que les Français étaient prêts à donner leur vie pour repousser hors des frontières les nazis qui les avaient si longtemps oppressés.

Le manque de réaction, ce jour-là, de la part des autorités françaises et allemandes envoya sans le vouloir un signal puissant aux résistants : cela ne faisait aucun doute, le soulèvement était devenu une évidence. Parallèlement, l’avancée des forces alliées vers la Seine et la fuite de certains collaborateurs du régime de Vichy ne faisaient que confirmer leur conviction. Ce faisant, l’allégresse était revenue à l’appartement des Chemtov. Le couple commençait de nouveau à envisager un avenir serein.

Le 19 juillet, Alphonsine fut réveillé par une vive douleur dans le dos qui s’apaisa aussi vite qu’elle était apparue. Elle se leva et se dirigea vers la cuisine pour préparer le petit déjeuner. Quelques minutes plus tard, la même douleur ressurgit et devint de plus en plus régulière. Elle se mit à transpirer abondamment. Un cri lui échappa. Mme Chemtov, qui était dans la salle de bains, accourut. Elle comprit tout de suite ce qui se passait : le travail avait commencé et sa protégée était sur le point d’accoucher. M. Chemtov, encore endormi, fut brusquement réveillé par sa femme qui lui demanda d’aller prévenir Mme Morel, pendant qu’elle s’occupait d’appeler de toute urgence le médecin. Lorsqu’elle revint auprès d’Alphonsine, elle la trouva en pleurs, le visage livide, au milieu d’une flaque visqueuse : la poche des eaux venait de se rompre. Sarah Chemtov prit alors les choses en main avec beaucoup de sang-froid. Elle commença par lui faire couler un bain pour l’aider à

supporter les vagues successives de spasmes qui lui déchiraient le ventre. Malheureusement, les douleurs liées aux contractions s'intensifièrent.

La concierge arriva avec un petit panier qui contenait des fioles. Alphonsine, qui avait besoin de s'allonger, préféra sortir de la baignoire. Elle fut immédiatement enveloppée dans une ample serviette chaude et regagna péniblement sa chambre. Après avoir revêtu une chemise de nuit propre, elle se positionna en chien de fusil sur son lit. Mme Morel demanda un bol et prépara une mixture à base de sauge, de géranium et d'huile d'amande douce. Elle appliqua le mélange dans le bas du dos de son amie et la massa délicatement. Alphonsine se décrispa légèrement.

— Décidément madame Morel, vous me surprendrez toujours !

— Je suis l'aînée d'une famille de quatorze enfants et je peux vous dire qu'à la maison, ça y allait, les accouchements ! Ma grand-mère préparait ce mélange. Il est assez efficace.

— Je vous le confirme… merci beaucoup… ça me soulage grandement ! soupira Alphonsine.

— Alors, alors, petit chenapan, on arrive en avance ? s'écria le médecin qui venait de pénétrer la chambre.

— Est-ce grave, docteur ? demanda Mme Chemtov tout bas.

— Rassurez-vous. À huit mois, le bébé est tout à fait viable. Il sera sans doute un peu moins dodu, voilà tout ! Remarquez, par les temps qui courent, j'en ai rarement vu qui dépassait les trois kilos. Comment vous sentez-vous, Alphonsine ?

— J'ai connu mieux, mais ça va, merci…

Après un examen minutieux de sa patiente, le médecin annonça que tout était parfaitement normal. Le bébé était correctement positionné et la dilatation du col se faisait progressivement. Il rassura la future maman :

— Je préviens immédiatement une excellente sage-femme avec qui je travaille depuis des années. Quant à moi, je dois repartir, car une seconde maman est elle aussi sur le point de mettre au monde son premier enfant à deux pas d'ici. Décidément, on dirait que ces chers bambins sont pressés d'assister à la débandade de ces salauds de Boches ! lança-t-il gaiement. Je repasserai ce soir. Bon courage…

Le travail dura plus de douze heures. À 21 h 20, la frimousse de la fille d'Alphonsine apparut. C'était une petite crevette vigoureuse de deux kilos huit cent cinquante grammes. La sage-femme, qui avait été d'une gentillesse et d'une patience infinies, donna la première toilette au nourrisson et l'habilla chaudement pour éviter qu'il se refroidisse. Lorsqu'elle mit le nouveau-né au sein d'Alphonsine, celui-ci téta si goulûment que tous éclatèrent de rire.

— *Mazel tov*, murmura Ruben Chemtov au creux de l'oreille d'Alphonsine. Cette petite est une bénédiction.

— Comment allez-vous l'appeler ? questionna Mme Chemtov qui était aussi émue que son mari.

— Je donne à ma fille comme premier prénom celui d'une fleur en souvenir de ma chère Bretagne. Son deuxième prénom est celui d'une femme moderne que j'admire profondément. Et, enfin, son troisième prénom est celui d'une personne que j'ai beaucoup aimée et qui me manque infiniment : je vous présente Hortense, Sarah, Zofia Kergoat.

Mme Chemtov, totalement chamboulée, s'avança vers la jeune maman et lui déposa un long baiser sur le front.

— *Mazel tov*, ma très chère Alphonsine… que Dieu vous protège toutes les deux !

Julien accourut dès qu'il apprit la nouvelle. Alphonsine était épuisée mais heureuse. Elle avait autour d'elle tous les gens qu'elle aimait et elle était en sécurité. La sage-femme et le médecin restèrent pour fêter l'événement. M. Chemtov ce soir-là déboucha trois bouteilles de son meilleur champagne et son épouse confectionna un petit dîner improvisé avec les terrines de lapin, les légumes en conserve et les crêpes dentelle que Léonie avait envoyés la semaine précédente. Tous se régalèrent. La jeune maman, à qui on avait servi double ration, engloutit tout ce qu'on lui proposa. Quant à Hortense, elle dormit paisiblement dans son berceau près de Mme Morel qui l'avait dévorée des yeux toute la soirée. Tout comme le 14 Juillet, ce moment de partage et de convivialité leur réchauffa le cœur. Les invités inattendus du jour quittèrent l'appartement quelque peu éméchés vers 23 heures. Julien, qui n'avait pas de laissez-passer, contrairement au

médecin et à la sage-femme, alla se coucher au sixième étage dans l'ancienne chambre d'Alphonsine. Quant à Mme Morel, elle regagna sa loge en titubant et en chantant à tue-tête le cantique annonçant la naissance du divin enfant.

Un peu plus d'une semaine s'était écoulée depuis la naissance d'Hortense. Mère et fille se portaient comme un charme. Alphonsine avait beaucoup de lait et son bébé grossissait à vue d'œil. Mme Chemtov, radieuse, se régalait : elle pouponnait toute la journée et n'avait de cesse de répéter que cette petite lui donnait une force et une envie de vivre incroyables.

Hortense avait les yeux verts de sa mère et ses cheveux étaient d'un blond presque blanc. Elle avait les traits fins et une jolie bouche bien dessinée en forme de cœur. Elle était ravissante. L'unique « ombre au tableau » était son grain de beauté au coin gauche de sa lèvre supérieure… Seuls Alphonsine et Julien savaient d'où elle le tenait, mais la jeune maman avait l'intelligence de faire la part des choses. Sa fille n'y était pour rien et cette caractéristique physique qui provenait de l'héritage paternel n'entachait en rien l'amour qu'elle lui portait.

Mme Morel avait de nouveau proposé de prendre le relais concernant les courses. Cette fois-ci M. Chemtov accepta, mais à une condition : qu'elle soit rétribuée pour sa peine. La gardienne, à contrecœur, se plia à l'exigence bienveillante de Ruben Chemtov.

Les habitants de l'immeuble (sauf bien évidemment l'abominable Mme Berthaux) avaient tous été prévenus de l'arrivée d'Hortense. Chacun à leur tour passa féliciter Alphonsine pour cet heureux événement. L'ancien combattant du quatrième lui avait même offert une boîte de chocolats. Alphonsine, touchée par cette délicate attention, était parfaitement consciente que cela avait dû lui coûter une fortune au marché noir. Aucun des voisins n'avait abordé le sujet du papa. Tous avaient fait preuve de beaucoup de tact. Julien s'était chargé de déclarer la naissance de l'enfant à la mairie du quatorzième arrondissement. L'employée, une vieille fille aigrie, fit une grimace de dédain lorsqu'elle fut forcée de noter sur la fiche d'état civil : père inconnu. Julien, pour ne pas attirer l'attention, avait à contrecœur fait profil bas.

Les journées d'Alphonsine étaient rythmées par les tétées et le lavage des layettes. Les siestes qu'elle faisait tous les après-midi étaient les bienvenues, car ses nuits étaient très courtes. Hortense était au sein toutes les trois heures. Mme Chemtov l'aidait du mieux qu'elle le pouvait et lui avait interdit toutes activités domestiques. Ce renversement de situation, au début, avait mis Alphonsine très mal à l'aise, mais, comme d'habitude, Sarah Chemtov avait su trouver les mots pour apaiser celle qu'elle considérait dorénavant comme un membre de sa famille.

Mme Morel réussit à dénicher des couches en tissu ainsi que du talc à la pharmacie du quartier. Une véritable aubaine en ces temps de pénurie. Une maman qui habitait au troisième lui avait prêté des vêtements de bébé et une poussette qui avaient appartenu à ses filles. Malgré la guerre qui grondait au-dehors, la vie à l'appartement était paisible. Ruben Chemtov avait ressorti le livre de contes polonais de son enfance. Chaque jour, il s'installait auprès du nourrisson et lui lisait les aventures trépidantes de personnages imaginaires. Alphonsine et Mme Chemtov, qui adoraient ces moments de grâce, n'en perdaient pas une miette.

Un soir, Mme Chemtov trouva Alphonsine songeuse assise dans la cuisine.

— Je n'ai toujours pas annoncé la naissance d'Hortense à mes parents et, comme d'habitude, je fuis ! lui avoua-t-elle, honteuse.

— Hortense n'a que quelques jours, temporisa, Mme Chemtov. C'est normal que vous soyez un peu perdue à l'idée de les avertir. Tout cela a été si soudain…

— En vérité, je ne sais pas comment m'y prendre pour le leur dire ! Je suis une fille-mère ! se lamenta-t-elle. C'est une faute grave chez nous…

— Oui, je comprends, en Pologne, aussi ce n'est pas bien vu… Les mentalités n'ont pas changé depuis le Moyen Âge ! Nous vivons dans une société faite pour les hommes et dirigée par les hommes. Les femmes n'ont pas voix au chapitre et, lorsqu'elles s'assument, elles sont malheureusement clouées au pilori. J'en sais quelque chose ! soupira-t-elle.

— Et s'ils n'acceptent pas la situation ? S'ils me jugent ?

Mme Chemtov, qui ressentait la détresse d'Alphonsine, s'assit tout près d'elle et lui serra les mains.

— Écoutez-moi, en aucun cas vous ne devez prendre ce qu'ils vous diront comme une vérité. Leur réaction n'appartient qu'à eux, car c'est uniquement leur manière de penser. Ce sont leurs mots et non les vôtres. Ce que je veux vous expliquer par là, c'est que vous avez le choix, Alphonsine, de laisser en dehors de vous tout ce qui pourrait vous atteindre et vous rendre triste. Quelle que soit l'attitude de votre famille, relevez toujours la tête. Vous êtes une femme libre et indépendante et vous n'avez surtout pas à vous justifier car, le faire, c'est admettre qu'on a tort… Ayez confiance en vous, Alphonsine, quoi qu'il arrive !

Motivée par les paroles de Mme Chemtov, Alphonsine le lendemain se décida à écrire une longue lettre à ses parents pour leur annoncer la naissance de sa fille. Toutefois, comme elle se l'était juré, elle ne parla ni du viol ni de la nationalité du père. Officiellement, le malheureux était mort au cours d'un bombardement.

Une fois de plus, elle préférait la fuite à la vérité.

OceanofPDF.com

16

Paris, 30 juillet 1944

— Je vous dis que les pleurs du nourrisson de votre domestique me gênent pendant mon sommeil, monsieur Chemtov ! s'égosillait la voisine, rouge comme une tomate.

— Madame Berthaux, il est 9 heures du matin et vous commencez déjà votre journée en vociférant ! un peu de tolérance, c'est une petite fille d'à peine dix jours !

— Une bâtarde, oui ! Elle aurait dû mourir à la naissance !

— Ça suffit ! Vous n'êtes qu'une misérable femme qui ne pensez qu'à vous-même. Vous êtes lamentable et vous me répugnez, Mme Berthaux. Hors de ma vue, rentrez chez vous et ne venez plus jamais nous importuner, espèce de vieille sorcière frustrée !

Alphonsine et Sarah Chemtov, qui avaient assisté à la scène, restèrent plantées dans l'entrée de l'appartement, muettes comme des carpes.

— Il fallait bien lui clouer le bec une bonne fois pour toutes, à cette dinde ! s'exclama Ruben Chemtov en refermant la porte. Elle m'a coupé dans la lecture de mon conte préféré, cette inculte ! Bon, où en étions-nous, mon Hortense ? À oui, lorsque le petit garçon découvre des pièces d'or dans la grotte… dit-il calmement en se rasseyant auprès du bébé qui écoutait sa voix avec ses grands yeux ouverts, ronds comme des billes.

— Depuis que nous sommes mariés, je n'ai jamais vu mon époux se mettre dans un état pareil ! chuchota Mme Chemtov à l'oreille d'Alphonsine. Un vrai lion qui défend son territoire !

Elles retournèrent à la cuisine vaquer à leurs occupations. Vers 11 heures, ils eurent la visite de Joseph, l'ancien fiancé de Zofia, qui passait régulièrement, puis ce fut au tour de Mme Morel. Ces allées et venues réconfortaient le couple, car c'étaient de précieux liens avec l'extérieur. Depuis plus de quatre ans qu'ils n'étaient pas sortis, ce fil social était

primordial. M. Chemtov recevait parfois un confrère avec qui il avait gardé contact, quant à son épouse, elle avait deux fidèles amies qui venaient de temps à autre lui remonter le moral.

À l'heure de la sieste, Alphonsine alla rejoindre sa fille qu'elle avait installée entre deux oreillers dans son grand lit. M. et Mme Chemtov quant à eux se lovèrent confortablement sur le canapé du salon et écoutèrent en sourdine *Les Quatre Saisons* de Vivaldi. Les températures en ce milieu de mois de juillet étaient déjà élevées et les persiennes, par précaution toujours fermées, filtraient délicieusement les rayons du soleil éclatant. Depuis qu'Hortense avait pointé le bout de son nez, une agréable langueur quotidienne planait dans l'appartement. S'il n'y avait pas eu cette damnée occupation nazie, on aurait pu dire que la vie s'écoulait paisiblement.

À 15 h 30, des coups frappés avec force sur la porte d'entrée firent sursauter tout le monde. La petite Hortense, brutalement réveillée, se mit à hurler. Ses cris perçants provoquèrent encore plus de stress. Alphonsine tenta de la calmer, mais rien n'y fit.

— Gestapo, ouvrez !

Le couple se leva d'un bond. Pétrifiés, M. et Mme Chemtov restèrent tétanisés sur place. Alphonsine surgit dans le salon, totalement paniqué. Les coups redoublèrent.

— Gestapo, ouvrez cette porte, immédiatement !

— Prenez l'escalier de service, vite, fuyez, dépêchez-vous ! leur lança Alphonsine, tremblante. Je vais essayer de les retenir.

Les malheureux se précipitèrent vers la cuisine. Alphonsine, son bébé hurlant contre sa poitrine, entrebâilla lentement la porte d'entrée. Elle fut violemment projetée contre le mur.

— Faites taire ce moutard, beugla un individu habillé de noir.

— Où sont ces parasites de youpins ? brailla un autre.

— De qui parlez-vous ? rétorqua Alphonsine, épouvantée.

— Des propriétaires de l'appartement ! Ne faites pas la maligne !

— Ce sont ces loques que vous cherchez, chef ?

Sarah et Ruben Chemtov, encadrés par deux hommes armés, n'avaient pu prendre la fuite. Ils avaient été interceptés dès qu'ils avaient franchi le seuil

de porte de service de la cuisine. Tout avait été minutieusement calculé pour une arrestation sans faille.

— Vous n'avez pas le droit ! Nous sommes des citoyens français ! se défendit M. Chemtov.

— À entendre ton accent, si t'es français, moi, j'suis africain ! se moqua narquoisement l'un des hommes.

— Nos papiers sont en règle ! Regardez, ils sont là, sur la commode…

— Je ne m'abaisserai pas à vérifier. Nous savons qu'ils sont faux ! Embarquez-moi ça !

Mme Chemtov, qui était en tenue d'intérieur, bien consciente que leur tenir tête ne servirait à rien, s'adressa à leur chef :

— Vous permettez au moins que nous nous habillions correctement ? Je ne peux quitter mon domicile dans cette tenue.

— Active-toi la morue, on n'a pas que ça à faire ! Tu crois que tu vas à un défilé de mode ?

Son époux l'enlaça par les épaules. Le couple sortit sans résistance sur le palier. Alphonsine, désemparée, cherchait désespérément à négocier avec les brutes qui étaient face à elle. En vain. Mme Morel, qui venait d'arriver, tenta, elle aussi, de prendre la défense des Chemtov en se mettant en travers du chemin des hommes de la Gestapo.

— Vous êtes des monstres, hurla Alphonsine qui ne savait plus quoi faire.

Les habitants de l'immeuble, qui avaient entendu les cris, se précipitèrent à leur tour. La scène était déchirante. Mme Chemtov, vêtue de son peignoir japonais, descendit l'escalier le plus dignement qu'elle put. M. Chemtov, pantoufles aux pieds, l'imita.

— Mais faites taire ce môme ! asséna le chef de la bande.

Mme Morel arracha Hortense des bras d'Alphonsine et courut la mettre en sécurité dans sa loge. Elle ressortit aussitôt.

— Avez-vous un mandat ? s'écria-t-elle.

— Un quoi ? répondit un petit gros à moustache qui éclata de rire.

— Laissez, madame Morel, ne vous donnez pas cette peine. Vous ne tirerez rien de ces gens-là, lui dit posément Ruben Chemtov.

— Comme cela fait du bien de sentir la chaleur du soleil sur sa peau. Cela

faisait tellement longtemps que je n’avais pas eu cette sensation, murmura Sarah Chemtov en arrivant dans la cour.

Elle essayait de se raccrocher à ce qu’elle pouvait.

— Ne leur faites pas de mal, implora Alphonsine en pleurs et en s’agenouillant devant celui qui commandait. Ils ne vous ont rien fait. Ce sont d’honnêtes gens. S’il vous plaît ! Laissez-les partir, pitié…

— Arrête tes simagrées ou on t’embarque aussi ! cracha-t-il à sa face avec véhémence.

— Relevez-vous, ma chère enfant. Inutile de vous abaisser, ces collabos ne céderont pas. Ce sont des lâches… Messieurs, un jour prochain, vous n’oserez plus vous regarder dans une glace. Vous serez rejetés comme des traîtres que vous êtes par toute la nation française. Vous payerez pour les crimes que vous avez commis. Celui-ci en est un ! Vous n’êtes qu’une bande de salauds ! se rebella l’ancien combattant du quatrième.

— La ferme, vieux croulant ! Rentrez tous chez vous, menaça un des membres du triste commando. Ne m’obligez pas à descendre l’un d’entre vous ! menaça-t-il en tirant en l’air.

Apeurés, tous, à l’exception d’Alphonsine, de Mme Morel et de l’ancien combattant, s’exécutèrent. Deux Citroën noires garées devant l’immeuble attendaient. On poussa le couple sans ménagement sur la banquette arrière de l’une d’elles.

— Où les emmenez-vous ? s’époumona Alphonsine, en un cri déchirant.

Elle n’obtint aucune réponse et, lorsque la portière se referma sur eux, elle s’agrippa de toutes ses forces à une des vitres arrière qui était entrouverte. Sarah Chemtov lui prit les mains :

— Prenez soin de vous. Nous vous avons toujours aimée, Alphonsine. Battez-vous, vous êtes une femme libre !

La voiture démarra et Alphonsine eut juste le temps d’apercevoir M. Chemtov lui faire un signe d’adieu. Quatre miliciens restés sur place remontèrent au domicile du couple. Mme Morel les suivit en les insultant copieusement. Elle reçut un coup de crosse de fusil dans le ventre. L’ancien combattant qui l’accompagnait l’aida à se relever. Alphonsine, effondrée, s’engouffra dans la loge de la gardienne pour aller s’occuper de sa fille.

Pendant plus d’une heure, les hommes de la Gestapo retournèrent l’appartement de fond en comble. Sous le regard écœuré de la concierge et de l’ancien combattant, ils s’emparèrent des objets de valeur. Deux d’entre eux dévalisèrent la garde-robe de Sarah Chemtov et lui dérobèrent ses parfums. Leurs femmes allaient être satisfaites : ce soir, ils ne rentreraient pas les mains vides.

Alphonsine remonta chez les Chemtov lorsque les pillards furent partis. Sa fille s’était endormie. Elle la posa sur son lit et fit le tour de toutes les pièces. Tout avait été fouillé. La vaisselle avait été cassée, les étagères de livres, renversées, et les armoires, entièrement vidées de leur contenu.

— Ils n’ont pas pris les tickets de rationnement et nous ont laissé la nourriture, déclara-t-elle laconiquement.

— Oui, c’est déjà ça… ajouta l’ancien combattant. Ces salopards ne l’emporteront pas au paradis. J’en ai reconnu un, c’est un des responsables de la Carlingue.

La Carlingue, située rue Lauriston dans le seizième arrondissement, était tristement célèbre pour être l’une des principales officines de la Gestapo française.

— Ce collabo a été révoqué en 1936 de la police et condamné pour corruption. C’est un traître sans scrupule prêt à tout pour s’enrichir, ajouta le vieil homme. Puis-je faire quelque chose pour vous, Alphonsine ?

— Merci, monsieur Maury, vous en avez déjà assez fait par votre courage en leur tenant tête, lui dit-elle en pleurant.

— Voulez-vous que j’appelle Julien ? proposa la gardienne, démunie.

— Oui, madame Morel, je vous remercie… je suis anéantie, gémit-elle en s’écroulant au sol. Où les ont-ils emmenés ?

Aucun d’entre eux n’avait malheureusement la réponse.

— Je sais qui les a dénoncés, déclara soudain la concierge en s’accroupissant auprès d’Alphonsine. C’est cette punaise de Mme Berthaux.

À peine avait-elle fini sa phrase qu’elle alla tambouriner à la porte de la voisine. Son mari ouvrit.

— Où est votre salope de femme ?

— Mais… mais… que se passe-t-il ?

— Où est-elle ? répéta la concierge. Sortez de votre trou à rat, vipère infâme. Je vous ai vue partir ce matin comme une furie et, lorsque vous êtes revenue, vous affichiez une mine réjouie ! cria-t-elle afin que son épouse entende.

— Oui, je suis allée me plaindre, et alors ? rétorqua dédaigneusement celle-ci en apparaissant dans l'embrasure de la porte.

— Odette, tu n'as pas fait ça ? Pour l'amour du ciel, dis-moi que tu ne l'as pas fait !

Sentant le vent tourner en sa défaveur, sa femme mentit en prétextant que les pleurs du bébé la dérangeaient. En réalité, il était évident qu'elle avait lâchement dénoncé M. et Mme Chemtov auprès de la Gestapo.

— J'ai épousé un monstre ! s'écria subitement son mari.

— Oh ! ça suffit, chiffe molle. Il fallait bien que cela cesse, persifla cette dernière.

La concierge, ulcérée par l'attitude de cette grosse femme arrogante, l'attira brutalement sur le palier. Mme Berthaux perdit l'équilibre et s'affala de tout son long sur le sol. La gardienne, hors d'elle et dont la force se décupla sous la colère, l'agrippa par les cheveux, la traîna au niveau des marches et la fit descendre comme un vulgaire sac de pommes de terre jusqu'au rez-de-chaussée. Le corps flasque de la voisine qui retombait lourdement sur chacune des marches provoquait un son sourd et compact qui résonnait dans toute la cage d'escalier. Une fois dans la cour, Mme Morel l'entraîna en direction des poubelles puis, de rage, lui enfonça la tête dans l'une d'elles.

— Là est votre véritable place, Odette Berthaux !

Sonnée, cette dernière se releva en chancelant. Son visage et ses épaules étaient souillés par les détritus et son maquillage outrancier avait lamentablement coulé le long de ses joues. Elle ne ressemblait à rien. Son mari se planta devant elle.

— Odette, j'aurais dû te le dire depuis longtemps : tu as dix minutes pour faire tes valises et déguerpir hors de ma vue. Mon avocat te contactera, lui dit-il froidement.

— Et bien, j'en connais une qui va avoir de sacrés bleus aux fesses !

ironisa M. Maury en soutenant le regard de la dénonciatrice.

— Bon débarras. Allez au diable, Judas. Ne revenez plus jamais à cette adresse, sinon vous aurez affaire à moi, menaça la concierge.

Faustine, qui elle aussi avait suivi, n'avait pas perdu une miette de ce qui venait de se produire. Elle qui avait été martyrisée par sa patronne pendant des années se sentit soudain légère comme une plume. Enfin, elle allait pouvoir vivre paisiblement sans qu'une sadique soit sur son dos toute la journée.

— Les mauvaises femmes de votre espèce sont toujours punies un jour ou l'autre, bien fait pour vous ! lança-t-elle à son ancienne tortionnaire avant de remonter auprès de M. Berthaux.

Une semaine s'était écoulée depuis l'arrestation du couple. Ironie du sort, vingt-quatre heures seulement après le drame, les Alliés étant pratiquement arrivés aux portes de Paris. Les soldats du Reich avaient commencé à évacuer progressivement la capitale. Alphonsine était d'une infinie tristesse car, à huit jours près, Sarah et Ruben Chemtov auraient pu échapper à la milice. Dès le lendemain de la tragédie, M. Maury, en utilisant ses connaissances, avait réussi à obtenir des informations. Les malheureux avaient été envoyés au camp de rassemblement et de transit de Drancy situé en banlieue parisienne. C'était un lieu destiné aux Juifs de France, en vue d'y être déportés vers l'Allemagne. Lorsqu'Alphonsine apprit cette effroyable nouvelle, elle s'effondra de nouveau.

La très dévouée Mme Morel l'avait aidée à effacer les traces du passage de la Gestapo. Alphonsine, qui avait retrouvé le candélabre à sept branches et la mezouzah négligemment jetés au sol, les avait respectueusement placés sur le manteau en marbre de la cheminée du salon. Lorsque le couple rentrerait, ils seraient heureux de les revoir. Depuis leur départ, elle tournait en rond comme un lion en cage et ne pouvait s'empêcher de ressasser les images du tragique moment où on les avait emmenés de force : Mme Chemtov, vêtue d'un simple peignoir, son époux chaussé de pantoufles descendant tous deux dignement l'escalier sous le regard de leurs voisins impuissants. Pas une minute ne s'écoulait sans qu'elle songe à eux. Où étaient-ils ? Étaient-ils bien traités au moins ?

Les rumeurs les plus folles circulaient à propos du camp où ils étaient retenus. Certains déclaraient que c'était l'antichambre de la mort où régnait une atmosphère de terreur et que tous ceux qui transitaient dans ce lieu ne revenaient jamais. Alphonsine n'osait y croire et priait pour qu'il s'agisse de ragots infondés.

Dans l'après-midi du 10 août, Julien, qui logeait avec elle depuis le drame pour ne pas la laisser seule, fit une entrée fracassante pour lui annoncer que les Francs-tireurs et partisans venaient de placarder dans toute la ville un appel : « En avant pour la bataille de Paris ». Alphonsine frémit. Qu'allait-il se passer ? Comment des Parisiens non armés pouvaient-ils repousser l'envahisseur ?

Les premiers à se soulever furent les cheminots qui votèrent la grève générale. Puis, ce fut au tour des employés du métro et, dans la foulée, les postiers et les métallurgistes suivirent le mouvement. Le 17 août, plus aucun service public n'était assuré. Seul le téléphone fonctionnait encore, car les Allemands avaient habilement réussi à garder la main sur les centrales téléphoniques. Contre toute attente, la police, celle-là même qui avait orchestré la rafle du Vélodrome d'Hiver, s'était jointe aux grévistes. Ce retournement de veste de la maréchaussée en avait choqué plus d'un, mais l'heure n'était pas aux règlements de comptes : il fallait tous s'unir pour agir.

Dans la foulée, le 18 août, Henri Tanguy, dit « Rol-Tanguy », un membre dirigeant communiste de la Résistance, avait officiellement lancé l'appel à la mobilisation générale. Le 19 août au matin, plus de deux mille policiers en civil munis de leur arme de service s'étaient emparés de la préfecture. Les Parisiens pouvaient à nouveau admirer le drapeau tricolore flotter en haut d'un des symboles de la République française. En milieu d'après-midi, le gouverneur militaire de Paris, le général von Choltitz, ordonna une contre-attaque pour reprendre le bâtiment mais, assaillis par les résistants, les Allemands se replièrent très vite. La population exultait.

À partir du 20 août, les habitants à leur tour répondirent présents. En moins d'une semaine, ils avaient réussi l'exploit d'ériger au point stratégique des rues six cents barricades. Partout dans la capitale, hommes,

femmes et enfants avaient abattu des arbres, déplacé des sacs de sable et arraché des pavés pour bloquer les forces ennemies. Alphonsine et tous les occupants de l'immeuble avaient eux aussi retroussé leurs manches pour participer à ce formidable effort collectif. Dans la même semaine, l'Hôtel de Ville fut repris aux nazis et le buste de Pétain, aussitôt retiré. Le 22 août, les résistants, qui entre-temps avaient réquisitionné les imprimeries, distribuèrent triomphalement le journal *Le Parisien libéré* avec, en gros titre, « La victoire de Paris est en marche » !

Le commandant Hohenburg, qui avait assisté, impuissant, à tous ces épisodes, ne savait plus où donner de la tête. Tout était fichu. L'heure était venue pour les Allemands de déguerpir. Mais avant, il lui fallait impérativement brûler tous les documents compromettants et effacer toutes les traces de son passage. Au milieu de cette pagaille interne, il avait du mal à supporter les ordres contradictoires hurlés par ses sous-officiers et les pleurs incessants de sa secrétaire. Il perdait patience. Comment les Allemands, ce peuple courageux et fier, en étaient-ils arrivés là ? Comment Hitler avait-il pu se tromper à ce point ? Le calendrier affichait la date du 23 août 1944. Il n'avait plus le choix : demain, il serait obligé de fuir lui aussi pour rejoindre au plus vite Berlin.

Hitler avait certainement un plan B.

OceanofPDF.com

17

Alphonsine, songeuse, observait le ballet des parapluies en contrebas dans la rue. Quatre mois s'étaient écoulés depuis que les Chemtov avaient été arrêtés. En proie à un immense chagrin, elle n'avait pas eu le cœur à se mêler à la foule en liesse à la fin août sur les Champs-Élysées. Acclamer le général de Gaulle, le héros libérateur, et le suivre dans sa marche jusqu'à la cathédrale Notre-Dame était la dernière de ses préoccupations : la veille, M. Maury lui avait apporté une bien sombre nouvelle : Sarah et Ruben Chemtov, dès leur arrivée au camp de Drancy, avaient fait partie, le 31 juillet 1944, de l'ultime convoi de déportés pour Auschwitz.

Pour Alphonsine, le coup fut très difficile à encaisser.

En ce mois de décembre, Paris avait beau être débarrassée des nazis, le métro avait du mal à fonctionner normalement et le gaz ainsi que l'électricité étaient distribués avec parcimonie. Dans leur débandade, les occupants rancuniers avaient détruit la plupart des installations en partant. La France de Vichy collaborationniste avait disparu et elle était désormais remplacée par un gouvernement provisoire. Dans la presse, on pouvait lire régulièrement les noms de ceux qui étaient incarcérés pour coopération avec l'ennemi. Parmi eux se trouvaient le préfet de police, le préfet de la Seine et le président du conseil municipal de Paris. Ironie de l'histoire, ils avaient tous été envoyés au camp de Drancy reconverti en prison.

La libération de Paris n'avait pas effacé les tracas de la vie quotidienne. Le marché noir, toujours d'actualité, continuait à prospérer. Alphonsine survivait grâce aux économies qu'elle avait mises de côté pendant les vingt années passées au service du couple Chemtov. La généreuse Mme Morel lui avait également donné l'intégralité de l'argent que M. Chemtov l'avait forcée à accepter naguère. Julien, qui logeait encore à l'appartement, était une présence inestimable qui la réconfortait dans les moments les plus difficiles. Il lui avait présenté Ivan, son compagnon russe. Ivan était un

homme discret et raffiné doté d'un grand sens de l'humour et, à l'immense soulagement de Julien, Alphonsine et lui s'entendaient très bien.

Les jours s'égrenaient entre les sorties pour la petite, l'attente devant les boutiques des commerçants et les tâches ménagères. Le courrier qu'elle avait envoyé en Bretagne pour annoncer à ses parents la naissance d'Hortense était resté lettre morte. Alphonsine, persuadée que c'était à cause des liaisons postales interrompues depuis le débarquement des Alliés, ne désespérait pas de recevoir une réponse dès que tout serait revenu dans l'ordre. En attendant, Hortense poussait comme un champignon. Elle allait bientôt avoir six mois et elle était en pleine forme. Mme Morel adorait jouer les nounous lorsqu'Alphonsine avait besoin de s'absenter. La petite était très éveillée et avait le sourire en permanence accroché aux lèvres. Elle était un bébé facile à vivre et très gracieux.

L'hiver pour Alphonsine paraissait interminable et, bien que non croyante, elle priait tous les jours pour que Sarah et Ruben Chemtov rentrent enfin chez eux.

Un matin de février 1945, Mme Morel lui apporta un courrier de Bretagne. Le cachet de la poste mentionnait la date du 10 août 1944. La missive avait mis six mois à lui parvenir. Ses parents ne l'avaient pas oubliée. Soulagée, elle déchira l'enveloppe frénétiquement. Enfin des nouvelles de sa famille ! À la lecture des premiers mots, elle déchanta rapidement et sa joie retomba comme un soufflé. L'écriture était maladroite et le courrier, truffé de fautes d'orthographe. Déshonoré en apprenant la situation de mère célibataire de sa fille, Joachim Kergoat, après avoir intercepté sa correspondance, avait fait croire à sa femme et à ses enfants qu'elle était décédée au cours d'un bombardement et que son corps n'avait jamais été retrouvé. Les mots étaient durs et le ton, sec. Il ne voulait plus jamais entendre parler d'elle et lui interdisait formellement de rentrer en contact avec un des membres de la famille. En d'autres termes, il la reniait.

Le jugement sévère de cet homme cruel la toucha en plein cœur. Elle, qui ne supportait pas l'injustice, éprouva un immense dégoût envers ce père qui n'avait rien compris. Même si elle était écœurée, il lui fallait malgré tout relever la tête, ne serait-ce que pour sa fille. Elle se devait d'être forte. Elle

se rendit dans sa chambre et se dirigea vers son armoire. Elle s'empara d'un coffret en bois finement marqueté qui était caché derrière une pile de pulls. Elle retint son souffle. À l'intérieur se trouvaient la lettre et l'insigne militaire ainsi que le mouchoir qui avaient appartenu à son violeur. Elle ne les avait jamais jetés. Les traces de son sang sur l'épinglette étaient encore visibles. Elle hésita longuement à déposer la missive paternelle assassine au milieu des objets du déshonneur. Résignée, elle se ravisa, referma la boîte et la remit exactement au même endroit. Quant au courrier de son père, il atterrit rageusement en morceaux dans la cuvette des toilettes. Là était sa véritable place.

Pour ne pas sombrer, elle descendit retrouver la concierge dans sa loge. Une fois de plus, celle-ci eut les paroles justes pour apaiser sa colère et son chagrin. Alphonsine prit alors une décision qui allait bouleverser à jamais le cours de son existence : elle choisit de ne pas réagir à cette injonction et accepta la sentence. Toujours rongée par la culpabilité et la honte depuis son viol, l'attitude odieuse de Joachim Kergoat eut raison d'elle.

Sa vie était désormais ici, à Paris.

Les beaux jours arrivèrent avec leurs douceurs printanières, les arbres en fleur et la joyeuse mélodie des moineaux. En avril, l'hôtel Lutetia fut réquisitionné pour servir de lieu d'accueil aux déportés qui avaient survécu à l'Holocauste. Alphonsine, qui espérait de toutes ses forces que Sarah et Ruben Chemtov reviendraient vivants de leur enfer, se mêla quotidiennement à la foule de plus en plus compacte qui avait envahi le boulevard Raspail pour guetter fébrilement la venue des convois de cars qui transportaient les rescapés. Comme Alphonsine, tous escomptaient un miracle.

Chaque apparition de bus était un déchirement. La vue de ces corps décharnés, vêtus de loques ou de pyjamas rayés, était insoutenable. Il arrivait parfois que des familles se retrouvent, mais malheureusement ces scènes de joie intense demeuraient rarissimes.

Avec pour seule compagne son incommensurable tristesse, Alphonsine brandissait quotidiennement les photos de Ruben et Sarah dans l'espoir qu'un survivant des camps les reconnaisse et lui fournisse enfin des

renseignements. Un matin, un jeune homme qui venait de débarquer d'un bus s'était avancé vers elle. D'une maigreur et d'une pâleur affligeantes, il ressemblait à un mort vivant. Le regard vide, il lui avait doucement retiré les clichés des mains et avait longuement contemplé les deux visages. Sans rien dire, la tête basse, il lui avait redonné les portraits, puis avait rejoint la file des déportés qui attendaient d'être pris en charge par les bénévoles de la Croix-Rouge et les services administratifs. Pourquoi s'était-il attardé sur les photos de Ruben et Sarah ? Les connaissait-il ? Alphonsine avait eu la décence de ne pas insister, car elle savait que, pour lui, le parcours allait être encore interminable et difficile.

On lui avait raconté qu'avant de commencer les formalités d'enregistrement pour l'obtention de leurs papiers provisoires, les rescapés devaient d'abord subir une désinfection complète. Ensuite, ils devaient se présenter devant une police militaire obligée de procéder à des interrogatoires méticuleux en raison d'anciens collabos qui avaient poussé le vice jusqu'à se faire passer pour des miraculés. Même en temps de paix, la suspicion et la trahison tenaient la dragée haute. Le grand hall du flamboyant Lutetia ne désemplissait pas et le contraste entre la misère humaine et le luxe de l'établissement offrait une vision cynique.

Semaine après semaine, elle priait pour que M. et Mme Chemtov soient toujours en vie. Lorsqu'elle quittait l'appartement, elle laissait systématiquement une fenêtre ouverte ou une lumière allumée pour montrer qu'elle était encore là. Le lit du couple était fait, leurs serviettes de bain et leurs peignoirs en éponge les attendaient. Ils n'avaient plus qu'à pénétrer chez eux pour retrouver leurs habitudes d'autrefois.

Lorsque la guerre prit fin en Europe, le 8 mai 1945, Alphonsine, rongée par l'angoisse, ne fêta pas cette victoire. Il lui était impossible de se réjouir. D'ailleurs, passé l'euphorie de la libération, l'heure était désormais aux règlements de comptes et à l'épuration. On n'effaçait pas plus de quatre années d'affrontements et d'occupation d'un coup de baguette magique. Les persécutions avaient changé de camp. La population s'en prenait aux collaborateurs. Des hommes se faisaient lyncher en pleine rue et des femmes, accusées de « collaboration horizontale », avaient le crâne rasé. Le

nettoyage touchait toutes les couches de la société, de la domestique qui avait été au service d'un Allemand au médecin qui avait accepté de soigner l'envahisseur.

La peur de la sirène annonçant un bombardement imminent n'avait pas encore disparu et trouver de quoi manger était toujours la préoccupation majeure des Parisiens. Certains aliments au marché noir se revendaient jusqu'à trente fois leur prix. Mme Morel avait astucieusement transformé la cour en petite basse-cour. Les poules et les lapins qu'elle élevait amélioraient considérablement le quotidien des habitants de l'immeuble. Alphonsine, quant à elle, avait aménagé un potager sur le balcon. Ses origines paysannes l'avaient beaucoup aidée pour cultiver de beaux légumes. Fidèle à la promesse qu'elle avait faite à Zofia, elle s'était rapprochée du consulat de Pologne ainsi que de la grande synagogue de Paris pour rétablir la véritable identité de son amie. Avec le soutien de Joseph, elle avait rassemblé toutes les preuves et, lorsque celles-ci furent validées, en juin 1945, le corps de Zofia fut exhumé en présence d'un membre du consulat et d'un rabbin. C'était à la fois un soulagement et un déchirement : sa sœur de cœur allait être désormais loin d'elle. Quinze jours plus tard, elle reçut une lettre du père de son amie qui la remerciait de toute son âme. Au moins, il avait une tombe sur laquelle il pouvait aller se recueillir : sa femme et ses enfants avaient tous péri au camp d'extermination de Treblinka.

Désormais, de Zofia, il ne lui restait rien, sauf le chagrin et l'absence insupportables qu'elle allait devoir subir au quotidien.

L'été s'étira lentement, puis l'automne s'installa avec ses pluies, ses bourrasques et ses températures en baisse. Les feuilles sombres et mouillées des marronniers qui recouvraient les trottoirs du boulevard Raspail rendaient le quartier triste et désolant. Au mois de novembre, l'annonce officielle tomba par voie postale : M. et Mme Chemtov ne reviendraient jamais. Ils avaient été gazés dès leur arrivée à Auschwitz. Pour Alphonsine, le monde s'écroulait. Tous les habitants de l'immeuble étaient catastrophés. Le mari d'Odette Berthaux ne savait plus où se mettre. Même s'il n'était pas responsable de l'attitude de son ex-femme, il réitérait perpétuellement

ses excuses. Un matin, ne supportant plus l'idée qu'il n'était pas intervenu pour empêcher son épouse de commettre l'irréparable, il mit fin à ses jours en se tirant une balle en pleine tête.

La guerre avait beau être terminée, elle continuait malgré tout à tuer.

Faustine, qui entre-temps s'était fiancée à un fils de charcutier, alla s'installer au domicile de sa belle-famille et travaillait désormais pour elle comme vendeuse. Au moins, elle ne mourrait plus jamais de faim ! Bien qu'elle soit ravie pour son ancienne collègue, son départ peina beaucoup Alphonsine et lui fit prendre conscience qu'elle aussi devait chercher un emploi. N'étant pas chez elle, il fallait également qu'elle se mette en quête d'un autre logement. Cette étape était très éprouvante pour elle car elle n'avait toujours pas fait le deuil de Ruben et de Sarah Chemtov. Recommencer une nouvelle vie sans eux lui semblait être quelque chose d'insurmontable.

En janvier 1946, elle décrocha (grâce à Madeleine) un poste de vendeuse au Bon Marché. Son salaire n'était pas très élevé, mais au moins elle avait un emploi. Les premiers temps, elle avait eu du mal à se retrouver de l'autre côté de la barrière. Madeleine, qui était ravie d'avoir une nouvelle collègue avec qui elle s'entendait bien, l'avait beaucoup aidée à se sentir à son aise.

Au cours du mois de février 1946, alors qu'elle venait récupérer Hortense chez Mme Morel après le travail, celle-ci lui remit une lettre qui provenait du notaire de M. et Mme Chemtov. Ce dernier lui demandait de prendre expressément contact avec lui. Un rendez-vous fut programmé pour le samedi de la semaine suivante. Le jour J, maître Gondard, un homme grand et mince à l'allure très anglaise, réserva à Alphonsine un accueil chaleureux et lui exprima ses sincères condoléances pour la tragique disparition de ses patrons. Il l'invita à prendre place face à lui sur un large fauteuil en cuir. Sur son bureau était posé un dossier où l'on pouvait lire : « Succession Chemtov-Abergel ».

Alphonsine, fébrile, réprima un frisson.

— Mademoiselle, merci de vous être déplacée. Les récents événements m'ont conduit à vous convoquer à propos de l'héritage de M. et Mme Chemtov, ces derniers ayant pris des dispositions vous concernant.

— Moi ? dit-elle, surprise.

— Oui, Mademoiselle, vous. À leur demande, je suis passé les voir au mois de juillet 1944, car ils souhaitaient vous ajouter à leur testament.

— M'ajouter ? Testament ? balbutia-t-elle. Mais je… il me semble me souvenir maintenant, vous étiez venu un après-midi quelques jours après mon accouchement…

— Tout à fait. Ruben et Sarah m'avaient confié à plusieurs reprises qu'ils avaient beaucoup d'affection pour vous. Vous les avez beaucoup aidés, n'est-ce pas ?

— Ce sont surtout eux qui m'ont secourue, répondit-elle du tac au tac.

Le notaire sourit, chaussa ses lunettes rondes et lui lut de manière très solennelle les dispositions du couple : « Si nous ne survivons pas à cette guerre, nous léguons notre appartement et les deux chambres de bonne qui s'y rattachent, situés au 41 rue du Cherche-Midi, à Mlle Alphonsine Kergoat, née à Moustoir-Ac le 15 mars 1907. Nous lui sommes infiniment reconnaissants pour son aide précieuse et sa bienveillance à notre égard. Puisse ce lieu lui offrir sécurité et réconfort. Nous lui souhaitons une vie remplie de bonheur avec sa fille Hortense. Testament établi en présence de maître Gondard, le 24 juillet 1944. Ruben et Sarah Chemtov. »

Alphonsine, en larmes, fut incapable d'articuler la moindre parole. Un long silence s'abattit dans le bureau du notaire. Celui-ci la laissa respectueusement reprendre ses esprits. Elle n'en revenait pas ! Se pouvait-il que le couple lui ait fait un tel cadeau ? Ils étaient généreux et tolérants, mais de là à lui léguer leur magnifique appartement…

— Vous voilà donc propriétaire, mademoiselle Kergoat…

Comme Alphonsine ne répondait rien, il ajouta :

— Vous savez, pour avoir bien connu Sarah et Ruben, je ne suis absolument pas surpris par ce geste. Vous êtes chez vous désormais.

— Ce sera pour l'éternité chez eux, protesta-t-elle, entre deux sanglots.

La jeune femme et maître Gondard évoquèrent d'émouvants souvenirs que l'un et l'autre avaient respectivement vécus avec Ruben et Sarah Chemtov. Tous deux étaient d'accord, le couple resterait à jamais gravé dans leur mémoire pour leur charisme et leur noblesse d'esprit. De son côté,

Alphonsine se confia au notaire en lui expliquant que ses bienfaiteurs avaient accueilli l'humble paysanne illettrée et rebelle de dix-sept ans qu'elle était jadis avec beaucoup de bienveillance. Jamais ils ne s'étaient permis de la juger et l'avaient toujours considérée comme un être à part entière. Elle ne les oublierait jamais. Maître Gondard acquiesça et lui apprit que le père et la mère de Sarah avaient malheureusement connu le même sort. Ils avaient été déportés au camp de Dachau lorsque le ghetto de Varsovie avait été détruit à la suite de son soulèvement en mai 1943. Avant de prendre congé d'Alphonsine, le notaire lui précisa que les parents de Ruben Chemtov la contacteraient afin de récupérer les objets personnels et les photos de famille ayant appartenu au couple. Pour l'heure, ils vivaient encore à New York et, d'après ce qu'il avait compris, n'avaient pas l'intention de revenir habiter en Pologne.

En sortant de l'office notarial, Alphonsine ressentit le besoin de faire un détour par la boutique de fleurs de Julien. Elle avait du mal à prendre la mesure de ce qui venait de se produire. Elle, propriétaire d'un luxueux appartement en plein cœur d'un des plus beaux arrondissements de Paris ! Serait-elle capable d'y vivre sans les Chemtov ? Son ami la rassura. Ce qu'elle éprouvait était parfaitement normal et, avec le temps, elle finirait par se sentir chez elle. Il ajouta que si le couple lui avait fait don de leur bien, c'était pour qu'elle soit épanouie et en sécurité avec Hortense, donc il ne tenait qu'à elle de ne pas les décevoir. Les mots que Julien prononça provoquèrent en elle une prise de conscience. Il avait raison. Les Chemtov, en lui offrant cet inestimable cadeau, lui demandaient de continuer à faire vivre leur cocon.

Elle passa récupérer sa fille chez la concierge à qui elle apprit la nouvelle. Mme Morel, très émue, l'enlaça affectueusement. Elle était ravie qu'Hortense et sa mère restent habiter dans l'immeuble auprès d'elle. Au moment où Alphonsine s'apprêtait à partir, elle réclama des clous et un marteau. Mme Morel s'étonna :

— Avez-vous quelque chose à réparer ?

— En quelque sorte… je veux juste remettre les choses à leur place ! déclara Alphonsine en prenant Hortense dans ses bras.

Lorsqu’elle pénétra dans l’entrée de ce qui était désormais « son » appartement, elle se revit le jour de son arrivée à Paris. L’abbé Cadic qui avait attendu qu’elle se recoiffe avant de sonner, Zofia leur ouvrant la porte, tout sourire, et Mme Chemtov, dans sa magnifique robe Chanel. L’enivrante odeur fantôme du parfum *L’Heure bleue* de Guerlain flotta autour d’elle. Elle ferma les yeux. Sarah Chemtov était là présente, à quelques centimètres d’elle. Elle repensa avec délice à ces fameuses brioches polonaises qu’elle avait goûtées pour la première fois ce jour-là. Elle posa Hortense par terre. La petite, qui marchait depuis peu, cavala maladroitement jusqu’au salon pour aller retrouver sa poupée en chiffon. Alphonsine se dirigea vers la cheminée. Avec d’infinies précautions, elle prit la mezouzah et retourna sur le palier. Mme Morel, intriguée par les coups de marteau, la rejoignit et la trouva, silencieuse, qui observait religieusement l’objet sacré.

— Voilà ! dit-elle en s’adressant à la gardienne. Sarah, Ruben et Zofia seront éternellement avec nous maintenant. Qu’ils reposent en paix…

TROISIÈME PARTIE

OceanofPDF.com

18

Paris, 1960

— Dépêche-toi de mettre le couvert, ma chérie, Julien et Ivan vont arriver d'une minute à l'autre.

L'adolescente de seize ans qui était plongée dans un livre grommela.

— Hortense, ne te fais pas prier, veux-tu !

— Ouiiii maman. Mais ce roman est si passionnant que j'ai du mal à m'en détacher.

— Je comprends, ma chérie. Comme je te l'ai déjà expliqué, il y a un temps pour tout et là, vois-tu, j'ai besoin que tu m'aides.

— Qu'as-tu cuisiné ?

— Des coquilles Saint-Jacques à la bretonne en entrée ainsi que des asperges sauce mousseline et un gigot de sept heures accompagné de son gratin dauphinois. Je suis aussi passée à la pâtisserie chercher un fondant au kirsch.

— Tout ça ! Mais on va exploser !

— C'est le dimanche de Pâques tout de même et puis Julien et Ivan sont d'incorrigibles gourmands, j'adore les régaler, avoua Alphonsine en rougissant.

— Mouais… qu'est-ce que tu ne ferais pas pour tes chouchous !

Hortense s'appliqua à dresser une jolie table. Lorsqu'elle eut fini, elle admira son travail.

— Parfait, ma fille ! J'aime la façon dont tu as disposé les serviettes. C'est très original. Bon, de mon côté, c'est prêt, je file me pomponner.

L'adolescente, ravie, retourna illico à sa lecture.

Alphonsine avait gardé la même chambre qu'autrefois. À aucun moment il n'avait été question pour elle de s'installer dans l'ancienne chambre, plus spacieuse, de M. et Mme Chemtov. Elle respectait trop leur souvenir. La pièce avait donc tout naturellement été transformée en bureau. De cette

manière personne ne dormirait plus dans ce qui avait été l'endroit privé du couple. L'appartement était toujours aussi élégant. Tout le mobilier Art déco, ainsi que les magnifiques tapis, était resté à sa place. Les murs avaient été repeints d'une ravissante couleur lilas et s'accordaient à merveille avec les doubles rideaux en taffetas gris ardoise des deux grandes portes-fenêtres du salon.

Alphonsine, devant sa penderie, hésitait. Son choix se porta finalement sur une robe sans manches mauve à la coupe droite qui faisait ressortir ses yeux verts. Elle regroupa ses cheveux longs, quelque peu clairsemés de mèches blanches, en un chignon banane ultra-chic, puis se para d'un collier et d'une paire de boucles d'oreilles en perles de culture. Elle souligna ses paupières d'un délicat trait noir qui agrandit spectaculairement son regard. Les yeux de biche étaient la dernière tendance qui faisait un tabac. À cinquante-trois ans, Alphonsine était une très belle femme à la taille fine et au maintien impeccable. Elle contempla son reflet dans le miroir de sa coiffeuse. Avec l'annonce qu'elle s'apprêtait à faire aujourd'hui, il fallait qu'elle soit la plus élégante possible. Un dernier coup de peigne et elle était fin prête à recevoir l'homme de sa vie, autrement dit Julien.

La sonnette retentit.

— Je vais ouvrir, s'écria Hortense tout excitée.

— Salut parrain ! Salut Ivan !

— Hello la donzelle ! Toujours aussi pétillante, ma nièce, lui lança Julien en la prenant dans ses bras.

— Et moi ? Mon bisou ? réclama Ivan.

L'adolescente se précipita vers lui.

— Mais tu sais bien que je t'aime autant que lui !

— Tiens, ma princesse, c'est pour toi ! lui dit Julien en lui présentant un quarante-cinq tours.

Sur la pochette du disque, un beau jeune homme en costume rose, guitare électrique en main, faisait mine de se déhancher frénétiquement.

— Non, pas possible, « Souvenirs souvenirs » de Johnny Hallyday, j'adore ! Mille mercis parrain !

— Tu la gâtes trop, Julien ! le sermonna Alphonsine qui venait les

accueillir.

— Je n’ai rien entendu, répondit l’intéressé d’un air taquin.

Ivan serra affectueusement Alphonsine dans ses bras et lui offrit un magnifique bouquet d’hortensias.

— Ah ! vous deux, vous savez me parler, s’extasia la maîtresse de maison. Mes fleurs préférées !

— Et toi, tu es encore plus belle chaque jour. Mais comment fais-tu, dis-nous tout !

— Secret de femme… répondit-elle malicieusement.

Tous s’installèrent jovialement autour de la table basse du salon où une bouteille de champagne et des petits fours les attendaient.

— Que fête-t-on aujourd’hui ? demanda Ivan.

— Une grande nouvelle pour la cause féminine ! s’enthousiasma Alphonsine.

— Dis-nous vite de quoi il s’agit, nous piaffons d’impatience ! la pressa Ivan.

— Je vous annonce que j’ai enfin obtenu mon propre livret de famille !

— Incroyable, ils ont fini par admettre qu’une mère célibataire avait des droits ! Ils en ont mis du temps ! Félicitations, s’exclama Julien en la soulevant de terre.

— Je suis si contente !

— Je te comprends maman. Toi qui es orpheline, ça doit te faire drôle.

Les trois adultes se regardèrent sans faire de commentaires… un ange passa.

— Quoi ? j’ai dit quelque chose qu’il ne fallait pas ?

Hortense était décontenancée par ce silence inattendu.

— Absolument pas ma fille, tu as tout à fait raison. Ça me fait bizarre… et je ne sais plus quoi dire !

Julien se racla la gorge.

— Il commence à faire soif ! dit-il pour faire diversion.

— Oh que oui ! Arrosons cela comme il se doit ! Mais ce n’est que le début, vous verrez, les garçons. Nous allons continuer à nous battre ! Nous

avons encore une multitude de revendications, nous les femmes, poursuivit Alphonsine.

— Bon, je vous laisse à vos discussions d'adultes, je vais écouter mon disque dans ma chambre, annonça Hortense en se volatilisant.

— Très bien, ma chérie, je t'appellerai lorsque nous passerons à table, lui cria Alphonsine.

— Pourquoi ne lui dis-tu pas la vérité ? s'empressa de demander Julien. Elle est grande maintenant. Tu mens sans arrêt et tu dépenses une énergie colossale en évitant les questions embarrassantes… Tu n'en as pas marre, à la fin, de fuir en permanence ?

— Tu sais tout comme moi que je n'ai plus de famille, Julien. Mon père m'a rejetée à sa naissance et m'a fait passer pour morte. J'ai fait le deuil de ma mère, de ma sœur ainsi que de mes deux frères. J'ai eu le tort de me laisser dévorer par la honte et la culpabilité vis-à-vis des miens… J'en prends conscience aujourd'hui, mais j'avais tellement peur qu'ils me jugent… Je suis devenue une étrangère qui a perdu ses racines et je ne souhaite pour rien au monde que mon douloureux passé ressurgisse. C'est inenvisageable ! Et Dieu sait comment Hortense réagirait ! Déjà qu'elle me harcèle pour connaître l'identité de son géniteur… Il serait profondément injuste qu'elle soit marginalisée et discriminée. Une fille de Boche, vous imaginez les répercussions catastrophiques ! Je me suis mise dans une situation où je ne peux plus reculer. Je dois assumer jusqu'au bout mes impostures pour notre bien à toutes les deux. Fuir est une méthode bien pratique pour protéger ceux qu'on aime.

— Pieux mensonges, poursuivit Ivan qui était le seul, en dehors de Julien, à connaître le secret d'Alphonsine. Personnellement, je pense que tu as évité bien des embêtements en adoptant cette technique.

— Absolument ! Je l'ai fait uniquement pour nous préserver. Regardez-la. Elle est épanouie et joyeuse de vivre. Elle fait un parcours sans faute à l'école, c'est une excellente élève. Crois-tu, Julien, que je vais prendre le risque de troubler cette belle harmonie sous prétexte de transparence ?

— Vu sous cet angle, c'est logique… répondit Julien, pensif, mais il ne faudrait pas que ça lui revienne en pleine face comme un boomerang.

— Comment veux-tu qu’elle l’apprenne ?

— Je l’ignore, Phonsinette… la vie est tellement tordue parfois, mais inutile de te le rappeler, car tu en sais quelque chose. Je te signale tout de même que tu as dit à tout le monde que son père était mort sous les bombes. Et s’il refaisait surface… ?

Alphonsine blêmit.

— Quoi qu’il en soit, ce champagne est divin ! les coupa habilement Ivan, qui voyait poindre une lueur horrifiée dans le regard de leur amie.

— À propos de fuite… et vous, les garçons, où en êtes-vous ? Cela va bientôt faire dix-sept ans que vous vivez ensemble, se ressaisit Alphonsine. Quand allez-vous arrêter de vous cacher ? Pourquoi ne vous battez-vous pas pour que l’on vous reconnaisse ?

— Que veux-tu dire ? demanda Julien.

— Je parle de droits civiques ! Avez-vous un régime identique à celui des couples mariés ? Non… Pouvez-vous hériter l’un de l’autre normalement ? Non… Pouvez-vous décider pour l’autre, en cas d’incapacité, s’il vous arrive quoi que ce soit ? Non… je continue ? La liste est longue et il serait normal que l’on vous accorde enfin des prérogatives, ne croyiez-vous pas ?

— Mais, ma belle, tu rêves ! Et pourquoi pas le droit à l’adoption et au mariage tant que tu y es ! Le jour où on nous reconnaîtra, les poules auront des dents ! La société considère l’homosexualité comme une maladie. Nous vivons dans la clandestinité. Tout le monde nous juge. Si l’on était au Moyen Âge, quatre-vingts pour cent de la population nous lapideraient en place publique. Un de nos amis, qui a tout juste vingt ans, à la demande de ses parents a été interné de force pour subir des électrochocs et un autre du même âge a dû endurer une castration chimique ! Pourquoi crois-tu que certains se marient ? Ils sauvent les apparences en trichant, ils ont une double vie… Combien d’entre nous ont été déportés dans les camps de concentration pendant la guerre ? Ces imbéciles ne comprendront jamais que l’homosexualité n’est pas un choix ! s’exaspéra Julien.

— Votre résignation m’attriste, les garçons ! Créez votre association pour que les choses avancent !

— Tu parles, être pédé, comme on nous appelle si gentiment, est

répréhensible aux yeux de la loi, ajouta Ivan. Alors, les associations…

— OK ! continuez à vivre cachés, donc, mais posez-vous la question suivante : n'allez-vous pas le regretter un jour ?

— On est trop vieux pour avoir des remords ! lança Julien, et puis j'ai trop de travail avec mes cinq boutiques de fleurs. Je cavale toute la semaine de l'une à l'autre. Ivan, quant à lui, est tellement absorbé par sa peinture que, quelquefois, il en oublie de manger ! Ah ! ma belle, je te reconnais bien là, tu n'as pas changé, toujours aussi rebelle ! Même si tu n'habites plus au sixième, tu es et tu resteras à jamais une insoumise ! Depuis combien de temps nous connaissons-nous, maintenant ?

— Cela fait très exactement trente-six ans, mon cher ! Je m'en souviens comme si c'était hier… Je te vois encore à la porte de service de la cuisine apportant un sublime bouquet de lys que Mme Chemtov avait commandé. Ton homme était beau comme un dieu, dit-elle en s'adressant à Ivan, je suis immédiatement tombée sous le charme ! Mais Zofia a vite calmé mes ardeurs ! Ma très chère Zofia…

— Elle te manque ? demanda Ivan avec empathie.

— Terriblement, tout comme Sarah et Ruben, soupira-t-elle en fixant le candélabre sur le rebord de la cheminée en marbre. Il ne se passe pas une seule journée sans que je pense à eux. J'ai vraiment eu de la chance de rentrer à leur service. Quand je suis arrivée à Paris, j'étais analphabète et ignorante de la vie. Zofia m'a patiemment appris à lire et à écrire, Ruben Chemtov m'a donné le goût des livres et Sarah a été mon modèle. C'était un esprit fort. Elle assumait ses idées et n'avait que faire du qu'en-dira-t-on. Elle portait des pantalons, avait une coiffure à la garçonne, elle conduisait son automobile, bref c'était une féministe avant l'heure. Elle aurait fait des bonds de joie si elle avait été là lorsque nous avons obtenu le droit de vote après la guerre…

— Je suis sûr que de là où ils sont, ils se réjouissent de te savoir heureuse, lui dit Julien tendrement.

— Je m'accroche aussi à cette idée… Alors à eux, à nous, à notre belle amitié et à l'avenir, s'enthousiasma Alphonsine en levant sa coupe de champagne.

Le déjeuner se déroula dans les éclats de rire et les discussions plus légères. Ivan, comme à son habitude, fit le pitre. Alphonsine observa du coin de l'œil Julien que les années n'avaient pas abîmé. Certes, il avait pris un peu d'embonpoint, mais il était encore plus séduisant. S'il n'avait pas été homosexuel, elle l'aurait très certainement demandé en mariage. Après tout, ça n'était pas exclusivement réservé aux hommes et, bousculer les traditions, elle adorait ça ! Cet anticonformisme avait toujours guidé ses choix de vie. Elle avait eu plusieurs propositions de mariage, mais elle les avait systématiquement refusées. Elle souhaitait rester libre et n'avait surtout pas envie de rendre des comptes à un quelconque époux. Certaines de ses amies, non seulement avaient dû demander l'autorisation à leurs conjoints pour pouvoir travailler, mais en plus ne disposaient pas de leurs salaires comme elles le voulaient. Alphonsine était bien trop indépendante pour se laisser prendre à ce piège qui l'aurait à coup sûr étouffée. D'ailleurs, elle était persuadée que, si elle s'était mariée, elle aurait rapidement divorcé. L'image de la femme au foyer transformée en fée du logis, servant à la procréation, le tout sous l'autorité d'un chef de famille mâle, la révulsait.

Julien et Ivan s'éclipsèrent en début de soirée. Hortense les raccompagna jusqu'à leur voiture garée dans la rue au pied de l'immeuble. En passant devant la loge de Mme Morel Ivan s'étonna :

— Tiens, je n'avais pas remarqué ce panneau tout à l'heure à notre arrivée. Que dit-il ?

En se rapprochant de l'écriteau, il lut à haute voix : « Absente pour cause de congés. Retour le 8 avril ». Comment va cette chère Suzanne Morel ? questionna-t-il.

— Ma marraine est en pleine forme ! Elle est partie quelques jours dans le Pas-de-Calais pour rendre visite à sa famille, lui expliqua Hortense. Elle prépare également sa retraite. Maman et moi, on est tristes qu'elle laisse sa place… Tu te rends compte, je la connais depuis ma naissance et c'est elle qui a été ma nourrice pendant des années ! Ça va être bizarre sans elle.

— Elle ne sera pas sans venir vous voir, la rassura Ivan, elle vous est trop attachée.

— Oh ! que oui ! Maman lui a dit que sa chambre serait toujours prête pour la recevoir.

Ils arrivèrent devant un magnifique coupé Volvo au discret look sportif. Les garçons embrassèrent Hortense et grimpèrent dans leur bolide. En ce dimanche de Pâques, le quartier était calme. Les boutiques, les cafés et les restaurants étaient tous fermés. Hortense attendit qu'ils disparaissent au premier croisement pour remonter chez elle. Le lendemain, jour chômé oblige, elle n'allait pas au lycée. Elle inspira une grande bouffée d'air et admira un olivier en pot qui était sur un balcon voisin : elle était heureuse.

Le lendemain, vers 9 heures, Alphonsine marchait d'un pas décidé le long de la rue Saint-Placide qui menait au Bon Marché. Le ciel bleu azur et les premiers rayons du soleil déjà très chaud faisaient plus penser à une matinée d'été qu'à un lundi de Pâques. Elle adorait ces moments entre parenthèses où l'ambiance était beaucoup plus tranquille qu'à l'accoutumée. En arrivant dans le grand magasin, bien qu'elles fussent payées double, elle souhaita remercier les vendeuses de la parfumerie qui avaient accepté d'œuvrer un jour férié. Alphonsine était consciente de la chance qu'elle avait de vivre à cinq minutes de son travail, car la majorité des employés habitaient en banlieue et devaient faire plus d'une heure de transport quotidien. Elle examina minutieusement l'exposition des nouveautés et vérifia que les autres parfums étaient correctement mis en valeur comme elle l'avait expressément demandé : les flacons de démonstration parfaitement alignés et pas un gramme de poussière sur les présentoirs. Tout devait être impeccable avant l'arrivée des clients. Sa tournée d'inspection terminée, elle emprunta l'ascenseur et appuya sur le bouton du troisième étage qui était réservé à l'administration. Elle passa saluer les quelques cadres présents puis se dirigea vers son bureau personnel. Sur la porte était écrit en lettres majuscules « Responsable rayon parfumerie ». Elle ne se lassait jamais d'admirer son titre. Elle était fière de faire partie de l'aventure du doyen des grands magasins parisiens qui cultivait le goût de l'excellence et du raffinement. C'était en quelque sorte un rêve de petite fille qui s'était réalisé.

Depuis qu'elle était entrée dans ce lieu mythique, son parcours avait été

exemplaire. D’abord simple vendeuse, grâce à son investissement et son sérieux, elle avait été nommée première vendeuse quatre ans plus tard. Le résultat de ses ventes étant remarquable, elle s’était rapidement vu proposer le poste d’assistante de la chef de rayon. À la suite du départ à la retraite de sa supérieure, la direction l’avait unanimement choisie pour la remplacer. Depuis trois ans, elle avait encore pris du galon : elle était désormais chargée d’impulser une image moderne à l’espace parfumerie et avait sous ses ordres une dizaine d’employés. Alphonsine adorait son travail. Ses interlocuteurs principaux étaient des agents publicitaires, des représentants des grandes maisons mais aussi des journalistes de la presse féminine. Ses journées étaient riches et diversifiées et son salaire de cadre, très correct, lui permettait de vivre convenablement.

La décoration de son bureau lui ressemblait. Des nuances raffinées de vert et un mobilier moderne épuré mettaient en valeur l’espace. Ivan, qui lui avait donné le goût de l’art contemporain, lui avait offert une reproduction d’un peintre qu’elle affectionnait énormément. Il s’agissait de l’œuvre de Kandinsky, *Gelb-Rot-Blau*, « Jaune, Rouge, Bleu », que l’artiste avait réalisée en 1925. Le vert profond du mur où était accrochée la toile faisait merveilleusement bien ressortir l’accent qui avait été mis sur les trois couleurs primaires du tableau. Les formes géométriques fines et saillantes de la partie gauche (qui lui rappelait un flacon de parfum) se complétaient en un équilibre subtil avec les courbes voluptueuses et les traits plus épais de la partie de droite. Cette composition abstraite la fascinait. Elle y trouvait souvent son inspiration lorsqu’elle avait besoin d’être créative. Ses fenêtres donnaient sur le square Boucicaut, si bien que la vue dégagée et la verdure du parc apportaient une belle luminosité à la pièce. Alphonsine ne ménageait pas ses heures et son dynamisme avait immédiatement contaminé ses collaborateurs. Dès la prise en main de sa nouvelle fonction, elle avait insufflé un vent de fraîcheur avec ses idées novatrices dans l’air du temps. Ses supérieurs étaient très satisfaits de son travail.

Vers 10 heures, le sous-directeur passa la tête dans l’embrasure de la porte.

— Toujours fidèle au poste, ma chère Alphonsine, lui dit-il cordialement.

— Eh oui, mon cher Édouard, tout comme vous. Que voulez-vous, on ne

se refait pas !

— Votre dimanche de Pâques était-il plaisant ?

— Excellent, je vous remercie. J'étais avec ma fille et son parrain (elle omit sciemment de mentionner Ivan). D'ailleurs, je vais la rejoindre pour déjeuner à midi… Et vous, Édouard ?

— Ouf… fatigant ! Mon fils était là avec ses trois garçons et, croyez-moi, c'est du sport !

Alphonsine éclata de rire. Elle clôtura un dossier en cours concernant le lancement de la nouvelle eau de toilette de la maison Givenchy et, sur les coups de 11 h 30, elle repassa par le rayon parfumerie pour voir si tout allait bien. Au moment où elle se dirigeait vers l'entrée principale pour sortir, elle croisa son amie et collègue Madeleine.

— Ah ! Alphonsine, ça tombe bien que je te rencontre, car je voulais te parler. Figure-toi que j'ai quelques soupçons concernant une de tes vendeuses.

— Comment ça ? demanda celle-ci, intriguée.

— Il s'agit de Mireille, je pense qu'elle nous vole !

— Quoi ? Mais comment est-ce possible ? Je n'aurais jamais cru ça d'elle !

— Mon assistante l'a surprise en train de dissimuler quelque chose sous sa blouse. Elle n'a pas réussi à savoir ce que c'était, elle mène son enquête avant de l'accuser.

— Écoute Madeleine, là je suis pressée, car je déjeune avec Hortense. On en reparle demain matin à la première heure ?

— D'accord, fais-lui un bisou pour moi, et dis-lui qu'elle ne force pas trop sur les œufs en chocolat ! À demain, madame la responsable parfumerie.

— À demain, madame la chef de rayon cosmétique ! lui répondit Alphonsine d'un air espiègle.

Alphonsine avait donné rendez-vous à sa fille rue de Rennes, à la brasserie où travaillait Briac. Dès qu'il la vit arriver, il s'empressa de l'embrasser chaleureusement et l'installa à sa table préférée. Lui aussi avait bien évolué professionnellement, car il avait été promu directeur de salle. Briac était l'un des rares à connaître la véritable histoire d'Alphonsine (la seule chose

qu’il ignorait était son viol et il ne parlait jamais des origines de son amie devant quiconque y compris Hortense)

. À l’époque, il n’avait nullement été étonné par la réaction de Joachim Kergoat. Les Bretons étaient des durs à cuire lorsqu’il s’agissait d’honneur. C’étaient de fervents croyants que la religion influençait beaucoup et la notion de péché dictait pour ainsi dire leur vie.

Les garçons de salle vinrent cordialement la saluer chacun leur tour. Tous avaient reçu la consigne de la chouchouter.

— J’attends Hortense ce midi, elle me rejoint pour le déjeuner, précisa Alphonsine à Briac.

— Parfait, j’ajoute un couvert, dit celui-ci en faisant signe à un serveur.

Briac s’assit à ses côtés et resta discuter avec elle jusqu’à l’arrivée de l’adolescente.

— Salut Briac !

— Voilà la plus belle, s’exclama-t-il en se levant pour l’embrasser.

En professionnel averti, il leur annonça directement le menu :

— En plat du jour, nous avons une délicieuse blanquette de veau, sinon je peux vous proposer une potée auvergnate. Le chef la cuisine divinement bien.

— J’ai un faible pour la blanquette ! Et je prendrai un verre de vin blanc sec en accompagnement, s’il te plaît.

— Pour moi, ce sera une bavette avec des frites et un Coca-Cola, s’empressa de demander Hortense.

— Des frites et un Coca-Cola, je l’aurais parié, c’est parti ! s’exclama-t-il joyeusement.

Alphonsine raffolait de ces moments conviviaux. Elle se sentait à sa place. Une ville dont la réputation n’était plus à faire, un quartier vivant, un repère où elle avait ses habitudes, bref la vie rêvée d’une parfaite citadine.

Au moment où le serveur leur apportait les desserts, une très jeune femme en pleurs pénétra dans la brasserie et commanda un café au comptoir. Elle était seule. Les clients ainsi que les employés l’observèrent sans rien dire. Attristée par la scène et n’écoutant que son cœur, Alphonsine se leva et se dirigea vers elle.

— Vous avez un problème, Mademoiselle ?

Celle-ci releva la tête et contempla celle qui venait de lui adresser la parole. Voyant qu'elle ne répondait pas, Alphonsine insista :

— Que vous arrive-t-il, je peux vous aider ?

— Personne ne peut rien pour moi… Je me suis mise dans le pétrin toute seule !

— Quels que soient vos ennuis, Mademoiselle, il y a toujours une solution…

— Oui, il y en a une, mais ça n'efface pas la honte et le déshonneur ! C'est une catastrophe, gémit-elle.

Touchée par la détresse de cette inconnue, elle l'invita à venir les rejoindre, sa fille et elle. La jeune femme hésita un moment mais, à la vue de cette femme d'apparence sympathique, elle accepta sa proposition.

— Merci, Madame. Ça évitera que tout le monde me regarde !

Elle prit sa tasse de café et, la tête basse, suivit Alphonsine jusqu'à sa table.

Elle s'appelait Hélène, était âgée de vingt-trois ans et était étudiante en cinquième année de médecine. Son physique menu, sa voix fluette, ses cheveux bruns coupés très court et ses yeux marron la faisaient ressembler à un petit moineau tombé du nid. Hortense, qui écoutait avec attention, sitôt sa mousse au chocolat avalée, préféra s'éclipser pour laisser les adultes bavarder à leur aise.

— Maintenant que ma fille est partie, si vous souhaitez parler pour vous soulager un peu…

— Je ne veux pas vous embêter avec mes problèmes, c'est déjà très gentil à vous d'avoir volé à mon secours. Je suis contrariée de m'être donnée en spectacle…

— Rassurez-vous, à aucun moment vous ne vous êtes donnée en spectacle. De l'extérieur, nous avons juste vu une femme qui en avait gros sur le cœur. Ça arrive… Qui, dans cette salle, n'a jamais pleuré ?

Face à cette anonyme qui lui inspirait confiance, Hélène commença timidement à se livrer. Elle sortait de chez le médecin et celui-ci lui avait confirmé ce qu'elle soupçonnait depuis quelques jours : elle était enceinte.

C’était une catastrophe, elle n’était pas mariée et le père de l’enfant était une simple amourette sans lendemain. Ses parents ne lui pardonneraient jamais.

— Vous avez toujours la possibilité de recourir à l’interruption de grossesse clandestine, si vous ne désirez pas le garder.

— Je n’ai pas l’argent nécessaire. Et puis, ma famille est très catholique, jamais ils n’accepteront d’en passer par là. Je suis coincée !

À ces mots, Alphonsine reçut un coup de poignard dans l’estomac. Elle se revit dix-sept ans en arrière.

Briac desservit leur table et leur apporta deux cafés.

— Offerts par la maison !

— Merci, Briac, tu es un ange !

— Vous êtes une habituée de cet endroit ? lui demanda Hélène.

— C’est mon QG ! répondit-elle en souriant.

La jeune femme resta silencieuse.

— Je vais vous faire une confidence. Je comprends parfaitement votre épreuve pour l’avoir vécue avant vous.

— Ah bon ?

— Ma fille que vous avez vue ne connaît pas son père. Je l’ai élevée toute seule. Je suis donc bien placée pour savoir ce que c’est que d’être une fille-mère de nos jours !

— Vous n’avez pas eu la possibilité d’avorter vous non plus ?

— Aussi surprenant que cela puisse paraître, je n’ai pas cherché à « faire passer » mon enfant. Et puis, je suis tombée enceinte en 1944, en pleine occupation allemande. Autant vous dire que c’était compliqué.

Les deux femmes, qui ressentaient de la sympathie l’une pour l’autre, entamèrent une longue discussion passionnante sur les femmes et leurs droits. Malgré leur différence d’âge, elles se rendirent compte qu’elles avaient beaucoup de points en commun. Elles ne virent pas le temps passer et, bientôt, les serveurs commencèrent à s’activer pour la mise en place du service du soir.

— Je crois qu’il est temps d’y aller si nous ne voulons pas les gêner ! s’exclama Alphonsine.

Juste avant qu'elles ne quittent leur table, Hélène, réconfortée par l'écoute attentive de sa sauveuse, lui demanda :

— Je ne connais pas votre prénom, madame…

— Ah oui, je ne me suis pas présentée, je m'appelle Alphonsine et je travaille à deux pas d'ici.

— Merci, Alphonsine, pour votre gentillesse et votre compréhension. Votre absence de jugement m'a redonné un peu d'estime de moi-même. J'en avais besoin !

— Solidarité féminine !

Hélène esquissa un sourire.

— Oh ! Votre visage s'illumine, j'en suis ravie ! Cela vous dirait-il que l'on se revoie ?

— Oui, cela me ferait très plaisir, répondit Hélène d'une voix douce. Mais, il ne faut pas vous sentir obligée de…

Alphonsine la coupa net.

— Taratata, je ne me force en rien, ça n'est pas mon genre, et puis j'ai très envie de poursuivre notre intéressante discussion.

— J'ai également beaucoup apprécié notre échange.

Alphonsine déchira une feuille d'un petit carnet qu'elle avait dans son sac et y inscrivit son adresse et son numéro de téléphone.

— Êtes-vous libre pour venir dîner à la maison un de ces soirs ?

— Oui, bien sûr !

Rendez-vous fut pris pour 19 heures le samedi suivant. Alphonsine régla sa note (et s'aperçut qu'une fois de plus, Briac n'avait pas compté non plus les desserts), embrassa et remercia son fidèle ami en partant.

La fin de semaine arriva à grands pas et Hélène, ponctuelle, se présenta au domicile d'Alphonsine à l'heure convenue avec un baba au rhum dans une main et une bouteille de saint-émilion dans l'autre. Alphonsine ne put s'empêcher de sourire au vu de l'étiquette.

— Vous n'aimez pas le vin de Bordeaux ? demanda la jeune femme, gênée.

— Au contraire, je l'adore ! Merci, c'est une délicate attention, mais vous n'auriez pas dû. C'est trop !

En vérité, Alphonsine préférait le vin blanc, mais ce qui la fit rire, ce fut le clin d'œil indirect que ce vin lui évoquait. L'origine de son appellation provenait d'un moine célèbre pour ses miracles qui se nommait Émilion. De souche bretonne, le religieux était natif de Vannes.

— Bienvenue, Hélène, je vous en prie, installez-vous.

— C'est très beau chez vous. Votre domicile est immense ! s'exclama Hélène en découvrant le salon.

— Oui, il est vrai que l'on ne se bouscule pas avec ma fille.

— C'est un appartement de famille, j'imagine.

— Pas du tout, je suis orpheline. C'est un bien que m'ont légué mes anciens patrons. C'est une longue histoire…

— J'adore les histoires, racontez-la-moi, s'il vous plaît !

Alphonsine servit l'apéritif et commença son récit. À la fin de celui-ci, Hélène avait les yeux brillants d'émotion.

— Comme c'est poignant. Depuis la sortie de votre orphelinat en 1924, vous vivez ici… Ces gens tels que vous me les avez décrits devaient être exceptionnels.

— Ils étaient bien plus que ça… soupira-t-elle.

— Et le père d'Hortense ?

— Il est mort pendant la guerre, je préfère ne pas en parler, c'est trop douloureux.

— Excusez-moi Alphonsine, ma curiosité parfois me rend impolie.

— Rassurez-vous, Hélène, tout va bien. Si nous passions à table ?

— Votre fille n'est pas là ?

— Non, ce soir, elle dort chez sa meilleure amie qui habite l'immeuble d'en face. Ces deux-là sont toujours fourrées ensemble !

Hélène remarqua une peinture moderne qui était accrochée au mur côté salle à manger.

— Ce tableau m'évoque les couleurs de la lande bretonne, souligna-t-elle en se levant du fauteuil club. Il est très réussi. Qui en est l'auteur ?

— Oh ! On dirait que vous connaissez bien l'arrière-pays breton ? remarqua la maîtresse de maison, à moitié rassurée.

— J'y suis allée en vacances deux ans de suite avec mes parents, dans le

golfe du Morbihan. J’y ai des souvenirs formidables. C’est vraiment un petit coin paradis… et vous ? Êtes-vous déjà allée en Bretagne ?

— Non, pas du tout… Et, pour répondre à votre question, c’est le compagnon du parrain de ma fille qui l’a exécuté pour mon quarantième anniversaire. C’est un artiste peintre reconnu.

— Le parrain d’Hortense vit avec un homme ?

— Exactement, ils sont ensemble depuis plus de seize ans. Ils forment un couple très soudé.

— Décidément, Alphonsine, plus je vous découvre et plus je vous trouve surprenante. Il est navrant de constater que la société n’a pas votre ouverture d’esprit, tout serait tellement plus simple !

Alphonsine mit un disque de jazz du clarinettiste Sidney Bechet en sourdine et invita sa convive à s’installer à la grande table en noyer. Elle fila en cuisine et revint avec un plat d’œufs mimosas. Hélène, qui depuis le lundi de leur rencontre avait repris le dessus, lui expliqua qu’elle ne supportait plus de vivre dans le monde étriqué et hypocrite de ces années d’après guerre. Elle considérait entre autres que le droit de vote que l’on avait généreusement donné aux femmes était plus une récompense pour leur participation à lutte contre l’ennemi qu’une véritable adhésion masculine. Elle était aussi en colère contre les hommes, préoccupés par le fait que le sexe opposé jouisse désormais du même droit qu’eux. Pire, certains allaient jusqu’à penser que la gent féminine avait besoin d’être instruite pour pouvoir élire correctement ! Une réelle insulte. Hélène revendiquait également le droit à la maîtrise de la fécondité car le moment était venu, selon elle, de dissocier sexualité et procréation. L’usage de la contraception et la dépénalisation de l’avortement étaient les deux principaux facteurs qui allaient les libérer.

— Nous, les femmes, sommes les laissées-pour-compte de cette société de machos ! dit-elle rageusement. Coucher avec son fiancé avant le mariage est très mal vu mais, une fois qu’on est mariées, on est soumises au devoir conjugal et il nous faut absolument faire des enfants. Si on ne respecte pas ces principes, on est une mauvaise épouse, quelle injustice !

Alphonsine fut frappée par son franc-parler. Elle avait l’impression d’avoir

son double en face d’elle. Hélène enchaîna :

— Depuis que j’étudie la médecine, je suis écœurée par la façon dont on traite les femmes qui ne souhaitent pas être mères. Dans les hôpitaux, celles qui arrivent à la suite d’une fausse couche sont automatiquement soupçonnées d’avoir voulu avorter. On les accueille d’une manière déplorable, on les oblige à patienter des heures dans les couloirs et, pour finir, les curetages se pratiquent sans anesthésie. Parfois même, elles se font insulter et humilier par une partie du personnel soignant !

Alphonsine était à la fois horrifiée par ce qu’elle venait d’entendre et captivée par le discours de cette jeune femme au tempérament bien trempé. Sa force de caractère et ses convictions l’impressionnèrent beaucoup. Alors qu’elle revenait de la cuisine avec un plat de tomates farcies, elle lui demanda :

— Comment pensez-vous qu’il faille agir ?

— En créant une association ! Plus nous serons nombreuses, plus on nous écoutera.

— C’est exactement ce que je crois ! C’est un bon moyen pour se faire entendre et mettre la pression aux politiques. Même si j’ai passé l’âge d’avoir des enfants, je soutiens cette cause à deux cents pour cent. D’ailleurs, à ce propos, je peux vous avancer l’argent pour votre avortement si vous le désirez.

Hélène marqua un temps d’arrêt puis réagit vivement.

— C’est hors de question, Alphonsine, nous ne nous connaissons que depuis une semaine.

— Et alors ? J’ai beaucoup repensé à notre discussion à la brasserie ces derniers jours. Votre histoire m’a profondément émue. Elle m’a catapultée dix-sept ans en arrière. À l’époque, j’ai eu de la chance, car on m’a aidée. Je m’en suis sortie. Aujourd’hui, c’est vous qui avez besoin d’être soutenue. Acceptez simplement la main que l’on vous tend… Solidarité féminine, lui déclara-t-elle, l’air complice.

Hélène prit le temps de la réflexion.

— Je suis touchée par votre geste, mais je… certes, ça m’ôterait une sacrée

épine du pied, mais je… je suis très gênée… C'est compliqué pour moi de dire oui !

— En quoi ? interrogea Alphonsine du tac au tac.

— J'ai l'impression de mendier !

— Vous ne m'avez rien demandé. C'est moi qui vous le propose !

— C'est exact… mais…

— Mais ?

— Il est vrai que ça serait une délivrance et qu'ainsi, mes parents n'en sauraient rien…

— Alors, facilitez-vous la vie, Hélène !

Hélène semblait pensive. Elle fixait le candélabre sur le rebord de la cheminée. Ses yeux étaient humides. Au bout d'un moment, elle prit une grande respiration puis donna sa réponse.

— D'accord, mais seulement à une condition !

— Laquelle ?

— Je vous rembourserai jusqu'au dernier centime !

— Marché conclu. Je suis heureuse que vous acceptiez mon aide ! Vous voyez, il y a toujours une solution, lui dit-elle pour détendre l'atmosphère. Vous connaissez quelqu'un de confiance ?

— Je suis en relation avec une infirmière qui pratique « la chose ». Elle a de l'expérience. Je l'ai recommandée à quelques patientes et, chaque fois, je n'ai eu que des retours positifs. Elle respecte les normes d'hygiène et est très discrète. Si on m'avait dit qu'un jour, j'aurais besoin de ses « services » à mon tour ! dit-elle en remplissant son verre de vin. Ces tomates farcies sont absolument délicieuses, vous êtes un véritable cordon-bleu, Alphonsine.

Puis elle ajouta :

— En fait, ce dîner est thérapeutique… Il m'apaise ! Et cela m'a fait un bien fou de me confier. J'avais déjà conscience que les femmes étaient enfermées dans une société pleine de préjugés et de convenances pour sauver les apparences, mais le fait de le vivre soi-même vous donne l'impression d'être une pécheresse que la honte étouffe !

Alphonsine sentait qu'Hélène relâchait la pression.

— Comment va-t-on appeler notre association ? demanda-t-elle soudainement.

— Je vous demande pardon ? s'enquit Hélène, interloquée.

— Notre mouvement, il faut lui trouver un nom !

Hélène, en pensant à la proposition que sa nouvelle amie venait de lui faire, eut un sourire au coin des lèvres. Elle réfléchit quelques secondes.

— « Solidarité féminine » ? Qu'en penses-tu ?

OceanofPDF.com

19

Berlin, 1962

Accoudé au comptoir du Romanisches Café, Johannes terminait de siroter sa troisième bière. Le regard éteint, il contemplait la photographie qu'il avait religieusement dissimulée dans son portefeuille depuis l'abandon en catastrophe de son poste à Paris. Qu'était devenue la belle Française qu'il avait laissée pour morte, un soir de novembre 1943, au fond d'une cour parisienne ?

Le cliché de cette femme attendant patiemment devant la vitrine d'une boulangerie l'avait aidé, après guerre, à tenir durant ses dix-huit mois de détention au goulag de Bamlag en Sibérie. Dix-huit mois où il avait miraculeusement réussi à cacher l'unique objet personnel qu'il avait sur lui au moment de sa capture : la photo d'Alphonsine. Las, il commanda une quatrième chope de bière. En observant les bulles qui remontaient à la surface à une vitesse vertigineuse, il se remémora ses années d'occupation dans la capitale française. Son luxueux logement de fonction au pied de la tour Eiffel, son quartier général au Lutetia, ses déjeuners raffinés à La Coupole. Paris était désormais un mirage qui s'était évaporé au fil des années et sa misérable fuite, en août 1944, une page de son histoire qu'il tentait d'oublier. Johannes consulta sa montre. Il se faisait tard. Il régla ses consommations et sortit sur le trottoir sans grande conviction. L'air était humide et l'odeur du bitume mouillé mélangé aux gaz d'échappement l'écœura. Comme à son habitude, il regagna son domicile à pied pour dessoûler un peu.

À cinquante-trois ans, sa vie était d'une platitude extrême. Ancien militaire de carrière, sans diplôme, il avait dû se contenter à sa libération de Sibérie d'un emploi d'homme à tout faire que sa femme lui avait déniché à l'université de Berlin-Ouest. L'immeuble cossu de son enfance où il vivait toujours avait perdu de son éclat. Des traces d'impact de balles avaient

transformé la façade en gruyère et la peinture défraîchie du hall qui s'écaillait rendait le lieu inhospitalier. Il grimpa l'escalier jusqu'au deuxième étage avec difficulté. Ses kilos en trop l'empêchaient de gravir les marches à une vitesse normale. Au palier intermédiaire, il dut faire une pause.

— C'est moi, maugréa-t-il, essoufflé, en pénétrant dans son appartement.

— Ne fais pas de bruit, Erik vient tout juste de s'endormir, lui ordonna son épouse Magda qui se trouvait au salon. As-tu dîné ?

— Non.

Elle leva les yeux au ciel en signe de dédain et reprit sa lecture. Désœuvré, Johannes se dirigea vers la cuisine. Il fallait bien se nourrir s'il voulait tenir le coup. Il ouvrit le réfrigérateur et sortit des saucisses et quelques pâtes de la veille qu'il fit rapidement chauffer. Il mangea en silence de manière mécanique. Son repas terminé, il lava et rangea machinalement son assiette et la casserole. Depuis qu'ils avaient renvoyé leur domestique Gabriella, ils n'avaient plus les moyens d'en embaucher une autre. Sa femme Magda qui se désintéressait complètement de son foyer se contentait du minimum syndical. Elle détestait cuisiner et servait inévitablement les mêmes plats. La charcuterie, le chou, les pâtes et les pommes de terre représentaient les uniques ingrédients de la table familiale. Les petits pains à la cannelle, les gâteaux et les succulents ragoûts de son enfance étaient de l'histoire ancienne.

— Bonne nuit, fit-il en direction de sa femme en entrant dans le salon.

— À quelle heure commences-tu demain ? lui demanda-t-elle sans lever les yeux.

— 6 heures !

— Oh ! la barbe. C'est encore moi qui vais devoir emmener Erik à l'école !

— Pas ma faute, marmonna son mari entre ses dents sans aller embrasser son épouse.

Comme tous les soirs depuis des années, il se coucha seul et sans l'affection de sa conjointe. L'esprit obscurci par des pensées négatives, il se mit à suivre du regard les ombres des arbres de la rue qui dansaient au

plafond. Comment avait-il pu tomber aussi bas ? Stoppé au sommet de sa gloire par la grande débâcle du Troisième Reich, son investissement pour le Führer était parti en fumée en quelques semaines à peine. De l'homme respecté et craint qu'il avait été, il ne restait rien. Quelle déchéance pour celui qui avait ardemment milité pour une race pure et intellectuellement supérieure !

Dans une Allemagne en pleine reconstruction, il était inconcevable d'avouer qu'il était un ancien SS et, qui plus est, de la pire espèce. Et comment expliquer la honte et le déshonneur de son séjour au goulag ? Lui, l'hitlérien convaincu, vivait désormais comme un passager clandestin dans son propre pays.

Il commença à s'agiter et à transpirer. Il manquait d'air. Il jeta furieusement au sol le gros édredon qui recouvrait le lit. Des flashs de son trajet chaotique et interminable pour rejoindre Berlin en 1944 sur les routes de France défilaient sous ses yeux. Il se revoyait arrivant dans sa ville natale, exténué et crasseux au milieu de la cité transformée en un immense champ de ruine. Le souvenir des avenues désertées par la population qui avait été contrainte de vivre terrée comme des animaux dans les caves, le métro et les abris collectifs lui donna soudain, pour la énième fois, envie de pleurer. Des quartiers entiers avaient été dévastés. Ces flashs lui rappelèrent également les nombreux civils qui, en voulant échapper à l'Armée rouge à l'Est, étaient venus par dépit se réfugier dans ce qui restait de Berlin. Sans domicile fixe, souffrant de famine et de misère, ils erraient dans les rues sans but précis.

Sa tête lui tournait. Il devait à tout prix se redresser s'il ne voulait pas que son repas atterrisse dans le lit. Assis, il continua à repenser à cette année noire et à son triste retour chez lui. Ce jour-là, lorsqu'il avait poussé la porte de son foyer, à son grand étonnement personne n'était présent pour l'accueillir. Sa femme, son fils Stefan, son père ainsi que leur domestique Gabriella avaient disparu. À en juger par la poussière sur les meubles, cela devait faire un sacré moment que les lieux avaient été laissés à l'abandon. Où étaient-ils ?

Épuisé et démotivé, il avait réussi à se procurer de la nourriture au marché

noir. Au bout de quarante-huit heures de léthargie, lorsqu'il eut récupéré quelques forces, il avait rejoint, sans grande conviction, la dernière garnison de soldats mal équipés et affamés qui tentaient désespérément de défendre la ville. La bataille de Berlin contre les troupes soviétiques en avril 1945 avait été un fiasco. La fuite de hauts dignitaires nazis et, le 30 avril, la mort peu glorieuse d'Adolf Hitler avaient fini de l'achever entièrement.

Choqué et anéanti par le suicide de son idole qui avait abandonné et trahi ses fidèles combattants, il avait rangé ses certitudes et ses illusions au placard. Le Troisième Reich n'existait plus et les affrontements menés au sol par les Soviétiques avaient définitivement réduit les trois quarts de la capitale en cendres. À la capitulation de Berlin en 1945, Johannes, qui avait été fait prisonnier, fut expédié en Sibérie sans avoir eu la moindre nouvelle de sa famille. Étaient-ils décédés ? S'ils étaient encore en vie, où se cachaient-ils ?

Pendant sa captivité au goulag, le détenu de guerre Hohenburg avait été utilisé comme travailleur forcé pour la reconstruction soviétique. Là, il avait connu l'enfer. De bourreau et d'oppresseur, il était passé de l'autre côté. Sous-alimenté, martyrisé par certains condamnés, harassé par les opérations de restauration des lignes de chemins de fer russes, il avait néanmoins réussi à survivre. Ses longs mois en pays soviétique avaient eu raison de son fanatisme, mais pas de son obsession de l'ordre qui continuait à lui coller à la peau.

Son épouse qui le croyait mort eut la frayeur de sa vie lorsqu'elle vit le zombie qu'il était franchir le seuil de porte de leur appartement un soir de début décembre 1946. Johannes, sur le coup, n'avait pas reconnu sa femme. Habillée de vêtements grossiers et ternes, elle était d'une maigreur impressionnante et la pâleur de son visage faisait ressortir sa chevelure désormais grisonnante. À trente-deux ans, il lui donnait vingt années de plus. Elle aussi avait connu l'enfer. Elle lui apprit qu'elle n'avait jamais quitté Berlin et que son père Claus Hohenburg et leur fils étaient tous deux décédés au cours d'un bombardement britannique en décembre 1943. Ils étaient enterrés au cimetière municipal. Elle avait licencié Gabrielle et, ayant la hantise de rester seule, elle était allée se réfugier avec une dizaine

d’autres femmes dans une cave non loin de chez elle. Le lendemain de la capitulation, elle avait été réquisitionnée pour remettre la cité en état. Des heures durant, elle avait déblayé des gravats et soulevé de lourds blocs de pierre. En l’absence de pouvoir politique et livrée à elle-même, comme des centaines de ses compatriotes, elle avait été maltraitée, humiliée et violée par les soldats de l’Armée rouge. Pour subsister, elle avait vendu leur voiture, ses robes de couturier, ses bijoux et toute la précieuse argenterie à laquelle elle tenait tant.

Leur mariage avait miraculeusement survécu et, sans un sou, ils étaient restés vivre dans l’appartement familial. La naissance de leur deuxième fils, Erik, en 1950 les avait obligés à relever la tête et à retrouver un semblant de dignité. Johannes n’était plus végétarien et n’avait plus aucune hygiène alimentaire. Il dévorait toutes sortes de viandes, buvait quotidiennement de l’alcool et ne pratiquait plus aucun sport. Bref, il ne ressemblait plus du tout à l’homme qu’il était, tant physiquement que mentalement, avant guerre.

Comme tous les Berlinois, le couple avait traversé les années d’après guerre en priant pour que de nouveaux combats n’éclatent pas, car l’échec de l’administration commune de Berlin par les vainqueurs avait progressivement transformé la capitale en foyer de la guerre froide. Désormais, deux forces s’affrontaient : l’Est et l’Ouest. La création de la RFA (contrôlée par les Alliés) et de la RDA (sous tutelle soviétique) en 1949 avait rendu l’atmosphère encore plus électrique. Chaque jour, un bon nombre de Berlinois refusant d’être soumis au diktat des communistes fuyaient la zone est. Pour empêcher cet exode, un mur avait été construit dans la nuit du 12 au 13 août 1961. Bien que Johannes ne le montrait pas, l’ancien nazi qui couvait en lui était révolté par ce « mur de la honte », comme l’appelaient la grande majorité des Allemands.

Le réveil de Johannes sonna à 4 h 30. Embrumé après un sommeil très agité, il se leva maladroitement. Sa femme qui dormait à ses côtés se retourna d’un geste brusque et grommela des paroles incompréhensibles. Après une brève toilette et un café avalé sur le pouce, il descendit rapidement dans la rue. Comme chaque matin, il remonta le boulevard Kurfürstendamm pour prendre le métro à la station du même nom. Bien que

les stigmates de la guerre fussent encore visibles, le quartier Charlottenburg de son enfance (qui se situait dans la zone britannique) avait beaucoup changé. D'une grande modernité, il était devenu l'épicentre de la vie des Berlinois de l'Ouest. On y trouvait quantité de grands magasins, mais aussi des barres d'immeubles datant de l'époque de la reconstruction. La célèbre unité de logement, la *Wohnmaschine* imaginée par Le Corbusier en était un exemple frappant.

L'université libre où il œuvrait était à environ trois quarts d'heure en transports en commun. En arrivant sur le quai désert du métro, afin de se protéger du froid piquant de février, il s'abrita derrière un panneau publicitaire qui vantait les arômes suaves du tabac allemand Brikmann. Tel un automate, il pénétra dans la rame vide et se cala contre une fenêtre sur un siège en bois dur. Il se laissa bercer par le roulis du wagon et sombra peu à peu dans une somnolence agréable. Instinctivement, il ouvrit les yeux tout juste deux minutes avant d'atteindre la station où il descendait. Entre-temps, une dizaine de travailleurs qui étaient montés dans le compartiment essayaient comme lui de rattraper quelques minutes de sommeil. Frigorifié et d'un pas décidé, il alla rejoindre l'arrêt du bus qui le déposait au pied de l'institut.

Le jour n'était pas encore levé lorsqu'il parvint à la faculté. Le bâtiment financé par des fonds américains qui avait été édifié en 1948 était sinistre et fantomatique. Il emprunta un long couloir sombre et pénétra dans une pièce obscure et exiguë qui servait de vestiaire au personnel d'entretien. Il salua d'un geste de tête deux de ses collègues. D'un tempérament taiseux, Johannes était distant avec tous ceux qu'il était obligé de côtoyer. Son chef vint à sa rencontre. C'était un petit homme mal aimable. Johannes ne pouvait pas le voir, car ce fils d'immigré polonais représentait tout ce qu'il détestait. C'était un étranger à qui on avait fourni du travail sous prétexte que sa famille avait été déportée dans les camps de concentration. Un scandale pour Johannes qui était contraint d'accepter docilement son autorité. Au fond de lui, il ne rêvait que d'une seule chose : renvoyer ce parasite dans son pays à grands coups de pied aux fesses !

— Hohenburg, allez directement dans l'amphithéâtre principal. Un

éminent professeur a rejoint l'équipe enseignante, il donne son premier cours magistral ce matin et je veux que tout soit nickel ! Tables, bancs, bureau, tableau, sols, tout doit y passer !

— Un nouveau prof ? En milieu d'année ?

— Ne posez pas de questions, faites ce que je vous demande.

— Sale Polak, marmonna Johannes entre ses lèvres. En d'autres temps, je t'aurai maté !

— Pardon, qu'avez-vous dit ?

— Je disais, j'y vais toute de suite, chef !

Johannes enfila sa blouse grise, remplit son seau d'eau chaude, s'empara de sa serpillière et fit le plein de produits d'entretien qu'il aligna sur son chariot. L'amphi était gigantesque. Il en aurait au moins pour deux bonnes heures pour tout nettoyer. Point positif, il serait tranquille pendant ce temps-là. À huit heures, son chef vint inspecter les lieux. Les premiers étudiants commencèrent à envahir les couloirs. Alors que Johannes s'apprêtait à sortir de l'immense salle, il aperçut le nouveau professeur en question. Ce dernier s'installait calmement à son bureau situé en haut de l'estrade. C'était un homme blond d'une quarantaine d'années à l'allure sportive. Il remarqua immédiatement la large cicatrice qu'il avait sur le visage au niveau de sa joue gauche. Cette particularité le perturba. L'enseignant, qui n'avait pas noté la présence du préposé au ménage, prit le temps de disposer ses livres et ses fiches de cours devant lui. Les gestes et l'attitude de ce professeur le troublèrent. Ils lui rappelèrent quelqu'un. Quelques étudiants pénétrèrent dans l'auditoire et Johannes en profita pour s'éclipser. Maintenant qu'il avait terminé sa tâche, il devait passer au bureau de son supérieur pour que celui-ci lui confie un autre travail. Avant cela, il fit un détour par la salle des professeurs dans l'espoir de glaner quelques informations à propos de l'individu en question. Un enseignant lui apprit qu'il s'appelait Hans Witermann et qu'il était originaire de Potsdam. Il dispensait des cours de sciences humaines. Spécialisé en psychologie sociale, il s'intéressait plus particulièrement au concept de résilience chez les personnes qui avaient subi un traumatisme. Johannes remercia, pour la forme, l'éminent professeur et alla s'enquérir à reculons de ses nouvelles corvées. Pendant

tout le reste de son service, il ne put s'empêcher de songer à cet enseignant fraîchement nommé. Cette impression de l'avoir déjà croisé ne le lâchait pas. Mais où ? Impossible de s'en souvenir. À l'heure de la pause de midi, il déjeuna au restaurant universitaire. Absorbé dans ses pensées, il toucha à peine à son assiette de knödels en sauce. Mentalement, il balaya méthodiquement la liste de ses anciens camarades aux Jeunesses hitlériennes puis les soldats et les sous-officiers SS qu'il avait commandés. Pas un ne correspondait au profil du professeur. Ce mystérieux inconnu le hanta toute la journée. Il regagna son domicile vers 16 heures et trouva son fils dans la cuisine, un verre de lait dans une main et une brioche *buchty* dans l'autre.

— Bonjour Papa, s'écria-t-il.

— Bonjour Erik.

— Maman m'a demandé de te dire ce matin qu'elle ne rentrerait pas avant 19 heures. Elle doit clôturer un dossier important.

Johannes ne répondit rien. Il était habitué à ce que son épouse finisse tard. Elle n'avait guère le choix, car c'était l'unique secrétaire d'un cabinet de trois avocats associés. Son salaire était plus élevé que celui de son mari et les heures supplémentaires qu'elle effectuait étaient les bienvenues. Johannes suivit d'une oreille distraite les histoires que son fils lui racontait. Erik était un écolier sérieux et appliqué. Malgré son jeune âge, il était à l'initiative de la création du journal de son collège. Reporter passionné, il s'intéressait à tous les sujets et ses articles ponctués d'humour étaient très appréciés par les élèves et les professeurs. Son choix était déjà fait : plus tard, il serait journaliste et travaillerait pour un grand quotidien. L'œil malicieux il regarda son père.

— Tu ne m'écoutes pas ! Quelque chose te préoccupe…

— Comment ? Euh… Oui, tu as raison, j'avoue !

— Raconte. C'est grave ?

— Il y a un nouveau prof à la fac et j'ai l'impression de le connaître.

— Tu lui as parlé ?

— Non.

— Tu devrais, c'est le meilleur moyen de savoir si lui, il te connaît !

C’était une réflexion logique, malheureusement, étant donné son lourd passé, il était plus facile de le dire que de le faire.

— À propos, Papa, j’aurai besoin que tu m’expliques ton métier d’avant la guerre.

— Et pourquoi ça ? demanda son père en se raidissant.

— Je prépare un article pour notre journal et je m’intéresse au parcours professionnel des parents.

— Tu sais, il n’y a pas grand-chose à dire en ce qui me concerne. J’œuvrais pour les chemins de fer allemands et j’étais chargé de réparer les voies, rien de bien passionnant, dit-il laconiquement.

— C’est bizarre que tu n’aies pas réintégré la Reichsbahn après la guerre.

— Pas du tout, j’en avais marre de travailler dans le froid et sous la pluie l’hiver.

— Ah bon…

Erik trouvait les réponses de son père étrangement évasives. Déçu de ne pas en savoir plus, il fila dans sa chambre faire ses devoirs. Johannes quant à lui fut soulagé que l’interrogatoire de son fils s’arrête. Sa femme et lui avaient élaboré un mensonge sur sa trajectoire professionnelle et son expérience sibérienne lui avait servi pour se réinventer un passé dans les chemins de fer. Une bonne partie de leurs amis étant morts pendant la guerre et eux ayant délibérément coupé les ponts avec les autres, ils ne pouvaient donc pas être trahis. En fait, ils vivaient complètement repliés sur eux-mêmes. Erik était au courant qu’il avait eu un frère et ça s’arrêtait là. Ses parents lui avaient dit qu’il n’avait plus de famille. La réalité était toute différente. La grand-mère paternelle d’Erik, Elsa Hohenburg, âgée de quatre-vingt-six ans, était encore en vie et se trouvait dans un hospice près de Berlin. Après la guerre, la pauvre femme, qui croyait naïvement que son fils serait heureux de la revoir, avait tenté de se rapprocher de lui, mais en vain. Elle fut brutalement éconduite par Johannes qui lui avait fait comprendre qu’il ne voulait plus entendre parler d’elle.

Magda rentra en début de soirée. Ils se retrouvèrent tous les trois autour d’un jarret de porc accompagné de haricots verts et dînèrent dans un silence pesant.

— Demain, c’est moi qui t’emmène à l’école, dit soudain Johannes en fixant son épouse d’un regard qui en disait long. Je commence à 11 heures.

— Chouette, j’aime bien quand c’est toi !

Erik avait une nette préférence pour son père. Bien que celui-ci soit peu communicatif, sa relation avec son fils était chaleureuse et sincère. Magda, à l’inverse, n’était pas une mère affectueuse et s’était toujours montrée distante avec lui. Elle répétait régulièrement qu’elle était tombée enceinte sans l’avoir voulu et se lamentait continuellement d’avoir été très malade les trois premiers mois de sa grossesse. Indirectement, elle lui reprochait de l’avoir fait souffrir et d’être né sans avoir été désiré. Erik n’avait aucune complicité avec cette femme psychorigide et nombriliste. Dans son malheur, il avait eu de la chance d’être un garçon, car dans le cas contraire, ç’aurait été pire !

Le souper se termina comme il avait commencé : dans le silence. Après sa toilette du soir, Erik enfila son pyjama en flanelle à carreaux gris et bleu et se glissa sous son épaisse couette mœlleuse en duvet. Il s’empara de son livre de chevet du moment, *Émile et les détectives*, un roman policier pour la jeunesse de l’écrivain allemand Erich Kästner. C’était son rituel bien à lui qui lui permettait de s’évader un tant soit peu de l’ambiance morose familiale.

Son père fit de même, mais ses lectures à lui étaient beaucoup moins passionnantes. Comme à son habitude, pour s’aider à s’endormir (lorsqu’il ne rentrait pas soûl), il consultait son quotidien du soir *Die Welt*, créé en 1948 par les forces d’occupation britannique. Résolument conservatrice, la ligne éditoriale du journal défendait ouvertement le respect de l’ordre public, l’autorité, l’identité nationale et militait activement pour le maintien des traditions établies. Un article sur les valeurs religieuses attira son attention. Soudain, avant même qu’il ait eu le temps de lire le premier mot, un soubresaut le fit bondir hors de son lit. Il venait subitement de se souvenir d’où il connaissait le professeur de l’université : il l’avait fait arrêter en 1939, lorsqu’il était capitaine en poste à Berlin, pour son appartenance à un groupe d’étudiants chrétiens antinazis.

— Hans Witermann, Hans Witermann, Hans Witermann, répéta-t-il

inlassablement tout bas en faisant les cent pas dans sa chambre. Mon Dieu !

Il se souvint qu'à l'époque, il avait eu affaire à un jeune homme singulièrement coriace qui refusait obstinément de donner le nom de ses camarades. Ses sous-fifres, et lui en particulier, s'étaient acharnés sur lui en le torturant pendant des jours. À la grande exaspération de Johannes, son prisonnier, doté d'un exceptionnel courage, n'avait jamais craqué. Un soir qu'il était spécialement remonté contre la terre entière, pour se défouler, il était descendu chercher sa victime dans les sous-sols insalubres. De là, il l'avait traînée dans les interminables couloirs et l'avait installée dans son bureau sur un tabouret. De rage, il s'était alors longuement acharné sur elle. Le jeune Hans Witermann, défiguré et à demi conscient, avait bredouillé inlassablement la même phrase : « Pourquoi faites-vous cela… pourquoi faites-vous cela… pourquoi faites-vous cela… » Le capitaine Hohenburg de son côté répondait systématiquement par « Il faut que tout soit en ordre… il faut que tout soit en ordre… il faut que tout soit en ordre… ». Au terme de trois heures d'interrogatoire d'une brutalité sans nom, Johannes avait fini par perdre patience et s'était emparé du coupe-papier rangé dans l'un des tiroirs de son bureau. Avec une animosité qui dépassait l'entendement, il lui avait tranché la joue gauche d'un coup sec, l'entaillant de la commissure de ses lèvres jusqu'à son oreille en hurlant une énième fois : « Il faut que tout soit en ordre ! » Hans Witermann n'avait pas eu la force de crier. Il s'était écroulé et avait perdu connaissance. Johannes ne l'avait jamais revu car, la semaine suivante, on l'avait envoyé à Paris.

— Alors il a survécu, cet infâme traître, bougonna-t-il entre ses dents.

Un sacré problème se posait désormais à lui. Et si l'homme qu'il avait terrorisé et battu presque à mort se souvenait de lui ? Certes, en vingt-trois ans, son physique n'était plus le même, il avait grossi et s'était dégarni au niveau du front, mais si lui l'avait reconnu, l'inverse était aussi valable. Il ne pouvait pas jouer au jeu du chat et de la souris en permanence, il y aurait certainement des moments où il serait amené à le croiser de près. Que faire ?

Johannes ne ferma pas l'œil de la nuit. Son passé le rattrapait.

Le lendemain, en accompagnant Erik à l'école, il ne desserra pas les dents

tellement il était angoissé. Il redoutait déjà l'instant où il serait dans les mêmes murs que celui qu'il avait jadis martyrisé pendant des heures. Il embrassa son fils et suivit du regard ce petit blondinet fluet qui lui ressemblait tant au même âge. Il s'arrêta rapidement au Romansiches pour boire une bière qui, pensait-il, le détendrait avant de rentrer dans l'arène. Le serveur, surpris de le voir arriver à cette heure matinale, le fut davantage encore en prenant sa commande. Johannes s'installa près d'une baie vitrée et observa la foule pressée qui marchait d'un pas cadencé sous le froid et la bruine hivernale. Il était loin le temps où son père et lui s'attablaient en étant tous deux persuadés que l'Allemagne dominerait l'Europe entière.

Les dix-sept années qui venaient de s'écouler n'avaient pas réussi à gommer son sentiment de profonde injustice. Depuis la fin du conflit, l'ancien commandant SS qu'il avait été avait sombré dans un processus de victimisation qui l'empêchait de se remettre en question. Pour lui, c'était une évidence : la société l'avait broyé et, qui plus est, elle était responsable de ses malheurs et de sa déchéance sociale.

Il quitta le café à 10 heures pour se rendre à son travail. Le même quai, le même bus, le même couloir, la même pièce exiguë, le même vestiaire, le même chef… une chose toutefois était différente et nouvelle : sa trouille au ventre.

Il alla s'enquérir de ses corvées sur le tableau de service. Par bonheur, on lui avait programmé le nettoyage des extérieurs. Johannes souffla. Il ne serait pas dans les locaux, donc il avait peu de chance de croiser Hans Witermann. Après avoir préparé son matériel, il passa par une porte dérobée qui donnait sur l'arrière du bâtiment. Il commença par ramasser les papiers et les mégots de cigarettes puis s'attaqua au lavage des vitres des salles de cours du rez-de-chaussée. Soudain, il perçut comme une présence humaine dans son dos. Effrayé, il n'osa pas se retourner.

— Pourquoi faites-vous cela… il faut que tout soit en ordre… entendit-il, tétanisé.

La voix calme et posée se rapprocha.

— Pourquoi faites-vous cela ?… Il faut que tout soit en ordre…

Insidieusement, une haleine chaude lui caressa la nuque :

— Pourquoi faites-vous cela ?… Il faut que tout soit en ordre…

OceanofPDF.com

20

Locaux de l’association Solidarité féminine, 1970

À soixante-trois ans, Alphonsine était dans une forme olympienne. Pour l’heure, elle s’appliquait à découper des tracts d’information sur la contraception qu’elle avait l’intention de distribuer au cours de leur prochaine intervention à la Sorbonne. Le mouvement qu’elle avait créé avec Hélène dix ans auparavant lui avait redonné une deuxième jeunesse. Militante active et très investie, elle consacrait tout son temps libre à l’association qu’elle appelait son deuxième bébé. Chaque semaine, elle recevait des femmes en souffrance issue de toutes les classes sociales qui venaient chercher une écoute et des conseils. Pour certaines d’entre elles, ce lieu d’accueil était un refuge précieux qui les prenait en charge lorsqu’elles étaient battues par leurs maris. Une psychologue ainsi qu’une avocate avaient rejoint l’association, ce qui avait contribué à donner plus de crédibilité à leur organisation auprès des pouvoirs publics.

Quelques semaines après le fameux dîner qui avait tout déclenché, les deux amies avaient réussi à dénicher des locaux en location d’une trentaine de mètres carrés au rez-de-chaussée d’un immeuble moderne dans le seizième arrondissement. Devenus leur QG, ils leur permettaient d’orchestrer des réunions d’information, d’élaborer leurs revendications et de mettre en place les pétitions qu’elles faisaient signer lors de rassemblements féministes.

Dans une Europe qui avait perdu des millions d’hommes durant les deux guerres mondiales, il y avait beaucoup à faire, car malheureusement, dans l’inconscient collectif, la mission première d’une femme était avant tout de procréer. Concernant la France post-gaulliste, elle était plus que jamais très conservatrice et, de ce fait, faire évoluer les mentalités et tenter de sortir les épouses de leurs fourneaux était très compliqué.

La première vague féministe, entre les années 1860 et 1945, avait obtenu

le droit à la propriété et le droit de vote. La deuxième vague quant à elle était survenue après une longue période de calme plat. Cette renaissance s'était opérée au tout début des années 1960 et, cette fois-ci, les militantes des années « yéyé » exigeaient beaucoup plus. Si la deuxième vague se focalisait essentiellement sur la dépénalisation de l'avortement et sur la contraception, elle s'interrogeait aussi sur la place de la femme au sein du foyer. Au grand regret d'Alphonsine, les violences conjugales, qu'elles soient verbales ou physiques, étaient continuellement reléguées au second plan. Elle qui avait lu et relu *Le Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir s'insurgeait régulièrement contre le sexisme et les discriminations que la gent féminine devait supporter au quotidien. La concernant, elle savait de quoi elle parlait : nombreuses avaient été les réflexions à propos du fait qu'elle n'était pas mariée, mais surtout qu'elle était mère d'un enfant de père inconnu. Même si elle n'avait que faire du qu'en-dira-t-on, ces relents de jugements médisants la mettaient mal à l'aise. Dans ces cas-là, elle puisait sa force dans une personnalité qu'elle admirait au plus haut point : Olympe de Gouges. Cette pionnière du féminisme français qui avait eu l'audace à la Révolution française de coucher sur le papier la « Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne » était son idole. Écrivaine et politicienne, cette grande intellectuelle avait très courageusement et logiquement affirmé que si « la femme a le droit de monter sur l'échafaud ; elle doit avoir aussi celui de monter à la Tribune » ! Malheureusement, l'histoire l'avait conduite à la première option, c'est-à-dire à la guillotine. Pour Alphonsine, elle resterait à jamais l'héroïne qui avait ouvertement proclamé qu'il était impératif de redonner aux femmes leurs droits naturels que les préjugés masculins leur avaient injustement retirés. N'avait-elle pas revendiqué l'instauration du divorce et la suppression du mariage religieux afin qu'il soit remplacé par un contrat civil signé entre les concubins ? Et que penser de sa demande d'aménager des maternités pour que chacune accouche en sécurité et dans des conditions décentes ?

Marchant dans les traces d'Olympe de Gouges, Alphonsine, qui bataillait depuis des années pour que les gouvernements créent des refuges pour celles qui étaient battues ou violées, avait d'emblée accroché un portrait

géant de son modèle sur le mur d'entrée de leurs locaux. Le ton était ainsi donné. En attendant, elle n'avait pas hésité à mettre à disposition de l'association son ancienne chambre de bonne du sixième pour héberger toutes celles qui en avaient besoin. La pièce sous les combles ne restait jamais vide bien longtemps.

Hortense, âgée de vingt-huit ans, volait désormais de ses propres ailes et vivait dans le quartier bucolique de Montmartre dans un appartement qui possédait une vue à couper le souffle sur le Sacré-Cœur. Elle était gynécologue et travaillait à l'hôpital Bretonneau au nord de Paris. Alphonsine, qui avait élevé sa fille dans le respect d'autrui et dans le but de devenir une femme indépendante, était très fière d'elle. Elle lui avait transmis le goût de combattre et ses convictions. Une fois par mois, Hortense organisait aux locaux de l'association une réunion ouverte qui abordait les thèmes de la contraception et de la liberté de disposer de son corps. Depuis peu, elle vivait avec Antoine, un jeune architecte passionné. Alphonsine n'y voyait aucun inconvénient, bien au contraire. Elle était ravie, car sa fille, en assumant totalement son concubinage, échappait au patriarcat.

— Je savais bien que je te trouverais dans ton antre ! lança Julien en débarquant dans la pièce une boîte de macarons Ladurée dans les mains.

— Julien ! s'exclama-t-elle, surprise de cette visite inattendue. Entre vite au chaud. Comment va l'homme de ma vie ?

— À cran ! Ivan me manque. Dieu soit loué, il rentre demain. Je déteste lorsqu'il prend l'avion ! dit-il en l'embrassant tendrement.

— À quelle heure atterrit-il ?

— À 9 heures à Orly. La bonne nouvelle, c'est que le galeriste new-yorkais est très content, il a vendu toutes ses toiles. L'expo a eu beaucoup de succès. Du coup, il lui a fait une commande de dix nouveaux tableaux !

— Formidable. Comme je suis heureuse pour Ivan ! Voilà qui va faire encore plus grimper sa cote s'il perce aux États-Unis. Il le mérite, il a beaucoup de talent, ton amoureux. J'ai entendu dire qu'il allait aussi exposer au Salon des indépendants l'année prochaine ?

— Ouiiiiii ! il a été sélectionné à l'unanimité par le comité d'admission.

— La grande classe, quoi ! Et une occasion supplémentaire pour boire du champagne ! s'écria-t-elle, enthousiaste.

— Il suit ton parcours, ma belle, dit-il en changeant de sujet. Je suis vraiment admiratif. Toi aussi tu as réussi sur tous les points. Ta carrière professionnelle, l'éducation de ta fille et maintenant, ton association qui milite pour une juste cause. Toi qui as débarqué dans la capitale sans un sou en poche et sans connaître personne, je te tire ma révérence. Mais, pour être franc, continua-t-il, ce que j'admire par-dessus tout chez toi, c'est ton extraordinaire résilience par rapport à ce qu'il t'est arrivé.

— Tu sais, je n'ai pas grandi dans les salons dorés parisiens. J'ai été élevée à la dure à la campagne. Ma mère me disait toujours : « Ma p'tite fille, t'en verras d'autres ! » – autrement dit : marche ou crève ! Alors, les plaintes et les lamentations… on se les ravalait ! Ma résilience vient peut-être de là. Et puis, quel choix avais-je ? Me suicider ? Non, ce n'est pas dans mon tempérament, j'ai préféré me battre et réagir. Je suis comme ça depuis mon enfance. Et puis, Ruben et Sarah y sont pour quelque chose. Ils m'ont donné la force de relever la tête. Et toi, tu as fait de moi une parfaite petite-bourgeoise parisienne de la rive gauche !

— Ne pas t'avoir raccompagnée ce soir-là me hante encore…

— Si tu l'avais fait, Hortense n'existerait pas, dit-elle avec beaucoup de sollicitude.

— Oui, c'est vrai et je n'imagine pas vivre sans elle. Elle nous a beaucoup apporté à Ivan et à moi, plus que tu ne le crois. C'est un peu comme si nous avions eu un enfant. D'ailleurs, outre le fait que ce soit ma nièce, je la considère comme ma fille… Tu n'as jamais cherché à savoir ce que son père était devenu ?

— Et pourquoi donc ? En voilà une question !

— Maintenant qu'elle est adulte, elle a le droit d'être au courant, ne crois-tu pas ?

— Pour rien au monde, tu m'entends ! Jamais elle ne doit connaître la vérité. Jamais !

— OK ! ne te mets pas en colère, on oublie.

— Hum… toi, pour que tu reviennes à la charge comme ça, il y a très

certainement du Hortense là-dessous, n’est-ce pas ? Allez, avoue, elle t’a envoyé en éclaireur ?

Julien, son éternel sourire ravageur aux lèvres, la regarda et ne répondit rien.

— Qui ne dit mot consent ! affirma Alphonsine d’un air conquérant.

— En fait, je voulais de te demander une chose qui nous tient à cœur, à Ivan et moi. Je souhaite faire d’Hortense mon héritière et j’aimerais l’adopter en la reconnaissant officiellement comme ma fille.

— Alors là, Julien, les bras m’en tombent !

— Je vais sur mes soixante-dix ans et rien ne me rendrait plus heureux. Elle compte beaucoup pour nous, dit-il, les larmes aux yeux.

— Elle t’a toujours considéré comme son père. Vous êtes très complices tous les deux, et ce depuis sa naissance. Comment refuser une telle preuve d’amour ?… En ce qui me concerne, je suis d’accord et rien ne me ferait plus plaisir. Même s’il n’y a pas les liens du sang, nous sommes une famille. Tu lui en as parlé ?

— Non, pas encore, je voulais d’abord m’entretenir avec la reine mère !

— Oh ! Julien, s’il te plaît, j’ai l’impression d’avoir pris dix ans de plus d’un seul coup !

— À propos de reine mère, c’est l’heure du *tea time*. On les mange, ces macarons ou bien ?

— Quelle bonne idée ! Earl Grey, comme d’habitude ?

— *Of course, my dear !* s’écria Julien en serrant Alphonsine dans ses bras. Qu’est-ce que je t’aime, toi !

Ils discutèrent jusqu’à 18 heures et terminèrent de découper les tracts ensemble. Alphonsine, en refermant les locaux, proposa à son acolyte de venir dîner chez elle. Ce dernier s’empressa d’accepter en prétextant que cela lui éviterait de cogiter au fait qu’Ivan était toute la nuit à bord d’un engin volant au-dessus de l’Atlantique. Les bourrasques de novembre faisaient virevolter les feuilles des grands arbres et Paris, en cette période, s’apprêtait à hiberner. Ils s’engouffrèrent rapidement dans l’Austin Mini d’Alphonsine qui était stationnée sur les quais de Seine. Le fleuve majestueux avait lui aussi pris sa couleur sombre si caractéristique de ces

longs mois où le froid et la grisaille s'installent sur la capitale. La Parisienne d'adoption qu'elle était idolâtrait son petit bolide *so british*. Noir, doté d'un intérieur en cuir havane, le véhicule avait la particularité de se faufiler dans les rues encombrées de la métropole. Elle démarra sur les chapeaux de roues et se mêla au trafic avec une facilité déconcertante. Julien lui déclara en riant que cela le changeait radicalement du trajet en métro qu'il avait emprunté pour venir. Alphonsine adorait conduire. Elle avait passé son permis dans les années 1950 et s'était payé sa première Mini en 1959. Julien, pour plaisanter, lui disait qu'elle avait choisi un pot de yaourt, Alphonsine, en réponse à cette taquinerie, préférait parler de voiture à friction nerveuse et rapide. Ils réussirent miraculeusement à se garer juste en bas de son immeuble. Pour une fois, elle n'avait pas eu à tourner un quart d'heure dans le quartier avant de trouver une place. En passant devant la loge, ils s'arrêtèrent pour dire bonjour à la gardienne. D'origine espagnole, Rosa Marquez avait remplacé Suzanne Morel qui avait pris sa retraite en 1962. Malheureusement, la pauvre femme n'avait guère eu le temps d'en profiter car elle était décédée trois ans plus tard d'un cancer généralisé. Pour Alphonsine et Hortense, ç'avait été une tragédie. L'une perdait une amie chère, l'autre, une marraine aimante. Suzanne était enterrée dans le cimetière de sa modeste ville natale dans le nord de la France. Au cours des funérailles, Alphonsine avait tenu à rendre un vibrant hommage à celle qui, sous le nom de code Chicorée, avait combattu dans la Résistance et avait courageusement sauvé deux petites filles juives pendant la déchirante et inhumaine rafle du Vél' d'Hiv'. Son allocution s'était clôturée par l'évocation d'une femme généreuse et pudique qui avait toujours bien caché son jeu. Juste après la cérémonie, plusieurs membres de la famille de l'ancienne concierge étaient venus la voir pour lui exprimer leur stupéfaction, car tous ignoraient sa participation active dans la Résistance. Alphonsine pensa que, même morte, son amie pouvait encore surprendre. Son humilité et sa discrétion n'avaient pas d'égal. En un mot, c'était une grande dame.

Ce jour-là, une page de sa vie s'était refermée : Suzanne était la dernière personne qui la reliait directement au couple Chemtov et à Zofia.

— Cet appartement est toujours aussi accueillant, fit remarquer Julien en pénétrant dans le salon. Il s'en dégage quelque chose de spécial.

— Oui, c'est un endroit à part, répliqua Alphonsine. Il est le témoin de mon existence passée et c'est aussi mon jardin secret. Tant de choses ont été vécues ici… des bonnes comme des mauvaises. J'ai parfois l'impression que Ruben et Sarah sont là. Il m'arrive de sentir très fugacement *L'Heure bleue* ou de percevoir une présence bienveillante invisible. Ces murs me parlent, Julien. Ils me protègent et cela dure depuis l'âge de mes dix-sept ans !

— Ce qui te fait soixante-trois ans !

— Ce chiffre me donne le vertige. Installe-toi, je reviens tout de suite, dit-elle en filant dans la cuisine.

Confortablement calés dans les fameux fauteuils club du salon, Alphonsine et Julien grignotèrent un assortiment de fromages accompagné d'une baguette de pain craquant et doré à souhait. La maîtresse de maison ouvrit pour l'occasion un vouvray de 1966. Le vin blanc des bords de Loire, délicieusement fruité et légèrement sucré, se mariait à merveille avec les fromages.

C'était un dimanche soir agréable et paisible avec la voix suave de Frank Sinatra en fond sonore. Les deux amis restèrent bavarder jusqu'à 22 heures. Après le départ de Julien, Alphonsine se coucha sans tarder car son lundi au Bon Marché s'annonçait chargé. Depuis qu'elle avait été nommée directrice marketing du rayon parfumerie, quatre ans auparavant, elle était tenue d'assister à toutes les réunions d'encadrement et justement, le lendemain, il y en avait une très importante.

Comme prévu, Alphonsine ne toucha pas terre de la journée et rentra chez elle, un peu nauséeuse, vers 21 heures. Hélène lui passa un coup de fil dans la soirée pour régler les derniers détails de leur intervention à la Sorbonne qui était programmée le jeudi suivant. En raccrochant, Alphonsine sentit une légère souffrance irradiante vers son bras gauche, sa nuque et sa mâchoire puis se mit soudainement à transpirer. Elle n'y prêta pas attention et décida de se faire couler un bain pour effacer le stress de sa journée. À l'instant où elle se dévêtit, la douleur s'intensifia et son souffle devint plus

court. Inquiète, elle préféra prévenir sa fille. Elle marcha avec beaucoup de difficultés vers le téléphone et prit mille précautions pour ne pas chuter. Hortense décrocha à la deuxième sonnerie. Après que sa mère lui ait décrit les symptômes qu'elle ressentait, Hortense, à l'autre bout du fil, changea immédiatement de ton.

— Maman, tu ne bouges pas, tu ne fais surtout aucun effort, j'appelle les pompiers.

— C'est inutile ma chérie, je vais aller m'allonger et ça va passer comme c'est venu.

Hortense n'entendit pas les paroles que sa mère avait péniblement prononcées, car elle avait déjà raccroché. Dix minutes plus tard, Alphonsine descendait l'escalier de son immeuble sur un brancard. Le médecin urgentiste présent ordonna qu'on la conduise au plus vite à l'hôpital universitaire de La Pitié-Salpêtrière, réputé pour ses recherches sur les pathologies cardiaques. Elle fut immédiatement prise en charge dans le service du professeur Cabrol, connu pour avoir réalisé la première transplantation du cœur en Europe. Hortense arriva cinq minutes après son admission et resta aux côtés de sa mère une bonne partie de la nuit. Tôt dans la matinée, Alphonsine passa toute une série d'examens approfondis et le diagnostic tomba à 15 heures : infarctus. Elle était catastrophée car elle n'avait eu aucun signe avant-coureur. Lorsqu'Hortense revint en début d'après-midi, Alphonsine fondit en larmes devant elle.

— Maman ! s'exclama sa fille, angoissée.

Elle ne l'avait jamais vue pleurer.

— Le médecin m'interdit de reprendre le travail pendant au moins trois semaines !

— Ouf ! Ce n'est que ça, souffla-t-elle, rassurée. Tu m'as fait peur !

— Mais c'est très grave, je devais boucler le lancement de la nouvelle collection de parfums et j'ai toutes mes commandes en sus…

— Stop ! l'interrompit brutalement sa fille. Tu n'as pas l'air de comprendre que tu as failli mourir cette nuit, maman !

— N'exagère pas, Hortense. C'est un malaise, voilà tout ! Et tu sais bien que j'ai horreur de m'écouter.

Hortense, furieuse, haussa le ton. Comme ce n'était pas dans ses habitudes, Alphonsine se tassa sur elle-même.

— Ta réaction ressemble à du déni. As-tu entendu ce que je viens de te dire ?

— Mais je…

— Bonjour, mesdames, l'interrompit un jeune chirurgien qui fit irruption dans la chambre, le dossier médical de sa patiente en main. Je suis le docteur Cléguérec. Comment allez-vous, madame Kergoat ?

— Bonjour, docteur, je suis la fille de cette dame qui ne veut rien comprendre ! lança Hortense encore énervée.

— Eh bien, enchanté, mademoiselle. Votre maman revient de loin.

Puis, s'adressant à la malade :

— Sans l'intervention de votre fille, cela aurait été beaucoup plus grave. Heureusement qu'elle est médecin. Grâce à son diagnostic, vous avez pu être prise en charge rapidement. Vous avez eu de la chance. Vous êtes bretonne ? demanda-t-il sans transition.

Alphonsine se raidit et ne répondit pas.

— Et bien, maman, dis quelque chose.

— Je… euh… pas à ma connaissance, pourquoi ?

— Ma mère vient de l'orphelinat, elle ignore tout de ses origines, docteur. Son nom de famille a été choisi au hasard dans les pages du Bottin !

— Ah ! désolé, au temps pour moi. Comme celui-ci est typiquement breton, je pensais que vous étiez, tout comme moi, de cette magnifique région où l'on mange quantité de beurre salé, de charcuterie et autres gourmandises bien grasses, si vous voyez ce que je veux dire… Bon, pour faire simple je vais droit au but : il va falloir vous opérer pour vous déboucher les artères, madame Kergoat.

— Quoi ? Mais c'est impossible, car mes collaborateurs m'atten…

— C'est sans négociation aucune ! coupa le médecin.

— Et toc ! balança Hortense.

— Vous descendez au bloc demain matin. Rassurez-vous c'est une intervention courante et quand vous vous réveillerez, ce sera reparti pour un

tour ! Aujourd'hui, diète complète et repos. L'anesthésiste va passer vous voir juste après moi. Avez-vous des questions ?

— Je pourrai reprendre le travail après-demain ?

— Maman !

— Bien ! chère consœur, je pense que vous êtes tout à fait apte à répondre à ma place ! Sur ce, je vous laisse. À demain, madame Kergoat, dit-il en éclatant de rire.

— Tu es incorrigible !

— Mais que va dire la direction ? Et mes collaborateurs ? Ils comptent sur moi.

— Je les ai appelés ce matin pour les prévenir et tout va bien. Ils souhaitent que tu te reposes et, surtout, que tu prennes soin de toi. Quant au directeur, il m'a chargé de te transmettre un prompt rétablissement. Alors, s'il te plaît laisse le boulot où il est !

Le hasard faisant bien les choses, elle reçut les visites très régulières d'Hélène qui travaillait dans le service de pédiatrie en tant que médecin généraliste à l'étage inférieur.

Le jeudi soir, sa complice ne put s'empêcher de passer la voir pour lui raconter l'intervention à la Sorbonne qui venait d'avoir lieu. Encore exaltée par le succès de sa réunion d'information, elle lui expliqua que de plus en plus de jeunes filles prenaient conscience qu'elles avaient le choix de faire des enfants uniquement lorsqu'elles l'auraient décidé et qu'avorter était un droit fondamental dont la femme ne devait être privée plus longtemps. Elle ajouta qu'il ne restait plus une seule place de libre dans l'amphi et que tous les tracts s'étaient arrachés comme des petits pains. Sur son lit d'hôpital, Alphonsine jubilait.

Julien et Ivan furent aux petits soins pour elle et lui apportèrent un bouquet de fleurs différent chaque jour. Alphonsine resta une semaine à l'hôpital et sa convalescence lui fut profitable.

Elle réintégra le Bon Marché un mois après son opération. Ses collaborateurs et la direction lui réservèrent un accueil chaleureux. Tous étaient heureux de la revoir en pleine forme.

Durant cette période de repos forcé, elle lut beaucoup et redécouvrit avec

plaisir ses disques de jazz. Elle était allée marcher régulièrement dans les rues de son quartier et, les jours de beau temps, elle s'était posée sur un banc au square Boucicaut. Son petit café habituel à la brasserie où jadis travaillait Briac s'était transformé en thé sans sucre. Briac avait pris sa retraite deux ans auparavant, et même si elle continuait à être chouchoutée par les serveurs, cela lui faisait bizarre de ne plus croiser la première personne qu'elle avait rencontrée à son arrivée à Paris. Les deux amis se téléphonaient de temps en temps. Parfois, ils se retrouvaient pour déjeuner ensemble. Briac, qui retournait régulièrement en Bretagne, lui donnait en secret des nouvelles du pays. Alphonsine ignorait ce que ses frères et sa sœur étaient devenus. À aucun moment elle n'avait songé à réapparaître dans leur vie.

Malgré les vives protestations de sa mère, Hortense avait engagé une aide ménagère qui venait à l'appartement quatre après-midi par semaine. Il s'agissait d'une jeune Espagnole qui parlait très peu le français. Alphonsine fut tout de suite touchée par cette exilée d'à peine vingt ans qui lui rappelait sa propre histoire. Elle n'était à Paris que depuis six mois et elle aussi avait fui la misère de son village d'Andalousie. Mercedes-Carmen Mora était douce et timide. Elle était très appliquée et prenait soin de sa patronne comme s'il s'agissait de sa propre mère.

Le clan s'était resserré autour d'Alphonsine et tous se relayaient pour passer quotidiennement chez elle. Le verdict concernant l'adoption d'Hortense tomba au printemps. Le dossier avait été accepté. Tous étaient fous de joie.

Pour fêter l'événement, Julien avait réservé une table à La Closerie des lilas, le célèbre restaurant situé boulevard du Montparnasse. Au cours du somptueux déjeuner, Hortense prit la parole pour déclarer qu'elle était ravie d'être la fille d'une mère et d'un père en dehors des conventions sociales qui avaient choisi de vivre comme ils l'entendaient. Sur le ton de l'humour, elle déclara même à Ivan qu'il était une « belle-mère » de rêve. Bref, elle était fière d'avoir des parents dont la personnalité et le non-conformisme les avaient fait se démarquer. Grâce à eux, elle avait appris à regarder le monde d'un œil différent. Elle n'oublierait jamais leurs vacances passées où Julien

et Ivan lui avaient fait découvrir l'Italie, le Danemark et le Portugal alors qu'elle n'était encore qu'une adolescente. Elle ne les remercierait jamais assez de lui avoir transmis leur tolérance et leur humilité. Julien, attendri, essuya quelques larmes.

Lorsque le dessert arriva (une pièce montée absolument renversante), son compagnon Antoine avait lui aussi une déclaration à faire. Il leva sa coupe de champagne pour annoncer qu'Hortense et lui attendaient un heureux événement. La naissance du bébé était prévue pour le mois de décembre. Alphonsine, paralysée par l'émotion, en eut le souffle coupé. Sous le regard attendri d'Ivan, Julien et elle tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Ils n'en revenaient pas : ils allaient être grands-parents !

Après le repas, ce fut tout naturellement qu'ils se rendirent tous à l'appartement d'Alphonsine pour prolonger cette belle journée. Sur le palier, à la hauteur de la porte d'entrée, la maîtresse des lieux s'arrêta quelques instants devant la mezouzah. Elle posa sa main droite sur l'objet sacré, baissa la tête et ferma les yeux. Elle eut une pensée très forte pour sa fidèle amie Zofia et pour les si regrettés Ruben et Sarah Chemtov. Ce moment de recueillement lui donna une nouvelle fois l'impression d'une présence invisible à ses côtés. Une légère odeur qui lui rappelait *L'Heure bleue* de Guerlain flottait encore dans l'air… Troublée, elle n'en dit rien.

Hélène les rejoignit sitôt sa garde à l'hôpital terminée. La joyeuse soirée s'éternisa avec délice jusqu'à 1 heure du matin. Tous se quittèrent dans les éclats de rire et les longues embrassades.

L'été arriva avec sa chaleur étouffante et ses pics de pollution. Alphonsine eut quelques difficultés à se rendre au Bon Marché certains jours. À l'approche de ses soixante-cinq ans, il était évident que l'heure était venue pour elle de prendre sa retraite. À regret, elle enclencha sa demande administrative auprès des organismes concernés. Elle avait travaillé toute sa vie et supportait mal l'idée de ne plus être utile, comme elle disait. Par bonheur, son association, Solidarité féminine, était désormais très connue et le nombre de ses adhérentes grandissait chaque année.

Sophie, sa petite-fille, naquit la veille du jour de Noël à la maternité des Lilas. Hortense avait choisi de mettre au monde son enfant dans cette

modeste structure à la solide réputation parce que, selon elle, il répondait tout à fait aux revendications des nouvelles générations de femmes qui réclamaient plus de bienveillance et moins de médicalisation dans l'acte d'accoucher. De plus, en militant activement pour la dépénalisation de l'avortement, l'établissement, qui avait été créé en 1964, était étroitement lié au mouvement féministe. Fait tout à fait exceptionnel, les hommes étaient autorisés à assister à l'accouchement de leurs conjointes et Antoine eut aussi le privilège de couper le cordon de sa progéniture.

Sophie Kergoat-Fournier (comme Hortense n'était pas mariée, elle avait tenu à ce que son enfant porte son nom de jeune fille au même titre que celui du père) avait de grands yeux verts et, à la surprise générale, des cheveux noir corbeau. Son teint était hâlé et elle avait un grain de beauté situé au coin de sa lèvre supérieure, en tout point similaire à celui d'Hortense. Hortense s'était d'ailleurs beaucoup amusée de cette ressemblance qu'elle avait appelée avec humour « sa marque de fabrique ». Elle n'avait pas compris pourquoi sa mère n'avait pas trouvé ça drôle. Elle qui, d'ordinaire, appréciait ses plaisanteries, cette fois-ci était restée de marbre.

Le 25 décembre 1971 fut donc fêté à la maternité. Sous l'œil indulgent de l'infirmière de garde, Hortense, en plus d'Antoine, reçut dans sa chambre Alphonsine et Julien, les heureux grands-parents, ainsi qu'Hélène et Ivan. Tous apportèrent de quoi grignoter et boire. Les petits-fours salés et sucrés ainsi que les chocolats furent fort prisés par la jeune maman. Sa seule frustration fut de ne pouvoir goûter au champagne millésimé.

C'est le cœur serré qu'Aphonsine prit sa retraite au mois de mars 1972. Sa collègue et amie Madeleine, qui devait encore travailler quelques années, l'envia. Elle aussi commençait sérieusement à être fatiguée par les responsabilités et les horaires à n'en plus finir. Le pot de départ d'Alphonsine fut très réussi. La direction et ses collaborateurs qui s'étaient cotisés pour l'occasion l'avaient véritablement gâtée, car elle s'était vu offrir un ravissant sac Hermès.

Les quinze premiers jours, se croyant en vacances, Alphonsine n'avait pas vraiment imaginé qu'elle ne remettrait plus jamais les pieds (en tant

qu’employée) au Bon Marché. Ce ne fut qu’au bout d’un mois qu’elle comprit vraiment qu’une page de sa vie venait de se tourner. Même si son association lui prenait beaucoup de temps, la pilule fut dure à avaler. Malgré la naissance de sa petite fille qu’elle voyait très régulièrement, elle entra dans une longue période d’abattement et se mit pour la première fois de son existence à broyer du noir. Son entourage ne la reconnaissait pas.

Refusant d’absorber le moindre antidépresseur, elle s’était rapprochée de plus en plus de son aide ménagère. Mercedes, qui avait fait des progrès considérables en français, savait trouver les mots pour lui remonter le moral. Lui faisant jurer de ne jamais en parler à Hortense, Alphonsine se livrait peu à peu et racontait ses souvenirs d’enfance en Bretagne. À son grand étonnement, le fait d’évoquer sa famille lui faisait beaucoup de bien. Mercedes fut très surprise d’apprendre que cette femme si élégante et si intelligente était une fille de paysans et qu’elle aussi avait été une domestique pendant plus de vingt ans.

Les mois passèrent sans que rien vienne interrompre sa nouvelle vie paisible de retraitée, jusqu’au jour où Hélène déboula chez elle, excitée comme jamais. Elle arrivait tout droit des locaux de leur association et brandissait un courrier qui provenait du ministère de la Santé. Hélène, intenable, faisait des bonds partout dans le salon. En observant la scène, Alphonsine eut un flash qui lui fit repenser avec nostalgie à Suzanne qui, la veille du Débarquement, avait eu exactement la même attitude.

— Mais tu vas parler, à la fin, s’impatienta Alphonsine.

En guise de réponse, sa complice lui tendit l’enveloppe. Alphonsine s’empara de la lettre qui se trouvait à l’intérieur et la déplia fébrilement. La première chose qu’elle aperçut fut le célèbre sceau de la République française qui, sous les traits de Junon, représentait la liberté.

— Vas-y, lis, lis, lis, supplia Hélène qui n’en pouvait plus.

— Hélène, calme-toi, j’y vais ! dit-elle en inspirant avant de commencer à lire à haute voix :

À l’attention de Mme Kergoat Alphonsine et de Mme Lefevre Hélène.

Mesdames,

En vos qualités de présidente et secrétaire de l’association Solidarité

féminine, madame Simone Veil, ministre de la Santé, vous invite cordialement à une discussion autour du thème de l'avortement qui se tiendra le jeudi 26 septembre 1974 au ministère de la Santé à 20 heures précises. Merci de nous confirmer votre présence dans les plus brefs délais. Dans cette attente, nous vous prions, Mesdames, d'agréer nos sincères salutations.

— Ben ça alors, quelle surprise ! s'exclama Alphonsine qui tombait des nues.

— Nous allons être reçues par la ministre en personne ! C'est incroyable ! s'enthousiasma Hélène qui n'en revenait pas.

— Mais pourquoi nous ? demanda Alphonsine.

— Mais voyons, nous sommes l'une des plus importantes associations féminines de France. Les choses sont en train de changer, l'histoire est en marche pour nous et nous sommes prêtes à marcher dans les pas des hommes, hurla Hélène en tourbillonnant sur elle-même.

— Hum, ça n'est pas gagné, car je te signale que notre cher Premier ministre, M. Jacques Chirac, considère l'IVG comme, je le cite « une affaire de bonnes femmes » !

Toutefois, Hélène avait raison. Depuis la loi Neuwirth de 1967 qui autorisait enfin la contraception (qui de fait supprimait celle de 1920 qui assimilait la contraception tout comme l'avortement à un crime), le rôle du « sexe faible » dans la société était en train d'évoluer de manière significative. Le président de la République, Valéry Giscard d'Estaing, n'avait-il pas récemment désigné Françoise Giroud secrétaire d'État chargée de la condition féminine ? Cette journaliste-écrivaine n'avait-elle pas la grande ambition de demander la mise en place de droits spécifiques aux femmes ainsi que de leur donner accès aux métiers dits masculins ?

Alphonsine consulta le calendrier. Le rendez-vous était dans un peu moins de quinze jours.

— Mon Dieu, comment vais-je m'habiller ? s'exclama-t-elle avec un cri de détresse.

Hélène, encore déchaînée, lui répondit en chantant :

— Madame Kergoat, on s’en fiche ! Personnellement, j’irais nue et en rampant s’il le fallait !

Alphonsine éclata de rire. Décidément, son amie ne changerait jamais. Toute médecin qu’elle soit, elle était toujours aussi fofolle. Hélène, qui vivait seule, assumait totalement son célibat. Avec une fierté non dissimulée, elle se proclamait « beauvoiriste » convaincue. Tout comme l’écrivaine, elle pensait que le mariage était un obstacle à la libération de la femme du fait que l’acte civil donnait légalement les pleins pouvoirs aux hommes. Son avis sur le sujet était très tranché : elle refusait d’être soumise « à un quelconque chef de famille » et il était hors de question qu’elle soit reléguée au rang d’esclave domestique. Alphonsine lui avait un jour demandé si elle ne regretterait pas plus tard de ne pas avoir voulu d’enfant. Hélène lui avait répondu en toute franchise qu’avoir un fil à la patte ne l’intéressait absolument pas et que sa liberté comptait par-dessus tout.

Le 26 septembre arriva à grands pas. À 18 heures, Alphonsine était fin prête. Ses cheveux regroupés en un élégant chignon, elle avait revêtu une robe tailleur des plus raffinées. Son choix s’était également porté sur une paire d’escarpins marron foncé de la même couleur que le sac Hermès qui lui avait été offert pour son départ à la retraite. Ce style Parisienne chic lui allait à merveille. Trop nerveuse pour conduire, elle avait demandé à Julien de passer la chercher vers 19 h 30. Le ministère se trouvait dans le septième arrondissement de Paris, à peine à dix minutes en voiture. Julien, ponctuel, se présenta à sa porte tout sourire. En découvrant Alphonsine, il ne put s’empêcher de la complimenter.

— Eh bien ma chère, si je n’étais pas homo, je te draguerais ! Une vraie bombe. Brigitte Bardot n’a qu’à bien se tenir !

— Quel humour, très drôle !

— Oh ! Toi, on dirait que tu es nerveuse…

— Mon cœur va exploser ! dit-elle en s’agitant.

Voyant que son ami devenait livide, elle se rattrapa.

— Julien, c’est une image, je plaisante, mon cœur va bien !

— Quel humour, très drôle ! lui répondit-il en lui rendant la pareille.

Il était prévu qu’Hélène et elle se rejoignent directement au ministère.

Alphonsine arriva la première, son carton d'invitation en main. On la conduisit dans un immense salon. Pour patienter, on lui proposa un rafraîchissement. Beaucoup trop intimidée, elle déclina l'offre. Hélène surgit à son tour peu avant 20 heures.

— Une galère de dernière minute à l'hôpital, j'ai cru que je ne m'en sortirais jamais. Bon, tout va bien, je suis là, je me calme, lui lança-t-elle, encore sous l'effet du stress.

— Madame le Ministre va vous recevoir, leur annonça un majordome d'une cinquantaine d'années, si vous voulez bien me suivre.

Elles furent introduites dans le bureau de Mme Veil à 20 heures précises. La ministre se leva pour les accueillir.

— Merci infiniment, Mesdames, d'être venues jusqu'à moi, car j'imagine que votre temps est précieux. Je vous en prie, veuillez prendre place, leur dit-elle en désignant un confortable canapé. Nous serons plus à notre aise ici pour discuter. Avez-vous dîné ?

Surprises par cette question inattendue, elles répondirent poliment que non. Mme Veil s'installa face à elles et demanda qu'on leur apporte des sandwichs club et des boissons chaudes. Alphonsine fut soudainement projetée une fois de plus dans le passé. Elle eut l'image furtive de son arrivée à Paris lorsqu'elle s'était retrouvée assise dans le salon de Sarah Chemtov, une tasse de thé dans une main et une brioche polonaise dans l'autre. Aujourd'hui, elle avait l'impression de revivre la même chose. Cette confrontation de classes sociales la mettait toujours aussi mal à l'aise, d'autant que Simone Veil était dotée, tout comme Sarah Chemtov, d'un charisme extraordinaire.

— Bien, je crois, Mesdames, que nous avons beaucoup à échanger par rapport à un sujet qui nous préoccupe, à savoir l'avortement. En tant que responsables d'une des plus influentes associations féministes françaises, j'ai besoin d'avoir vos retours d'expérience pour défendre un projet de loi qui me tient particulièrement à cœur.

— Nous sommes heureuses et très honorées de pouvoir contribuer à faire avancer la cause, madame la Ministre ! Merci pour votre invitation, répondit simplement Hélène.

— Il est vrai que pour beaucoup de femmes cet acte est une délivrance et sa dépénalisation permettrait d'éviter beaucoup de décès, se surprit à ajouter Alphonsine.

La ministre approuva d'un signe de tête et lui sourit. L'homme qui était venu les chercher dans le salon revint avec un plateau d'argent chargé de mille et un petits délices très appétissants. Hélène en profita pour continuer sur la lancée d'Alphonsine.

— Pour être tout à fait franche avec vous, j'ai moi-même subi une interruption de grossesse en 1960. Ce fut une expérience très douloureuse aussi bien moralement que physiquement. Les chiffres sont sans appel : on estime à trois cent mille le nombre d'avortements clandestins en France chaque année, et près de dix pour cent des femmes y laissent leur vie. Cela fait environ trois mille décès par an, c'est énorme ! J'ai été l'une des premières, en tant que femme, mais également médecin, à applaudir le manifeste « Je me suis fait avorter » parut dans *Le Nouvel Observateur* en début d'année.

— Absolument, madame la Ministre, reprit Alphonsine. Ces trois cent quarante-trois femmes signataires, malgré le fait qu'elles encouraient des poursuites pénales, voire une peine d'emprisonnement, ont eu un courage extraordinaire. En tant que présidente de l'association que je représente, je les soutiens à mille pour cent. Chaque semaine, je reçois des malheureuses dans une détresse totale. Il y a quinze jours, une jeune fille de dix-neuf ans s'est suicidée parce qu'elle n'avait pas les moyens financiers de mettre un terme à sa grossesse. Ces situations d'extrême souffrance ne peuvent plus durer. Il est temps de changer les mentalités et de considérer que l'avortement n'est pas un homicide, mais un droit. Notre corps nous appartient !

— C'est un marché noir florissant et certaines « faiseuses d'ange » ont des techniques peu sûres qui entraînent beaucoup de complications comme des infections ou des stérilités, continua Hélène. Combien de vies vont être gâchées encore ?

— Et c'est compter sans les viols conjugaux et les femmes battues !

La ministre qui les écoutait avec beaucoup d'intérêt put enfin prendre la

parole.

— Eh bien, Mesdames, on ne peut plus vous arrêter ! Je ne regrette pas de vous avoir invitées. Votre combativité et votre détermination forcent mon admiration et cette soirée s'annonce absolument passionnante ! déclara-t-elle.

Alphonsine, consciente qu'Hélène et elle avaient monopolisé la conversation, s'excusa platement. La ministre au contraire les encouragea à poursuivre, car c'était pour elle des témoignages capitaux et précieux qui viendraient enrichir son discours.

Les deux militantes, épuisées, mais ravies d'avoir pu exprimer leurs idées, quittèrent le ministère vers minuit et demi.

Après trois jours de discussions animées, voire haineuses, le projet de loi autorisant l'avortement fut adopté le 29 novembre 1974 à 3 h 40. Alphonsine et Hélène, qui avaient été invitées à suivre les débats dans l'hémicycle de l'Assemblée nationale par Mme Veil, furent sidérées par la violence verbale que cette dernière eut à subir de la part de certains hommes politiques (y compris dans son propre camp). Une partie de la droite et de l'extrême droite s'était littéralement acharnée sur elle sans aucune retenue. Au cours des échanges, deux élus poussèrent le vice en utilisant un mégaphone pour faire entendre les palpitations d'un fœtus de quarante-neuf jours. Un autre alla même jusqu'à parler « d'embryons jetés au four crématoire ». La ministre, qui avait connu la déportation à Auschwitz – certains membres de sa famille n'étaient jamais revenus –, avait encaissé sans faiblir et était restée digne face à cette insulte provocatrice et de très mauvais goût.

— C'est une héroïne, elle devrait entrer au Panthéon après sa mort ! s'écria Hélène. J'ai failli pleurer lorsqu'elle a dit : « Aucune femme ne recourt de gaîté de cœur à l'avortement. Il suffit d'écouter les femmes. C'est toujours un drame. » J'en ai encore la chair de poule et je sais de quoi je parle !

— Tout à fait d'accord, elle a fait preuve d'un courage exemplaire et d'une détermination sans faille, renchérit Alphonsine, admirative. Ce qui me met hors de moi, c'est qu'elle a reçu des lettres de menace et qu'on l'injurie

régulièrement dans la rue. Les murs de son immeuble ont été souillés de croix gammées. Je suis révoltée et très en colère contre les gens qui ont fait ça !

— Rassure-toi, c'est une femme forte, elle évolue dans une autre sphère intellectuelle que tous ces ignorants bêtes à manger du foin. Et encore, c'est faire insulte aux ruminants !

— Rien ne peut effacer la douleur de la perte d'êtres chers et encore moins si on vous le rappelle de manière brutale ! s'offusqua vivement Alphonsine.

Hélène, surprise par la réponse et la réaction inhabituelle de son amie, demanda :

— Tu as dû beaucoup souffrir toi aussi pour parler ainsi ?

— Je ne tiens pas à en discuter. S'il te plaît, changeons de sujet, dit-elle en essayant de se détendre. Sophie va bientôt souffler sa première bougie et, pour l'occasion, j'ai prévu de rassembler ma tribu à la maison pour les fêtes de Noël. Veux-tu te joindre à nous ?

Hélène, avant de répondre, observa attentivement Alphonsine. Quelque chose, depuis son infarctus, était différent. Un mélange de nostalgie et de tristesse émanait d'elle.

— Que se passe-t-il ? Ton comportement est bizarre depuis quelque temps.

Alphonsine, pensive, répliqua comme si elle se parlait à elle-même.

— Jadis, j'ai vécu de graves injustices. Pendant la guerre, des personnes que j'aimais profondément ne sont jamais revenues. Le plus désolant est que l'antisémitisme couve encore et encore, cela me donne la nausée. Dans un autre registre, j'ai aussi été lâche. J'ai fui… pour ne pas affronter la dureté de la vie. Aujourd'hui, j'en paye le prix fort. Mourir en ayant des regrets, c'est pire que tout et c'est justement ce que je ne voulais pas ! Comment ai-je pu commettre une telle erreur ?

— Mais de quoi parles-tu ?

— Je parle de famille, Hélène… de famille… et de vérité !

OceanofPDF.com

21

Berlin, 1980

Le bureau d’Erik Hohenburg croulait sous les documents, les témoignages écrits et les clichés. Voilà maintenant des jours qu’il travaillait sur le même sujet et aujourd’hui il regroupait ses idées pour tenter de trouver l’angle d’attaque de son article. Depuis cinq ans qu’il était journaliste et photographe d’investigation au magazine *Der Spiegel*, sa réputation n’était plus à faire car c’était un professionnel respecté et reconnu dans le milieu. D’allure sportive, ce blond vénitien aux yeux bleus connaissait beaucoup de succès auprès des femmes, mais, passionné par son métier, il n’accordait aucune place à une éventuelle épouse et encore moins à des enfants. Sa vie de célibataire endurci lui convenait parfaitement.

La pendule affichait 20 heures et, se doutant que son père devait certainement l’attendre pour dîner, il se força à éteindre sa machine à écrire électrique. Après avoir enfilé une veste en cuir de baroudeur, il salua ses collègues et se retrouva rapidement dans la cour des locaux de l’antenne berlinoise de l’hebdomadaire. Le fond de l’air était si doux qu’il se posa un moment pour inspirer la plaisante brise tiède de ce début du mois de mai. Une odeur de jasmin qui provenait d’un jardin voisin flottait voluptueusement dans l’atmosphère. Son scooter, un modèle Vespa des années 1960, l’attendait, garé sous un platane. Il enfourcha son deux-roues et fila à vive allure sur le macadam qui renvoyait la chaleur de la journée. Le trafic était fluide et les terrasses des cafés, pleines à craquer. À trente ans, Erik vivait toujours dans l’appartement familial de son enfance situé sur l’avenue Kurfürstendamm, mais passait la plupart de son temps aux quatre coins de la planète pour le besoin de ses reportages. Sa chambre était plus un pied à terre qu’autre chose.

— C’est moi, Papa ! cria-t-il en arrivant. Où es-tu ?

Le son du téléviseur attira son attention.

— Désolé Papa, je ne suis pas en avance…

— Nous sommes dans la cuisine, s'écria une voix féminine.

En pénétrant dans la pièce, il salua Hilda, l'aide ménagère, et embrassa son père qui visiblement venait de terminer son repas. En guise de réponse, il eut droit un léger grognement. Hilda lui expliqua que la toilette de Johannes était faite et qu'elle lui avait administré tous ses médicaments.

— Bien, je m'en vais. À demain, 9 heures, comme d'habitude, fit-elle en se levant.

— Merci, à demain, Hilda, passez une bonne soirée.

Père et fils se retrouvèrent seuls face à face. Erik détestait ces moments-là car, depuis que son père était handicapé à la suite de son grave accident, il ne savait pas quoi lui dire. Le plus souvent, pour meubler les silences oppressants, il lui parlait de son travail et de l'avancée de ses investigations.

Aujourd'hui encore, il se souvenait parfaitement du jour et de l'heure exacts où on lui avait annoncé que son père s'était fait renverser par une voiture un matin d'hiver froid et humide aux abords de l'université où il travaillait. C'était en 1962. Il n'avait que douze ans. Personne n'avait compris pourquoi son père s'était jeté délibérément sous les roues d'un véhicule. Transporté en urgence à l'hôpital, il était resté une semaine dans le coma entre la vie et la mort. Le rapport de police indiquait que, pour une raison indéterminée, des témoins l'avaient vu arriver en courant depuis l'arrière de la faculté complètement apeuré. À son réveil, Johannes, muet comme une tombe, avait refusé de donner la moindre explication. Le mystère de son geste demeurait entier.

Il était resté hospitalisé un mois et demi et, malgré le soutien d'une psychologue et d'un kinésithérapeute, Johannes ne s'était pas battu. Il avait perdu l'usage de toute la partie gauche de son corps. Son hémiplégie l'avait rendu totalement dépendant. Il s'exprimait très difficilement et demandait une attention de tous les instants, car il fallait le laver, l'habiller et lui couper ses aliments. Au fil du temps, il s'était transformé en légume qui se rapprochait un peu plus chaque jour de la mort. Erik, au début, avait bataillé comme un diable pour que son père réapprenne à marcher mais, face à son attitude défaitiste, il avait peu à peu lâché prise. Après tout, il s'agissait de

son existence à lui, pas de la sienne. Sa mère Magda, résignée, avait étrangement accepté la situation comme une fatalité. Erik se souvenait que, peu de temps après l'accident, elle lui avait déclaré sur un ton ironique et acide que « quitte à ce que nous soyons punis, autant l'être jusqu'au bout ! ». Interloqué par cette phrase énigmatique, il avait voulu en savoir davantage et l'avait questionnée, mais celle-ci s'était refermée comme une huître.

À être punis de quoi ? Pour quelles raisons ?

Il savait qu'il n'aurait jamais les réponses, car sa mère, usée par des années de servitude à s'occuper de son mari handicapé, était décédée l'année précédente. Elle avait trouvé la mort dans son sommeil. Elle n'avait pas souffert. Son cœur s'était arrêté de battre, tout simplement. Par respect pour ses parents, Erik avait choisi, à contrecœur, de ne pas mener son enquête.

— Je suis ennuyé, Papa, finit-il par dire. Je n'arrive pas à trouver l'intro pour mon nouvel article. J'ai beau le tourner dans tous les sens, ça coince ! dit-il en se servant un verre de riesling.

Prostré sur son fauteuil roulant, son père, comme d'habitude, n'eut aucune réaction. La tête penchée vers le bas, et légèrement inclinée sur sa poitrine, il faisait peine à voir. Erik, accoutumé à cet affligeant spectacle, poursuivit son monologue.

— Comment expliquer qu'en 1949, pour combattre une éventuelle attaque des Russes et des communistes de la RDA, d'anciens officiers de la Wehrmacht et une poignée de SS ont créé une armée secrète capable de mobiliser jusqu'à quarante mille hommes ? Imagine-toi que tout s'est fait dans le dos des autorités allemandes et des Alliés ! C'est un certain colonel Albert Schnez, officier nazi pendant la Seconde Guerre mondiale, qui en est à l'origine. Figure-toi que grâce à de l'argent qui provenait de quelques entreprises allemandes, cette armée clandestine possédait même des moyens de défense et des véhicules. Incroyable, non ? Le plus surprenant, c'est que Schnez n'a jamais été inquiété, il est encore vivant et habite à Bonn. C'est hallucinant !

En entendant pour la deuxième fois le nom de Schnez, Johannes commença à gesticuler sur son fauteuil puis subitement redressa la tête et

regarda son fils droit dans les yeux. Il se mit à remuer son bras droit dans tous les sens et tenta de dire quelque chose. Erik, stupéfait, mais aussi intrigué par cette réaction plus qu'inattendue l'interrogea :

— Que se passe-t-il, Papa ? Que veux-tu me dire ?

Son père s'agita plus violemment encore, mais comme les mots ne sortaient pas il eut un coup de sang et, d'un revers de main, renversa le verre qui était posé devant lui. Celui-ci en percutant le sol explosa en mille morceaux. Erik sursauta.

— Mais enfin, calme-toi Papa. Pourquoi te mets-tu dans cet état ?

Johannes, dans l'incapacité de prononcer une phrase audible et désespéré de ne pas arriver à se faire comprendre, frappa brutalement la table avec son poing droit et grogna à la manière d'un animal terrifié. Erik, dérouté et affolé, l'écarta de tout ce qui était à sa portée pour éviter qu'il se blesse. Abasourdi, il observa son père sans rien dire. Qu'est-ce qui pouvait bien le mettre dans un état pareil ? Connaissait-il ce fameux Schnez ou bien était-ce le sujet sensible du nazisme qui l'avait fait sortir de ses gonds ?

En attendant qu'il retrouve son calme, Erik par précaution, se tut et ramassa les bris de verre, puis se prépara une assiette de charcuterie. Il mangea en silence face à son père qui avait fini par retomber dans sa torpeur habituelle. Il l'aida à se coucher puis retourna dans la cuisine. Il s'empara de son verre et de la bouteille de vin blanc puis fila au salon s'allonger sur le canapé. Il avait besoin de prendre du recul pour réfléchir. La scène surréaliste à laquelle il venait d'assister l'obsédait.

L'appartement n'avait pas changé depuis qu'il était né. Erik avait grandi dans une atmosphère surannée au milieu de meubles d'un autre âge, d'objets vieillots et de fresques murales démodées. De son enfance, il ne retenait pas grand-chose, excepté les incessantes disputes de son père et de sa mère. Maintenant qu'il y repensait, ses parents n'avaient jamais eu véritablement de vie sociale. Ils avaient vécu complètement repliés sur eux-mêmes et, comme dans la plupart des familles allemandes, le passé hitlérien de son pays n'avait jamais été abordé. Sa mère semblait constamment en vouloir à son époux : elle disait que c'était à cause de lui s'ils étaient descendus aussi bas. L'enfant qu'il était alors, blotti sous sa couette,

attendait tristement que l'orage se dissipe. De son frère aîné Stefan, il ne savait pratiquement rien. Apparemment, ils se ressemblaient beaucoup physiquement et, tout comme Erik, il avait été un petit garçon enjoué et sociable. Curieusement, à la maison il n'y avait aucune photo de lui ni du reste de leur famille. Comme si le passé n'avait pas sa place dans cette demeure où la vie semblait s'être arrêtée juste après la guerre. Un jour, Erik, intrigué, avait demandé à sa mère des explications. Prise au dépourvu, elle s'était justifiée en lui affirmant que tout avait été détruit en 1943. Son fils, perspicace, qui avait trouvé cette explication étrangement simpliste, avait donc lourdement insisté en lui faisant remarquer que leur appartement n'avait été endommagé par aucune bombe et qu'il n'avait pas non plus été pillé par les Soviétiques. Sa mère pour couper court à la conversation était entrée dans une colère noire et l'avait envoyé dans sa chambre sans lui donner plus d'éclaircissements. Frustré par ce manque de transparence et de sincérité, l'adolescent s'était malgré tout résigné à ne plus jamais aborder le sujet.

Le lendemain matin, Erik se réveilla aux aurores. Il quitta discrètement son domicile vers 6 heures et se rendit directement au journal. Il rédigea non sans mal l'introduction de son article puis, vers 9 heures, l'envie d'un copieux petit déjeuner en terrasse le fit sortir en ville. Il s'installa à une des tables de sa brasserie habituelle dans le quartier historique de Berlin. Il était affamé et se commanda un café, des saucisses, des œufs au plat et des tartines de confiture. Le journaliste qu'il était appréciait le dynamisme social et culturel de Berlin-Ouest. Outre quelques bâtiments anciens qui avaient été épargnés par les raids aériens de la Seconde Guerre mondiale, la reconstruction avait donné à la capitale une image moderne et avant-gardiste qu'il adorait. Il s'y sentait comme un poisson dans l'eau. Le Mur, symbole de la guerre froide, faisait partie de son quotidien. Il l'avait toujours connu. Dans les années 1970, sa curiosité l'avait poussé à aller voir de ses propres yeux à quoi ressemblait la vie de l'autre côté. En prétextant vouloir assister à l'enterrement d'un ami proche, il avait obtenu (après des formalités bureaucratiques très lourdes) la permission d'accéder à l'Est. À

peine avait-il franchi Checkpoint Charlie qu'il avait ressenti la désagréable impression d'être en permanence surveillé par la Stasi.

Derrière le Mur, tout était différent.

C'était un monde particulier, une autre planète. La propagande communiste qui s'affichait à tous les coins de rue rendait les lieux à la fois étranges et oppressants, tout comme le manque d'animation. Les hauts immeubles sombres, tous similaires, qui n'avaient visiblement jamais été rénovés renvoyaient une vision de désolation. Dépourvus de modernisme, les quartiers qu'Erik avait visités étaient d'une tristesse effroyable et le silence qui y régnait l'avait quelque peu dérouté. En se baladant sur l'impressionnante artère Karl-Marx-Allee, il avait été attiré par le bruit des moteurs de voitures et s'était soudain aperçu que les véhicules étaient tous les mêmes. Contrairement à l'Allemagne de l'Ouest qui avait de grands constructeurs automobiles mondialement célèbres, l'Allemagne de l'Est, dans le respect de l'idéologie communiste d'égalité absolue, avait choisi de ne produire qu'un seul et unique modèle : la Trabant. Sa forme carrée et ses couleurs désuètes l'avaient beaucoup amusé. On était loin de la Golf GTI ou de la BMW coupée sport !

En bon journaliste d'investigation qu'il était, il n'avait pu s'empêcher de soutirer des informations aux habitants. Certains, par méfiance, s'étaient réfugiés dans le silence, d'autres au contraire avaient volontiers entamé la discussion. Dans les allées d'un magasin d'alimentation d'État, une jeune femme d'une trentaine d'années lui avait expliqué avec beaucoup d'humour qu'il ne fallait pas noircir le tableau car, en Allemagne de l'Est, le chômage n'existant pas, tout le monde avait du travail. Les produits de base étaient peu onéreux et personne ne manquait de rien. Certes, ils étaient contraints d'attendre des semaines, voir des mois pour avoir une télévision ou même parfois un manteau, mais en fin de compte chacun finissait par obtenir ce qu'il voulait. Lorsqu'Erik avait évoqué le fait que de nombreuses familles avaient été séparées par le Mur et que c'était une source de souffrance pour beaucoup, celle-ci lui avait rétorqué qu'au moins, à Berlin-Est, le peuple était en sécurité et que cela prévalait sur tout le reste. Erik, stupéfait par

cette réponse, s'était alors fait la réflexion que la propagande communiste se révélait finalement être une redoutable lessiveuse de cerveau.

Son petit déjeuner avalé, il décida de ne pas retourner travailler. Il avait besoin de prendre l'air. La réaction de son père la veille au soir lui trottait encore dans la tête. Quelle mouche l'avait piqué ? Pour se changer les idées et s'oxygéner, il s'offrit une agréable pause dans le parc public de Tiergarten qui reliait la porte de Brandebourg au zoo. Cet écrin de verdure qui longeait la rivière Spree était son lieu préféré. L'endroit avait le pouvoir de lui apporter la sérénité et le calme qu'il recherchait. Il déambula plus d'une heure avec délice dans les allées ombragées bordées de chênes majestueux. En passant devant la colonne de la Victoire, il eut subitement envie de prendre un peu de hauteur pour admirer sa ville natale. Les jours de doute ou de cafard, Erik aimait gravir les deux cent quatre-vingt-cinq marches du monument. C'était sa manière bien à lui de se vider la tête. À soixante-sept mètres de haut, la vue panoramique sur Berlin était spectaculaire.

Lorsqu'il redescendit de son lieu de méditation, il alla déguster une bière bien fraîche dans l'un des *Biergarten* du parc puis, aux alentours de 13 heures, il se décida enfin à rentrer au journal. À peine avait-il franchi les portes du *Spiegel* qu'une de ses collaboratrices accourut vers lui :

— Erik, bon sang, où étais-tu passé ? On te cherche depuis ce matin ! s'écria-t-elle, un brin énervée.

— Ça va ! On n'a plus le droit d'aller se ressourcer maintenant ? lui dit-il sur le même ton.

— Tu dois tout de suite appeler chez toi, il y a un problème !

— Quel genre de problème ?

— Je ne peux pas t'en dire plus. La femme que j'ai eue en ligne n'a rien voulu dire. Une certaine Hilda.

Affolé, il se rua sur le premier téléphone à portée de main et composa fébrilement le numéro de son domicile. À l'autre bout du fil, personne ne décrocha. Inquiet, Erik informa ses collègues qu'il devait de toute urgence rentrer chez lui.

Il mit un peu plus de dix minutes pour arriver au pied de son immeuble.

Sans prendre le temps d'attacher son scooter, il gravit les marches au pas de course et pénétra avec fracas dans son appartement. Hilda, qui l'attendait dans la cuisine, surgit aussitôt.

— Désolé, mais j'étais à l'extérieur toute la journée. Je viens juste d'être prévenu. J'ai appelé ici il y a à peine un quart d'heure, mais vous n'avez pas répondu, s'exclama-t-il, hors d'haleine. J'ai fait aussi vite que possible !

— J'étais en bas avec la police. Asseyez-vous Erik, lui répliqua-t-elle posément.

— La police ? Comment ça, la police ? Où est mon père ?

— Asseyez-vous, répéta-t-elle une deuxième fois.

Encore essoufflé, Erik s'exécuta en s'affalant sur une des chaises en Formica jaune fané.

— J'ai une bien triste nouvelle à vous annoncer, lui dit-elle avec beaucoup de douceur dans la voix. Quand je suis arrivée ce matin, j'ai trouvé votre père… mort dans son lit.

Après un silence qui dura quelques secondes, Erik, hébété, balbutia :

— Mo… mort ?

— J'ai appelé immédiatement le médecin. D'après ses premières constatations, tout porte à croire que votre papa… s'est suicidé… une autopsie le confirmera, c'est ce qu'il a dit. Je suis désolée… toutes mes condoléances monsieur Hohenburg.

— Un suicide… Mais… Mais comment est-ce possible ?

— Il a avalé une boîte entière de somnifères, celle que je laissais sur sa table de nuit.

— Avalé… des somnifères… ça n'a aucun sens ? Pour quel motif ?

— Dieu seul le sait. Si vous voulez le voir, il est dans sa chambre. Je lui ai fait sa toilette et je l'ai habillé avec son costume gris… j'ai pensé que ce serait mieux…

— Merci infiniment Hilda. Vous avez bien fait.

— Le suicide… c'est la raison pour laquelle les policiers sont passés. C'est la procédure.

Erik nageait en plein cauchemar : il ne s'attendait pas à ce que son père mette fin à ses jours. Pourquoi avait-il commis ce geste ? Y avait-il un lien

avec le sujet épineux abordé la veille ? Il remercia une nouvelle fois l'aide ménagère et lui donna son congé. Elle lui assura qu'elle reviendrait le lendemain matin pour l'aider au cas où il aurait besoin d'elle. Cela faisait des années qu'elle s'occupait de Johannes et elle aussi était très perturbée par cette fin tragique si soudaine. Elle ne comprenait pas pourquoi cet homme avait décidé subitement d'en finir.

Hilda avait positionné les volets de la chambre du défunt en persiennes. La pièce était baignée d'une lumière tamisée. Il flottait dans l'air une odeur de camphre et de naphtaline. Erik, d'un pas lent, marcha jusqu'à la dépouille de son père et scruta un long moment son visage. Son teint était d'un blanc cireux et ses traits, apaisés. Erik n'éprouva aucun chagrin. Étrangement, il se sentait soulagé en repensant aux années de calvaire que son père avait endurées, cloué sur son fauteuil. Il s'assit sur le rebord du lit et continua à contempler celui qui l'avait élevé.

— Qu'as-tu fait, Papa ? Pourquoi ce geste insensé ? chuchota-t-il.

Il parcourut la pièce du regard. Elle était impersonnelle et sans âme. Il se releva et se dirigea vers une armoire en noyer massive. Il l'ouvrit délicatement puis observa les affaires de son père. Son portefeuille en cuir marron attira son attention. Il l'avait toujours connu. Il s'empara de l'objet familier et voulut inspecter son contenu. Finalement, mal à l'aise, il se ravisa : il était encore trop tôt pour fouiller dans son intimité. Il reposa le portefeuille là où il l'avait trouvé et referma rapidement les portes de l'armoire comme un petit garçon effrayé à l'idée de se faire prendre. Avant de quitter la chambre, il s'adressa à lui tout haut :

— Que m'avez-vous caché, Maman et toi, pendant toutes ces années ?

OceanofPDF.com

22

Paris, mai 1981

Lovée au fond d’un des fauteuils club face à son téléviseur qui diffusait des images en couleurs, Alphonsine regardait la retransmission en direct de l’investiture en grande pompe de François Mitterrand, le nouveau président des Français. Pour la première fois dans l’histoire de la Cinquième République, une personnalité de gauche venait d’être élue au plus haut sommet de l’État. Une rose rouge à la main, sous les acclamations de milliers de sympathisants, l’homme guindé marchait d’un pas décidé en direction du Panthéon pour aller se recueillir devant les tombeaux de Jean Jaurès, inspirateur du socialisme français, de Jean Moulin, héros de la Résistance, et de Victor Schœlcher, père de l’abolition de l’esclavage.

Tout un symbole.

Alphonsine, qui ne s’intéressait absolument pas à la politique sauf lorsqu’il s’agissait des droits de la femme, avait quand même tenu à suivre l’événement que certains n’hésitaient pas à qualifier d’historique.

— Évidemment, il ne va s’incliner que devant des mâles, car il n’y a qu’une représentante féminine dans ce lieu prestigieux. Et encore, elle est là parce que son mari ne voulait pas être séparé d’elle, même dans la mort ! s’exaspéra-t-elle. C’est juste une « femme de ». Une parfaite inconnue en somme.

— C’est quoi, le Panthéon, Mamie ? demanda Sophie de sa voix fluette.

La fillette venait de faire irruption, les yeux brillants, dans le salon.

— C’est une ancienne église qui a été transformée depuis la Révolution française en monument destiné à recevoir les grands hommes qui ont marqué l’histoire de France, ma chérie. Voltaire, Rousseau, Victor Hugo et bien d’autres y reposent.

— Et les dames, alors ?

— Ah ! Ça, ma puce, c’est une très bonne remarque ! Mais où sont les

dames ?

En ce jeudi 21 mai, Alphonsine gardait sa petite-fille qui souffrait d'une angine carabinée. Sophie, qui avait maintenant dix ans, ressemblait de plus en plus à sa grand-mère. Sa chevelure s'était éclaircie et son regard évoquait celui de Léonie. Seul le grain de beauté au niveau de sa lèvre supérieure était là pour rappeler qu'elle avait aussi pris du côté de son grand-père maternel.

— Mamie, maman dit que ce président va changer notre vie, c'est vrai ?

— Je n'en sais trop rien ma puce… c'est nouveau et un peu désorganisé. La gauche n'a pas l'expérience du pouvoir, contrairement à la droite.

— Je ne comprends rien du tout !

— Excuse-moi, c'est compliqué à appréhender pour toi. Pour simplifier, beaucoup de gens sont contents, car ils croient en la justice sociale, l'égalité et la solidarité. Et Dieu sait qu'on en a besoin en ce moment !

— Ah ! Oui, la maîtresse nous a expliqué à l'école ce que ça voulait dire, le mot « égalité ».

La période d'accroissement économique des Trente Glorieuses d'après guerre avait pris fin en 1973 avec le premier choc pétrolier. En rationnant les Occidentaux, les pays producteurs du précieux liquide avaient fait prendre conscience au monde entier que l'or noir était une arme redoutable qui pouvait déstabiliser du jour au lendemain leur économie. Les Français, qui n'avaient plus l'habitude de se priver, avaient vu les prix s'envoler et leur pouvoir d'achat fondre comme neige au soleil. Face à la baisse de la consommation, la plupart des entreprises avaient dû licencier en masse pour ne pas mettre la clé sous la porte.

En réaction à cette crise majeure, le gouvernement français de droite de l'époque, avec son slogan évocateur, « En France, on n'a pas de pétrole, mais on a des idées », avait rapidement instauré une chasse au gaspillage pour tenter de redresser la barre. Des mesures phares moins énergivores avaient été imposées. Certaines, comme la limitation de la vitesse sur les routes, le changement d'heure en été et l'interdiction de laisser allumées les enseignes lumineuses après 22 heures avaient été fraîchement accueillies par une population qui ne supportait pas qu'on empiète sur son espace de

liberté. Dans ce contexte tendu, l'arrivée de la gauche au pouvoir était donc synonyme de renouveau, mais surtout d'ère moderne qui allait enfin sortir la France de ces longues années de conservatisme de droite.

— J'ai terminé le ménage, Madame, voulez-vous que j'aille vous faire quelques courses ?

— Merci infiniment, Mercedes, j'ai tout ce qu'il me faut. J'allais prendre une tasse de thé, désirez-vous vous joindre à moi ?

— Avec plaisir !

— Et, pour la centième fois Mercedes, s'il vous plaît, appelez-moi par mon prénom !

— Impossible !

Cela faisait tout juste dix ans que Mercedes était au service d'Alphonsine et les deux femmes étaient devenues très proches. Alphonsine, n'ayant jamais oublié d'où elle venait, avait fait en sorte d'aider au mieux son aide ménagère afin qu'elle se sente tout à fait à son aise. Mercedes, malgré un fort accent espagnol, parlait désormais parfaitement le français et ses origines ensoleillées amenaient gaieté et exotisme à chacune de ses apparitions. Depuis huit ans, elle était mariée à un Italien qui exerçait la profession de maçon. De cette union étaient nés deux garçons.

— Vous croyez que ce président va apporter quelque chose aux femmes ?

— Je l'espère, Mercedes. Hélène et moi, nous avons déjà préparé toute une liste de doléances. Les plus importantes étant le remboursement de l'IVG par la sécurité sociale ainsi que la construction dans chaque grande ville de lieux d'accueil pour celles qui sont battues.

— Vous savez, l'Espagne a été très en avance concernant notre place dans la société. Nous avons obtenu le droit de vote et celui de divorcer en 1931 ! Quant à l'avortement, il a été légalisé en 1936. Malheureusement, à l'arrivée du général Franco en 1939, le droit de participer aux élections nous a été injustement retiré. Figurez-vous que nous n'avons pu retourner aux urnes que l'année dernière !

— L'année dernière ! C'est incroyable, je l'ignorais…

— Oh ! si vous saviez ! Durant toute la période franquiste, les femmes étaient considérées comme des mineures et non comme des adultes. Elles

passaient de la tutelle du père à celle du mari. On exigeait d'elles qu'elles tiennent correctement leur maison et qu'elles soient de bonnes mères et des épouses parfaites. Elles n'avaient aucun droit. Sans la permission de leur conjoint, elles ne pouvaient ni voyager ni avoir de compte en banque et encore moins travailler. De véritables esclaves modernes !

— Quelle tristesse ! Je ne pensais pas qu'au XX^e^ siècle on pouvait autant revenir en arrière pour tomber si bas !

— Si, si. Ma sœur, qui a fait partie du mouvement *Mujeres liberals*, était scandalisée. Elle est morte il y a sept ans. C'était une militante acharnée. Elle était conductrice de tramways à Madrid.

— *Mujeres liberals* ?

— Ça veut dire « Femmes libres ». Avant guerre, c'était une organisation féminine espagnole qui luttait contre le fascisme et pour l'égalité des sexes. Alors, pensez-vous, quand le livret *Guia de la bina esposa* est sorti en 1953, elle était prête à tuer tous les membres du gouvernement !

— *Guia de la bina esposa* ? répéta Alphonsine, incrédule.

— C'était un petit guide qui apprenait aux jeunes demoiselles célibataires à se comporter. Il était composé de onze règles à suivre à la lettre pour être une future bonne épouse.

— Que disait-il ?

— L'idée directrice était *para mantener a tu marido feliz*, ce qui se traduit par « pour rendre ton mari heureux ». Elles devaient donc se faire belles lorsque le chef de famille rentrait du travail, préparer le dîner et avoir fait toutes les tâches ménagères dans la journée pour préserver la tranquillité de l'homme.

— Rien que ça !

— Elles devaient aussi se taire et écouter leur mari.

— Quelle humiliation ! Et qui a écrit ces inepties ?

— Pilar Primo de Rivera, une femme politique très influente sous l'ère de la dictature de Franco.

— Cela me rappelle le fameux « Travail, Famille, Patrie » du régime de Vichy ! Finalement, entre nos deux pays, il n'y a pas grande différence. Cette éternelle soumission aux hommes, c'est monstrueux !

— C’est pour cette raison que vous ne vous êtes jamais mariée ? demanda timidement Mercedes.

— Entre autres…

— Ça n’a pas dû être évident.

— Oh que non ! J’en ai essuyé, des réflexions. Une grossesse hors union, vous imaginez… J’ai eu droit à tout : traînée, bonne à rien, fille facile et j’en passe. Heureusement pour moi, depuis toute petite, je me fiche de ce que les gens pensent.

— Vous avez bien réussi, Madame.

Alphonsine, songeuse, observa Sophie qui s’était endormie sur le canapé. Au fond d’elle-même, elle se disait que cette réussite resterait à jamais entachée par le fait que son père l’avait reniée et forcée à couper les ponts avec sa famille. Mercedes, qui la connaissait bien, se douta que quelque chose la tracassait. Par discrétion, elle ne posa aucune autre question.

Vers 18 heures, Antoine, tout essoufflé, vint récupérer Sophie. Il expliqua à Alphonsine que les rues de Paris étaient joyeusement encombrées et que le quartier de la Bastille avait été pris d’assaut par des sympathisants de gauche prêts à faire la fête jusqu’au bout de la nuit. Il n’osa pas réveiller Sophie qui dormait encore à poings fermés sur le canapé et la transporta directement sur la banquette arrière de sa Jaguar garée au pied de l’immeuble. Alphonsine le raccompagna et lui demanda surtout de lui donner des nouvelles de la malade. Elle adorait son gendre. Il était droit et travailleur. Antoine était le principal collaborateur d’un architecte parisien réputé. Son statut lui permettait de moduler ses horaires à sa guise. C’était un père et un compagnon attentionné. Hortense et lui formaient un couple dynamique. La fille d’Alphonsine naviguait continuellement entre ses gardes à l’hôpital, ses consultations à son cabinet et son engagement dans l’association de sa mère. Ses journées bien remplies ne lui laissaient guère le temps de s’occuper de Sophie pendant la semaine. Elle se rattrapait le week-end.

Avant de regagner son appartement, Alphonsine emprunta l’escalier de service pour se rendre au sixième étage. Le lieu avait bien changé. L’ambiance n’était plus du tout la même. Les « petites » bonnes bretonnes

et espagnoles d'autrefois avaient été remplacées par de jeunes provinciaux venus pour suivre leurs études dans les universités de la capitale.

Alphonsine, contrairement au reste des propriétaires, n'avait pas eu le cœur de louer l'ancienne chambre de Zofia. La cicatrice de sa disparition tragique ne s'était jamais refermée. Mettre à disposition l'endroit où avait vécu sa fidèle amie était au-dessus de ses forces. De temps à autre, elle se forçait à aérer la pièce. Ces jours-là, elle s'asseyait sur le lit et revoyait les instants de complicité et de bonheur passés avec celle qui était partie trop tôt. Tout était resté à sa place. La décoration et les meubles étaient comme Zofia les avait laissés. Pour Alphonsine qui ne pouvait aller se recueillir sur sa tombe, ce lieu était en quelque sorte l'ultime lien qui la raccrochait encore à elle. Plus qu'une chambre, c'était un sanctuaire.

En passant devant la pièce commune, elle salua une étudiante occupée à laver son linge. Elle parcourut à pas lent l'interminable couloir qui menait à son ancien nid douillet. Une foule d'images se bousculèrent dans sa tête. Qu'était devenue Faustine ? Elle n'avait plus de nouvelles d'elle depuis longtemps. Leur correspondance du début s'était étiolée au fil des ans. Elle frappa doucement à la dernière porte. Une femme très distinguée d'une quarantaine d'années vint lui ouvrir. Ses cernes violacés laissaient deviner qu'elle n'avait pas beaucoup dormi et qu'elle était dans un état de stress extrême. D'une main tremblante, elle invita Alphonsine à s'asseoir sur un fauteuil Voltaire situé près de la fenêtre puis elle retourna s'allonger.

— Vous m'excuserez, mais mon dos me fait souffrir.

— Ne vous justifiez pas, Chantal, je comprends. Je venais vous annoncer que notre avocate a pris contact avec votre mari.

— Comment a-t-il réagi ?

— Mal. Il est dans le déni le plus complet. De plus, il croit jouir d'une impunité sous prétexte qu'il est PDG d'une grande entreprise.

— Je ne suis pas surprise ! Il a toujours eu une haute estime de lui, soupira la femme.

— Rassurez-vous, nous sommes très fortes pour faire tomber les masques ! C'est une question de jours. Pour l'heure, j'ai contacté le refuge

de Clichy et une place vient de se libérer. Vous allez pouvoir sortir de cette chambre dès demain.

— Vous m'avez sauvé la vie, Alphonsine ! Et cette cachette aussi ! Je ne vous remercierai jamais assez.

— Commencez donc par vous remercier vous-même, car vous avez eu le courage de pousser la porte de notre association. Mourir sous les coups de son conjoint n'est pas une fatalité.

— *Me* remercier… c'est difficile et ça va prendre du temps. Il m'a tellement dévalorisée ! On croit toujours que les femmes battues viennent de milieux modestes. C'est faux. Les violences masculines n'ont ni âge ni classe sociale ! La preuve : j'ai beau habiter un hôtel particulier en plein Paris, ça n'a pas empêché mon époux de me frapper.

— Depuis combien de temps subissez-vous ses maltraitances ?

— Cela a commencé le lendemain de notre mariage, à cause d'un œuf à la coque trop cuit ! C'était le 4 mai 1960…

— Plus de vingt ans ! Comment avez-vous pu tenir ? s'exclama Alphonsine horrifiée.

— La première fois, je pensais que c'était un accident et qu'il n'avait pas pris la mesure de la portée de son geste. Tout allait pour le mieux avant. Il n'avait jamais été agressif. Nous nous fréquentions depuis plus d'un an et, avec mes parents, il se montrait charmant. Et puis je suis tombée enceinte. L'arrivée de notre fils n'a rien arrangé. Il ne supportait pas ses pleurs et affirmait que je ne savais pas m'y prendre avec un bébé. Les coups ont redoublé. Il me répétait que j'étais une bonne à rien et que je lui pourrissais la vie. En fait, je m'aperçois à présent qu'il m'a toujours considérée comme un objet. À chaque fois qu'il me frappait, il disait que je l'avais bien cherché ! Le pire, c'est qu'il a réussi à me faire culpabiliser. Le plus triste était que j'étais persuadée que c'était ma faute !

— Et votre entourage ?

— Personne n'a jamais rien vu ni entendu, car il le faisait continuellement porte fermée lorsque nous étions seuls lui et moi. Les fois où nous recevions ou sortions dîner chez des amis, il était méconnaissable. Un vrai gentleman !

— C’est souvent le cas. Manipulateur, harceleur et dérangé, voilà ce qui revient le plus souvent à propos des hommes qui battent leur épouse.

— Quel est cet endroit dont vous m’avez parlé ?

— Il s’agit d’un lieu d’accueil pour les femmes victimes de violences conjugales. Le centre Flora-Tristan a ouvert ses portes le 15 mars 1978. Je me souviens très précisément de la date, car c’est le jour de mon anniversaire. Vous y serez en sécurité. Une psychologue et un médecin seront à votre écoute.

— Dieu merci, mon fils étudie au Canada. Il est désormais loin de tout ça. Enfant, il a assisté à des scènes horribles. Lorsqu’il avait dix ans, son père a voulu le mettre en pension. Ma seule consolation a été qu’il soit écarté de ce climat toxique familial…

— Oui, c’est rassurant de le savoir en sécurité, ce qui vous permet de penser totalement à vous dorénavant. Reposez-vous. Je remonterai dans une heure pour vous porter votre dîner et, demain matin, je vous accompagnerai à Clichy. Courage, vous avez fait le plus dur : le quitter !

— Pourquoi est-ce moi qui suis obligée d’abandonner le domicile conjugal alors que c’est lui le fautif ? C’est injuste !

Alphonsine savait que Chantal avait raison. La loi ne prévoyant pas de protéger les femmes sous leur propre toit, toutes sans exception étaient contraintes de fuir comme des coupables. La plupart d’entre elles n’osaient pas porter plainte par peur des représailles et du jugement collectif. Alphonsine gardait en mémoire le cas dramatique d’Angèle qui avait eu le courage de dénoncer à trois reprises son tortionnaire au commissariat. Malheureusement, ses trois plaintes avaient atterri au fond d’un tiroir. Angèle n’était pas leur priorité. Par une énième soirée de violences, la laissée-pour-compte avait succombé aux neuf coups de couteau que lui avait sauvagement portés son conjoint. L’avocat de la partie civile avait alors déclaré à Alphonsine que si le service public avait fait son travail, Angèle n’aurait jamais connu ce martyre et serait encore de ce monde. Un scandale. Un groupe de femmes avait voulu porter plainte contre l’État pour non-assistance à personne en danger mais, face à l’omerta des policiers, elles s’étaient ravisées. Le pot de terre contre le pot de fer en somme.

Après avoir entendu les paroles de Chantal, Alphonsine ressentit le besoin de se changer les idées. Elle décida d'aller prendre l'air au square Boucicaut.

Depuis son arrivée en 1924, son quartier avait connu d'importantes transformations qui dataient de la fin des années 1960, lorsque le président de la République de l'époque, Georges Pompidou, avait jugé bon de doter la capitale d'infrastructures modernes. Dans le quatorzième arrondissement, ces modifications avaient fait disparaître la plupart des petites rues qui avaient gardé le charme du Paris des artistes du XIX^e^ siècle. Comble de l'horreur visuelle, un imposant édifice de verre haut de deux cent neuf mètres avait été érigé juste au-dessus de la gare Montparnasse. Alphonsine, comme la grande majorité des Parisiens, détestait cette verrue sombre sans aucune originalité architecturale qui abîmait l'horizon et obscurcissait considérablement les boulevards alentour. Les riverains, qui constataient avec désolation la perte d'identité de leur quartier, se plaisaient à répéter avec une pointe d'humour sarcastique que la plus belle vue de Paris se trouvait en haut de la tour, car c'était le seul endroit d'où on ne la voyait pas ! Malheureusement, le gratte-ciel n'était pas l'unique point noir : les boutiques de proximité d'antan avaient progressivement été remplacées par des magasins de jeux vidéo et des enseignes de prêt-à-porter *made in Bangladesh*. Bien qu'elle soit une femme de son époque, Alphonsine regrettait amèrement le temps où elle allait faire ses courses chez les petits commerçants où l'on parlait de tout et n'importe quoi sans stress. Désormais, il fallait se contenter du Monoprix du coin, froid et impersonnel, où vous étiez expédié par des caissières payées au lance-pierre.

Plus Alphonsine avançait en âge, plus elle ressentait la nostalgie du Montparnasse qu'elle avait connu naguère. C'était comme si son quartier lui échappait. Elle souffrait également du tourbillon infernal de la vie quotidienne que la société moderne avait engendré. Vite le métro, vite le sandwich, vite le travail, vite les enfants à la garderie, vite les courses, vite, vite, vite… Des existences à cent à l'heure.

Julien et Ivan, qui avaient constaté la même chose, ne sortaient quasiment

plus. Julien avait vendu ses boutiques et Ivan, malgré sa vue défaillante, continuait à peindre. Tous deux préféraient rester chez eux ou bien se réfugier loin du tumulte parisien dans leur résidence secondaire près de Deauville en Normandie. Alphonsine allait souvent les retrouver pour se ressourcer. L'air de la campagne et le bleu de la mer la réconfortaient. Ils lui rappelaient son enfance.

À l'automne, un courrier en provenance d'Allemagne atterrit dans la boîte aux lettres de l'association. Alphonsine, qui nourrissait toujours une haine viscérale contre les Allemands, se refusa à l'ouvrir. Une fois de plus, elle fuyait ce qui la dérangeait. Au dos de l'enveloppe, il n'y avait pas de nom d'expéditeur. Elle déposa dédaigneusement le pli sur le bureau d'Hélène. Que pouvait-il bien avoir à l'intérieur ?

Elle eut la réponse trois jours après en voyant débarquer chez elle Hélène remontée comme une pendule. Celle-ci lui apprit joyeusement qu'elles étaient invitées le printemps suivant à un grand rassemblement d'associations féministes européennes à Berlin. Alphonsine encaissa difficilement la nouvelle. Elle, mettre les pieds en Allemagne ? Jamais de la vie !

— Alors, ce n'est pas une énorme annonce ? s'exclama Hélène, débordant d'enthousiasme.

— Plutôt mourir que de me rendre chez ces Boches de malheur !

Hélène, stupéfaite par la réaction de son amie, s'affala sur le canapé.

— Je refuse catégoriquement d'y participer ! Vas-y avec maître Alimi, notre avocate.

— Mais, Alphonsine, tu n'es pas toi-même ! Tu t'entends parler ?

— Parfaitement ! J'assume entièrement mes propos.

Constatant que sa complice de toujours ne desserrait pas les dents, Hélène insista.

— Il faut m'expliquer, car ton attitude me laisse pantoise.

— Je n'ai pas à me justifier ! Je n'irai pas au pays du diable. Un point, c'est tout.

— De quoi parles-tu ?

— Je parle de ce peuple nazi !

— Mais enfin, à quelle époque vis-tu, Alphonsine ? La guerre est finie depuis longtemps. Tu ne dois pas mettre la nouvelle génération allemande dans le même panier que ses aînés. Nous sommes justement en train de construire une autre Europe et tu sais comme moi que cela passe aussi par les femmes. C'est une chance inespérée !

— Écoute-moi bien, car je te le dis pour la dernière fois : je refuse de me rendre en Allemagne et encore moins à Berlin ! Est-ce clair ?

Devant l'agressivité soudaine de son amie, Hélène coupa court à la discussion et se dirigea vers la porte d'entrée. Au moment de sortir, elle lança :

— Je ne connais pas les raisons d'un tel repli sur toi-même, mais peut-être est-ce le moment de faire le tri dans ta vie, ne crois-tu pas ? Vas-tu continuer longtemps à vivre avec des fantômes ?

— Tant que ces bourreaux seront encore de ce monde, il n'y aura pas de pardon !

Un silence lourd de sens s'installa entre les deux femmes.

— Dire que tu gardes en toi cette haine depuis toutes ces années… Alphonsine, pour ton bien, ressaisis-toi !

— Tu n'es pas de ma génération, tu ne peux pas comprendre. Ces gens-là m'ont tout pris. Tout. Les personnes qui m'étaient chères et ma dignité.

— Ta dignité ?

— S'il te plaît, laisse-moi seule.

C'était leur première dispute depuis qu'elles s'étaient rencontrées. À peine Hélène eut-elle disparu qu'Alphonsine s'en voulut d'avoir réagi de la sorte. À son grand regret, elle n'avait pu maîtriser ses émotions. Las, elle se dirigea vers sa chambre. Elle entrebâilla les portes de son armoire et en sortit la petite boîte en bois marquetée qui contenait son lourd secret. Elle l'ouvrit avec une anxiété palpable puis observa un long moment l'insigne militaire, le mouchoir et l'enveloppe tachée de sang qui se trouvaient à l'intérieur depuis plus de trente-huit ans. Le timbre-poste où l'on distinguait le profil d'Hitler avec en arrière-plan une croix gammée provoqua chez elle un sentiment de dégoût. Elle sortit la lettre et la déplia lentement. La feuille était élégante et de bonne facture. Sa texture toilée donnait une impression

de tissu précieux. La correspondance, signée Magda, était en langue allemande et adressée au commandant Johannes Hohenburg. L'écriture était soignée. Le papier couleur ivoire légèrement froissé n'avait pas été souillé par le sang et il s'en dégageait une odeur de livre vieilli. Qu'était devenu ce haut gradé nazi ? Avait-il survécu ? Qui était cette Magda ? Une mère ? Une épouse ? Une sœur ?

Les paroles d'Hélène lui revinrent à l'esprit. *Faire le tri.* Et si son amie avait raison. Si c'était le moment pour elle de mettre de l'ordre dans sa vie ?

*

Assise en face du traducteur, Alphonsine attendait fébrilement que celui-ci lui lise la lettre qu'elle venait de lui confier. Julien, qui avait à tout prix voulu l'accompagner, lui prit la main. En découvrant la provenance et la date du courrier, l'homme qui devait avoir dans les soixante ans, fixa attentivement sa cliente :

— Vous êtes sûr de vous, madame Kergoat ?

— Absolument, je tiens à en connaître le contenu.

— Bien, alors allons-y ! dit-il en se raclant la gorge.

Berlin, le 3 octobre 1943

Cher époux,

La vie à Berlin est un enfer ! Nous subissons des bombardements quotidiens et notre petit Stefan est devenu pratiquement sourd. Il vit en permanence terrorisé sous son lit. Gabriella a un mal fou à l'en déloger. Elle est obligée de lui apporter ses repas dans sa cachette si nous voulons qu'il mange. Il m'épuise ! J'aurais dû prolonger mon séjour à Paris, la vie y est plus douce. Les dîners à La Coupole me manquent et le champagne aussi ! Ici, je ne peux même plus porter mes robes de soirée, c'est insupportable ! Notre immeuble tient encore miraculeusement debout, car notre quartier a été jusqu'à aujourd'hui épargné. Les dégâts dans le reste de la ville sont considérables. Des milliers de Berlinois ont péri. Notre église du Souvenir de l'Empereur Guillaume, où nous nous sommes mariés, a été quasiment détruite en une nuit. Malgré tout, le moral de la

population ne fléchit pas et nos défenses tiennent bon. Nous avons encore l'eau et l'électricité. Malheureusement, j'ai une bien triste nouvelle à t'annoncer : le bâtiment administratif de la Waffen-SS a été sérieusement endommagé par un incendie et a provoqué la mort de nombreux fonctionnaires nazis. Ton père est furieux. Je tente de le calmer en lui assurant que notre Führer va bientôt anéantir ces maudits ennemis de notre belle nation aryenne, mais rien n'y fait. Il ne décolère pas. Dire que tout cela est la faute de ces infâmes Juifs !

En entendant cette phrase, Alphonsine se crispa. Le traducteur s'en aperçut et interrompit aussitôt sa lecture.

— Désirez-vous que je continue ?

— Je vous en prie, ne faites pas attention à mes réactions.

— Bien…

Heureusement qu'il y a les camps pour mater ces parasites ! Entre cette vermine israélite, les communistes et les homosexuels, notre chef suprême à fort à faire. Faisons-lui confiance, car lui seul a la capacité de nettoyer notre sol. J'aimerais que tu m'autorises à séjourner à Paris encore une fois. Je me languis de cette ville et de ton magnifique appartement au pied de la tour Eiffel… *Heil Hitler*.
Magda

Un silence de plomb s'abattit dans la pièce. Alphonsine était pétrifiée par ce qu'elle venait d'entendre. Ses pensées allèrent immédiatement vers Sarah et Ruben Chemtov.

— Et bien… tout le monde en prend pour son grade ! on peut dire que cette Magda était une parfaite garce ! déclara spontanément Julien. Elle se préoccupait plus du sort de l'Allemagne nazie que de celui de son fils. Le pauvre gamin… C'est écœurant !

— Elle a dû mener grand train dans notre capitale pendant l'Occupation apparemment, ajouta le traducteur. Ah ! sacrée période… et dire que nous autres Français avions à peine de quoi manger ! Si je puis me permettre une indiscrétion, madame Kergoat, d'où tenez-vous cette lettre ?

— J’ai récemment fait faire des travaux dans mon appartement et les ouvriers l’ont trouvée sous une lame de plancher, mentit Alphonsine en se ressaisissant. J’étais curieuse de savoir de quoi elle parlait. Et là, je dois dire que je suis servie !

L’interprète, qui n’était pas dupe, préféra ne rien ajouter. Même si une trentaine d’années s’étaient écoulées, les stigmates de ces heures sombres de conflit étaient encore palpables chez tous les Français qui avaient connu la guerre.

En sortant de chez le traducteur, Julien, qui ne souhaitait pas laisser Alphonsine seule, l’invita à déjeuner à la célèbre brasserie Lipp située sur le boulevard Saint-Germain. L’institution au décor très Belle Époque proposait des spécialités issues de la gastronomie française qui faisaient le bonheur des touristes et des Parisiens : il espérait que cette pause lui changerait les idées.

Attablée devant une sole meunière, Alphonsine, pensive mangeait du bout des lèvres. La brutalité des mots de cette Allemande la hantait encore.

— Maintenant que tu en sais un peu plus sur le père de ta fille, que vas-tu faire à présent ?

— Rien, pourquoi ?

— Tu fais traduire une lettre et tu t’arrêtes là ! Quel intérêt ?

— Que veux-tu que je fasse ? Que je les retrouve, lui ou son épouse ? À quoi cela servirait-il ?

— J’avoue que je n’arrive pas à te suivre…

— J’avais juste besoin de comprendre certaines choses. Maintenant, je sais qui était cet homme. Un père de famille raciste loin de son fils et de son horrible femme pris dans les affres d’une guerre absurde et qui s’est transformé en monstre un soir de novembre. C’est tombé sur moi, voilà tout.

— OK, et… ?

— Et ça me permet de mettre un terme à des années d’interrogation. L’affaire est classée !

— Mouais… la fuite, encore et toujours !

— Ça suffit Julien ! protesta Alphonsine. Tu ne vas pas recommencer !

Julien était persuadé qu'Alphonsine devait préalablement digérer les informations qu'elle venait d'apprendre. Il la connaissait trop bien pour penser qu'elle en resterait là.

À la fin du repas, Julien se releva difficilement. Ses articulations le faisaient souffrir. Alphonsine qui fit mine de ne rien remarquer éprouva un sentiment de tristesse mélangé à de la peur. La mort se rapprochait peu à peu et rien, malheureusement, ne pouvait arrêter le temps.

Les mois d'hiver furent ponctués de disputes et de réconciliations avec Hélène qui, devant le refus d'Alphonsine de vouloir se rendre en Allemagne, était persuadée que son amie lui cachait quelque chose. Cela lui était insupportable. Heureusement, un événement qu'elles attendaient depuis une éternité leur permit de faire une trêve : le président de la République, en nommant Yvette Roudy ministre des Droits de la femme, la chargeait de prévoir un projet de loi en faveur du remboursement de l'IVG par la sécurité sociale. Une avancée considérable.

À deux jours du départ, Alphonsine ne céda pas au chantage d'Hélène lorsque celle-ci la menaça de quitter l'association si elle ne l'accompagnait pas à Berlin. Les deux amies se séparèrent donc fâchées. Pour la punir, Hélène ne lui donna aucune nouvelle pendant la durée du rassemblement. Bizarrement, Alphonsine n'en fut pas attristée. Au contraire, elle était soulagée. Plus l'Allemagne se tenait à l'écart de sa vie, mieux elle se portait.

Lorsqu'Hélène fut de retour aux locaux de l'association, celle-ci était tellement euphorique que le différend qui les avait un temps froissées fut balayé en un clin d'œil. Devant le regard éteint d'Alphonsine, elle raconta dans les moindres détails son expérience berlinoise. La manifestation avait été un franc succès.

— J'ai rencontré des personnes extraordinaires venues d'Espagne, d'Italie, du Danemark et de la Suisse dont la motivation à faire évoluer les mentalités n'a pas d'égale ! s'enthousiasma-t-elle. J'ai aussi assisté à une conférence des plus passionnantes sur l'histoire des mouvements féministes européens. Savais-tu que c'étaient l'Angleterre et les pays scandinaves qui avaient bougé en premier au cours de l'année 1848 ?

— Non, répondit Alphonsine sans conviction.

— À l'époque, les débats portaient essentiellement sur les droits conjugaux, l'enseignement et les emplois. Le début des années 1900 a vu éclore des organisations de femmes prolétaires un peu partout sur la planète. En 1907, en Allemagne, les ouvrières ont coordonné une première conférence internationale des femmes socialistes. Les années 1920 ont été un tournant car, après la Première Guerre mondiale, elles ont enfin osé faire bouger les codes.

Alphonsine, en entendant cette dernière phrase, fut projetée dans sa propre histoire. Elle se souvint instantanément de son arrivée à Paris.

— J'ai bien connu ces années folles d'insouciance et de fêtes, dit-elle, émue. Certaines femmes m'ont subjuguée, à commencer par ma patronne. Elles étaient libres et brillantes. Elles portaient des coupes à la garçonne et des pantalons. Elles fumaient et conduisaient des automobiles. C'était incroyable ! Quelques-unes étaient même indépendantes financièrement. Une véritable révolution pour l'époque. Malheureusement, la Deuxième Guerre mondiale est venue stopper cette magnifique embellie. J'en ai été tristement témoin.

— Oui, la conférencière a abordé ce point. Elle nous a expliqué qu'en Allemagne et en Italie, les régimes nazis et fascistes avaient repris le contrôle en interdisant formellement toute association féministe. Une fois de plus, les femmes ont été réduites au silence et il aura fallu attendre la deuxième vague des années 1960 pour que nous puissions à nouveau nous exprimer.

— Ça n'est pas étonnant car, au sortir de la guerre, les politiques natalistes européennes nous voyaient comme des procréatrices en puissance. Changeuses de couches-culottes avant tout !

— Te souviens-tu de notre rencontre en 1960 ? Tu m'as littéralement bluffé lorsque tu m'as proposé de créer notre association !

— J'avais de l'énergie en ce temps-là… aujourd'hui, à soixante-quatorze ans, je suis fatiguée !

— Tu m'inquiètes, Alphonsine. Jamais tu n'as baissé les bras.

— On n'y peut rien, c'est le cycle de la vie. Place aux jeunes… Ah ! On

peut dire que nous ne sommes pas restées sans rien faire ! Te rappelles-tu la fois où, en août 1970, nous sommes allées déposer une gerbe de fleurs sur la tombe du Soldat inconnu au pied de l'Arc de triomphe ? Notre immense banderole, « Plus inconnue que le Soldat inconnu : sa femme », a bien fait parler d'elle. Nous avons été stoppées net par la police qui nous a embarquées !

— Tu penses si je m'en souviens ! La télévision avait même réalisé un reportage. Cette médiatisation a été une formidable publicité et c'est grâce à notre langage provocateur et à nos actions spectaculaires qu'on nous a enfin prises au sérieux.

— C'est vrai… et quelle victoire lorsque l'ONU a, en 1975, décrété l'Année de la femme ! Mais ce dont je suis le plus fière, c'est le soir où Mme Simone Veil nous a reçues au ministère de la Santé, déclara-t-elle après un long soupir. Maintenant, je peux partir heureuse d'avoir combattu pour mes convictions. Comme le dit Marguerite Yourcenar : « Je veux mourir comme j'ai vécu : les yeux ouverts. »

— Mourir ? Alphonsine, que dis-tu !

L'avocate de l'association arriva brusquement dans les locaux, mettant fin au tête-à-tête des deux amies.

— Je sors du palais. Ma cliente et moi-même venons de nous faire traiter de salopes par toute une bande de cathos enragés ! J'en ai marre de ces individus muselés par leur religion rétrograde ! On est au XX^{e} siècle, merde !

— Ce n'est pas toi qu'on insulte, mais l'avocate. Qui défends-tu en ce moment ? demanda calmement Hélène.

— Une jeune femme que deux hommes ont violée et tabassée une nuit dans un square. Elle a été obligée d'avorter parce que l'un d'eux l'a mise enceinte. On la traite de meurtrière, et ce n'est pas tout : son homosexualité est utilisée contre elle. On l'injurie et on la considère comme une fille facile. On va même jusqu'à dire qu'elle l'a bien cherché, car elle n'avait qu'à ne pas sortir seule cette nuit-là ! Ces criminels ont abusé de ma cliente pendant plus de trois heures. La pauvre était à bout de forces et a fini par se « laisser faire » en attendant qu'ils terminent. L'avocat de la défense en a profité pour déclarer qu'elle était consentante parce qu'elle n'a pas lutté. La

première chose qu'a faite la police, c'est une enquête de moralité la concernant avant de prendre sa plainte. Je suis scandalisée par ces méthodes !

— Comment réagit-elle ? interrogea Alphonsine.

— Elle reste digne et tente de ne pas craquer. Sa mère et sa petite amie sont à ses côtés. Je veux que, pendant ce procès, la honte change de camp ! Il est hors de question qu'elle subisse d'autres humiliations. Le regard de la société doit bouger. Le viol est un crime !

— Dis à ta cliente qu'elle a toutes les ressources en elle pour trouver les solutions qui vont lui permettre de dépasser ce qu'elle a enduré. *A priori*, c'est une combattante puisqu'elle a eu le courage de porter plainte. Oriente-la vers cette valeur et tu verras que son attention se portera sur tout le positif qui en résulte.

— Aller dénicher du positif lorsqu'on est meurtri dans sa chair… Hum, plus facile à dire qu'à faire. En plus, pour ne rien arranger, les femmes violées sont stigmatisées par la honte. C'est d'ailleurs pour ça que la majorité d'entre elles ne font pas appel à la justice, car elles craignent de ne pas être crues.

— Je sais, ce n'est pas évident… Mais, trouver du positif dans les pires situations, c'est possible ! Si on passe au-delà des préjugés et que l'on est actrice de son existence, on peut soulever des montagnes.

— On… ? Tu parles comme si ça t'était arrivé, ajouta l'avocate, étonnée.

Alphonsine, qui préférait fuir plutôt que répondre à la question de son amie, prit rapidement ses affaires et salua d'un signe de la main ses deux acolytes qui observaient ses gestes d'un air éberlué. En deux temps trois mouvements, elle se retrouva à marcher d'un pas vif sur le trottoir. Hélène, qui entre-temps avait repris ses esprits, se précipita à l'extérieur pour rattraper la fuyarde.

Trop tard, Alphonsine avait déjà disparu.

OceanofPDF.com

23

Sur les hauteurs de Trouville-sur-Mer, printemps 1989

Alphonsine inspira avec délice une grande bouffée d'air frais iodé. La vue depuis le promontoire était superbe. Elle observa le lever du soleil qui provoquait des milliers d'éclats brillants sur la mer. Face à ce spectacle magique, le chant mélodieux des oiseaux qui volaient de branche en branche dans les immenses arbres ajoutait un soupçon de grâce à cette journée qui s'annonçait tranquille. En apparence seulement car ce qu'elle ressentait au fond d'elle s'avérait bien différent.

L'imposante glycine qui occupait presque toute la façade de la maison de campagne de Julien et Ivan ainsi que les rosiers de l'allée donnaient à la demeure des allures de cottage anglais. Depuis que ses amis l'avaient acquise dans les années 1970 et qu'ils lui avaient confié le double des clés, l'endroit était devenu son refuge.

Elle attacha les boutons de son gilet en laine d'Écosse puis s'avança vers le chemin qui menait directement à la petite station balnéaire en contrebas. Il ne fallait que dix minutes pour rejoindre la boulangerie la plus proche. Malgré ses quatre-vingt-deux ans, sa démarche était alerte. Sa taille s'était un peu épaissie, mais elle avait conservé son maintien et sa grâce naturelle. Sa chevelure était désormais blanche et les rides de son visage étaient douces et harmonieuses.

Quand elle pénétra dans le commerce, le maître des lieux, un homme affable qui ressemblait au célèbre acteur Bourvil, l'accueillit avec un grand sourire.

— J'ai appris que vous étiez arrivée hier soir. Ça fait plaisir de vous revoir. Je vous ai préparé vos croissants, comme d'habitude, lui annonça-t-il joyeusement.

Les viennoiseries dorées et beurrées à souhait mirent soudain à Alphonsine l'eau à la bouche.

— Je ne sais pas si je vais pouvoir résister jusqu'à la maison, s'exclama-t-elle. Quelle odeur délicieuse ! Je me souviens, lorsque j'ai goûté pour la première fois à ces merveilles, j'avais dix-sept ans…

— J'ai appris la nouvelle. Comment se porte ce pauvre Ivan ? s'enquit le boulanger.

— Il est anéanti. Il a beaucoup maigri et ne touche pratiquement plus à ses pinceaux.

— Il faut dire qu'il a vécu quelque chose de terrible. Voir son compagnon mourir sous ses yeux, c'est dur. Et vous, ma chère Alphonsine, comment allez-vous ?

— Bien, je vous remercie. Ma fille, mon gendre et ma petite-fille sont très présents et cela m'aide beaucoup.

En vérité, elle mentait. Son moral n'avait jamais été aussi bas.

L'hiver avait été assombri par la disparition de Julien un soir de décembre. Ivan et lui étaient en train de dîner paisiblement sur la table basse du salon devant une rediffusion du film *Autant en emporte le vent* lorsque Julien avait été pris d'un léger malaise. Ivan s'était précipité pour lui dégrafer son col de chemise, mais soudain, sans crier gare, le cœur de Julien avait subitement cessé de battre. Pour tout le monde, ce fut un choc terrible, car personne ne s'y attendait et surtout pas Alphonsine qui l'avait eu en pleine forme au téléphone une heure auparavant. Depuis, six mois s'étaient écoulés et le chagrin était toujours présent. Faire le deuil de l'homme de sa vie était pour elle un obstacle infranchissable. On ne pouvait se défaire d'une amitié profonde et sincère vieille de soixante-cinq ans. Le manque de lui était une horrible épreuve de chaque jour qu'elle tentait de surmonter avec le plus de dignité possible.

Lorsqu'elle revint au « cottage », elle retrouva Ivan vêtu d'un élégant pyjama de soie bordeaux occupé à préparer le café dans la cuisine.

— Bonjour ma belle. J'ai dormi comme un loir, et toi ?

— Je dors toujours comme un bébé dans ce havre de paix.

— À la bonne heure ! Tout est prêt, j'ai dressé la table sous la glycine, je te rejoins dans une minute.

Alphonsine disposa les appétissants croissants dans une corbeille en osier

et s’installa à un petit guéridon en fer forgé. L’odeur naissante des grappes de fleurs mauves vint lui chatouiller agréablement les narines. La vision de Julien perché sur une échelle en bois, taillant la plante grimpante, lui sauta au visage. L’envie de pleurer la submergea.

— À quelle heure arrive Hélène ? lui cria Ivan.

Alphonsine sursauta et Julien s’évapora aussitôt. Elle se racla la gorge avant de répondre.

— Son train est prévu à 10 heures à la gare de Deauville. Merci, Ivan, de l’avoir invitée. Un peu d’animation va nous changer les idées.

— Et on peut lui faire confiance pour ça : depuis qu’elle est présidente de l’association, elle a toujours une multitude de choses à nous raconter !

Alphonsine avait démissionné de son poste en 1984. Trop fatiguée pour continuer à militer, elle avait demandé à Hélène de prendre sa succession, laquelle avait immédiatement accepté. Hortense avait donc tout naturellement remplacé Hélène dans son rôle de secrétaire.

Cette année fut pour Alphonsine une période insupportable comme elle le rappelait souvent, car le 22 septembre avait été marqué par la réconciliation officielle de la France et de l’Allemagne. Pour elle, l’inconcevable venait d’arriver. Comment pouvait-on pardonner l’intolérable ? La vue d’Helmut Kohl et de François Mitterrand main dans la main lors de la cérémonie d’anniversaire du soixante-dixième déclenchement du premier conflit mondial avait suscité chez elle un dégoût que personne n’avait vraiment compris. Son entourage avait beau lui expliquer que ce geste historique était le début d’un rapprochement politique entre les deux pays, rien n’y faisait. Elle affirmait haut et fort qu’un Boche resterait toujours un Boche. Sa fille, indignée par ces mots d’une autre époque, ne reconnaissait plus sa mère dans ces moments-là. Elle qui d’ordinaire n’était que douceur et tolérance se braquait systématiquement lorsque l’on évoquait le peuple allemand. Hortense avait plusieurs fois abordé ce sujet épineux avec Julien, mais celui-ci rabâchait inlassablement que la guerre laissait des blessures qui ne cicatrisaient jamais. Il n’allait jamais plus loin dans ses explications, ce qui avait le don de la faire bouillir. Même Sophie, qui pourtant était très

complice avec sa grand-mère, n'obtenait jamais aucune information malgré ses demandes répétées. Le mystère demeurait.

La semaine normande fut entrecoupée d'averses et de soleil radieux. Hélène faisait du mieux qu'elle pouvait pour distraire ses amis, mais elle voyait bien que leurs esprits étaient ailleurs. Bien qu'ils n'en parlaient jamais, ils vivaient tous deux avec le fantôme de Julien. Ivan portait constamment une écharpe en cachemire beige qui sentait toujours l'odeur de son bien-aimé. Cette présence invisible le rassurait. Il disait que l'étoffe douce et soyeuse le reliait encore intimement à son amoureux.

Un après-midi, tandis qu'Ivan s'occupait du jardin, Hélène et Alphonsine en profitèrent pour faire une grande balade sur la plage. Le bruit des vagues mélangé au cri des mouettes la ramenait invariablement en arrière. Émue, elle se laissa aller à quelques confidences.

— Cet endroit me rappelle mes vacances passées avec Sarah et Ruben Chemtov. J'avais une trentaine d'années et la vie devant moi… Zofia était radieuse.

— Où était-ce ? demanda Hélène.

— En Bretagne, dans le golfe du Morbihan. Ce fut un merveilleux printemps de retrouvailles.

Hélène, surprise par cette annonce, se souvint qu'Alphonsine lui avait un jour affirmé qu'elle n'avait jamais mis les pieds en Bretagne.

— Je croyais que tu ne connaissais pas cette région ! Des retrouvailles avec qui ?

— Avec moi-même et les… autres.

— Les autres ?

— Des personnes que je n'avais pas vues depuis longtemps.

— Tu étais en lien avec des Bretons ?

— Tu sens les embruns ? Et cette lumière ! C'est extraordinaire, ça me procure systématiquement la même sensation, celle d'être vivante et connectée aux éléments.

— Tu n'as pas répondu…

— A-t-on toujours besoin d'obtenir des réponses… ?

— Je te trouve bien énigmatique, ma chère !

Alphonsine se mura dans un silence qui en disait long. Hélène comprit le message et n'en rajouta pas. Une fois de plus, sa complice préférait fuir les questions. La Manche, qui se faisait chahuter par le vent du large, s'était teintée d'une couleur grise que de gros rouleaux mousseux blancs à la surface de l'eau venaient sublimer. Les deux femmes restèrent à admirer un moment ce spectacle fascinant.

Rentrée quatre jours plus tard à Paris, Alphonsine ne mit pratiquement pas le nez dehors de tout l'été, car à chacune de ses sorties elle se sentait agressée par une foule de plus en plus pressée et stressée. Un soir, sans qu'elle sache trop pourquoi, elle était revenue pour la première fois dans la cour où le drame de sa vie s'était déroulé. Cela faisait tout juste quarante-six ans. Mis à part les poubelles qui n'étaient plus en fer mais en plastique et la présence de scooters garés le long du mur, le lieu n'avait pas changé. L'odeur d'humidité et les bruits feutrés provenant des appartements étaient restés les mêmes. Au milieu de cet endroit impersonnel et glauque, tiraillée entre la haine que lui inspirait son violeur nazi et la joie d'être devenue mère, elle avait longuement fixé l'emplacement exact où Hortense avait été conçue. Comment cet homme avait-il pu se transformer en prédateur en une fraction de seconde ? Cette question, elle se l'était posée à maintes reprises, sans obtenir de réponse. La seule chose dont elle était certaine était que même le pire des monstres était capable d'engendrer le meilleur.

Sa fille, son secret. Son bonheur et son humiliation à la fois.

Mercedes, en voyant qu'Alphonsine avait tendance à se replier de plus en plus sur elle-même, s'alarma. Elle fit part de ses inquiétudes à Hortense. Par conséquent, toute la tribu instaura un roulement pour passer quotidiennement chez elle. Sophie lui présenta son petit ami, Hélène l'abreuva d'informations concernant l'association, Ivan la gava de pâtisseries à l'heure du thé et Hortense lui raconta les derniers potins de l'hôpital. Mais c'était peine perdue. On voyait bien qu'elle était ailleurs. Elle restait assise à écouter mais ne prenait jamais part à la conversation. Un matin, dans la cuisine, alors que Mercedes finissait le repassage d'une pile de vêtements, Alphonsine fit irruption dans la pièce et lui tendit la boîte en bois qui contenait le pan caché de sa vie.

— Tenez Mercedes, je vous confie ceci. Je ne veux pas que ma fille tombe dessus quand je ne serai plus là.

— Mais Madame, je…

— Asseyez-vous Mercedes, s'il vous plaît.

Interloquée, cette dernière s'exécuta et prit l'objet avec d'infinies précautions.

— Voyez-vous, la vie réserve bien des surprises. À dix-sept ans, je ne savais ni lire ni écrire. J'ai milité pour la cause des femmes, ma carrière professionnelle a été une réussite, mes anciens patrons m'ont légué leur superbe appartement qui vaut maintenant une fortune et je suis devenue mère sans l'avoir souhaité. Toutes ces choses que je n'avais pas planifiées, c'est inimaginable !

Avant de poursuivre, elle inspira fortement.

— Ce coffret contient des éléments sur l'identité du père de ma fille. J'ai longuement hésité à le lui remettre, car elle est en droit de connaître la vérité, mais, pour tout vous avouer, je n'en ai pas le courage… et encore moins la force !

— Et… que dois-je en faire, Madame ?

— Gardez-le et tant que je serai en vie, ne lui dites rien, c'est mieux comme ça.

— En êtes-vous sûre ?

— Depuis mon infarctus, je ne suis plus sûre de rien, surtout depuis que Julien nous a quittés ! C'est terrible comme il me manque. J'ai l'impression qu'on m'a arraché une partie de moi-même.

— Mais Ivan est toujours là, Madame.

— Oui, c'est vrai je l'adore, mais ce n'est pas pareil…

Un couple de pigeons se posa bruyamment sur le rebord de la fenêtre. Le mâle entama une parade nuptiale et son roucoulement résonna dans toute la pièce. Alphonsine sourit en laissant apparaître ses deux fossettes.

— Lorsque j'ai vu pour la première fois Julien, je venais d'arriver à Paris et je ne connaissais rien à la vie. Je suis immédiatement tombée amoureuse de lui. Il était tellement beau ! Lui et Sarah Chemtov ont fait de moi la femme que je suis devenue.

— Vous veniez d’arriver à Paris ? reprit Mercedes, interrogative. Mais je croyais que vous aviez grandi à l’orphelinat de la rue du Faubourg-Saint-Antoine ?

— Ne cherchez pas à comprendre, esquiva gentiment Alphonsine, qui s’aperçut subitement qu’elle en avait trop dit. Nous avons tous notre jardin secret, n’est-ce pas ?

— Oui Madame, répondit poliment Mercedes.

— Merci, Mercedes, vous me rendez un immense service. Maintenant que je sais que ce coffret est entre vos mains bienveillantes, je me sens plus légère à présent. Et si un jour Hortense devait connaître son contenu, je préfère que cela ne soit pas de mon vivant, non pas par lâcheté, mais par pudeur… Toute ma vie j’ai voulu la préserver du regard et des jugements des autres.

— Vous pouvez me faire confiance, Madame, j’en ferai bon usage. Solidarité féminine !

Alphonsine plongea ses grands yeux verts dans ceux de Mercedes et lui sourit. Les deux femmes, une nouvelle fois, se comprenaient.

*

La pluie fine et pénétrante de novembre s’était abattue sur Paris depuis plus de quinze jours. Alphonsine avait beau pousser la température de son appartement jusqu’à vingt-cinq degrés, elle n’arrivait pas à se réchauffer. Elle grelottait. Elle avait désormais la paresse de se maquiller, et ses bijoux restaient dans le tiroir de sa coiffeuse. Ses jolies robes avaient été remplacées par des vêtements plus douillets et plus confortables.

Tous les matins se ressemblaient. Mercedes, à qui on avait demandé de venir tous les jours à 8 h 30, assistait invariablement à la même scène : Alphonsine assise dans le salon face à la fenêtre, le regard dans le vide. Noyée dans ses pensées, elle fixait le ciel nuageux et terne. Un après-midi d’orage soutenu, au moment où Mercedes s’apprêtait à partir, Alphonsine avait éclaté en sanglots. La fidèle aide ménagère s’était immédiatement agenouillée près d’elle et lui avait pris la main sans prononcer aucune parole. Elle avait respecté ses pleurs et avait pudiquement attendu. Après de

longues minutes, Alphonsine avait fini par sécher ses larmes. Sa patronne lui avait alors expliqué qu'elle se sentait agressée par ce début d'automne maussade. En réalité, le vent, le froid et la pluie faisaient remonter en elle le vécu de son enfance. La grisaille poisseuse la renvoyait dans les rues de son village les petits matins où elle traînait piteusement sa carriole chargée de produits de la ferme pendant que les nantis étaient encore lovés au chaud sous leurs épais édredons de plume. Bizarrement, elle avait presque l'impression que c'était hier, comme si sa vie à Paris s'était effacée d'elle-même pour laisser place à des souvenirs enfouis beaucoup plus anciens. Sa jeunesse dans la lande bretonne. Son étang. Sa famille. Victorine, inerte sur le lit. Sa mère. Elle essayait vainement de retrouver l'intonation de sa voix, mais n'y parvenait jamais. Pourquoi était-on capable de se remémorer parfaitement une mélodie et oublier la voix des êtres que l'on a aimés ? Depuis la mort de Julien, la nostalgie creusait un sillon un peu plus profond chaque jour dans sa chair et le besoin de recouvrer des sensations liées à son enfance la happait bien malgré elle chaque minute qui passait.

À presque quatre-vingt-trois ans, l'envie, comme à ses dix-sept ans, de vouloir changer de vie la reprenait.

OceanofPDF.com

24

Berlin, 11 novembre 1989

Cela faisait deux jours que le sac de voyage d'Erik trônait sans avoir été défait en plein milieu du salon. Depuis que son rédacteur en chef lui avait demandé de rentrer en urgence de Yougoslavie dans la nuit du 9 novembre, le journaliste qu'il était ne touchait plus terre. L'effervescence qui régnait dans la ville de Berlin était extraordinaire et le monde entier avait les yeux braqués sur l'Allemagne. La chute inattendue du Mur qui avait eu lieu deux jours auparavant avait surpris toutes les grandes puissances, y compris les Allemands eux-mêmes. Appareil photo en main, Erik passait sa vie à l'extérieur pour couvrir l'événement. Mur de la honte pour l'Ouest et enceinte de protection antifasciste pour l'Est, quel que soit le bord auquel on appartenait, le symbole de la guerre froide qui avait tant divisé l'Europe pendant plus de vingt-huit ans, en tombant, ouvrait désormais la voie à la réunification allemande.

À 7 heures du matin, figé devant un bol de café serré, les yeux encore remplis de sommeil, Erik contemplait la pile de courrier qu'il avait négligemment balancé la veille sur la table de la cuisine. Il la repoussa d'un geste mou : les factures pouvaient attendre. Un pli toutefois attira son attention. À en juger par le timbre-poste, la lettre provenait de France et portait la mention « Express ». Il la saisit aussitôt. Curieux de connaître son contenu, il s'empara du couteau à beurre pour la décacheter. Des traces de gras se répandirent instantanément sur les pourtours estampillés bleu, blanc, rouge. À son grand étonnement, il trouva à l'intérieur un extrait de journal soigneusement découpé. En le dépliant, il constata que c'était une page de la rubrique nécrologique du quotidien français *Le Parisien*. Un faire-part de décès y était entouré à l'encre verte. C'était celui d'une femme. Erik, qui parlait très bien le français, lut à haute voix ce qui avait été encerclé :

Madame Hortense Kergoat, son compagnon, monsieur Antoine Guérin et leur fille Sophie
ont la douleur de vous faire part du décès de madame Alphonsine Kergoat,
survenu à l'âge de 83 ans le 8 novembre 1989.
Ses obsèques seront célébrées le 13 novembre à 15 h 30
en l'église de Notre-Dame-des-Champs.
La mise en terre aura lieu à 16 h 30 au cimetière du Montparnasse.

D'abord, il crut à une erreur d'aiguillage, mais en relisant son nom et son adresse sur l'enveloppe, la curiosité et le questionnement s'emparèrent vite de lui. Qui était cette femme ? Qui lui avait envoyé cette coupure et surtout, pourquoi ? Si ce n'était pas un malentendu et que cette lettre lui était vraiment destinée, quel message souhaitait-on lui faire passer ? Alphonsine Kergoat… Kergoat… Non, véritablement, ce nom ne lui disait absolument rien. Une bonne douche fraîche l'aiderait sans doute à y voir plus clair. L'eau glacée n'ayant fait ressurgir aucun souvenir lié à la mystérieuse Française, ce fut avec encore de multiples points d'interrogation qu'il se retrouva, plus excité, que jamais sur l'avenue Kurfürstendamm. Les Trabant qui tentaient de se frayer un chemin au milieu des Audi et des Mercedes offraient un spectacle à la fois comique et surréaliste. Erik, amusé, immortalisa aussitôt avec son appareil photo ce qui, trois jours auparavant, paraissait inenvisageable. En se rendant dans le centre-ville à pied, il croisa de nombreux Berlinois de l'Est, reconnaissables à leurs vêtements démodés, qui flânaient le nez en l'air sur les trottoirs de la ville. Beaucoup d'entre eux s'exaltaient devant les boutiques de luxe. Patiemment, ils attendaient que leurs portes s'ouvrent. Même s'ils ne pouvaient pas se payer grand-chose, ils voulaient voir de leurs yeux tout ce dont on les avait privés durant leurs longues années d'enfermement. Dans tous les quartiers qu'il traversait, Erik observait des scènes identiques : celles des Berlinois de l'Ouest qui, en guise de bienvenue, offraient aux visiteurs de l'Est une bière ou un café. Ce geste d'amitié et de fraternité donnait souvent lieu à d'émouvantes accolades sincères.

Vers 10 heures, Erik se dirigea vers le grand magasin Kaufhaus des Westens, situé à proximité du Tiergarten. Connu pour son épicerie fine et ses produits raffinés, ce temple de la consommation accueillait lui aussi chaleureusement sa nouvelle clientèle avec une tasse de café. Erik ne put s'empêcher d'être attendri par cette population qui déambulait comme des gamins dans les rayons qui regorgeaient de marchandises. Une femme accompagnée d'une petite fille l'accosta :

— J'ai tout juste de quoi me payer un pot de confiture de figues. C'est déjà ça. Je n'en ai jamais mangé ! s'exclama-t-elle, le regard empli de gourmandise.

Fait exceptionnel, la municipalité de Berlin-Ouest avait réussi en seulement quelques heures à organiser un service qui permettait de distribuer aux Berlinois de l'Est la somme de cent deutschemarks. Un véritable petit pécule pour eux. Il leur suffisait de se présenter à une annexe de la mairie et de remplir un formulaire.

Porté par l'énergie positive et communicative, Erik continua son périple et se dirigea vers Checkpoint Charlie. Il voulait s'imprégner de l'ambiance au passage le plus emblématique de la ville. Juste avant d'arriver à destination, en longeant l'enceinte, il perçut une clameur lointaine qui hurlait à l'unisson « *Die Mauer muss weg* », « Le Mur doit disparaître ». En se rapprochant, il discerna un attroupement composé d'hommes et de femmes qui exultaient. Certains d'entre eux, à califourchon sur la structure en béton, s'employaient joyeusement à détruire l'ouvrage avec l'aide de marteaux et de burins.

Un vent contagieux de liberté avait envahi toute la ville. Des deux côtés, on entendait des concerts enthousiastes de klaxons et des cris de jubilation. Les Berlinois fêtaient leurs retrouvailles tant espérées. Soudain, à quelques mètres du point de contrôle, des notes de musique classique résonnèrent en un son captivant. Sans perdre une minute, il grimpa agilement sur un promontoire et aperçut un homme d'une cinquantaine d'années qui était en train de jouer du violoncelle. Face à une foule silencieuse et compacte, dos au mur, assis sur une chaise blanche avec pour toile de fond un graffiti coloré de Mickey Mouse, l'interprète exécutait brillamment la sarabande de

Jean-Sébastien Bach. À côté d'Erik, un trentenaire ému jusqu'aux larmes lui raconta que le musicien leur avait expliqué qu'il avait pris l'avion dès qu'il avait eu connaissance de la nouvelle. À la fin du morceau, le public conquis l'ovationna. Le virtuose, comblé par l'enthousiasme débordant, se leva et s'adressa alors posément à l'auditoire et aux journalistes présents :

— Je suis venu ici pour que l'on se souvienne de tous ceux qui sont morts à cause de ce mur. Je remercie Dieu d'avoir accompli un tel miracle qui me remplit de l'espoir de pouvoir de nouveau un jour fouler le sol de ma patrie.

Quelques personnes, qui ignoraient son identité, déposèrent des pièces au pied du musicien. Erik s'aperçut brusquement qu'il s'agissait du célèbre violoncelliste Mstislav Rostropovitch. L'artiste, avec beaucoup d'humour, déclara à son public que c'était là le meilleur cachet de sa vie ! Erik éclata de rire et expliqua à son voisin que l'homme qu'ils avaient devant eux était de renommée mondiale. Déchu de sa nationalité russe en 1978, ce dernier s'était juré de retourner dans son pays sitôt que le vent de la liberté y soufflerait à nouveau.

— C'est une magnifique histoire, je n'oublierai jamais ce moment.

— Moi aussi ! Du pur bonheur, répliqua Erik.

Il passa le reste de la journée à interviewer les Berlinois et à prendre de nombreuses photos. Vers 16 heures, il rentra au journal pour écrire son article pour le tirage du lendemain. Il regagna son appartement à 21 heures, rompu de fatigue. Il avait une faim de loup. Son ventre le tiraillait. Il se souvint brusquement qu'il n'avait rien avalé depuis le petit déjeuner. Son réfrigérateur était vide. Il pesta après lui-même et ressortit en toute hâte pour aller chercher un plat à emporter à la brasserie la plus proche. Le patron le connaissait bien car il avait l'habitude de voir débarquer à toute heure ce client toujours pressé. Erik commanda une choucroute garnie et une bière. De retour à son domicile, il s'installa à la table de la cuisine et commença à dévorer goulûment son assiette. Repu, il fila se faire couler un bain. Lorsqu'il retourna dans la cuisine pour débarrasser, il retomba nez à nez sur le faire-part de décès de la fameuse femme française. Durant cette folle journée, il avait complètement occulté cet étrange courrier.

Que dois-je comprendre ?

L’enterrement avait lieu le surlendemain. Son instinct lui murmurait de s’y rendre, mais son professionnalisme lui criait que c’était pure futilité. De plus, on ne l’autoriserait certainement pas à s’absenter dans de telles circonstances. Que faire ? Le bain chaud eut raison de lui et il se coucha sans demander son reste. Son sommeil fut agité, l’envie d’aller à Paris et celle de continuer à couvrir la chute du Mur se disputant dans son esprit.

Lorsqu’il débarqua au journal à 8 heures le lendemain matin, il n’avait toujours pas pris de décision.

À peine avait-il franchi le seuil de son bureau que son rédacteur en chef, un homme filiforme à l’allure débraillée, l’apostropha :

— Excellent, ton article d’hier, mon vieux. On l’a mis en première page !

— Merci patron ! Au fait, je dois me rendre demain à l’enterrement d’une amie, se surprit-il à annoncer avec entrain.

— OK, mais fais vite.

— Disons que ça va être compliqué d’être rapide !

— Pourquoi ?

— C’est à Paris !

— Tu plaisantes j’espère ?

— Pas du tout ! Walter peut me remplacer non ? Tu peux bien faire ça pour moi, c’est une situation exceptionnelle.

L’homme hésita un moment. Erik ne s’absentait jamais et il était toujours disponible à n’importe quelle heure du jour et de la nuit. Il se dit que si son meilleur journaliste lui demandait cette faveur, c’était certainement pour une bonne raison. Il lui donna finalement son accord.

— Merci vieux, je te revaudrai ça !

— Tu comptes être de retour quand ?

— Je fais l’aller-retour promis !

Le rédacteur en chef tourna les talons et bougonna des mots que seul Erik comprit.

*

La voix fluette de l’hôtesse de l’air annonça l’heure d’atterrissage à Paris-Orly et la température glaciale au sol : quatre degrés. Les passagers,

majoritairement composés d'hommes d'affaires pressés, râlèrent en chœur. Erik regarda par le hublot. Le tarmac de l'aéroport qui venait d'essuyer une averse luisait comme un miroir.

Sitôt descendu de l'avion, il fonça vers la file des taxis. À 7 h 30 du matin, elle était déjà sans fin. Il estima qu'il en avait au moins pour une demi-heure, voire trois quarts d'heure d'attente. Il n'avait pas le choix, il devait patienter sous la pluie et le vent. À cet instant, il regretta amèrement de ne pas être resté à Berlin. Que faisait-il ici ?

L'autoroute qui menait à la capitale était saturée de banlieusards qui rejoignaient leur travail. Le chauffeur, placide, habitué au trafic intense, se faufila avec adresse entre les voitures. La buée sur les vitres mélangée à une odeur de tabac froid dans l'habitacle rendait le trajet pénible. Au bout de soixante minutes, qui lui parurent interminables, il pénétra dans le lobby de l'hôtel Waldorf de Montparnasse. Il sentait la cigarette à plein nez et était glacé jusqu'aux os.

— Avez-vous fait bon voyage, Monsieur ? lui demanda une jeune réceptionniste.

— Un peu long à vrai dire. J'ai mis plus de temps en voiture de l'aéroport jusqu'ici que pour venir de Berlin en avion ! Mon nom est Hohenburg et j'ai réservé pour une nuit, s'il vous plaît Mademoiselle.

— Ah ! vous êtes allemand. Félicitations, vous parlez très bien le français.

— Merci. Je l'ai appris à l'école et j'adore la langue de Molière.

— Vous êtes arrivé en pleine heure de pointe ! Et ce temps maussade n'arrange rien. Mais bon, apparemment, demain il va faire beau.

— Tant mieux, cette magnifique ville mérite mieux, n'est-ce pas ?

La jeune femme sourit et, après avoir rempli les formalités d'usage, lui remit sa clé. Sa chambre, située au troisième étage, était élégante et confortable. Elle avait une vue imprenable sur la grande tour de verre. Il relâcha un peu la pression.

Erik connaissait bien le quartier pour y avoir séjourné plus d'une semaine en septembre 1986. À l'époque, c'était son journal qui l'avait dépêché à Paris pour couvrir le tragique attentat à l'explosif de la rue de Rennes. Erik avait alors intitulé son article « Septembre noir dans la Ville Lumière », car

l’odieuse attaque avait eu lieu à une heure de forte affluence, faisant sept morts et cinquante-cinq blessés. Les faits, qui avaient été revendiqués par le Comité de solidarité avec les prisonniers politiques arabes et du Proche-Orient, visaient à faire cesser le soutien apporté par la France à l’Irak dans le conflit qui l’opposait à l’Iran. Pour les Français, ç’avait été un terrible choc.

Erik, en prenant possession de sa chambre, repensa à ce pour quoi il était là. Aujourd’hui, le hasard voulait qu’il revienne dans le même quartier. Y avait-il un lien entre l’attentat et l’inconnue qu’on enterrait dans l’après-midi ?

L’annuaire téléphonique sur le bureau attira son attention. Peut-être y retrouverait-il la trace de la femme en question. Il s’en empara. Les noms de famille rangés par ordre alphabétique défilèrent au fil des pages sous son index. Soudain, son sang ne fit qu’un tour : le nom de Kergoat Alphonsine lui sauta au visage.

— Bingo ! s’exclama-t-il triomphalement.

Son adresse était également mentionnée : 41, rue du Cherche-Midi. En regardant sur le plan du quartier à la fin de l’annuaire, il s’aperçut que c’était tout près. Il décida de s’y rendre sur-le-champ.

Bravant les bourrasques glacées, la pluie fine et les trottoirs encombrés d’anonymes emmitouflés, il fut devant le domicile de l’inconnue moins de cinq minutes plus tard. Il découvrit un bel immeuble haussmannien dans le pur style parisien. Il s’engouffra dans le bâtiment par l’imposante porte cochère. En se dirigeant vers les boîtes aux lettres, il fut interpellé par la gardienne.

— Vous cherchez quelque chose, monsieur ?

— *Ja.* Bonjour Madame ! Je cherche l’appartement d’Alphonsine Kergoat.

— C’est au deuxième. C’est pour les funérailles ?

— Oui Madame. Je n’ai pas su les raisons de son décès et je ne voudrais pas commettre d’impair, pouvez-vous me renseigner ? s’aventura-t-il à demander.

— Elle est partie très tranquillement près de la cheminée, blottie dans son fauteuil club préféré ! C’est la femme de ménage qui l’a trouvée. La pauvre,

elle en est encore toute retournée. Il paraît qu'elle écoutait du jazz quand elle est montée au ciel. Vous êtes un proche ?

— Non, juste une connaissance, répondit Erik, un peu gêné.

— Ah ! je vois. Il faut dire qu'avec son association, elle rencontrait beaucoup de monde.

— Son association ?

— Oui, Solidarité féminine !

Erik remercia celle qui, sans le vouloir lui avait donné un premier indice, et prit congé de son interlocutrice sur cette piste intéressante. Au-dehors, la pluie avait redoublé d'intensité. Il trouva refuge dans une brasserie non loin de l'hôtel Lutetia. Il se commanda un café crème et un pain au chocolat puis demanda au serveur s'il pouvait lui apporter l'annuaire téléphonique. Quelle était cette association, et de quoi s'occupait-elle ? En cherchant dans les pages professionnelles, il la retrouva facilement. Son siège se trouvait dans le quartier voisin. Son café avalé et sa viennoiserie engloutie, il ressortit rapidement et héla un taxi. En moins de vingt minutes, le chauffeur le déposa devant son lieu de destination. Les locaux, situés au rez-de-chaussée d'un immeuble qui datait des années 1950, donnaient sur la rue. Une plaque sérigraphiée près d'une porte en verre mentionnait le nom de l'association et un numéro de téléphone. À travers les rideaux d'une des fenêtres, Erik aperçut des silhouettes. Il ne tenait plus. Il fallait qu'il entre. Mais comment justifier sa présence ?

Lorsqu'il franchit le seuil, il ne savait toujours pas ce qu'il allait dire. La première chose qu'il vit fut le portrait géant d'Olympe de Gouges, puis les gerbes et les couronnes de fleurs qui encombraient une petite entrée. Une porte ouverte donnait accès à une grande pièce où régnait une forte agitation. Une femme fluette aux cheveux courts d'une quarantaine d'années déboula dans le hall et tomba nez à nez avec lui. Elle poussa un cri.

— Désolée, mais vous m'avez fait peur. Je ne pensais pas qu'il y avait quelqu'un !

Erik piqua un fard.

— C'est vous le traiteur ? On ne vous attendait pas si tôt !

— Le quoi ? Pardon, mais je ne comprends pas, Madame.

— Je vous prie de m'excuser, Monsieur, mais c'est un peu la panique ici. Vous désirez ?

— Je suis Erik Hohenburg et je suis venu rendre hommage à feu Mme Kergoat.

— Vous la connaissiez d'où ?

Erik, surpris par cette question abrupte, tenta de rester naturel. Il réussit néanmoins à réagir du tac au tac :

— Je l'ai rencontrée une fois au cours d'une réunion et nos échanges m'ont laissé une forte impression.

— Alphonsine avait ce pouvoir-là effectivement, répondit son interlocutrice avec de l'admiration dans la voix. Grâce à cela, notre association féministe a soulevé des montagnes. Sans elle, nous n'en serions jamais arrivées là où nous sommes aujourd'hui.

— Je ne vais pas vous déranger plus longtemps, je tombe mal.

— Pas du tout ! Au contraire, vous allez nous aider à déplacer les tables pour que le traiteur puisse installer son buffet. En attendant, prenez quelques fleurs, on va les mettre à côté.

Erik, docile, s'empara d'un énorme bouquet d'hortensias roses et suivit l'énergique quadragénaire sans broncher.

— Les filles, j'ai trouvé des bras supplémentaires, s'écria-t-elle en entrant dans la pièce.

Deux paires d'yeux intrigués se retournèrent vers lui.

— Je vous présente Erik qui vient rendre hommage à Alphonsine. Voici Sophie, sa petite-fille, et Mercedes, sa fidèle aide ménagère. Moi, c'est Hélène, je suis la présidente de l'association.

— Enchanté de vous connaître, Mesdames.

— D'où êtes-vous, Erik ? demanda Sophie en notant son accent.

— D'Allemagne, de Berlin plus exactement.

— Alors, bienvenue à vous.

— Allez, les filles, maintenant que les présentations sont faites, on s'active !

Mercedes demeura plantée en plein milieu de la pièce, la bouche ouverte.

— Eh bien Mercedes, tu rêves ? lança Hélène.

— Oh ! pardon, j'étais dans la lune.

Sophie se pencha discrètement vers elle et lui murmura :

— C'est bizarre que Mamie ait accepté de parler avec un Allemand… Elle ne pouvait pas les blairer, c'était épidermique ! Tu ne trouves pas ça étrange ?

— Peut-être celui-ci est-il différent, lui chuchota-t-elle en souriant.

Hélène et Sophie étaient sympathiques. En de pareilles circonstances, on sentait qu'elles se forçaient à être de bonne humeur. Mercedes, quant à elle, était plus réservée. Erik comprit assez rapidement qu'après les obsèques, famille et amis se réuniraient à cet endroit. Il resta environ une heure en compagnie du petit groupe et fut satisfait des informations qu'il avait réussi à soutirer l'air de rien aux proches de la défunte. Cependant, il cherchait toujours le lien avec le courrier qu'il avait reçu.

Il rentra à son hôtel vers midi et se commanda une assiette de spaghettis bolognaise au room-service. Une question le tarabustait : devait-il aller à l'enterrement ? Sa présence ne serait-elle pas incongrue ?

La fatigue le gagna et il sentit progressivement qu'il sombrait lentement dans les bras de Morphée. Las, il programma le réveil de la chambre à 14 h 45. La lettre anonyme le hantait. Quel était le message qu'on avait voulu lui envoyer ? Et surtout, qui ? Y avait-il un piège ?

Tout s'entrechoquait dans son esprit. C'était insupportable. Il finit néanmoins par s'endormir.

Une sonnerie électronique stridente le fit sursauter. Le réveil reçut une gifle mémorable et Erik enfonça sa tête entre les deux gros oreillers en poussant un grognement de mécontentement. Il mit plus de cinq minutes à émerger. Il regarda l'heure : presque 15 heures. Il se leva d'un bond et se dirigea en nage vers la salle de bains. Les mêmes questions vinrent une nouvelle fois le persécuter. Enterrement… qui… pourquoi… Alphonsine… traquenard. Étourdi, il s'assit sur le rebord de la baignoire.

Était-ce vraiment une bonne idée d'assister à ces funérailles ?

OceanofPDF.com

25

Appartement d’Alphonsine

Près d’une des fenêtres du salon, Hortense attendait l’arrivée des pompes funèbres pour la levée du corps. La pendule affichait 15 heures. Elle était nerveuse. Elle s’apprêtait à retourner pour la centième fois dans la chambre où reposait sa mère quand soudain, Ivan fit son apparition, les mains chargées de lettres de condoléances que lui avait confiées la gardienne.

— L’entreprise des pompes funèbres est en bas. Les employés arrivent, dit-il en embrassant Hortense.

— Enfin, ce n’est pas trop tôt ! Nous devons être à 15 h 30 à l’église, fulmina-t-elle.

Antoine, qui sortait de la cuisine, fit comprendre à Ivan que l’ambiance était électrique.

— Calme-toi, ils savent ce qu’ils font, lui dit Antoine pour tenter de l’apaiser.

— Les filles ne sont toujours pas là. Qu’est-ce qu’elles fabriquent, bon sang ?

À peine avait-elle fini sa phrase que Sophie, Hélène et Mercedes firent à leur tour irruption dans le salon, suivies de quatre hommes habillés en costume sombre.

Hortense éclata en sanglots. Antoine les accompagna dans la chambre où reposait sa belle-mère. Lorsqu’il ressurgit quelques secondes plus tard, tout le monde pleurait. Il s’adressa à sa compagne et à sa fille :

— Mes amours, c’est le moment de lui dire adieu…

Hortense eut un violent mouvement de recul.

— Courage ! la soutint Ivan en la prenant par la main.

— C’est trop dur ! Je ne peux pas.

— Allez, viens maman, lui murmura doucement Sophie.

Tous l’aidèrent à se diriger vers la chambre où les employés attendaient

respectueusement au garde-à-vous. L’un d’entre eux s’avança vers Hortense.

— Toutes nos condoléances, Madame. Si vous voulez observer un dernier moment de recueillement avant la fermeture du cercueil, nous patienterons le temps qu’il faudra.

Ivan s’effondra. La vision de sa très chère amie allongée dans une boîte en chêne lui déchira les tripes. Hélène le serra dans ses bras.

Alphonsine était vêtue d’une robe-tailleur bleu lavande et portait ses escarpins noirs préférés. Ses cheveux, regroupés en ce fameux élégant chignon banane qu’elle avait tant affectionné et son léger maquillage aux teintes pastel, la rajeunissaient. Ses rides s’étaient estompées. Même dans la mort, sa beauté ne s’était pas évaporée et son look de Parisienne chic était encore présent. Un doux parfum de violette flottait dans l’atmosphère.

— J’ai l’impression qu’elle va se réveiller, fit Hélène.

— Elle a l’air paisible, ajouta Antoine.

— Au moins, elle n’a pas souffert, réussi à articuler Ivan.

Sophie se pencha pour embrasser sa grand-mère et déposa près de son visage une photo qui avait été prise un soir de Noël où toute sa tribu était réunie. Mercedes fit de même et glissa une lettre sous ses mains jointes.

— Il me restait une dernière chose à lui dire. Je n’en ai pas eu le temps alors je lui ai écrit, déclara-t-elle en regardant Hortense.

— Adieu, maman, quel bonheur ce fut d’être ta fille ! Vous pouvez œuvrer, messieurs.

— Bien Madame.

Les professionnels refermèrent le cercueil avec une infinie délicatesse. Ils le descendirent par le grand escalier. La famille et les proches suivaient en silence. Lorsqu’ils arrivèrent dans la cour, ils furent surpris de voir que les plus anciens occupants de l’immeuble s’étaient regroupés pour faire une haie d’honneur à leur douce et discrète voisine qu’ils avaient toujours connue. Tandis que le corbillard s’éloignait, la gardienne ne put s’empêcher de soupirer.

— Et dire que cela faisait soixante-cinq ans qu’elle vivait à cette adresse.

Ce n’est pas rien tout de même ! lâcha-t-elle à voix haute. Elle va me manquer…

*

L’église Notre-Dame-des-Champs était pleine à craquer. Devant le chœur, face à l’assemblée, un portrait grand format d’Alphonsine était posé sur un chevalet en bois. Erik, malgré son réveil tardif, avait réussi à arriver en avance et put enfin découvrir le visage de celle pour qui il était venu. Alphonsine affichait un large sourire qui laissait apparaître ses deux fossettes. Ses cheveux regroupés en chignon et ses paupières soulignées d’un trait noir faisaient ressortir la couleur de ses yeux verts. Erik la trouvait très belle et en déduisit qu’au moment où la photo avait été prise, la défunte devait avoir dans les quarante ans.

Assis sur la dernière rangée de bancs près de l’allée centrale, il était à l’affût du moindre indice. Il écoutait d’une oreille attentive les conversations de son entourage. Celui ou celle qui lui avait envoyé le courrier anonyme était-il présent ? Était-il en train de l’observer ?

À 15 h 30 précises, le cercueil pénétra dans le lieu sacré. L’assemblée se leva et tous les regards convergèrent en direction du cortège. Une jeune violoniste entama l’*Ave Maria*. Le son de l’instrument à cordes retentit dans tout l’édifice. Ses notes mélancoliques ajoutèrent encore plus d’émotion à l’instant. Erik reconnut immédiatement Sophie, Hélène et Mercedes. Lorsqu’il aperçut le visage d’Hortense, il fut d’emblée troublé. Il avait comme une impression bizarre de déjà-vu. Qui était cette femme ? Une consœur ? Une personne qu’il avait eu l’occasion d’interviewer pour un de ses reportages ? Il se pencha vers sa voisine et l’interrogea afin de soutirer quelques renseignements.

— C’est Hortense, la fille unique de la disparue et l’homme qui se tient à ses côtés, c’est Antoine, son compagnon. Derrière eux, il y a leur fille Sophie. Ceux qui suivent, ce sont Hélène et Ivan, des amis très proches. Celle qui est habillée tout en noir et qui ferme la marche, c’est Mercedes, l’aide ménagère qui, au fil du temps, est devenue une intime de la famille.

Erik fit un signe de tête pour la remercier et se félicita d’avoir choisi une

place à côté d’une femme à la langue bien pendue. Lorsque le cortège passa à leur hauteur, Hortense, en apercevant Erik, eut un rapide mouvement de recul. Son regard rougi par le chagrin plongea dans le sien. Elle semblait surprise. Cette brève rencontre provoqua chez lui une bouffée de chaleur inconfortable. Il baissa les yeux. Au moment de rejoindre le banc réservé à la famille, Hortense ne put s’empêcher de se retourner pour à nouveau fixer Erik.

Il eut alors une certitude : elle aussi était troublée.

Le son du violon s’arrêta pour laisser place au silence qui fut uniquement rompu par des pleurs et de discrets reniflements. L’air était humide et glacial. Seules les couleurs chatoyantes des vitraux apportaient un semblant de chaleur. Erik remarqua un détail auquel il n’avait pas prêté attention : les compositions florales. Il y en avait tant autour et sur le cercueil qu’on le distinguait à peine. Une petite voix lui murmurait que cela pouvait avoir une signification. Il se pencha de nouveau vers sa voisine :

— Les fleurs sont magnifiques, quelle variété était-ce ? demanda-t-il tout bas.

— Ce sont des hortensias. Alphonsine les adorait ! On en trouve beaucoup en Bretagne.

En Bretagne, songea-t-il… Devait-il continuer ses recherches de ce côté ?

La cérémonie fut émouvante et intense. Hélène rendit hommage à la militante de la première heure, Hortense salua une mère héroïque qui, tout au long de sa vie, avait eu le courage de vivre comme elle en avait envie. Sophie, enfin, fit un discours très touchant sur sa grand-mère qu’elle qualifia de combattante discrète et déterminée qui lui avait transmis le goût de la liberté.

À la fin de l’office, Erik préféra s’éclipser rapidement. Son face-à-face involontaire avec Hortense l’avait perturbé. Au sortir de l’église, un fin crachin s’abattit sur ses épaules. Il enragea : encore de la pluie. La cacophonie due à la circulation des voitures lui donna la migraine. Agressé de toute part, il accéléra le pas pour retrouver au plus vite le confort de son hôtel. En arrivant dans sa chambre, la chaleur enveloppante de la pièce le réconcilia un peu avec son séjour parisien. Sans ôter son manteau ni ses

chaussures, il s’affala de tout son long sur le lit king size. Sa tête s’enfonça dans les oreillers en plume. Son front était brûlant et ses vêtements, poisseux. À travers les voilages, il distingua le ciel que la pollution de Paris rendait terne et triste. En cette fin d’après-midi, la lumière déjà faible déclinait peu à peu. Son esprit embrouillé ne parvenait plus à réfléchir. Au bout d’un quart d’heure, il se releva laborieusement et alla se faire couler un bain. En attendant que la baignoire se remplisse, il alluma la télévision. Il rechercha CNN, la chaîne américaine d’informations en continu. L’image d’une journaliste au brushing impeccable et hyper-maquillée émergea sur le petit écran. Erik reconnut immédiatement l’endroit où elle se tenait : c’était devant l’ancien poste de contrôle, Checkpoint Charlie. De sa voix nasillarde, la reporter décrivait à grand renfort de superlatifs l’ambiance festive qui régnait dans la capitale berlinoise. Profondément ému par la vision de sa ville natale, Erik se sentit soudainement dépassé. L’événement avait une portée planétaire. Que faisait-il, seul à Paris, pendant que le reste du monde avait les yeux braqués sur Berlin ?

Le téléphone sonna. Se doutant de qui provenait l’appel, il décrocha sans grande conviction.

— Alors, qu’est-ce que tu fiches, bordel ? Tu rentres quand ? s’égosilla son rédacteur en chef.

— Bien le bonjour à toi aussi. Merci, je vais bien !

— Tant mieux. Tu rappliques quand ?

— Demain soir, tard. Je serai au journal mercredi matin à la première heure.

— T’as intérêt ! C’est bouillonnant ici ! Il y a des dizaines de faits à couvrir chaque jour. On a besoin de toi.

— J’avais compris, marmonna Erik entre ses dents.

Sentant que son interlocuteur perdait patience, il enchaîna :

— Bon, je dois te laisser maintenant, j’ai à faire. Salut ! lâcha-t-il d’un trait en raccrochant au nez de son correspondant.

Le bain chaud lui fit un bien fou, au point qu’il s’endormit. Il fut réveillé une heure plus tard par la tiédeur de l’eau. Il ressortit aussitôt et s’enveloppa dans un épais peignoir éponge blanc immaculé. Il retourna se

caler bien confortablement entre les oreillers et sous la couette. La télévision continuait à diffuser des images d'une foule en liesse qui, sous l'œil des caméras du monde entier, s'affairait toujours joyeusement à détruire le mur de la honte. Sa vision se brouilla et, progressivement, il sombra de nouveau dans un sommeil de plomb jusqu'au milieu de la nuit.

Lorsqu'il se réveilla, il était en nage. Sa montre indiquait 3 heures du matin.

*

— Que dois-je faire de ces fleurs ?

— Mets-les dans la cuisine, s'il te plaît Mercedes, il y en a trop ici, on va s'asphyxier !

Installée à la grande table du salon depuis plus d'une heure, Hortense s'appliquait à classer les innombrables lettres de condoléances.

— Il y en a tellement ! soupira-t-elle.

— Ta maman était très appréciée et, avec son association, elle a eu l'occasion de côtoyer pas mal de gens.

— Il y en a même une qui émane du ministère des Droits des femmes !

— C'était un bel enterrement, hier, dommage que la pluie ne se soit pas arrêtée. Et ce matin, ça continue. La barbe !

— Oui, tu as raison Mercedes, c'étaient des funérailles sobres et sans chichi, à l'image de maman. Elle est partie comme elle a vécu, dans la dignité… Dis-moi, as-tu remarqué un homme assis au dernier rang avec une veste bleue et une écharpe grise à l'église ?

— Laisse-moi réfléchir… je ne vois pas. Pourquoi ?

— Il y avait quelque chose d'étrange en lui…

— C'est-à-dire ?

— Je ne saurais dire, mais c'était comme s'il m'était familier…

— C'est possible que tu l'aies déjà croisé, à l'association ou à ton travail.

— Non ce n'est pas là, j'en suis sûre… mais où ? Je cherche depuis hier ! Où ai-je bien pu rencontrer cet homme… ? Je voulais aller le voir à la fin de la cérémonie, mais il avait disparu.

— C'est curieux… Comment était-il physiquement ?

— Environ un mètre quatre-vingts, les yeux bleus et les cheveux blond vénitien.

— Ah, ce devait être le monsieur qui nous a aidées à disposer les tables hier matin aux locaux de l'association.

— Comment ça ?

— Il nous a expliqué qu'il souhaitait rendre hommage à ta mère. Du coup, tu connais Hélène, elle l'a immédiatement réquisitionné. C'est un Allemand. Il est venu tout spécialement de Berlin.

— Un Allemand… de Berlin… pour maman…

— Il a dit qu'il l'avait rencontrée lors d'une réunion et qu'elle lui avait fait forte impression…

Hortense, dubitative, ne répondit rien.

Vers 13 heures, devant se rendre à l'hôpital pour honorer ses consultations de l'après-midi, elle fut contrainte de lâcher sa tâche. En partant, elle donna quelques consignes à Mercedes et lui assura qu'elle reviendrait dans la soirée pour continuer à faire du tri.

Mercedes avait beaucoup à faire. Il fallait faire le ménage de l'appartement en grand et une journée entière ne serait pas de trop. Difficile d'effacer définitivement les traces d'une vie.

Les draps froissés du lit, la corbeille de linge sale, la brosse sur laquelle il y avait encore des cheveux… autant de témoins qui vous rappelaient sans cesse que la personne n'était plus là pour s'en occuper elle-même.

À 14 heures, on sonna à la porte. Quel ne fut pas son étonnement lorsqu'elle reconnut l'homme qui leur avait prêté main-forte le matin de l'enterrement !

— Bonjour, je suis bien chez Alphonsine Kergoat ?

— Oui, bonjour Monsieur.

— Pardonnez-moi de vous déranger, mais je désire parler à sa fille.

— Elle est sortie et ne revient que ce soir.

— C'est dommage, je ne pourrai donc pas la voir, car je dois repartir en Allemagne, dit-il en grelottant.

— Mais vous êtes trempé ! Entrez un instant vous réchauffer.

— Je vous remercie, Madame. J'ai pris froid hier à l'église et je crains

d’avoir de la fièvre.

— Venez dans la cuisine. Je vais vous faire un thé et vous allez prendre un antalgique.

Erik la suivit docilement. L’appartement était vaste et agencé avec goût. Il remarqua immédiatement les très beaux meubles Art déco. L’ambiance était raffinée et chaleureuse. Il repéra également le candélabre à sept branches sur le rebord de la cheminée en marbre. Il fit le rapprochement avec la mezouzah de la porte d’entrée qu’il avait vue en sonnant.

— Mme Kergoat était juive ?

La question, si brutalement posée, fit sursauter Mercedes. Erik se rendit aussitôt compte de sa maladresse.

— Pardonnez-moi. Je suis surpris de découvrir ces objets religieux, car Mme Kergoat a eu une messe catholique hier, bafouilla-t-il, confus, en essayant de se rattraper.

— Ces objets appartenaient aux anciens propriétaires de l’appartement.

— Ils ne les ont pas emportés ? C’est très étonnant !

— Ils n’en ont pas eu le temps malheureusement. Et puis, vous savez, à Auschwitz, cela ne leur aurait été d’aucune utilité ! répondit sèchement Mercedes.

Erik se mordit la lèvre. Deuxième boulette. Ça commençait mal !

— Je comprends… Excusez mon impair. J’ai été maladroit.

— Tenez, buvez, ça va vous faire du bien. J’y ai mis quelques gouttes d’eucalyptus et de menthe poivrée, dit-elle en lui tendant un bol de thé fumant.

— C’est très gentil à vous. Merci beaucoup. Depuis que je suis arrivé à Paris, je ne suis pas dans mon assiette, comme disent les Français. La faute à ce fichu temps !

— Vivement que la pluie s’arrête. Si ça continue, il va nous pousser des nageoires !

Erik éclata de rire. Mercedes lui sourit. Cela faisait du bien d’entendre à nouveau un peu de joie dans un lieu qui était devenu sans âme depuis qu’Alphonsine était décédée.

— Pourquoi souhaitez-vous voir Hortense ?

— J’aurais aimé parler un peu avec elle de sa mère. Comme je vous l’ai dit avant-hier, cette femme m’a marqué.

— Vous l’avez rencontrée pour votre travail ?

— Absolument ! Je suis journaliste et je faisais à l’époque un reportage sur les associations féministes européennes, mentit-il avec aplomb.

— Ah, je vois. Je comprends maintenant votre curiosité mal placée !

Erik baissa les yeux tel un petit garçon pris la main dans le sac.

— J’avoue… que je suis curieux de nature… sans doute est-ce aussi un réflexe professionnel… désolé !

Mercedes, touchée par la réaction de cet homme qui lui inspirait malgré tout confiance, le questionna :

— Que voulez-vous savoir ?

— Tout !

— Ça risque d’être long !

— J’ai tout mon temps, mon avion ne décolle qu’à 19 heures !

OceanofPDF.com

26

Berlin, locaux du Spiegel*, un mois plus tard*

Avachi sur sa chaise de bureau, Erik jouait nerveusement avec un élastique. La conversation qu'il avait eue avec l'aide ménagère espagnole d'Alphonsine un mois auparavant ne cessait de tourner dans sa tête. Pour la dixième fois de la matinée, il consulta les notes qu'il avait prises ce jour-là :

Fait n° 1 : Alphonsine a grandi à l'orphelinat de la rue du Faubourg-Saint-Antoine à Paris.
Fait n° 2 : en 1924, elle entre au service en tant que domestique d'un couple Juif polonais. Elle a dix-sept ans.
Fait n° 3 : à l'âge de trente-sept ans, elle donne naissance à sa fille Hortense en 1944.
Fait n° 4 : père inconnu.
Fait n° 5 : ses employeurs sont déportés à Auschwitz.
Fait n° 6 : après la guerre, elle est embauchée au grand magasin le Bon Marché.
Fait n° 7 : sa carrière professionnelle est brillante.
Fait n° 8 : elle monte son association féministe en 1960, laquelle devient très influente.
Fait n° 9 : elle ne s'est jamais mariée.
Conclusion : femme de fort caractère, indépendante et sans histoire. Honnête et respectée.

Il jeta rageusement l'élastique à travers la pièce qui vint atterrir au milieu d'une plante verte à moitié desséchée et poussiéreuse. Cela faisait des semaines qu'il essayait de trouver un lien entre le courrier anonyme qu'il avait reçu et lui.

Rien. Le néant. Il tournait en rond et cela le rendait fou.

Pourquoi Mercedes lui avait-elle menti sur le premier point ? Quelle vérité

se cachait derrière ce mensonge ? Elle semblait pourtant sincère, cette femme à qui on aurait donné le bon Dieu sans confession ! Cet après-midi-là, il avait obtenu pas mal de renseignements de la part de celle qui était restée pendant de longues années auprès de sa patronne. Grisé par ce qu'il venait d'apprendre, il s'était immédiatement précipité à l'orphelinat pour poursuivre ses investigations. Là, il avait reçu une douche froide en s'entendant dire par une religieuse (qui, face à son insistance, avait perdu patience) qu'il n'y avait aucune trace d'une certaine Alphonsine Kergoat dans les archives de l'institut.

— Bon sang, Erik, concentre-toi sur ton sujet ! s'exclama-t-il tout haut pour se ressaisir.

Son rédacteur en chef lui ayant confié la mission de relater « l'après-chute du Mur », il devait chaque jour se creuser la tête pour pondre un article. Cela le changeait radicalement de ses habitudes, car lorsqu'il était à l'étranger pour couvrir une guerre, lui seul décidait du moment où il renvoyait un papier. Le fait de rester quotidiennement à son bureau n'arrangeait rien. Cloué au journal, il se sentait comme un prisonnier en manque de liberté.

La pendule indiquait midi. Il suffoquait. Il avait un besoin pressant d'air frais. Il empoigna sa veste ainsi que son appareil photo et se retrouva rapidement à l'extérieur. Dans quelle direction aller ? Il regarda son scooter. Il préférait finalement marcher. Un peu d'exercice lui ferait le plus grand bien. Il jeta son dévolu sur l'Alexanderplatz. En chemin, il s'arrêta au McDonald's pour se commander un café à emporter. L'odeur suave du liquide noir si caractéristique du matin lui procura un sentiment rassurant. Machinalement, il resserra ses doigts autour du gobelet en carton pour se réchauffer. Près de lui, les citadins pressés formaient un ballet continu en perpétuel mouvement.

À Strasbourg, malgré la récente décision du conseil des chefs d'État européen qui s'était prononcé pour une autodétermination du peuple allemand, lui permettant ainsi de « retrouver son unité », les Berlinois s'étaient déjà replongés dans leur quotidien. L'euphorie de la première heure était retombée comme un soufflé et la réalité avait rapidement pris le

dessus : face aux richesses de l'Ouest, les Allemands de l'Est avaient le sentiment d'être des citoyens de seconde zone. Berlin fascinait encore plus Erik. Le déferlement de gens de l'Est qui venaient s'enivrer de liberté dans la partie ouest de la ville était pour lui un spectacle permanent. Il ne se lassait pas d'observer les plus « fortunés » d'entre eux qui repartaient systématiquement avec une provision d'articles achetés dans les grands magasins du Kurfürstendamm. Quant aux habitants de l'Ouest, ils n'étaient pas en reste. Curieux de découvrir le côté sombre du rideau de fer, nombreux étaient ceux qui se pressaient le week-end pour fouler le sol de ces terres qui leur apparaissaient comme énigmatiques. Les nantis de la société de consommation n'étaient jamais déçus, car le contraste était saisissant. Derrière l'ancien mur, tout était triste. Les immeubles étaient tristes. Les magasins d'alimentation quasi vides étaient tristes. Les restaurants, avec leur plat unique, étaient tristes. Les gens eux-mêmes étaient tristes. Le plus surprenant était que leur attitude et leurs gestes trahissaient le fait qu'ils n'étaient pas encore habitués à évoluer dans un monde libre.

Erik atteignit l'Alexanderplatz au bout d'une demi-heure. Situé au centre de Berlin, dans la partie est, l'endroit qui avait été successivement un marché aux bestiaux au Moyen Âge, puis un lieu de parades militaire jusqu'au XIX^{e} siècle, connut son heure de gloire dans les années 1920 grâce à l'implantation de grands magasins ainsi qu'à l'arrivée du métro et du tramway. Malheureusement, ce site prestigieux et attractif avait été dévasté par les bombes de la Seconde Guerre mondiale. Après être restée un temps à l'abandon, elle avait été, dans les années 1960 et 1970, réaménagée pour devenir la vitrine de l'architecture socialiste.

Un peu perdu au milieu de l'immense place fantomatique conçue sur le modèle moscovite, il remarqua un monument qui, de loin, lui apparut très laid. En se rapprochant, il se rendit compte qu'il s'agissait d'une cascade d'eau de plus de six mètres de haut bâtie à partir de verre, d'émaux, de céramique et de cuivre. Une plaque indiquait le nom du sculpteur et l'année de sa construction : elle avait été créée en 1969 par Walter Womacka. Censée égayer les lieux et baptisée *Fontaine de l'amitié des peuples*,

l’œuvre, avec son diamètre de vingt-trois mètres, ne passait pas inaperçue. Son regard fut attiré par des colombes peintes en bleu sur le carrelage collé sur tout le pourtour. Ce symbole de paix lui fit penser à l’ébauche de son futur article qui l’attendait sur son bureau. Son papier relatait une anecdote qui lui était arrivée quelques jours auparavant. Alors qu’il récoltait, en pleine rue, le témoignage d’une famille qui avait été séparée par le Mur, un étudiant d’à peine vingt ans s’était avancé vers lui en brandissant un bloc de béton qu’il venait de ramasser au sol.

— Regarde, journaliste, lui avait-il crié, je vais le mettre sous verre celui-là pour le montrer plus tard à mes futurs petits-enfants.

— Sous verre ? avait répété Erik, interloqué.

— C’est une preuve inestimable, sinon comment voulez-vous qu’ils me croient ! avait répondu le jeune homme, des larmes plein les yeux.

Il avait raison. Comment imaginer une telle absurdité ? Une ville coupée en deux par la bêtise humaine.

Son café terminé, il posa son gobelet estampillé McDonald’s sur le rebord de la fontaine. La scène pour le moins insolite le fit éclater de rire. Il prit un cliché pour immortaliser l’image de ces deux mondes que tout séparait, et qui résonnait comme une provocation sur ce qui avait été l’emblématique place de la RDA. Lorsqu’il se mit à imaginer la réaction qu’aurait eue Staline en voyant le gobelet posé ainsi sur un symbole communiste, son hilarité redoubla.

— Sacré pied de nez à l’histoire, s’exclama-t-il tout haut. Il a de quoi se retourner dans sa tombe, ce vieux fou !

Au-delà de l’humour, Erik, comme tous les Allemands, se rendait bien compte que le fossé économique entre les deux Allemagnes était immense. Il ne fallait pas se leurrer, la reconstruction et le rapprochement seraient longs et difficiles. Mieux valait se rendre à l’évidence : la société allemande avait perdu ses repères et l’après-réunification s’annonçait compliquée. L’horloge universelle située à quelques mètres de là indiquait 14 heures. Il était temps pour lui de regagner les locaux du *Spiegel*. Le cliché qu’il venait de prendre le motiva. À coup sûr, il finirait en première page de l’édition du lendemain. Il voyait déjà le gros titre : « Une rencontre Est-Ouest » !

L’après-midi au journal s’étira mollement jusqu’à son départ en début de soirée. Il déclina l’invitation de ses collègues à les rejoindre à la taverne du quartier. Une mousse bien fraîche ne lui disait rien. Il préférait rentrer chez lui pour réfléchir à sa grande préoccupation du moment : le possible lien entre lui et la femme française récemment décédée.

Au moment de garer son scooter au pied de son immeuble, il eut une révélation. Et si la réponse se trouvait du côté de ses parents ? Après tout, Alphonsine Kergoat était de la même génération qu’eux. L’avaient-ils côtoyée ? Cette idée paraissait peu crédible étant donné qu’ils n’avaient jamais séjourné en France et qu’ils n’avaient, à sa connaissance, aucun ami français en Allemagne. Mais cela valait le coup de creuser un peu. Pressé d’explorer cette piste, il ouvrit frénétiquement la porte d’entrée de son appartement et jeta négligemment son blouson sur le canapé. Il envoya valser ses baskets Americana et se dirigea droit vers l’ancienne chambre de ses parents. Depuis le décès de son père, il n’y avait plus remis les pieds. Seule la femme de ménage avait nettoyé les lieux. Les volets quant à eux restaient continuellement clos. La lumière jaune blafarde du lustre rendait l’endroit glauque. L’odeur persistante de camphre planait encore dans l’air. Excepté les draps du lit, qui avaient été retirés, rien n’avait bougé. Il s’aperçut soudain qu’il vivait dans un logement où le temps s’était arrêté depuis bien avant sa naissance. Combien de fois avait-il entendu sa mère lui rabâcher qu’ils avaient tout perdu pendant la guerre et que leurs maigres salaires à elle et son mari suffisaient à peine à couvrir toutes les dépenses courantes ? Comment pouvait-on passer d’une existence *a priori* très confortable à une vie de galère ? Quel événement avait bien pu les faire basculer dans une classe sociale inférieure ? Le conflit n’expliquait pas tout. Il y avait forcément une autre raison ! À presque quarante ans, Erik prit brusquement conscience qu’il ne s’était jamais vraiment intéressé à la question.

Par où commencer ? Il ouvrit la grande armoire. Les piles de vêtements étaient alignées au cordeau et triées par couleur. Il reconnut aussitôt le goût pour l’ordre de son père. Une odeur de naphtaline lui picota les narines. Il se mit à éternuer fortement. En portant ses mains à sa bouche, il heurta le

portefeuille marron qu'il avait reposé rapidement sur le bord de l'étagère des années auparavant. Celui-ci vint rebondir sur le sol et se déforma légèrement. Il l'avait complètement oublié. Erik s'assit à terre et s'en empara. Celui-ci était léger et compact. Son cuir, froid. Tout comme jadis, il ressentit un certain malaise à fouiller dans les affaires de celui qui l'avait élevé. Il hésita. Il resta un moment à fixer l'objet. Une odeur de cire d'abeille s'en dégageait. C'était l'effluve du cirage que son père avait l'habitude de mettre régulièrement sur le cuir pour l'entretenir. Que faire ? L'ouvrir ou le reposer ? Il repensa au courrier anonyme. S'il voulait trouver d'éventuelles réponses, il devait impérativement fouiner dans l'intimité de ses parents. Au diable les convenances, l'essentiel étant d'avancer !

Deux minutes plus tard, tout le contenu du portefeuille était soigneusement étalé devant lui. Dubitatif, il scruta les objets du quotidien : une carte d'identité, quelques marks, des tickets de transport en commun et un laissez-passer de l'université où travaillait son père. Les réponses à ses interrogations n'étaient sûrement pas dans ces banalités. Déçu, il remit chaque chose à sa place. Au moment où il se relevait pour reposer le portefeuille, il remarqua un coin plus usé que les autres. En l'observant de plus près, il s'aperçut que la doublure à cet endroit avait été recousue de manière grossière. Il tira légèrement sur le tissu. Celui-ci se déchira facilement. Soudain, il discerna le dos d'une vieille photo à en juger par son aspect jauni. Il la dégagea délicatement de sa cachette. Lorsqu'il la retourna, il reconnut instantanément la femme française. Il lâcha le cliché comme si ce dernier lui avait brûlé les doigts :

— Bah ! merde alors !

Le souffle court, il se précipita vers la fenêtre. D'un geste brusque, il ouvrit les deux battants puis déverrouilla le loquet des volets qui vinrent se fracasser violemment contre le mur extérieur. Leur son résonna comme un cri de détresse étouffé dans tout l'appartement. Sonné, incapable de bouger, il resta quelques minutes à inspirer de larges bouffées d'air frais.

— Bah ! Merde alors, répéta-t-il en se retournant vers la chambre.

Son regard se focalisa sur le cliché en noir et blanc qui gisait par terre comme un intrus. Il se rapprocha lentement de l'image, s'agenouilla et

ramassa la photo du bout des doigts. Ses mains tremblaient. Même lorsqu'il risquait sa vie dans les pays en guerre pour ses reportages, jamais il n'avait ressenti une émotion aussi forte. En matière de coup de poing en plein visage, un boxeur professionnel n'aurait pas fait mieux.

La femme était belle. Très belle. Elle devait avoir dans les trente ans. Elle portait un élégant manteau avec un col en fourrure. Elle avait les cheveux rassemblés à l'aide d'un bandeau, sa taille était fine et son port de tête, altier. Elle fixait l'horizon. La photo avait été prise de loin et probablement à la sauvette à en juger par le cadrage maladroit. Erik tenta d'identifier le commerce devant lequel elle se tenait. On aurait dit une boulangerie. La file d'attente était interminable. En observant de plus près, il remarqua qu'elle tenait quelque chose dans sa main droite. Il se précipita dans son bureau pour aller chercher sa loupe. Sous l'épais verre grossissant, il distingua des tickets de rationnement. Visiblement, cette photo avait été prise pendant la guerre, probablement à Paris. Que diable ce cliché faisait-il dans les affaires de son père ? Et surtout, pourquoi le cacher ?

Il se dirigea vers la cuisine pour faire le point. Comme d'habitude, son réfrigérateur était vide. S'il voulait manger, il fallait qu'il ressorte. À contrecœur, il posa sa découverte sur la table, enfila ses baskets et claqua la porte de son appartement à la hâte. Le patron de la brasserie chez qui il allait régulièrement le vit débarquer avec une mine défaite.

— Et bien, vous en faites une tête aujourd'hui ! On dirait que vous avez croisé un fantôme, lui dit-il sans ménagement.

— Vous ne croyez pas si bien dire ! répliqua Erik ébranlé.

— Vous voulez vous asseoir un instant ?

— Ce n'est pas de refus, merci. J'étais venu pour un plat à emporter, mais finalement je pense que je vais rester le manger ici.

— À la bonne heure ! Pour une fois que vous ne passez pas en coup de vent ! Qu'est-ce qui vous ferait plaisir, ce soir ?

— Ça m'est égal !

— Nous avons de délicieux *Spätzle* accompagnés d'oignons frits.

— Ce sera parfait, merci patron…

— Tenez, en attendant, ce petit verre de schnaps va vous requinquer. C'est

excellent contre les fantômes ! s’esclaffa l’homme en disparaissant.

Attablé dans un coin tranquille de la salle, Erik ressortit ses notes qu’il conservait en permanence avec lui. Il écarta les événements qui lui semblaient les moins importants. En procédant par élimination, trois points restèrent sur sa liste. Il demanda un stylo au serveur et griffonna quelques mots au dos de la feuille :

Fait n° 1 : orphelinat ? Trouver véritable lieu de naissance.
Fait n° 2 : pourquoi cacher la photo ?
Fait n° 3 : père de la fille de la défunte inconnue ? Que s’est-il passé ?

Le patron revint avec une assiette remplie de pâtes recouvertes d’oignons et une chope de bière.

— Voilà qui va vous faire du bien ! Régalez-vous ! Vous permettez que je m’asseye en face de vous ? Ça me fait plaisir de discuter un peu avec vous. Il y a tellement d’années que vous êtes client.

— Je vous en prie, répondit Erik. Un peu de compagnie me fera le plus grand bien.

— Vous habitez dans le quartier depuis longtemps ? demanda l’homme affable.

— J’y suis né !

— J’ai peut-être connu vos parents alors !

— À part mon père qui sirotait ses bières au Romanisches Café, ils n’allaient jamais au restaurant. Faute de moyens.

— Désolé ! Comment vous appelez-vous ?

— Erik Hohenburg.

— Hohenburg… ce nom me dit quelque chose… Enchanté Erik, moi c’est Karl Hirsch et, tout comme vous, je suis du quartier.

— Ah bon ! lança Erik, surpris. Nous ne nous sommes jamais croisés. Nous sommes de la même génération pourtant, où êtes-vous allé à l’école ?

— J’ai fait toute ma scolarité dans l’établissement d’enseignement du district qui a été construit juste après la guerre par les Alliés.

— Moi aussi !

— J’ai adoré cet endroit. Il y avait une telle énergie ! Je me souviens qu’il

y avait un journal fait par des élèves. Je le dévorais chaque mois.

— Sans blague ! C'est incroyable, c'est moi qui en étais le fondateur !

— Alors ça, c'est trop drôle !

— Et que faites-vous dans la vie, maintenant ?

— Je suis journaliste !

— Évidemment ! On peut dire que c'est une vocation n'est-ce pas ! Voyez-vous, moi, j'ai repris le restaurant familial. C'est mon père qui a acheté l'établissement en 1936. Depuis, il n'a jamais cessé de tourner. Sauf pendant la guerre bien sûr. Par chance, il n'a pas été bombardé. Je suis satisfait, les affaires marchent bien. Dites, je ne voudrais pas paraître indiscret, mais vous avez blêmi lorsque je vous ai taquiné avec le fantôme tout à l'heure ?

Erik soupira.

Il n'avait parlé à personne de l'étrange courrier qu'il avait reçu. L'envie de se confier le poussa à s'exprimer sur le sujet. Le restaurateur l'écouta avec beaucoup d'intérêt. À la fin de son récit, il demanda à son client :

— Pensez-vous à une maîtresse ?

— Cacher la photo d'une femme dans son portefeuille pour la garder toujours avec soi… c'est probable. Cependant, je trouve bizarre qu'il s'agisse d'un cliché pris à la dérobée…

— Oui, vous avez raison, d'habitude, ce sont des portraits de professionnels… et d'après ce que vous me décrivez, ça fait très espionnage !

— Un espion… mon père ?

— Allez savoir ! En tout cas, je persiste et signe, votre nom de famille ne m'est pas étranger… Je me renseignerai auprès de ma mère. À quatre-vingts ans, elle a une mémoire d'éléphant. Elle maîtrise l'histoire du quartier comme sa poche. Pensez-vous, avec tous les cancans qui se propagent au restaurant ! Si ça se trouve, elle a déjà entendu parler de vos parents.

Erik, songeur, acquiesça d'un signe de tête, mais au fond de lui, il était persuadé que cela ne mènerait nulle part. Au moment de régler l'addition, il

s’aperçut qu’il avait oublié de prendre son blouson où était rangé son porte-monnaie.

— Alors là, vous avez vraiment le cerveau à l’envers aujourd’hui !

— Je suis désolé, je fais l’aller-retour et…

— Ne vous tracassez pas, le coupa le restaurateur, vous êtes un habitué. Vous me payerez la prochaine fois !

— Merci à vous chef, c’est sympa. Merci aussi pour le schnaps !

L’homme donna une tape amicale sur l’épaule d’Erik et le raccompagna jusqu’à la sortie. En refermant la porte, il lui dit :

— Je suis certain que ma mère me fournira de précieuses informations. Ma main à couper ! On ne sait jamais, ça peut être utile pour votre enquête !

OceanofPDF.com

27

Mercedes scrutait attentivement le visage et l'allure générale de la femme qui avait été prise en photo à son insu. Aucun doute possible. Il s'agissait bien d'Alphonsine jeune. Elle leva les yeux et plongea son regard dans celui d'Erik qui était assis en face d'elle.

— D'où tenez-vous ce cliché ?

Il se racla la gorge avant de lui fournir une réponse. Il était conscient qu'il marchait sur des œufs et que chacun des mots qu'il prononcerait aurait son importance.

— Je l'ai trouvé au fond du portefeuille de mon père.

— Vous fouillez dans les affaires de vos parents ? ne put s'empêcher de rétorquer Mercedes, méfiante.

— C'est-à-dire qu'il est mort !

— Ah ! Je vois… Je vous confirme que c'est bien Alphonsine.

— Savez-vous où a été prise cette photo ?

— Laissez-moi réfléchir… je crois reconnaître la boulangerie de la rue de Sèvres. Pourquoi votre père a-t-il gardé ce cliché ?

— Aucune idée, et c'est justement la raison de ma visite aujourd'hui. Au grand désespoir de mon boss, j'ai posé quelques jours de congé pour tenter de comprendre.

— Je ne peux pas vous aider. La seule chose que je sais, c'est qu'Alphonsine détestait les Allemands, les Boches comme elle les appelait. Désolé, mais c'est la vérité. L'Occupation a laissé des traces indélébiles sur tous ceux qui l'ont subie…

— Je comprends, Madame. Allez savoir comment j'aurai réagi moi aussi face à l'envahisseur ! Mais, hormis ce triste épisode, avait-elle une raison plus personnelle d'en vouloir aux Allemands ?

— L'arrestation et la déportation de ses patrons qu'elle adorait. Comme je

vous l’ai dit la dernière fois, ils étaient juifs. Ils ne sont jamais revenus d’Auschwitz. Ça vous suffit comme raison ?

Erik piqua un fard.

— Désolée, ça m’a échappé. Vous, vous n’y êtes pour rien bien entendu ! se ravisa Mercedes qui s’était rendu compte de la rudesse de sa réponse.

— Le nazisme en héritage… répondit Erik en soupirant. C’est compliqué pour tout le monde… Après la guerre, une chape de plomb s’est abattue dans toutes les familles allemandes. Au sein des foyers, ce sujet est tabou. On le fuit comme la peste. Il y a beaucoup de refoulement et de déni chez nos parents. Ils préfèrent se réfugier dans le silence, car parler de leur cheminement et l’accepter, c’est en quelque sorte admettre qu’ils sont coupables. Concernant ma génération, c’est affronter la vérité et, à nos yeux, leur respectabilité en prend un sacré coup, croyez-moi. Ce qui explique le mutisme collectif… l’injonction de se taire, c’est terrible !

— Une grande hypocrisie générale, quoi !

— Saupoudré de honte et de souffrance, mais surtout l’envie d’oublier que nous sommes prisonniers d’un passé dont nous ne sommes pas responsables…

Mercedes, touchée par la sincérité et la transparence de cet homme, décida de baisser la garde.

— Vous voulez un café ?

— Volontiers ! Depuis mon arrivée à Paris, je suis gelé !

En un rien de temps, elle prépara deux tasses qu’elle disposa sur la table ainsi qu’une assiette de biscuits.

— Servez-vous, c’était une des gourmandises préférées d’Alphonsine.

Erik s’exécuta de bonne grâce car la vue de ces gâteaux dorés et luisants de beurre le faisait saliver.

— Hum, c’est vrai qu’ils sont délicieux, ça fond dans la bouche !

Mercedes sourit.

— C’est une spécialité bretonne !

La Bretagne, encore, pensa-t-il.

— C’est une chance de vous avoir trouvée à l’appartement,

— Oui, Hortense ne veut pas le vendre et j’y passe deux fois par semaine

pour entretenir et ouvrir les volets. Elle y vient souvent avec sa fille et son compagnon. Ils restent là des heures, à écouter de la musique et à évoquer des souvenirs d'Alphonsine. De temps à autre, ils dorment ici. C'est pour ça qu'il y a des provisions. Leur deuil commence à peine…

— Pourquoi m'avez-vous dit, il y a un mois, que Mme Kergoat avait grandi à l'orphelinat ? Je m'y suis rendu après notre discussion et il n'y a aucune trace de son passage… La mère supérieure est formelle !

— Décidément, vous êtes bien curieux ! En quoi l'histoire personnelle d'Alphonsine vous intéresse ?

Erik, qui en avait assez de tourner autour du pot, jugea que c'était le moment de tout révéler.

— Une lettre anonyme ! Ça alors… murmura Mercedes sur un ton détaché. Donc, cette histoire de rencontre avec elle qui vous a marqué, et votre recueillement le jour de son enterrement, c'était du crack en fait. En réalité, vous meniez votre enquête !

— Cette histoire me hante. Cela fait des semaines que je cherche : quel lien y a-t-il entre le décès d'Alphonsine et moi… ? Depuis la découverte de cette photo, je deviens fou. Pourquoi mon père l'a-t-il gardée sur lui pendant toutes ces années ? Ça veut bien dire quelque chose, non ? Vous êtes sûr qu'elle n'a jamais séjourné en Allemagne ?

— Je suis catégorique ! Elle détestait trop ce pays et ses habitants. Un jour, elle a même refusé une invitation à se rendre à une grand-messe féministe européenne qui se déroulait à Berlin. C'est vous dire ! Et vous, êtes-vous certain que votre père n'est jamais venu à Paris ? Après tout, le cliché a été pris ici !

Erik, qui n'avait jamais envisagé les choses sous cet angle, se figea.

— Il m'aurait menti ! Mais pour quelle raison ?

— D'après vous !

Une colère sourde teintée de regret monta en lui lorsqu'il repensa à tous les non-dits qui avaient jalonné son enfance, son adolescence et sa vie d'adulte. Les réponses à ses questions se soldaient toujours par un éclat de voix de sa mère ou une fuite en avant de son père. Tout comme la fois où, à l'évocation d'un ancien nazi, Johannes Hohenburg avait rageusement tapé

du poing sur la table la veille de son décès. En restant factuel, ce refus de parler voulait tout dire et ne rien dire à la fois et on pouvait l'interpréter de n'importe quelle manière. Il contempla la femme qui se trouvait assise en face de lui. Son teint hâlé, ses cheveux noirs ainsi que son accent trahissaient ses origines. Visiblement gênée, elle baissa les yeux puis, brusquement, se leva. Elle disparut. Erik, décontenancé, observa l'endroit dans lequel il était. Calquée sur le modèle américain, la cuisine intégrée était fonctionnelle et pratique. Sa couleur jaune orangé en faisait un lieu convivial. Il se dit qu'elle avait dû être posée peu de temps avant le décès de la propriétaire à en juger par le design des meubles et l'électroménager flambant neuf.

Cela en disait long sur le caractère d'Alphonsine.

Mercedes revint avec un bout de papier sur lequel elle avait griffonné une adresse, un nom et un numéro de téléphone.

— Tenez, cette personne pourra vous en dire plus, voici ses coordonnées, dit-elle en se postant devant lui.

— Qui est-ce ?

— C'est Ivan, l'ex-compagnon du meilleur ami d'Alphonsine.

— Compagnon ?

Mercedes eut l'air embarrassée. Cette fois-ci, ce fut elle qui piqua un fard.

— Ah ! je vois, bredouilla Erik qui venait de comprendre.

— Et son meilleur ami, alors ? Pourrai-je lui parler à lui aussi ?

— Julien nous a quittés il y a peu. C'est d'ailleurs ce qui a précipité Alphonsine dans sa tombe…

Comme Mercedes ne se rasseyait pas, il saisit le message : elle l'invitait poliment à se retirer.

— Merci infiniment, Madame, pour votre précieuse aide.

— Revenez demain à 10 h.

— Euh… oui ! Si je puis me permettre… pourquoi ?

— Vous verrez bien, monsieur le journaliste !

À peine Erik avait-il franchi le seuil de l'appartement qu'il regretta de ne pas avoir posé quelques questions à propos d'Hortense. Chaque chose en son temps, se raisonna-t-il. Mieux valait ne pas brusquer l'entourage. Il

ressortait avec un nouveau contact et c'était largement suffisant pour obtenir d'autres renseignements. Il voulut regagner son hôtel (le même que le mois précédent), mais en chemin il changea d'avis. Il fit un détour par le fameux Bon Marché, car sa curiosité journalistique le poussait à explorer aussi du côté professionnel de la défunte. En pénétrant dans le temple de la consommation, l'image furtive d'Alphonsine apparut. Passait-elle par l'entrée principale pour venir travailler ou bien y avait-il une porte réservée au personnel ? Il l'imagina déambuler à travers les rayons qui regorgeaient de produits luxueux. Lui, le baroudeur à la barbe de trois jours, aux cheveux en bataille, en jean et en baskets, se sentit soudain comme un éléphant dans un magasin de porcelaine au milieu de cet univers raffiné. Les éclairages artificiels et le brouhaha environnant commencèrent à lui donner des maux de tête. Il se mit à transpirer. Il ressortit aussitôt.

Malgré le froid et la grisaille, il flottait dans l'air un parfum de magie. À l'approche de Noël, la capitale s'était parée d'un mélange de folklore et de tradition. Les imposantes guirlandes lumineuses colorées disséminées un peu partout dans les rues et les haut-parleurs qui diffusaient des chants de la Nativité rendaient l'ambiance féerique. Les vitrines des magasins que les commerçants avaient animées pour l'occasion attiraient petits et grands. Les adultes retombaient en enfance et les bambins ouvraient d'immenses yeux émerveillés. Erik se surprit à les envier. Le square Boucicaut avait été transformé en un ravissant marché de Noël où une dizaine d'adorables chalets en bois proposaient mille et une idées de cadeaux. Erik s'arrêta devant l'un d'eux pour admirer son impressionnante collection de boules de Noël.

— C'est le moment de décorer votre sapin, Monsieur ! Une de ces petites merveilles vous ferait plaisir ? l'interpella la vendeuse.

— Je suis de passage et je loge à l'hôtel ! répondit-il, navré.

— Eh bien justement, emportez donc un souvenir de Paris ! s'empressa de répliquer la jeune femme. En attendant, vous les mettrez dans votre chambre, ça égayera un peu…

— Vous avez raison !

— Lesquelles choisissez-vous ?

— Ces deux-là, dit-il en désignant celles qui représentaient l'Enfant-Jésus dans des tons pastel.

— Excellent choix ! Connaissez-vous les origines de cette jolie coutume ?

— Pas du tout ! En Allemagne, on décore aussi les sapins, mais pourquoi accrocher des boules ? Mystère !

— Eh bien, au Moyen Âge, pour évoquer l'arbre du paradis perdu, on disposait des sapins sur les parvis des églises car, en plein mois de décembre, il était impossible de trouver des pommiers en feuilles parés de leurs beaux fruits ! Les conifères connus pour rester verts et épineux toute l'année ont donc été choisis pour les remplacer. Les paroissiens les décoraient d'hosties ou de gâteaux ronds et, bien sûr, de pommes. En 1858, l'hiver dans les Vosges fut si rude qu'il n'y eut aucune récolte. Alors, pour éviter que les sapins soient privés du symbole d'Adam et Ève, un souffleur de verre de la verrerie de Goetzenbruck eut l'idée géniale de fabriquer des boules rouges qui rappelaient la couleur du fruit défendu. Elles connurent immédiatement un succès retentissant et, l'année suivante, tout le monde voulait ces emblématiques merveilles translucides. Voilà comment est née la tradition.

La femme, qui tout en parlant s'était appliquée à faire un joli paquet, lui tendit son achat et lui adressa son plus beau sourire.

— Joyeux Noël. Prenez soin de vous et de votre famille !

La magie de l'instant retomba aussi sec. *Ma famille… quelle famille ?* songea-t-il. Cette phrase involontairement assassine le renvoya subitement à ses souvenirs d'enfance. La réalité le rattrapait. Pendant que ses camarades, après la messe de minuit, festoyaient, entourés de leurs grands-parents, oncles, tantes et cousins de tous âges, lui se retrouvait seul avec pour unique compagnie ses parents. Quant au repas de fête du 25 décembre, c'était une formalité vite expédiée au cours de laquelle il avait régulièrement droit à un livre et une orange posés au pied d'un sapin sommairement décoré. Plus tard, Erik s'était toujours refusé à céder à la pression sociale qui voulait que la Nativité soit une joie permanente, car il était bien placé pour savoir que ce moment restait compliqué à vivre pour tous ceux qui n'avaient pas la chance d'avoir une famille « normale ». Après tout, Noël était aussi une

période de surconsommation où des pères Noël de pacotille affublés de leur costume ridicule déambulaient de manière forcée au milieu d'acheteurs survoltés.

La chanson *Mon beau sapin* résonna dans les haut-parleurs. Il balaya d'un geste nerveux ses tristes pensées et paya la commerçante en la gratifiant d'un sourire coincé. Ce n'était pas le moment de flancher. Il n'était pas ici en vacances, mais pour résoudre une énigme.

Il bifurqua vers la rue de Sèvre. Il désirait voir de ses yeux la boutique où Alphonsine avait été prise en photo. La devanture du magasin n'avait pas changé. Fraîchement repeinte de la couleur bleu roi, elle avait l'élégance et le charme des échoppes d'antan. Sur le fronton, on pouvait lire en lettres d'or « Établissement Paul Mangin. Maîtres boulangers de père en fils depuis 1935. Pain cuit au feu de bois ». Il ne résista pas à la tentation d'y pénétrer. À l'intérieur, le sol en carreau de ciment et un savant mélange de moderne et d'ancien accueillaient les clients. L'établissement était chaleureux. À travers une large vitre, on pouvait voir l'artisan et ses apprentis occupés à travailler. Une délicieuse odeur de pain chaud envahissait toute la boutique. Il passa commande sans poser la moindre question. En ressortant, il se planta exactement à la place où se tenait Alphonsine bien des années auparavant. Il remarqua que, sur le trottoir d'en face, se trouvait le Lutetia. Photographie en main, il chercha l'emplacement d'où le cliché avait été pris. Il s'aperçut alors que l'angle de vue indiquait que le paparazzi s'était posté au premier étage de l'hôtel. Étrange… Serait-ce un employé amoureux… un client voyeur ? Ça n'expliquait toujours pas comment elle avait atterri dans le portefeuille de son père. Bien décidé à récolter de nouveaux indices, il traversa l'avenue et s'engouffra dans le hall de l'établissement prestigieux. Le portier le dévisagea intensément. Erik crut même un instant qu'il allait se faire refouler. Il comprit rapidement qu'au vu de son accoutrement, il n'était pas à sa place. Il se dirigea malgré tout vers le concierge. C'était un homme grand au maintien irréprochable. Il devait avoir une soixantaine d'années. Avec sa fine barbichette et sa moustache bien dessinée, il ressemblait au mousquetaire d'Artagnan.

— Monsieur, que puis-je pour vous ?

— Bonjour, j’aimerais vous montrer une photo qui a été prise d’une des fenêtres de votre établissement. Je cherche à savoir où précisément.

Le concierge, habitué aux demandes les plus farfelues de ses clients, répondit avec professionnalisme.

— Certainement Monsieur, je serai ravi de vous aider.

L’homme examina attentivement l’image.

— Hum… elle date de la guerre apparemment.

— Qu’est-ce qui vous fait dire ça ? interrogea Erik.

— Un détail qui concerne les femmes. Avez-vous noté que toutes ont un large bandeau dans les cheveux ?

— Maintenant que vous me le faites remarquer, effectivement…

— C’était très en vogue à l’époque d’en mettre un. Vous en connaissez la raison ?

— Non, je l’ignore !

— Parce qu’elles étaient en manque de shampoing, tout simplement ! C’était une manière pour elles de camoufler leurs chevelures qu’elles ne pouvaient pas laver régulièrement !

— Eh bien ! on en apprend tous les jours !

— Et oui, les modes vestimentaires savent s’adapter aux aléas du moment ! Pour faire le lien avec votre photo, voyez-vous, pendant la guerre, le bâtiment a été réquisitionné par l’armée allemande pour abriter son service de renseignement et de contre-espionnage.

— Tous les somptueux hôtels parisiens ont été mobilisés, je crois ?

— Exactement ! Pour la petite histoire, alors que les Allemands prenaient possession de ce magnifique lieu, un groupe d’employés a creusé en catimini une cache dans la cave afin d’y dissimuler les grands crus ! Il était inenvisageable que ces nectars tombent entre leurs mains. C’était une question d’honneur, vous comprenez !

Erik, qui ne saisit pas complètement le rapport entre le vin et l’honneur, invita d’Artagnan à poursuivre. Ce dernier ne se fit pas prier.

— Revenons à ce qui vous intéresse, Monsieur : ce cliché a été pris depuis le premier étage par un Allemand. J’en suis certain.

— Qu’est-ce qui vous permet d’être aussi affirmatif ?

— Les gradés avaient leurs bureaux au premier étage, juste au-dessus de la brasserie. Ils étaient les seuls à avoir accès à cette partie du bâtiment. Il y avait des gardes armés jusqu'aux dents postés aux extrémités de chaque couloir. Il fallait montrer patte blanche pour pouvoir s'introduire dans les lieux. Pensez-vous, ils avaient une telle peur des terroristes !

— Très intéressant ! L'établissement possède-t-il des archives ?

— Oui, bien sûr, mais vous ne trouverez rien qui concerne cette période car les Allemands ont tout brûlé avant de déguerpir !

— Je vois…

— Vous faites un article pour votre journal ?

— Comment avez-vous deviné que je suis journaliste ? demanda Erik stupéfait.

— C'est mon métier d'observer et d'écouter, Monsieur. Votre manière de poser les questions et la façon d'aborder les personnes : droit au but. Votre pugnacité : peu de gens oseraient pénétrer dans ce lieu, avec tout le respect que je vous dois, habillés de la sorte !

— Vous feriez un excellent détective ! s'exclama Erik, soufflé. Vous travaillez depuis longtemps ici ?

— J'ai été embauché comme groom en 1955 lorsque la famille Taittinger a racheté cet endroit emblématique. Cela fait trente-quatre ans ! Je connais le passé de l'édifice sur le bout des doigts. Nos clients sont friands d'anecdotes. J'avoue cependant que l'histoire du Lutetia durant la Seconde Guerre mondiale est la moins sollicitée… Les gens préfèrent oublier ! À part certains, bien sûr.

— Que voulez-vous dire ?

— À la Libération, le propriétaire de l'hôtel, pour prouver son adhésion à la Résistance, a mis à disposition son établissement pour accueillir les déportés à leur retour des camps de concentration nazis. Depuis, une fois par mois, une poignée de rescapés de la Shoah se réunissent autour d'un dîner à la brasserie. C'est un lieu hautement symbolique pour eux, car c'est là qu'ils ont commencé à réapprendre à vivre lorsqu'ils sont revenus de l'enfer. La vie contre la mort. Les miraculés du nazisme contre l'ancien siège de l'Abwehr du Reich. Quelle revanche !

— Mais cher payée ! Enfin, on ne peut malheureusement pas faire machine arrière. Merci infiniment pour votre aide. Vous m'en avez appris beaucoup !

— Revenez me voir lorsque vous aurez trouvé ce que vous cherchez !

— Promis !

De retour à son hôtel, Erik ouvrit le paquet qui contenait les boules et les disposa délicatement sur une des tables de nuit. Elles lui semblèrent amèrement jolies. Il grignota sur le pouce le sandwich jambon-beurre et la tarte au citron qu'il avait achetés à la boulangerie et se mit à réfléchir à la manière dont il allait aborder Ivan, l'ami intime d'Alphonsine. De quelle façon l'approcher sans être intrusif ?

Il ressortit le bout de papier que lui avait donné Mercedes, sur lequel étaient inscrites ses coordonnées. Ce dernier habitait rue de Grenelle, non loin du musée Rodin. C'était à une vingtaine de minutes à pied. Poussé par son instinct, il s'empara hâtivement du téléphone et composa le numéro d'Ivan. Au bout de la quatrième sonnerie, quelqu'un décrocha.

— Allô ! dit une voix masculine à l'accent russe.

— Bonjour, je souhaiterais parler à Ivan s'il vous plaît…

— Qui le demande ?

— Erik Hohenburg, c'est Mercedes qui m'a donné son contact.

— Oui, je suis au courant. Je suis Ivan. Elle m'a tout raconté. Votre entrevue, la photo…

— Puis-je vous rencontrer ? se surprit-il à demander sans détour.

Il y eut un long silence. À l'autre bout de la ligne, Erik perçut la respiration saccadée de son interlocuteur. Il fulmina contre lui-même d'avoir été aussi direct.

— Allô… ?

— Venez demain à l'heure du thé.

— Merci infiniment Monsieur, je…

L'homme avait déjà raccroché.

Soulagé, Erik s'allongea sur le lit. Ses membres s'enfoncèrent mollement dans le matelas épais et douillet. Sa future journée s'annonçait passionnante. Deux précieux rendez-vous le même jour, voilà qui était

inespéré ! Il se sentait beaucoup mieux. Il prit une des boules de Noël dans ses mains. L'Enfant-Jésus potelé et endormi rayonnait. Brusquement, les mots du restaurateur berlinois, « D'après ce que vous me décrivez, ça fait très espionnage ! » ressurgirent dans son esprit.

Son sang ne fit qu'un tour.

Il ne put s'empêcher de faire le rapprochement avec ce que lui avait appris le concierge : le bâtiment avait été réquisitionné pendant l'Occupation pour abriter le service de renseignement et de contre-espionnage allemand. D'un geste vif, il lâcha la boule qui atterrit entre les deux oreillers. Il se leva d'un bond. Les suppositions les plus folles fusèrent dans sa tête comme un feu d'artifice du 14 Juillet. Qui avait bien pu prendre cette photo, et pourquoi ? Alphonsine était-elle une taupe ? Faisait-elle partie de la Résistance française ? Il lui tardait déjà d'être au jour suivant pour en savoir plus. En attendant, il tenta de se calmer et regarda la télévision jusqu'à ce que le sommeil finisse par l'emporter.

Sa nuit fut agitée.

Le lendemain matin, planté sur le palier, face à la porte de l'appartement d'Alphonsine, Erik patientait et observait nerveusement la mezouzah. Il était en avance. À 10 heures pile, il sonna.

— Vous êtes ponctuel, déclara Mercedes.

À la vue du visage bienveillant de son hôte, Erik éprouva un soulagement. Sa fébrilité s'estompa. Confiant, il pénétra dans l'entrée. Un doux parfum de violette flottait dans l'air.

— J'ai apporté des croissants, dit-il timidement. Je crois que c'est la coutume.

— *Café con leche*, alors !

Vêtue de son perpétuel tablier à rayures vertes ainsi que de ses éternels chaussons roses, Mercedes le conduisit au salon. Elle l'invita aimablement à s'asseoir sur un des fauteuils club. On voyait qu'elle était habituée à évoluer dans les lieux.

Pendant qu'elle s'affairait en cuisine, Erik admira le mobilier. Il était d'une grande qualité. À n'en pas douter, il devait coûter très cher. Le candélabre sur la cheminée en marbre, qui était éclairé par un rayon de soleil, attira son

attention. L’objet liturgique renvoyait la lumière avec grâce. Cette scène empreinte de spiritualité le fascina.

— Nous avons de la chance, quel temps magnifique aujourd’hui ! se réjouit Mercedes qui revenait avec un plateau où étaient disposées deux tasses de café crémeux. Avez-vous vu ce ciel bleu azur ? Ça fait du bien au moral !

— J’imagine ! Vous qui êtes espagnole, le climat d’ici doit vous peser.

— C’est l’humidité surtout qui me gêne… mes articulations sont une souffrance permanente. Merci pour les viennoiseries, même si mon docteur me recommande d’éviter les choses grasses, je vais y goûter ! déclara-t-elle en s’installant face à lui.

— Je les ai achetés à la boulangerie de la rue de Sèvres…

— Ah ! la fameuse… Bon, je ne vais pas vous faire languir davantage, annonça Mercedes d’une voix chevrotante. Si j’ai voulu vous revoir, c’est pour vous remettre ceci, lui dit-elle en lui désignant une jolie boîte en bois sculpté qui était posée sur la table basse devant eux. Alphonsine me l’a confiée peu de temps avant sa mort. Elle contient des choses qui vous apporteront les réponses à vos questions.

Erik se pétrifia sur place. L’aide ménagère se cala dans son fauteuil et observa l’attitude de l’homme qui se tenait face à elle. Il venait de se métamorphoser en petit garçon.

Incapable de prononcer une parole, et abasourdi par les mots de Mercedes, il s’avança timidement en tendant les bras vers le coffret. Elle le coupa net dans son élan :

— Ne l’ouvrez pas tout de suite. Attendez d’être seul.

— Pourquoi ? Vous savez ce qu’il y a à l’intérieur ? bégaya-t-il, confus.

— Oui…

— Et… ?

— Et je ne souhaite pas en parler.

— Tant de mystères… dans quel but ? répondit Erik qui commençait à reprendre le dessus sur ses émotions.

— Il y a des moments où il est préférable d’être isolé pour… comment dirais-je… pour appréhender la vie.

— Pour appréhender la vie ? Décidément, vous m'intriguez, Madame ! Mais pourquoi ne l'avez-vous pas donné à Hortense, tout simplement ?

— En me la confiant, Alphonsine m'a fait jurer d'en faire bon usage. Aujourd'hui, en vous la remettant, je tiens ma promesse. Mon instinct me dit que je fais le juste choix…

— Le juste choix… répéta Erik qui n'y comprenait rien. Pourquoi moi, un illustre inconnu ? Allemand de surcroît !

— Vous n'avez pas touché à votre café. Buvez pendant qu'il est chaud !

Erik n'insista pas. Il devinait qu'il ne devait pas aller plus loin, au risque de braquer son interlocutrice.

Mercedes lui expliqua que les années passées au service de sa patronne les avaient rapprochées. Elle se mit à lui parler longuement d'Alphonsine, d'Hortense et de Sophie. Toutes avaient un point commun : l'indépendance. Elle lui décrivit le caractère d'Alphonsine, son engagement pour la cause des femmes. Juste après la mort de Julien, Alphonsine s'était laissée aller à quelques confidences sur sa vie intime. Elle avait évoqué sa grossesse inattendue et – chose exceptionnelle – avait même fait quelques allusions concernant le père de sa fille.

— Qui est son père ? interrogea Erik.

Mercedes se raidit.

— En voilà une question ! Comment voulez-vous que je le sache ?

Erik la sentit mal à l'aise.

— Je vous l'ai dit, il est mort pendant la guerre. Alphonsine n'en parlait jamais, dit-elle en reposant bruyamment sa tasse de café.

— Vous venez de me déclarer qu'elle y faisait allusion les derniers jours de sa vie !

— Juste des banalités à son propos, Monsieur… rien de plus…

Il y eut un silence gêné. Erik s'aperçut immédiatement qu'il était allé trop loin. Il s'excusa et prétexta encore un vieux réflexe professionnel. Afin de détendre l'atmosphère, il s'intéressa à Mercedes et lui demanda de parler d'elle, de son pays et des raisons pour lesquelles elle était venue s'installer en France. Cette dernière, en évoquant son Espagne natale, avait les yeux

brillants d’émotion. Sa famille lui manquait. Un jour, lui déclara-t-elle, elle y retournerait.

Ils restèrent bavarder jusqu’à midi. Mercedes prit soin d’emballer le coffret dans un sac en plastique. En quittant l’appartement, il remercia chaleureusement celle qui lui avait fait confiance. En arrivant sur le trottoir au bas de l’immeuble, il leva la tête. Mercedes était là, derrière une des fenêtres. Elle lui fit un signe de la main. En guise de réponse, il brandit le sac. Elle regarda s’éloigner l’homme à qui elle venait de léguer le secret de toute une vie.

— Que Dieu prenne soin d’eux, murmura-t-elle d’une voix fluette. J’espère que j’ai pris la bonne décision…

OceanofPDF.com

28

Paris, hôpital Bretonneau

— Docteur, vous m’écoutez ?

— Pardon, Mélanie, j’étais ailleurs ! À quelle heure est mon prochain rendez-vous ?

En cette fin de matinée, Hortense n’avait pas la tête au travail et sa secrétaire commençait à perdre patience.

— À 14 heures, docteur.

Elle jeta un rapide coup d’œil à la pendule du couloir : midi.

— Parfait, je fais une pause. Je ne veux pas être dérangée. Merci Mélanie.

— C’est noté, reposez-vous bien. Vous semblez en avoir besoin, lança cette dernière avec un sourire en coin.

Le docteur Kergoat préféra ne pas relever cette impertinence et fila s’isoler dans son cabinet qui donnait sur les jardins de l’hôpital. Hortense ouvrit la porte-fenêtre en grand et sortit prendre l’air. Il faisait froid, mais le ciel bleu azur faisait apparaître un soleil éclatant. Avant que l’hiver ne les emporte, quelques roses encore en fleur étalaient leur délicate couleur blanc poudré. Elle toucha l’une d’elles et la respira à pleins poumons. Elle pensait à sa mère. L’envie de se retrouver dans les murs de son enfance la saisit. Les deux heures qu’elle avait devant elle lui laissaient largement le temps d’aller faire un saut rue du Cherche-Midi. Elle ôta à la hâte sa blouse blanche, attrapa son sac à main et son manteau et se dirigea droit vers la sortie de l’hôpital pour rejoindre la station de métro la plus proche.

— Hortense, quelle bonne surprise ! s’exclama Mercedes.

— Veux-tu déjeuner avec moi ? si tu es disponible bien entendu. J’ai acheté des croque-monsieur et une salade en chemin.

— Formidable ! On grignote dans la cuisine ? demanda Mercedes, ravie.

— Dans les clubs, je préfère ! C’est plus douillet.

— D’accord, j’allume le four et vais dresser la table.

— Laisse-moi t’aider.

— Pas question. C’est ta pause !

Hortense s’exécuta bien volontiers. Le trajet en transport en commun de trente minutes l’avait éreintée. En cette fin d’année, la période des fêtes était toujours un peu compliquée. Le froid, la course aux cadeaux et l’énervement des enfants ne faisaient pour elle jamais bon ménage. À quarante-cinq ans, elle supportait de moins en moins cette effervescence passagère. D’un commun accord avec Sophie et Antoine, ils avaient jugé opportun de ne pas faire de sapin puisqu’il était prévu d’aller se ressourcer en Guadeloupe pendant les vacances. Rien de tel que de se tenir à distance pour oublier un temps l’absence de sa mère. Bien décidée à ce que Noël soit cette année différent, elle avait loué, *via* une agence de voyages, une charmante maison créole sur les hauteurs de Gosier. Dotée d’une grande terrasse, la villa offrait une vue panoramique sur la mer des Caraïbes et les îles des Saintes à couper le souffle. Leurs trois billets d’avion étaient réservés et les valises, pratiquement bouclées. Leur départ avait lieu le surlendemain et Hortense était impatiente de fuir Paris pour siroter, les doigts de pieds en éventail, un rhum arrangé face à l’immensité turquoise. En plus de ça, elle se réjouissait à l’avance de pouvoir fêter les dix-huit ans de sa fille sous les cocotiers.

— Tu as reçu de la visite ce matin ? demanda-t-elle à Mercedes lorsque celle-ci surgit dans le salon en apportant les croque-monsieur qui sortaient tout juste du four.

— Pourquoi cette question ?

— Des effluves de vétiver planent sur ce fauteuil !

— Sans doute un reste du métro, on est tellement collés les uns aux autres dans ces rames ! balbutia cette dernière, confuse.

— Non, l’odeur provient du cuir !

— Pourtant personne n’est venu… Zut, j’ai oublié la salade, s’exclama-t-elle en repartant à toutes jambes dans la cuisine.

Hortense se leva et alla renifler l’ensemble du salon. Rien. Aucune trace de vétiver. Elle revint près du fauteuil. L’émanation réapparut. Mercedes, saladier en main, qui s’était entre-temps arrêtée dans l’embrasure de la

porte, observait le manège. Ses jambes tremblaient. Hortense la fixa, l'air interrogatif.

— Je ne sens rien du tout. C'est dans ton nez, je t'assure ! Bien, mangeons, maintenant, docteur Kergoat. Il ne s'agirait pas de te mettre en retard car tes patientes t'attendent ! déclara-t-elle sur un ton faussement jovial.

*

Accoudé au bar de La Coupole depuis plus de deux heures, Erik feuilletait convulsivement l'édition de la veille du *Spiegel* dont le titre évocateur, « 1989, l'année de toutes les révolutions », retraçait les événements politiques marquants européens. Le constat était sans appel : les pays de l'Est, en égratignant chacun à leur manière le rideau de fer, étaient en ébullition. La Bulgarie avait ouvert le bal en janvier, suivie de près par la Hongrie, puis par la Tchécoslovaquie et par la Pologne. Depuis le début du mois de décembre, c'était la Roumanie qui faisait maintenant parler d'elle. Les Roumains, touchés de plein fouet par une politique économique catastrophique du dictateur en place, s'étaient soulevés en une vague très forte de protestation et une série d'émeutes populaires spontanées avaient éclaté à Bucarest. La population, qui souffrait depuis des années du manque de liberté, de pénurie alimentaire et de privation de biens matériels, ne visait qu'un seul but : renverser le pouvoir dirigé par une main de fer par le communiste tyrannique Nicolae Ceausescu.

— Décidément, c'est vraiment une année spéciale ! lança Erik en direction du barman.

L'homme au tablier noir, chemise blanche et cravate grise, acquiesça.

— Comme vous dites ! Un autre café, Monsieur ?

— Non merci, je vais m'arrêter là. Je suis déjà assez nerveux comme ça !

— Des ennuis ?

— Des questions sans réponse ! C'est pire !

— Pour l'instant, elles sont sans explications, mais vous finirez bien par les dénicher si vous persévérez.

— Pas faux !

— Tenez, offert par la maison !

Erik prit le verre ballon que lui tendait le barman et le porta à ses narines.

— Cognac ?

— Affirmatif, rien de tel pour vous détendre. C'est un vingt ans d'âge, vous m'en direz des nouvelles… Bonne dégustation.

— Vous, les Français, on peut dire que vous savez vivre ! Du cognac ! Merci, c'est très gentil à vous, barman !

Sa matinée avait été riche en émotions et, au sortir de son entrevue avec Mercedes, il n'avait pas eu envie de regagner sa chambre d'hôtel. La vérité était que l'ouverture de la petite boîte en bois l'effrayait. Pour retarder l'échéance, il s'était donc réfugié dans un endroit animé. Cette réaction disproportionnée face à l'inconnu ne lui ressemblait pas.

De quoi avait-il peur ?

Les effets du cognac commencèrent à agir. Il entrebâilla légèrement le sac plastique et distingua un des coins du coffret. Que refermait-il ? Pourquoi Mercedes avait-elle fait tant de mystères ? Le visage d'Hortense s'invita dans ses pensées. Ce même visage qui l'avait profondément troublé à l'église le jour des funérailles un mois et demi auparavant. Les bruits de la brasserie devinrent peu à peu de plus en plus distants. Sa vision se voila. Hortense… Alphonsine… la lettre anonyme…

— Monsieur, Monsieur… Ça ne va pas ?

La voix lointaine du barman l'arracha brusquement de sa torpeur.

— Ouf… votre délicieuse liqueur a eu raison de moi. Je n'ai pas déjeuné ce midi et je crois qu'il est temps d'aller me dégourdir les jambes !

Erik remercia l'employé de la brasserie en lui laissant un large pourboire. Il s'extirpa de sa chaise haute de bar et se dirigea d'un pas fragile vers la sortie. Sa montre indiquait 14 h 30. Ivan l'avait convié pour 17 heures. Que faire en attendant ? Il choisit finalement de regagner son hôtel. C'était le plus raisonnable. Sur le trajet, la nausée se transforma en véritable mal au cœur. Des gouttes de sueur perlèrent sur son front. Lorsqu'il arriva dans sa chambre, il était livide. Il eut juste le temps de jeter le sac plastique sur le lit et de se précipiter dans la salle de bains pour expédier dans la cuvette des toilettes tout ce qu'il avait mangé et bu dans la matinée. Il prit une interminable douche tiède. L'odeur de son savon au vétiver le revigora. Il

n’avait qu’une envie : s’allonger. D’un geste vif, il poussa le sac qui trônait en plein milieu du lit. Un son étouffé provenant de la boîte se fit entendre. Il réitéra le même geste. Le bruit recommença. Il s’empara du coffret et le secoua. Pas de doute, il y avait un objet à l’intérieur. Songeur, il repensa aux mots de Mercedes : « Il y a des moments où il est préférable d’être isolée pour appréhender la vie. » À quoi faisait-elle allusion ? Il décida de ne pas se précipiter pour en découvrir le contenu. À dire vrai, il aimait aussi l’idée de savourer cette part de suspens qui ne faisait qu’accroître sa curiosité. Calmement, il replaça le coffret dans son sac plastique et le posa sur le bureau près du téléviseur. Il s’allongea sur le lit et se mit à songer à Alphonsine au moment où elle avait dissimulé l’objet en question à l’abri des regards. Était-ce un accessoire auquel elle tenait ? Pourquoi le cacher dans une boîte ? Pourquoi ne pas l’avoir légué à sa fille ? À force de réfléchir, son mal de crâne réapparut. Jamais pareille affaire ne lui avait donné autant de fil à retordre.

La sagesse lui dictait de prendre du recul.

Pour faire diversion, il alluma le petit écran et se cala sur la chaîne CNN. Le journal de la mi-journée débutait. Le présentateur, bronzé aux UV et aux dents ultra-blanches, annonçait les gros titres : « Roumanie, le Comité de salut national annonce sa victoire, mais les combats se poursuivent entre l’armée et les miliciens de Nicolae Ceausescu ; la France et les États-Unis seraient d’accord pour que les troupes de Varsovie interviennent en Roumanie ; Berlin réunifiée pour Noël, il n’y a plus besoin de visas pour passer de chaque côté du mur ; la répression du trafic de l’ivoire s’organise autour de… »

Erik laissa éclater sa joie. C’était officiel. On pouvait désormais circuler librement dans toute l’Allemagne.

— Ah ! Ça oui alors. C’est vraiment une année très spéciale ! s’écria-t-il.

Il regarda le journal dans son intégralité. Le fait de suivre les événements de l’extérieur l’ébranla. Il se retrouvait dans la peau d’un exilé. La nostalgie de son pays s’empara de lui et la question qui le hantait depuis des semaines réapparut. Pourquoi lui avait-on adressé ce faire-part de décès ? Il n’en pouvait plus et se sentait à bout nerveusement. Il réussit à se persuader que

le plus raisonnable était qu'il ferme les yeux afin de mettre pendant un temps son corps et son esprit au repos.

À peine avait-il posé sa tête sur l'oreiller qu'il s'endormit comme une masse.

*

L'immeuble en pierre de taille devant lequel Erik se trouvait était splendide. Mal réveillé de sa sieste, il s'avança vers l'interphone. Il dut fournir un effort de concentration pour chercher le nom de famille d'Ivan.

— Ivanenko… Ivanenko… ah voilà !

Il sonna. Anxieux, il attendit.

— Oui ?

— Bonjour, nous avons rendez-vous, je suis Erik Hohen…

— Rez-de-chaussée à gauche. Passez par la verrière.

Un son de gâche électrique se fit entendre et une petite porte insérée dans la gigantesque porte cochère s'entrouvrit. Passé le porche, Erik découvrit une cour magnifique revêtue de pavés parisiens. Elle était agrémentée d'immenses pots qui contenaient d'impressionnants buis taillés en forme de pyramide. Au fond sur la gauche, il aperçut une véranda de style gustavien. Elle était éclairée de l'intérieur et laissait apparaître un bananier géant, des orangers et une dizaine d'orchidées. Un vieil homme chauve vêtu d'un élégant peignoir en soie aux motifs floraux l'attendait. Il lui désigna une porte sur le côté et lui fit signe de s'avancer.

— Dépêchez-vous, ne faites pas entrer le froid !

— Bonjour monsieur Ivanenko. Merci de me recevoir.

— En voilà une allure ! Vous venez d'essuyer une tempête ?

Erik, penaud, baissa la tête. Ayant oublié de programmer son réveil, il avait sauté hors de son lit à peine trente minutes avant l'heure de leur rendez-vous. Il avait juste eu le temps de se passer un coup d'eau sur la figure et de changer de chemise. Comme aucun taxi n'était disponible, il avait été obligé de courir tout le long du trajet afin de ne pas être en retard. C'était donc mal coiffé et débraillé qu'il se présentait devant Ivan. Soudain, une odeur de térébenthine le tira de son embarras. Il éternua plusieurs fois.

En reprenant ses esprits, il découvrit un joyeux désordre typique d'un atelier d'artiste. Des toiles de différentes dimensions étaient exposées un peu partout. Son visage s'illumina. Non, il ne rêvait pas. Il se trouvait bien chez Ivan Ivanenko, le célèbre peintre que les galeristes et les amateurs d'art du monde entier s'arrachaient. Sa cote à partir des années 1970 avait explosé et, depuis, elle ne cessait de grimper.

— Alors là, si je m'attendais ! lança-t-il, le souffle coupé.

— Vous aimez la peinture, jeune homme ?

— J'adore l'art en général, Monsieur… « Une vie sans beauté n'est…

— … qu'un lourd fardeau », Euripide. Bravo jeune homme. Votre réponse me plaît !

— C'est dingue ! Vous permettez ? demanda Erik qui souhaitait admirer les œuvres.

— Allez-y, elles sont faites pour être regardées !

— C'est absolument magnifique ! Ces formes et ces nuances de tons… Je resterai des heures entières à les contempler !

— Existe-t-il compliment plus beau pour un peintre ? Ôte-toi de là, Nounouchka, tu vas encore te mettre de la couleur sur ton pelage ! dit subitement Ivan en s'adressant à une chatte noire qui s'était lovée entre ses tubes de peinture. Ah, celle-ci ! Plus elle vieillit et plus elle a l'art et la manière de se fourrer dans des coins improbables. Ce ne sont pourtant pas les endroits douillets qui manquent dans cette maison. Allez, ouste !

La féline ronchonna d'un miaulement plaintif et déguerpi lascivement. Une musique slave qui provenait de la pièce voisine se fit entendre.

— C'est extraordinaire. Quel privilège d'admirer vos toiles dans le lieu même où elles ont vu le jour ! J'ai eu l'occasion d'assister à une de vos expos à New York. J'en garde un souvenir… chaleureux !

— On dit de moi que je suis un spécialiste des couleurs chaudes… probablement à cause de mon enfance.

— Quel rapport ?

— Je suis né en Sibérie dans une famille pauvre. J'ai souffert du froid jusqu'à ce que j'arrive en France. C'est sans doute pour ça que je me suis réfugié dans la gamme des jaunes, des oranges, des marrons et des rouges.

Elles me procurent toujours le même effet. Une impression de confort, d'intimité et de bien-être. Bref, elles me transmettent de l'énergie et me rendent heureux ! Allons nous installer au salon, voulez-vous.

Erik, encore ébloui par ce qu'il venait de voir, emboîta le pas au fringant octogénaire. Ils passèrent par une petite porte qui donnait sur un minuscule couloir en forme de L. Celui-ci débouchait sur une vaste salle luxueusement décorée dont la hauteur sous plafond le surprit. Ivan lui expliqua que l'appartement avait été créé dans les espaces communs qui servaient autrefois d'écuries et de garage pour entreposer les calèches des riches propriétaires de l'immeuble. Des fenêtres, on pouvait apercevoir la cour et sa rangée de buis parfaitement alignée. Il prit place sur un majestueux canapé en velours couleur grenat. Sur sa droite, il repéra une console chargée de photos encadrées. On y voyait Ivan (plus jeune et avec des cheveux) aux côtés d'un très bel homme au sourire éclatant. Il devina que ce devait être Julien, son compagnon. Il reconnut également Alphonsine. Vêtue d'un très chic tailleur-pantalon, elle s'amusait à prendre la même pause que la statue devant laquelle elle se trouvait : la célèbre Vénus de Milo du Louvre. Ivan s'assit face à lui sur un fauteuil Voltaire dont le tissu en taffetas beige renvoyait la lumière des flammes d'un feu de cheminée. Le papier peint moiré jaune paille des murs apportait une touche de gaieté et de chaleur à l'ensemble, tout comme les magnifiques tapis d'Orient qui recouvraient le sol en pierre de travertin. La cuisine était simplement séparée par une immense table de ferme sur laquelle se mêlaient corbeille de fruits, bouteilles de vin et vaisselle en porcelaine raffinée. À gauche de la cheminée se trouvait un escalier en colimaçon en fer forgé qui permettait d'accéder à une imposante mezzanine. De là où il était, Erik pouvait apercevoir un monumental lit à baldaquin et une bibliothèque en chêne remplie d'ouvrages qui s'étalait sur toute une paroi.

C'était une habitation à l'image de son occupant : atypique, colorée et pleine de vie.

Ivan était de taille moyenne et très mince. Les verres épais de ses lunettes rondes en écaille de tortue laissaient deviner une vue défaillante. Il avait l'élégance des dandys du siècle passé.

— Désirez-vous une tasse de thé ?

— Volontiers.

— Je le fais venir tout droit de Russie. C’est un thé noir tout à fait divin lorsqu’on l’associe à la bergamote et aux feuilles de cassis.

— On cultive du thé en Russie ? s’étonna Erik.

— Absolument, jeune homme. Que croyez-vous ? Tous les Russes ne se noient pas dans la vodka ! Beaucoup de gens l’ignorent, mais on trouve d’importantes plantations dans la région de Sotchi au bord de la mer noire. C’est le thé le plus septentrional du monde qui bénéficie d’un climat subtropical. Entre ce breuvage et les Russes, c’est une longue histoire d’amour. Chez nous, il est le symbole de l’hospitalité.

Ivan, qui tout en discutant s’était dirigé vers un samovar en argent posé sur un guéridon près de la cheminée en marbre, revint fièrement avec deux tasses remplies d’un liquide délicatement ambré et fumant.

— Admirez-moi cette couleur ! s’exclama Ivan, enthousiaste.

Erik s’amusa intérieurement. C’était bien là une attitude d’artiste : s’extasier devant la teinte du thé ! Ivan proposa également à son invité des biscuits ronds en forme d’anneau. Ce dernier, de peur de vexer le maître des lieux, n’osa pas refuser. C’est donc avec une certaine appréhension (l’épisode du cognac n’étant pas loin) qu’il croqua dans le gâteau mœlleux et fondant.

— Alors, jeune homme, quel est le but de votre visite ?

Erik, qui ne s’attendait pas à ce questionnement si soudain, faillit s’étrangler.

— Bien, voilà, je… je n’irai pas par quatre chemins.

— Vous avez raison, prenez le plus court, lâcha Ivan.

Erik, légèrement intimidé, se lança dans un récit qui racontait en détail les raisons de sa venue à Paris.

— Hum… une lettre anonyme…. la photo d’Alphonsine dans le portefeuille de votre père… Hum… Êtes-vous sûr que votre père n’a jamais séjourné à Paris ?

— C’est la deuxième fois qu’on me pose cette question ! Pourquoi me l’aurait-il caché ?

— Vous êtes naïf, jeune homme. Peut-être ne vous a-t-il rien dit par honte…

— Par honte… ! répéta Erik interloqué.

— Mercedes vous a remis un coffret ce matin, n'est-ce pas ?

— Effectivement.

— Visiblement, vous n'avez pas eu la curiosité d'explorer son contenu.

— C'est exact !

— Pour quelles raisons ne l'avez-vous pas ouvert ?

Erik marqua une pause avant de répondre.

— À vrai dire, je suis assez mal à l'aise à l'idée de fouiller dans l'intimité des autres.

— Hum… Réaction surprenante pour un journaliste. Vous êtes plutôt des fouineurs, pourtant, lui asséna Ivan en portant sa tasse de thé à ses lèvres et en soutenant son regard.

Erik, désarçonné par la franchise de cet homme, ne sut quoi répliquer. Pendant qu'Ivan buvait religieusement son nectar, il repéra un chandelier similaire en tout point à celui qu'Alphonsine possédait. Il ne put s'empêcher d'en faire la remarque.

— Il y a exactement le même objet chez Alphonsine.

— Bien observé. Elle en avait offert un à Julien juste après la guerre en souvenir de Sarah et Ruben Chemtov. Ils avaient pris l'habitude de l'allumer les vendredis soir. C'était un rituel bien à eux. Ils n'ont jamais dérogé à ce principe. Voyez-vous, elle ne s'est jamais vraiment remise de leur disparition, ainsi que de celle de Zofia d'ailleurs.

— Zofia ?

— C'était sa sœur de cœur. Lorsqu'Alphonsine est entrée au service des Chemtov, Zofia était déjà là. Elle aussi était une domestique. Elle est décédée à trente-sept ans d'une violente crise d'asthme, la pauvre enfant. Dans son malheur, la vie lui aura épargné les camps de concentration… C'est un objet magnifique n'est-ce pas !

— Oui, c'est vrai et il s'en dégage quelque chose de… particulier.

— Ah ! la ménorah… tout à la fois lumière, espoir et foi. Savez-vous que sa forme, ses dimensions et le matériel avec lesquels elle est fabriquée

doivent répondre à des normes très précises ? Il y a une description infiniment détaillée dans le livre de l'Exode de l'Ancien Testament. C'est Dieu qui a ordonné à Moïse de créer cet objet singulier destiné à devenir le symbole de la religion juive. Écoutez plutôt : « Tu feras un chandelier d'or pur ; ce chandelier sera fait d'or battu ; son pied, sa tige, ses coupes, ses pommes et ses fleurs seront d'une même pièce. » Ce n'est pas étonnant qu'il ait été choisi comme emblème officiel de l'État d'Israël.

— Vous les avez rencontrés ?

— Qui ?

— Les Chemtov.

— Oui, j'ai fait leur connaissance peu de temps avant qu'ils ne se fassent arrêter par la Gestapo. Un couple exquis. Ils étaient d'origine polonaise. Lui était un amoureux des livres et elle, une femme moderne de convictions, absolument divine.

Ivan, qui visiblement prenait plaisir à évoquer d'anciens souvenirs, se mit à raconter sa fuite de Russie et son arrivée en France. On sentait poindre dans sa voix un soupçon de nostalgie.

— Je garde en mémoire cette année comme si c'était hier. Moi, le petit Russe désargenté, j'ai découvert Paris comme on déterre un trésor. La liberté, enfin ! J'avais vingt ans et c'était en 1923. Montparnasse bouillonnait. Au début, je dormais sous les ponts et j'allais à la soupe populaire. Mais peu m'importait, j'étais dans la Ville Lumière ! Puis j'ai trouvé un travail de livreur. Grâce à ça, j'ai pu louer une minuscule chambre et j'ai fait l'acquisition de mes premières couleurs ainsi que du papier Canson. Je dessinais partout dès que je le pouvais. Dans les parcs, sur les trottoirs des grandes avenues, sur les quais de Seine. Un jour, alors que je croquais une mère et sa fille dans le jardin des Tuileries, un couple de touristes américains a voulu absolument m'acheter mes dessins. Ils m'en ont proposé un bon prix et m'ont demandé de leur en envoyer d'autres. J'étais aux anges ! Petit à petit, les commandes ont grossi et, grâce à l'argent que je recevais, j'ai pu m'offrir de vraies toiles et de la peinture à l'huile. Je me suis affirmé et mon style a évolué vers des représentations plus abstraites. L'année suivante, le couple d'Américains est revenu. Ils

m’ont invité au restaurant. C’était chez Lasserre. Vous imaginez ! Je me souviens encore du fondant de leur canard à l’orange. Jamais, de ma vie entière, je n’avais dégusté un mets aussi raffiné. Ils se sont pris d’affection pour moi et ils m’ont présenté à un de leurs amis galeriste parisien. Ce dernier a accepté d’exposer mes œuvres et, de fil en aiguille, je me suis fait une solide petite réputation. Voilà comment tout a commencé ! Le hasard m’a mis sur la route de deux anonymes venus du Nouveau Monde. Mes mécènes. Quand j’y repense, le destin tient à peu de chose. Les années qui ont suivi ont été extraordinaires. Je vivais de ma peinture et de rencontres. À l’époque, les brasseries et les cafés étaient de formidables lieux d’échanges pour les artistes de tous bords. La Coupole, La Closerie des lilas, Le Select… des heures à débattre avec Picasso, Modigliani et Matisse devant un verre de whisky ou parfois même d’absinthe lorsqu’on arrivait à en dénicher. Ah ! la fée verte, elle en provoquait, des discussions endiablées et passionnées. Et ce Picasso, quel caractère ! En ce temps-là, la jeunesse qui souhaitait oublier les horreurs de 1914-1918 passait son temps à faire la fête. Nous étions tous animés de plaisir et d’espoir d’un avenir meilleur. Nous nous enivrions de musiques américaines et de danse. Paris et son art de vivre… un rêve ! Cette belle insouciance s’est évaporée à l’approche de la Deuxième Guerre mondiale, malheureusement. Beaucoup de mes amis ont fui à l’étranger. Et puis, un jour de mai 1943, par une magnifique matinée ensoleillée, je l’ai vu pour la première fois. Il était assis sur une chaise dans le jardin du Luxembourg. Il avait les yeux fermés et la tête légèrement penchée en arrière. Il se faisait bronzer. Julien, dans toute sa beauté sensuelle. Je me suis placé sur le banc d’en face, j’ai sorti mes couleurs et mon carton à dessins. J’avais envie de faire son portrait. Lorsque j’ai eu fini, je me suis approché de lui et lui ai offert mon croquis. Depuis ce moment magique, nous ne nous sommes plus jamais quittés. Quarante-six ans de vie commune faite d’un amour incommensurable. Alphonsine a énormément contribué à notre épanouissement en nous accordant le plus merveilleux des cadeaux : un enfant. Julien est devenu le parrain de sa fille et il l’a officiellement adoptée. Ah ! son Hortense, sa grande fierté !

— C’est elle là-bas ? demanda Erik en désignant une photo en couleur qui avait été prise au bord de la mer.

— Oui, elle avait dix-sept ans. Nous étions dans notre maison de campagne à Trouville, elle venait d’avoir son bac. Sa mère était sur un petit nuage.

— Depuis le début, son visage m’est familier, susurra Erik comme s’il se parlait à lui-même.

Ivan feignit de ne pas avoir entendu.

— Vous voulez savoir pourquoi j’ai fui la Russie ?

— Euh… oui, pourquoi ? bredouilla Erik qui était encore plongé dans le visage d’Hortense.

— J’ai vite senti que ma patrie allait se transformer en un état totalitaire. J’ai refusé la censure et le déni de moi-même.

— Le reniement de vous-même ?

— Ça ne vous aura pas échappé, je suis homosexuel, jeune homme. Dans mon pays, les gens comme moi, on les enferme dans des asiles psychiatriques ou on les jette en prison. Vivre caché dans le mensonge, très peu pour moi ! Je n’ai eu d’autre choix que de m’exiler. La fuite a été un moyen pour moi d’assumer ma différence. Le plus drôle, c’est que cette différence a été à la fois une déchirure, et ce qui a contribué à mon bonheur. Je suis fier de pouvoir me regarder dans une glace, car jusqu’à aujourd’hui, j’ai conservé ma dignité en acceptant d’être ce que je suis réellement !

— Quand est née Hortense ? insista Erik.

— Au mois de juillet 1944.

— Juste avant la Libération… qui était son père ?

— Encore un peu de thé ?

— Qui était son père ? questionna une nouvelle fois Erik, légèrement agacé de ne pas avoir eu de réponse.

— À votre avis ?

Erik sentit son cœur accélérer dans sa poitrine. Son esprit s’embrouilla. Son mal de tête qui l’avait laissé tranquille se manifesta de nouveau.

— Bon sang, mais que signifient tous ces non-dits ? Je perds patience !

— Où est la boîte ?

— Dans ma chambre d’hôtel.

— Allez la chercher et revenez. Dépêchez-vous !

Erik, médusé, fixa le vieil homme sans bouger.

— Vous voulez la vérité, oui ou merde ! hurla Ivan.

— Évidemment ! brailla à son tour Erik.

— Alors, réapparaissez avec le coffret, nom de Dieu !

Erik fit l’aller-retour en un temps record. D’ailleurs, il n’avait jamais couru aussi vite de sa vie. Lorsqu’il ressurgit dans le salon du peintre, il était en nage, à bout de souffle et plus débraillé que jamais. La chatte noire en perpétuelle recherche de chaleur, qui entre-temps s’était lovée à l’emplacement encore chaud qu’il avait laissé, ronronnait paisiblement. Ivan fit signe à Erik d’aller s’asseoir sur le fauteuil Voltaire. Ce dernier posa sans ménagement le paquet qu’il avait à la main sur une table basse en verre qui était devant lui. Un bruit suraigu se fit entendre. La féline sursauta. Ivan, qui se trouvait debout près de la cheminée, ne broncha pas. Erik quant à lui fixait le sac plastique gris et rouge de l’enseigne Monoprix. Ivan devinait que la découverte du contenu allait créer une onde de choc, voir un tsunami. Il se préparait au pire.

— Bien, c’est le moment de vérité ! déclara Erik en inspirant fortement.

— Oui, je le crois…

Erik s’empara du sac et le jeta par terre. Il saisit la boîte en bois à pleines mains. Les deux hommes se regardèrent. Erik déglutit et, d’un geste vif, l’ouvrit. Il eut tout d’abord un mouvement de recul. Non, il n’avait pas rêvé. Il venait bien d’apercevoir un insigne SS. Dubitatif, il le déposa sur la table basse. Une enveloppe pliée en deux était également à l’intérieur. Il la délogea de sa cachette et, sans ménagement, la déplia. La première chose qu’il remarqua fut le timbre-poste. Le portrait d’Hitler et la croix gammée lui sautèrent au visage. Que signifiait tout cela ? Il leva les yeux en direction d’Ivan. Ce dernier soupira puis retint sa respiration. Erik trouva son attitude étrange. Il comprit lorsqu’il lut le nom du destinataire : Commandant SS Johannes Hohenburg, chef du service de renseignement de Paris, Hotel Lutetia 45, boulevard Raspail, Paris, FRANKREICH. À ce moment précis, il sembla à Erik que le quartier tout entier venait d’exploser.

Son premier réflexe fut d'expédier rageusement l'enveloppe vers la cheminée. Ivan eut juste le temps de dévier sa trajectoire pour éviter qu'elle n'atterrisse dans les flammes.

— Allons, mon garçon, soyez courageux. Continuez ! lui dit-il avec beaucoup de bienveillance.

Erik se leva laborieusement et alla ramasser le courrier du bout des doigts. Il remarqua des taches brunâtres sur le papier jauni. Cela ressemblait à du sang séché. Ivan ne le quittait pas des yeux. Sur le qui-vive, il était prêt à anticiper ses moindres gestes. Les plus violents soient-ils. Erik reprit sa place sur le fauteuil. Avec un geste de dégoût, il délogea la lettre qui se trouvait à l'intérieur et se mit à la lire à haute voix. Les sonorités gutturales si caractéristiques de la langue allemande résonnèrent dans toute la pièce. Lorsqu'il arriva à la fin et qu'il vit la signature, qui n'était autre que celle de sa mère, il lâcha le courrier. Sa douleur était immense. Son corps ne le soutenait plus. Rester assis lui était devenu impossible. Il se laissa choir au sol lourdement. Sa tête heurta le sol en pierre. Il ne ressentit aucune douleur physique, mais sa souffrance morale était infinie. Ivan savait qu'il ne devait pas intervenir. Aucune parole ni aucun geste ne pouvait, pour le moment, apaiser cet homme blessé au plus profond de lui-même. Il devait digérer, seul, ce qu'il venait de découvrir.

Le vieux peintre ranima le feu avec de grosses bûches et s'éclipsa dans son atelier.

Erik demeura presque deux heures recroquevillé sur le carrelage, à pleurer toutes les larmes de son corps. Lorsqu'Ivan réapparut dans la pièce, il le trouva assis en tailleur face à la cheminée. Le visage ravagé par le chagrin, il contemplait froidement la danse des flammes.

— Le feu a vraiment quelque chose d'hypnotique, n'est-ce pas ? lui dit doucement Ivan.

— J'ai l'impression d'avoir été passé au rouleau compresseur, répondit Erik, épuisé. Je suis à bout de forces… comment évacuer la rage que j'ai en moi ?

— Chaque chose en son temps, jeune homme. Vous avez résisté à l'assaut, c'est une première étape de franchie. Maintenant, vous avez besoin de vous

relever, c’est la deuxième étape. Qu’avez-vous envie de faire avec cette rage ? Désirez-vous qu’elle reste ? Qu’elle disparaisse ? De quelle manière voulez-vous la gérer ? Posez-vous la question. Lorsque vous aurez la ou les réponses, la troisième étape débutera.

— Vous parlez comme un thérapeute ! J’ai soif. Le désert est dans ma bouche !

— Ne bougez pas, je reviens.

Erik vida d’un trait le grand verre d’eau fraîche qu’Ivan lui tendit. Il fit de même avec un deuxième petit verre qui contenait de la vodka.

— Vous étiez au courant ? demanda Erik d’une voix las.

— De quoi ?

— Que mon père était un SS !

— Évidemment.

— Comment l’avez-vous su ?

— Par Alphonsine.

— Alors, ils se connaissaient !

— Oui et non… il y a une autre chose que vous devez savoir, ajouta-t-il sans détour.

— Parce que ça n’est pas fini ! sanglota désespérément Erik. Resservez-moi de la vodka, s’il vous plaît !

Ivan s’exécuta. Erik but d’une traite.

— Je suis prêt. Allez-y !

— Hortense est votre demi-sœur.

— Je croyais qu’Alphonsine haïssait les Boches ! Comment aurait-elle pu avoir un amant nazi ?

— Ça n’était pas son amant, loin de là…

— Que voulez-vous dire ?

— Votre père l’a violée !

— Donnez-moi la bouteille.

Ivan obtempéra. Erik, pétrifié par ce qu’il venait d’entendre, jura dans sa langue natale et but une grande rasade d’alcool directement au goulot. La lettre abjecte de sa mère lui fit soudainement prendre conscience que, comme la majeure partie des Allemands de sa génération, il avait été dans

le déni de la réalité le plus complet concernant sa famille. Il comprenait tout à présent : les rancœurs de ses parents, leur haine de la société d'après guerre et leur repli sur eux-mêmes. Quant à son père, il devinait que l'enquête qu'il avait faite à l'époque sur les anciens collaborateurs nazis qui étaient passés à travers les mailles du filet l'avait certainement poussé à mettre fin à ses jours de peur d'être démasqué par son propre fils.

L'alcool fit son effet. La soirée commençait. Dehors, la nuit était tombée depuis longtemps. Avant qu'il ne sombre complètement, Ivan l'aida à s'allonger sur le canapé. Instinctivement, son corps adopta la position du fœtus. Ses yeux rougis par les larmes et ses cheveux en bataille le faisaient ressembler à un petit garçon à qui on venait de donner une sévère correction. À cet instant, qui aurait pu croire que c'était un journaliste courageux qui parcourait le monde pour couvrir les conflits les plus dangereux de la planète ? Tel un père attentif, Ivan lui cala la tête avec un oreiller et l'enveloppa avec un grand plaid en laine d'Écosse.

Après une nuit entière à délirer, Erik émergea de sa torpeur le lendemain matin vers 11 heures. Ivan avait disparu. Il demeura un moment à fixer la boîte en bois sur la table basse. Elle était restée ouverte. Il aperçut un morceau de tissu qu'il n'avait pas remarqué la veille. Il le saisit. Grâce aux initiales brodées, JH, il reconnut aussitôt un des mouchoirs qui avaient appartenu à son père. Il replaça l'étoffe là où il l'avait trouvée et referma le coffret d'un geste brusque. Tout à coup, il entendit Ivan fredonner l'air de la très populaire chanson *Kazatchok* du chanteur bulgare Boris Roubachkine. Le son venait de la verrière. Il se leva comme un vieillard et se dirigea vers l'antre du peintre. Son corps courbaturé lui faisait mal.

— Une tasse de café, jeune homme ? demanda Ivan qui, sans se retourner, avait deviné sa présence.

— Je préfère votre délicieux thé, si ça ne vous dérange pas…

— Monsieur Ivanenko… pour hier soir…

— Oui ?

— Merci !

QUATRIÈME PARTIE

OceanofPDF.com

29

New York, février 2015

À 8 heures du matin, Sophie luttait pour ne pas se faire emporter par les violentes bourrasques qui secouaient la ville depuis l'aube. Les trottoirs qui avaient gelé pendant la nuit s'étaient transformés en véritable patinoire et le sol glissant rendait difficile chacun de ses pas. Bien décidée à aller faire quelques emplettes chez Century 21, le célébrissime magasin de marques situé juste en face de Ground Zero à la pointe de Manhattan, elle accéléra sa marche. Ce n'était certainement pas quelques rafales qui allaient l'empêcher de déroger à la règle qui consistait à investir ce haut lieu du shopping à chaque fois qu'elle faisait escale à New York.

À quarante-quatre ans, Sophie était une femme dynamique et très indépendante. Après des études de psychologie qui ne l'avaient guère passionnée, elle avait fait le choix de passer le concours de la compagnie Air France pour devenir hôtesse de l'air. Sillonner la planète et avoir ses habitudes dans les plus grandes villes du monde correspondait en tout point à ses attentes : les horaires décalés et la vie en équipage lui convenaient parfaitement. Elle était célibataire et heureuse de l'être et son salaire confortable lui permettait de vivre plus que décemment. La maxime métro, boulot, dodo ainsi qu'un mari et des enfants, très peu pour elle !

Tout en progressant sur le macadam, elle songeait à son vol retour vers Paris prévu pour 18 h 15 à l'aéroport de JFK. Au vu des conditions climatiques, elle se doutait que son avion serait très certainement retardé. En cette période de l'année, il n'était pas rare que New York soit balayé par des tempêtes de neige et un fort blizzard. Qu'importe, car pour l'heure elle profitait pleinement de son escale new-yorkaise. Comme le magasin n'ouvrait ses portes qu'à 9 heures, elle s'accorda une pause au Starbucks du coin. L'odeur enivrante du café torréfié ainsi que les bonjours formatés des employés qui l'accueillirent la mirent aussitôt en joie. Caramel macchiato et

muffin au chocolat en main, elle s'installa sur une table haute derrière une grande baie vitrée qui donnait sur la célèbre avenue de Broadway. Elle ne se lassait jamais de ce spectacle matinal constitué de cadres supérieurs, de simples salariés et d'ouvriers qui rejoignaient leur travail. La mosaïque ethnique qui composait la mégapole la fascinait. Le monde entier réuni dans un même endroit pour une unique raison : le rêve américain.

Son téléphone portable se mit à sonner.

— Allô, ma chérie ! c'est maman.

— Salut ! maman, que se passe-t-il ?

— Tout va bien, rassure-toi, je voulais juste savoir si tu étais disponible le 5 mars.

— Je suis en vacances du 1er au 15, pourquoi ?

— Parce que les déménageurs m'ont proposé cette date pour ton appartement.

— Génial, tu peux la leur confirmer. Comme il me tarde de prendre possession de mon nouveau chez-moi !

— Et moi donc ! Nous allons être voisines ! Ton séjour se passe bien ?

— Super, je profite à fond de la Big Apple malgré le froid et la neige !

— Tu as bien raison. On t'embrasse, papa et moi.

— Je vous fais aussi de gros bisous. En rentrant à l'hôtel tout à l'heure, je ferai un crochet par Soho pour vous rapporter un cheesecake de chez Eileen.

— Formidable. Celui aux noix de pécan est divin ! Ton père va être content comme tout. Bon courage pour ton vol retour, ma chérie, et fais bien attention à toi.

Sophie, qui depuis quelques semaines avait pris la décision de venir vivre dans l'ancien nid douillet de Julien et Ivan, trépignait d'impatience. Hortense, en tant que fille adoptive de Julien, avait hérité de l'appartement de la rue de Grenelle et de la maison de campagne de Trouville. Considérant qu'Ivan était avant tout chez lui, le vieux peintre avait occupé les lieux jusqu'à ce qu'il s'éteigne paisiblement dans son atelier un soir d'été 1990. Sa disparition avait laissé un vide immense et le logement était resté vacant pendant plusieurs années sans que personne ose déranger quoi

que ce soit. La fidèle Mercedes s'y rendait une fois par semaine pour entretenir et arroser les plantes de la verrière. Nounouchka, la chatte noire, avait intégré la rue du Cherche-Midi au nouveau domicile d'Antoine et Hortense qui étaient venus vivre définitivement à cette adresse. Au début, la féline avait été un peu perdue et réclamait souvent son maître. Mais les câlins et la bonne nourriture lui avaient rapidement fait oublier son ancien foyer.

Son café et son muffin engloutis, Sophie enfila une épaisse doudoune kaki et enfonça jusqu'aux oreilles un bonnet beige surmonté d'un énorme pompon en fourrure marron. Pour finir, elle cacha une partie de son visage avec une grosse écharpe en mohair blanche que sa mère lui avait tricotée l'année passée. Elle était fin prête à affronter Manhattan et ses températures polaires.

Lorsqu'elle franchit l'entrée principale du fameux grand magasin, l'effervescence qui caractérisait l'endroit la revigora. Comme à chacune de ses visites, elle dévalisa le rayon lingerie ainsi que celui des vêtements *homewear*. L'anniversaire de sa mère étant proche, elle fit de même avec les produits de beauté du stand Calvin Klein, la marque préférée d'Hortense.

Heureuse de sa matinée, elle regagna son hôtel situé sur la Quarante-Deuxième Avenue, non loin de la gare Centrale, vers 13 heures. Le Boeing 747 à destination de Charles-de-Gaulle décolla miraculeusement avec seulement une heure de retard à cause de l'attente liée au dégivrage des appareils. Exténuée par un trajet où les turbulences avaient été nombreuses, elle s'écroula sous sa couette à 9 heures du matin, heure de Paris, pour n'émerger qu'en fin d'après-midi. Comme promis, cheesecake en main, elle rendit visite à ses parents en début de soirée.

Le 5 mars, Sophie fit ses adieux à son appartement du quartier du Marais et à ses voisins avec une larme au coin des yeux. Les jours qui suivirent, elle les passa en compagnie de sa mère et de Mercedes qui l'aidèrent à emménager. Le plus éprouvant avait été de trier les effets personnels de Julien et Ivan. Leur absence était toujours aussi dure à encaisser.

Hortense, qui observait avec tendresse sa fille déballer son dernier carton,

savait qu'elle serait heureuse dans ce qui avait été le refuge de ceux qui avaient infiniment compté dans sa vie.

— Je suis ravie que tu t'installes dans ces murs. Là où ils sont, les garçons doivent être aux anges !

— À quarante-quatre ans, je me suis enfin décidée à avoir un vrai chez-moi ! De toute manière, je n'étais pas prête à vivre ici avant. L'appartement est tellement chargé d'eux !

— Je suis certaine que tu vas vite t'approprier cet endroit. Il est rempli d'ondes positives, tu sais !

Hortense, qui avait fait le deuil d'être un jour grand-mère, éprouvait en secret de la tristesse de ne pas avoir une plus large famille. Antoine, son mari, était lui aussi enfant unique et, comble de malchance, ses parents étaient décédés prématurément dans un accident de voiture à l'âge de cinquante ans. Elle qui aurait tant aimé avoir un beau-frère ou une belle-sœur ainsi que des neveux et nièces devait se faire une raison. Dans les moments de cafard, elle se raccrochait au fait que Sophie était une femme épanouie et en parfaite santé, mais les attentats du 11 Septembre avaient fait naître en elle une légère angoisse à l'idée que sa fille passe son temps dans les airs. À Paris, la fusillade toute récente au siège de l'hebdomadaire satirique *Charlie Hebdo*, qui avait fait douze morts, n'avait pas arrangé les choses. Son anxiété s'était accrue. Le gouvernement français, confronté à cet événement sans précédent, avait très vite réagi en mettant sur pied l'opération Sentinelle. Près de dix mille cinq cents militaires avaient été déployés dans tout l'Hexagone pour sécuriser les lieux sensibles. Pour Hortense, l'atmosphère était devenue irrespirable. Antoine, qui, lui, avait pris plus de recul face aux menaces terroristes, ne parvenait pas à la raisonner. À l'aube de ses soixante-douze ans, Hortense ne reconnaissait plus le pays dans lequel elle vivait. Pire, elle ne se sentait plus à sa place. Cela avait commencé à la signature du traité de Maastricht en février 1992, qui avait officiellement donné naissance à l'Union européenne. Censée maintenir la paix et favoriser le progrès économique et social, cette union était loin de faire l'unanimité. Le peuple européen se divisait en deux camps : les eurosceptiques et les europhiles convaincus. Les premiers ne

supportaient pas l'idée de perdre leur souveraineté nationale. Ils avaient du mal à accepter l'autoritarisme et la lourdeur bureaucratique affligeante de l'administration européenne ainsi que l'arrivée de la monnaie unique. La crise financière de 2008, qui avait considérablement renforcé les inégalités sociales, avait donné du grain à moudre aux réfractaires, car pour eux il était évident que Bruxelles s'avérait inapte à répondre aux inquiétudes des nations. Ce pessimisme profitait allègrement aux partis d'extrême droite de plusieurs pays comme l'Italie, la France et l'Autriche qui virent leur cote de popularité monter en flèche. À chaque élection, ils gagnaient des voix.

Pour les europhiles, c'était tout l'inverse : à leur sens, l'Union européenne était incontestablement *la* puissance capable de se défendre économiquement face à la mondialisation et au terrorisme. Leur slogan : « Ensemble, on est plus forts. » La critique envers ceux qui rejetaient l'Europe en bloc était féroce. On les traitait de racistes et de nationalistes qui vivaient repliés sur eux-mêmes.

Ces deux visions étroites laissaient Hortense dubitative. Elle pensait que tout n'était pas noir ou blanc, bien au contraire, il existait des nuances de gris. Considérant néanmoins que cette alliance n'était qu'une façade construite sur des bases instables, elle était persuadée que si les hommes ne faisaient pas preuve de plus de bon sens et ne devenaient pas plus raisonnables en matière d'écologie et de consommation, Europe ou pas, l'humanité tout entière courrait à sa perte. Étant née à la fin de la guerre, elle regrettait amèrement l'insouciance des années 1960 et 1970. Comme elle était un brin passéiste, la révolution numérique qui s'était opérée au début des années 1990 avait également fortement ébranlé ses valeurs. Les bouleversements sociaux qui en découlaient, comme la vidéosurveillance, le fichage biométrique et la géolocalisation l'avaient rendue très méfiante. Elle ne pouvait s'empêcher de faire le lien avec le roman d'anticipation de George Orwell, *1984* (écrit en 1949), qui décrivait une société empreinte de totalitarisme dans laquelle on avait retiré aux individus toutes formes de libertés, y compris celle de penser.

Les dernières années de sa carrière de médecin avaient été pour elle très compliquées sur le plan humain, car elle avait dû faire face à une maladie

qui faisait des ravages : le sida. Impuissante et touchée en plein cœur par la mort prématurée de certaines de ses patientes, elle avait du mal à envisager un avenir serein. La plus jeune avait dix-sept ans. Même si elle avait appris à prendre de la distance, elle n'en restait pas moins une mère. Ce décès injuste l'avait vivement ébranlée. Démotivée par la morosité des années qui venaient de s'écouler, elle avait fait le choix de quitter l'association Solidarité féminine deux ans auparavant. Hélène, qui elle non plus n'avait plus le cœur à se battre, l'avait suivie de près. Elles avaient été remplacées par deux trentenaires très sûres d'elles. Leur arrogance déplaisait singulièrement à Hortense qui n'avait pas voté pour elles lors de la dernière élection du bureau. Elle était intimement persuadée que sa mère Alphonsine, elle non plus, n'aurait pas approuvé ce choix. L'esprit de dialogue et d'échange de l'association avait malheureusement disparu. La bienveillance avait été remisée au placard et la retenue ainsi que le respect de l'autorité n'étaient plus d'actualité. Désormais, pour se faire entendre, il fallait être agressive, quitte à se montrer vulgaire, voire ordurière.

— Maman, tu es avec moi ?

— Excuse-moi ma chérie, j'étais dans mes pensées !

— Regarde… ça y est. Opération déballage de cartons terminée !

— Splendide, s'écria Antoine qui, une bouteille de champagne dans une main et un bouquet de fleurs dans l'autre, fit irruption dans le grand salon. Bon sang ! ce que ça fait drôle, toi ici…

— Tout change, Papa ! Il faut avancer. Comment trouves-tu ma nouvelle déco ?

Son père observa les lieux attentivement.

— Minimaliste !

— À vrai dire, l'endroit était si truffé d'objets que le fait de les avoir retirés donne immédiatement un côté japonisant ! Tenez, d'ailleurs, regardez ce que j'ai déniché sur une des tables de nuit, dit Sophie en désignant deux boules de Noël.

Elles étaient posées sur le roman de Jonathan Littell *Les Bienveillantes*.

— C'est l'Enfant-Jésus ! s'exclama Hortense. Je suis étonnée que de telles

représentations se soient retrouvées chez les garçons. Eux qui étaient si profondément anticléricaux !

— C’est surprenant en effet, ajouta Antoine. D’autant qu’ils ne faisaient jamais de sapin…

— Bizarre… comment ont-elles atterri là alors… et pourquoi sur ce livre ? Cela devait certainement signifier quelque chose à leurs yeux, murmura Sophie.

— Maintenant qu’ils sont partis, nous ne le saurons malheureusement jamais. Que c’est dommage… murmura Hortense en un large soupir.

OceanofPDF.com

30

Erik sentait que ses jambes se dérobaient sous lui. Il avait besoin de s'asseoir dans un lieu calme et à l'écart de toute agitation. Un banc situé sous un grand cèdre du Liban lui offrit l'asile qu'il recherchait. Comment était-ce possible ? Lui qui n'avait jamais fumé de sa vie ! Le pneumologue, un médecin à l'humour douteux, venait de lui annoncer qu'il était l'heureux propriétaire d'un cancer des poumons. L'homme à la blouse blanche avait ajouté que, par chance, son affection avait été diagnostiquée suffisamment tôt pour mettre en place un protocole adapté. Comme cadeau de départ à la retraite, on ne pouvait pas faire mieux ! La veille encore, lors de son dernier jour au journal, on lui avait souhaité mille et une bonnes choses dans sa nouvelle vie. Raté.

C'était la première fois qu'Erik était confronté à la maladie et il se demandait bien de quelle manière il allait aborder les séances de chimio et autres rendez-vous médicaux. Soudain, il passa les mains dans ses cheveux. Il tressaillit : il allait devenir chauve. Cette vision de lui le crâne lisse et brillant le navra.

— Dans la peau de Yul Brynner mon gars ! ironisa-t-il à voix haute.

L'air vif de la fin d'après-midi de mars commençait à lui brûler la gorge. Le soleil déclinait. Les ombres étirées qui provenaient des grands arbres alentour avaient quelque chose d'effrayant et de lugubre. Il était temps pour lui de rentrer s'il ne voulait pas contracter un méchant rhume. Il jeta un dernier regard vers l'hôpital Rudolf-Virchow et se dirigea vers son vieux scooter qu'il avait garé non loin de là sur le parking. Il roula à vive allure sur l'avenue qui menait vers Berlin-Est, là où son nouveau domicile l'attendait, situé dans une rue tranquille à quelques minutes à pied de l'Alexanderplatz. Il s'y sentait bien.

En 1989, lorsqu'il était rentré de son séjour parisien où il avait appris qu'il était le fils d'un ancien SS et que sa demi-sœur était le fruit d'un viol, il

était tellement anéanti qu'il avait catégoriquement refusé de vivre plus longtemps dans le logement familial que lui avaient légué ses parents. Blessé au plus profond de lui-même, il s'était immédiatement séparé de tout ce qui leur avait appartenu. Il ne voulait rien garder de ces monstres qui, par lâcheté, lui avaient menti toute sa vie. Leurs vêtements et leurs effets personnels avaient été soit jetés, soit donnés (jusqu'à la moindre cuillère) à des œuvres caritatives. Pour les meubles, il avait fait appel à un antiquaire qui était venu les expertiser et qui, au vu de leur grande qualité, les avait sur-le-champ achetés.

La plupart des édifices bourgeois ayant été détruits pendant la guerre, des appartements comme le sien étaient des biens très recherchés. Pour le vendre, il n'avait même pas eu besoin de le mettre dans une agence immobilière tant la demande était forte. Les acquéreurs, un couple de dentistes, trop heureux de dégoter pareille pépite, n'avaient pas négocié le prix. Erik avait donc pu réinvestir dans un quartier plus proche du centre-ville. Il habitait désormais dans un bâtiment issu de la reconstruction des années 1950. Vaste, fonctionnel et lumineux, son nouveau chez-lui le changeait radicalement de ce qu'il avait toujours connu. Erik ne regrettait pas son choix et n'avait aucune nostalgie du vieux parquet en chêne grinçant et des plafonds alourdis par les moulures. La seule chose qui lui manquait était la cheminée en marbre du grand salon qui lui avait offert l'hiver ses flammes réconfortantes.

En arrivant devant la porte de son immeuble, il croisa Thalia, sa voisine de palier. Jeune infirmière originaire du Burundi, elle travaillait de nuit dans une clinique privée. Les bras chargés de courses, Thalia tentait de taper le code d'entrée avec son nez. Erik vola à son secours en la délivrant de ses encombrants paquets.

— Voilà mon sauveur, s'écria-t-elle heureuse de le voir. Oh ! mais dis-moi, ça n'a pas l'air d'aller. Tu en fais une tête ?

Il ne répondit rien. Thalia insista.

— Viens prendre un café, on va papoter.

Ils montèrent l'escalier jusqu'au premier étage. Arrivée dans sa cuisine, Thalia s'empara des paquets qu'il portait, les posa en vrac sur la table et se

débarrassa de sa doudoune orange. Sans plus tarder, elle leur prépara deux expressos allongés.

— Sans sucre, comme d'habitude, lui dit-elle en lui tendant un mug sur lequel était reproduit le drapeau de son pays natal.

— J'ai toujours trouvé que votre étendard était très original par ses formes géométriques et les coloris.

— En fait, c'est très symbolique. Le rouge représente les combats de l'indépendance, le blanc, c'est l'amour de la paix et le vert, c'est l'espérance !

— L'espérance, répéta-t-il amèrement en baissant les yeux… je sors de chez le pneumologue. J'ai un cancer des poumons.

— Merde !

— Tu l'as dit !

— À quel stade ?

— Au tout début. Mais j'ai quand même droit à de la chimio.

Thalia tenta de le réconforter en lui expliquant que la majorité des cancers pris à temps se guérissaient assez bien. Erik ne retint que l'adverbe « assez ». Il était dépité. Il n'aurait jamais pensé que ses premiers mois de retraité seraient assujettis à des rendez-vous réguliers à l'hôpital, avec en prime l'impossibilité de voyager. Comme c'était son jour de congé, Thalia l'invita à rester dîner. Erik accepta à une condition : d'aller chercher le vin dans sa cave personnelle. Il revint avec une bouteille de riesling. Pendant qu'Erik la regardait en silence, la jeune infirmière confectionna en un tour de main un mets typique de son pays, le boko-boko. À base de poulet, d'oignons, de millet, de boulgour, de foie de volaille et de curcuma, c'était un plat traditionnel fort apprécié. Erik fut satisfait. Le vin blanc sec qu'il avait sélectionné, avec ses arômes floraux et légèrement fruités, accompagnerait à merveille le repas.

Pendant que le plat mijotait tranquillement, Thalia dressa le couvert sur la table basse du salon et connecta son ordinateur portable à un site de musique africaine. L'ambiance était reposante. Elle lui faisait du bien. Le dîner, en dépit de l'annonce de sa maladie, se déroula dans une franche

bonne humeur. Éclats de rire et blagues en tout genre fusèrent dans tous les sens.

— Merci, ma chère Thalia, pour ce dîner exceptionnel. Tu m'as régalé en introduisant du soleil dans nos assiettes.

— Heureuse que ça t'ait plu ! Tu vois, cela fait presque huit ans que je suis en Allemagne et je ne peux toujours pas me détacher de la cuisine de mon pays.

— Alors, j'ai de la chance ! répliqua-t-il en ouvrant un deuxième riesling qu'il était entre-temps allé chercher.

— Mais on va être pompettes si ça continue !

— C'est le but, ma chère voisine, au diable la bienséance ! Et, puis nous sommes assis sur des coussins, on ne risque pas de tomber de haut !

Vers minuit, au moment où Erik allait se lever pour partir, il fixa intensément Thalia dans les yeux et se mit soudainement à pleurer.

— Tu vas t'en sortir, c'est certain.

— Ce n'est pas ma maladie qui me rend triste.

— C'est quoi alors ?

— Es-tu prête à l'entendre ? J'ai si honte, si tu savais !

Thalia, qui ne s'attendait pas à cette réponse, fut tout à coup décontenancée. Elle l'interrogea du regard.

— Je suis le fils d'un salaud !

— Comme tu y vas, tu es soûl et tes idées s'embrouillent !

— C'est vrai que je suis un peu éméché, mais je suis parfaitement lucide. Je suis le descendant d'un monstre doublé d'un porc, je te dis !

— Pourquoi ? Explique-toi.

— Je ne supporte plus de vivre avec ça. Depuis des années, je me tais et fuis la réalité.

— Mais enfin, de quoi parles-tu, Erik ?

— Mon père était un ancien SS et un violeur ! finit-il par lâcher douloureusement. Le pire, c'est que je l'ai appris bien après sa mort.

— Qu'est-ce que cela aurait changé ? rétorqua son amie sans sourciller.

— Tout ! dit-il en se ressaisissant. Tu n'es pas choquée ?

— Choquée, non. Plutôt surprise par le fait que ton père était un SS, car

rien chez toi ne le laissait penser. Tu es ouvert d'esprit et tolérant. Quant au nazisme, ça fait partie de votre histoire. Ça n'a pas été la seule ignominie de votre histoire nationale, car il fut un temps, bien avant Hitler, où vous avez aussi sévi en Afrique orientale. Sous couvert d'une mise en valeur de mon pays, le Burundi, vous nous avez réduits en esclavage. Nous avons tous un ancêtre mort sous les coups du fouet, que ce soit dans les champs ou sur le bord des routes qu'ils ont construites à mains nues. Dans toutes les familles burundaises, il y a une histoire de viol ou de séance de torture humiliante pour punir celui qui avait osé se rebeller. Je ne parle pas non plus de vos missionnaires protestants très forts dans le lavage de cerveau… C'est ainsi. Le passé est ce qu'il est. Nous ne sommes pas responsables de la conduite de ceux qui nous ont précédés.

— Tu m'enfonces, Thalia. Je vais finir par croire que le peuple allemand est nocif !

— Rassure-toi, je n'ai jamais décelé en toi une once de racisme. Tu ne t'es jamais posé la question de savoir pourquoi j'ai choisi de vivre en Allemagne ?

Erik fit un signe de tête qui voulait dire non.

— C'est pour rendre hommage à mon arrière-grand-mère, qui un jour s'est fait violer par un contremaître allemand sadique et vicieux. Elle avait seize ans. Elle officiait comme bonne chez des colons qui détenaient l'une des toutes premières plantations de café. De ce crime est né mon grand-père.

— Ton aïeul était métis ?

— Eh oui, mon cher ! J'ai du sang allemand qui coule dans mes veines. Vivre dans ce pays et soigner ceux qui ont fait souffrir mon peuple est en quelque sorte un acte de résilience qui personnellement me mène tout droit au pardon. Ainsi, j'enterre toute forme de haine, de rancœur et surtout de vengeance. Ces éléments toxiques qui se transmettent de génération en génération. Je suis celle qui a cassé la chaîne et j'en suis fière.

— Je suis… je ne sais pas quoi dire, Thalia. Ce que tu viens de me révéler est… bouleversant. Jamais je n'aurais pu imaginer ce qui a frappé les tiens. Toi qui es toujours gaie et pleine d'optimisme.

— Tu vois, on peut se relever de tout !

— Sans doute as-tu raison…

— Ce n’est pas la question d’avoir raison ou tort. C’est une façon d’aborder la vie. Quand on est face à des événements destructeurs, plusieurs chemins s’offrent à nous. Il suffit d’emprunter celui qui va nous orienter vers les solutions positives, celles qui guérissent le mental et l’âme.

— Je comprends, mais quand un tiers est concerné, que faire ?

— C’est-à-dire ?

— J’ai une demi-sœur en France. Elle est plus âgée que moi.

— Le fruit du viol perpétré par ton père, j’imagine ?

— J’admire ton analyse !

— J’ai juste replacé les choses dans leur contexte !

Erik dévoila tout. La lettre anonyme. Les funérailles. Mercedes. Le coffret. Ivan. Il vida entièrement son sac. Le flot de ses paroles coulait comme l’eau calme qu’on libère d’un barrage. À la fin de son récit, il s’allongea sur le sol et ferma les yeux. Il se sentait déchargé du lourd secret qu’il gardait en lui depuis vingt-six ans. Thalia resta silencieuse. Le regard dans le vague, elle songeait à ses ancêtres. Au bout d’un moment, elle vint s’étendre à ses côtés. Ce dernier, qui avait capté sa présence, conserva ses paupières closes et lui prit la main :

— Que ferais-tu à ma place ? Dois-je dire la vérité à Hortense ?

— Je m’abstiendrai de te donner le moindre conseil ! C’est une décision qui t’appartient.

— Il faudrait pourtant qu’elle sache.

— D’abord, je n’aime pas cette expression, « il faudrait ». Elle est source d’obligation. À la place, si tu disais « je choisis de… » ? Tu perçois la nuance ?

— Je choisis de lui dire… oui, je viens de comprendre. Choisir, c’est se connecter à son libre arbitre et à ses valeurs.

Il savait que Thalia avait raison. Entre le verbe « falloir » et le verbe « choisir », il y avait une énorme différence. Falloir, c’était se forcer à faire les choses.

— Je crois que je viens de trouver la réponse, dit-il en ouvrant les yeux.

— Qui est… ?

— Si je m’en sors, je choisis de tout lui dire. Si je suis condamné, inutile de remuer le passé, ça ne servirait à rien. Combien de temps dure une chimio ?

— Tout dépend de la situation. Elle est en moyenne de trois à six mois, mais elle peut aller jusqu’à deux ans.

— Bien, d’ici là, je vais me pencher et méditer sur le concept du pardon… Avec toi comme guide, je devrais y arriver !

— Commence donc par te relever, vieux briscard, et rentre chez toi pour te reposer !

— Excellente idée. Merci madame l’infirmière !

OceanofPDF.com

31

Paris, mai 2016

Depuis leur départ de l'association, Hélène et Hortense avaient pris l'habitude de se retrouver une fois par semaine pour bavarder. Elles appelaient cela « leurs échanges féminins hebdomadaires ». Cette fois-ci, elles s'étaient donné rendez-vous au somptueux salon de thé Angelina pour déguster son célèbre chocolat chaud. Dans un contexte social particulièrement agité, leurs rencontres étaient pour elles une bouffée d'oxygène bienvenue.

Depuis le mois de février, la France connaissait une importante vague de protestation à la suite d'un texte de loi visant à réformer le Code du travail. Pour le gouvernement en place, il s'agissait de favoriser l'embauche, de protéger les salariés et de donner plus de marges de manœuvre à la négociation en entreprise. Du côté des syndicats, des organisations étudiantes et d'une partie de la gauche, on pensait que les changements proposés faisaient incontestablement reculer les droits des travailleurs. En réaction, un immense mouvement social baptisé Nuit debout s'était coordonné pour envahir de façon permanente les espaces publics d'une centaine de villes. L'ambiance était très tendue et, les jours passant, la violence gagnait peu à peu les rangs des manifestants. Certains allaient même jusqu'à occuper les raffineries de pétrole et plusieurs dépôts de carburant dans le but de paralyser l'économie. La pénurie d'essence commençait à créer des files d'attente interminables dans les stations-service où il fallait parfois faire la queue pendant plus de deux heures pour espérer obtenir quelques litres du précieux liquide.

La France entière était à bout de nerfs.

— La société déraille, Hélène, se lamenta Hortense au moment où la serveuse leur apporta leur chocolat et deux magnifiques gâteaux à la crème de marrons. Les gens sont de plus en plus irrités, voire agressifs. Tout à

l’heure, dans le métro, j’ai assisté à une virulente dispute entre deux personnes à propos de la série d’attentats islamistes que Paris et Bruxelles viennent d’essuyer. Ils en sont presque arrivés aux mains ! L’un d’eux hurlait que tous ces djihadistes n’avaient qu’une idée en tête : faire régner la peur pour nous diviser afin de nous imposer leur idéologie. Il prétendait qu’un décret devait être adopté pour interdire le port du voile sur le territoire. L’autre lui répondait que c’était un raciste et qu’il ferait mieux de se taire. Aux infos, on nous abreuve de mauvaises nouvelles. Hier soir, ils ont annoncé que depuis le début de la guerre en Syrie, près de deux cent soixante-dix mille personnes ont perdu la vie. En prime, les pays européens viennent de fermer la route des Balkans de l’Autriche jusqu’aux portes de la Grèce, empêchant ainsi les migrants de passer. On laisse ces pauvres gens s’épuiser et mourir de faim à nos frontières. En tant que médecin, cela me révulse. Le monde entier est coupable. Il suffit d’observer les États-Unis : la campagne présidentielle a commencé et, à droite comme à gauche, dans le discours des candidats, c’est la peur et le repli qui prédominent. Et l’écologie, parlons-en ! On préfère dépenser des millions d’euros dans des engins spatiaux qui empoisonnent l’espace plutôt que de soigner les blessures de la Terre. Qu’est-ce que j’en ai à faire, de savoir s’il y a de l’eau sur Mars ? Je n’ai pas l’intention d’aller y pique-niquer ! Les océans sont remplis de plastique, le milieu marin agonise. Mais, surtout, ne changeons rien à nos habitudes, continuons à produire pour mieux polluer. Que dire encore de nos agriculteurs et de nos éleveurs ? Ils sont au bord de l’asphyxie et, pour la plupart d’entre eux, ils survivent à coût de subventions européennes, sans parler du fait qu’ils sont étranglés par la multiplication des normes. Et tous ces pesticides qu’on déverse dans les champs… Tout fiche le camp ! Je plains les générations à venir, finit-elle par lâcher en reprenant son souffle.

— Eh bien, quelle tirade ! s’exclama Hélène, les yeux écarquillés ! Tu es en forme aujourd’hui !

— Excuse-moi Hélène, mais il fallait que ça sorte !

— J’ai entendu ça ! Tu sais, je n’en pense pas moins. J’ai peur moi aussi de ce que l’avenir nous réserve.

— Tu crois que c’est lié à notre âge ? Ma mère, sur ses vieux jours, ruminait elle aussi…

— Peut-être… va savoir…

— Je me fais surtout du souci pour Sophie. Après nous, elle n’a plus personne. Aucune famille. Parfois, je me dis que nous avons eu tort, Antoine et moi, de n’avoir fait qu’un seul enfant.

— Mouais… j’ai un frère plus jeune que moi et lorsque mon père a été gravement malade au point qu’on ignorait s’il allait s’en sortir, son attitude a été déplorable. Figure-toi que pendant qu’il était hospitalisé, il n’a rien trouvé de mieux à faire que de partir en week-end avec sa compagne et sa progéniture. Il nous a complètement laissées tomber, ma mère et moi. À l’époque, mes parents habitaient à Versailles, à une heure en voiture de Paris. Durant dix jours, j’ai fait les allers-retours quotidiennement et, pendant toute cette période, il ne m’a pas appelée une seule fois. Dieu sait pourtant qu’ils se sont pliés en quatre pour lui afin qu’il puisse faire de bonnes études et qu’il ne manque de rien. Depuis, j’ai décidé de l’ignorer, car il ne m’intéresse plus. Alors, tu vois, la fratrie… Concernant ta fille, elle gagne bien sa vie, elle s’éclate dans son métier, elle sort beaucoup… Honnêtement, tu l’imagines avec un mari et des enfants ?

— Comme toi, en somme !

— Exactement ! Suis-je malheureuse ? Absolument pas. Je profite de ma retraite et suis libre comme l’air. Je n’ai de comptes à rendre à personne.

— Maman a constamment admiré ton attitude de combattante.

— Pourtant lorsque l’on s’est rencontrées, j’étais au plus bas. Étudiante, non mariée et enceinte ! En 1962, tu imagines le tableau…

— Un jour, elle m’a raconté que la première fois qu’elle t’a vue, tu lui as fait penser à un petit oiseau blessé.

— Elle avait raison. J’étais désemparée ! Elle a volé à mon secours et cela a changé ma vie. La suite, tu la connais. Elle me manque énormément. C’était une femme déterminée et en avance sur son temps.

— Vous vous êtes bien trouvées. À deux, vous faisiez la paire !

— Et notre anticonformisme a donné naissance à Solidarité féminine.

Nous étions faites pour nous rencontrer ! Allez, Hortense, courage, ne te laisse pas gagner par le pessimisme ambiant.

— Tu as raison, haut les cœurs !

Elles passèrent le reste de l'après-midi au jardin des Tuileries qui se trouvait à quelques pas du salon de thé. Véritable joyau implanté en plein cœur de la capitale, le parc en ce début de printemps offrait à ses visiteurs une explosion de couleurs avec ses parterres de tulipes et ses arbres en pleine floraison. Elles se posèrent un moment sur des chaises en fer face au grand bassin rond situé près du Louvre pour observer une poignée d'enfants en train de s'amuser avec des bateaux miniatures. Chaque jour, à 11 heures, c'était invariablement le même spectacle : celui du loueur qui arrivait avec son chariot rempli de voiles multicolores et rapiécées. Cette tradition vieille de plusieurs décennies faisait la joie de tous. Les petits Parisiens, ravis d'être à proximité de l'eau, tentaient, à l'aide d'un bâton, de guider leur frêle embarcation au centre du bassin. Ce n'était pas chose aisée car les vaguelettes causées par le vent rapportaient inexorablement les bateaux près du bord. Les cris et les rires des bambins apportèrent du baume au cœur à Hortense. Elle connaissait bien cet endroit. Souvent, sa mère et elle passaient des heures entières devant ce plan d'eau. Elle revit les scènes où elle s'amusait à courir autour du bassin en claironnant à tue-tête : « Regarde, maman, mon navire est presque arrivé au milieu ! » Certaines fois, il lui semblait que la vue de l'eau rendait sa mère triste. À quoi pensait-elle, dans ces moments-là ? Hortense se souvint qu'un jour, Alphonsine lui avait dit en riant qu'il ne manquait plus que des grenouilles. Hortense, étonnée par cette réflexion, lui avait demandé pourquoi, son sourire avait subitement disparu et elle avait détourné le visage. De retour à leur appartement, pour la réconforter, elle s'était précipitée dans sa chambre pour dessiner un bassin rempli de batraciens. Alphonsine, émue, l'avait serrée dans ses bras et s'était mise à pleurer. Son œuvre était restée scotchée sur la porte du réfrigérateur pendant de nombreux mois.

Hélène, qui n'avait pas envie de rentrer chez elle, proposa à son amie de continuer leur promenade. Elles se dirigèrent vers l'extrémité ouest du parc qui donnait sur la place de la Concorde. Lorsqu'elles arrivèrent au niveau

des magnifiques grilles dorées qui marquaient l'entrée, l'emblématique grande roue de Paris se tenait devant elles. Les deux amies ne résistèrent pas à l'envie de prendre de la hauteur. Blotties l'une contre l'autre et quelque peu impressionnées par le vide, elles furent rapidement éblouies par le panorama grandiose et hypnotique qu'elles avaient devant les yeux : la plus belle ville du monde était à leurs pieds.

Hortense et Antoine décidèrent de passer tout l'été dans la maison de campagne de Trouville-sur-Mer, chacun d'eux trouvant dans ce havre de paix le ressourcement dont ils avaient besoin. Leur fille, entre deux vols, venait régulièrement leur rendre visite. À sa dernière apparition, ils avaient eu la surprise de la voir débarquer avec son petit ami du moment (ce qui n'arrivait jamais). Comptait-il plus que les précédents ? Seule Sophie détenait la réponse, mais Hortense, par discrétion, n'avait fait aucun commentaire. Leurs séjours étaient rythmés par la lecture, les promenades en pleine nature et les jours de marché.

Par un début de soirée de septembre, alors qu'ils revenaient tout juste d'une visite au cimetière américain de Colleville-sur-Mer, le téléphone portable d'Hortense sonna. Persuadée que c'était sa fille, elle décrocha d'un ton léger :

— Allô ma chérie ?

— Désolé, mais non, bredouilla une voix masculine.

— Oh ! murmura Hortense gênée.

— Pourrais-je parler à Mme Kergoat, s'il vous plaît ?

— Oui, c'est elle-même.

— Bonsoir Madame ! Je suis journaliste au quotidien allemand *Der Spiegel*. Je suis actuellement à Paris et j'aimerais vous interviewer dans le cadre de mon article sur les mouvements féministes européens.

Hortense, interloquée, marqua un temps d'arrêt.

— C'est-à-dire que je ne fais plus partie de l'association, Monsieur.

— Je suis au courant, mais c'est votre témoignage qui m'intéresse. Vous avez été reçue en personne par Simone Veil, je crois ?

— C'est ma mère qui l'a été, pas moi. On vous aura mal renseigné.

— Peu importe. Pouvons-nous nous rencontrer ?

— Ça me semble compliqué, car je ne suis pas à Paris et…

— Aucune importance, je suis prêt à faire le déplacement.

Hortense interrogea du regard Antoine. Celui-ci lui fit comprendre que cela pourrait être une bonne idée.

— Bien, j'accepte. Quand voulez-vous venir ?

— Demain ?

— Très bien. À quelle heure ?

— Cela dépend si vous êtes loin de Paris ou pas !

— Je suis à Trouville-sur-Mer en Normandie. Donnons-nous rendez-vous à la brasserie Les Vapeurs, à 11 heures. C'est un établissement Art déco, face au marché aux poissons. Vous ne pourrez pas le louper.

— C'est noté. Merci infiniment, Madame. Je ne vous dérange pas plus longtemps. À demain.

— Bonsoir Monsieur. Au fait, comment allons-nous nous reconnaître et comment vous appelez-vous ?

Sa question arriva trop tard, l'homme avait déjà raccroché.

*

Les mains moites et le cœur battant à cent à l'heure, Erik s'écroula de tout son long sur son lit d'hôtel parisien : il avait réussi. Certes, il avait menti, car depuis plus d'un an il n'était plus journaliste, mais peu lui importait. Il avait brillamment passé la première étape : Hortense avait accepté une entrevue.

Il n'en revenait pas. Dans moins de vingt-quatre heures, il serait enfin face à sa demi-sœur. C'était d'ailleurs la perspective de cette rencontre qui l'avait aidé à tenir pendant les huit mois qu'avait duré sa chimiothérapie. Ses cheveux avaient repoussé et il commençait à reprendre le dessus, mais son teint terne et ses traits creusés laissaient deviner qu'il venait de beaucoup souffrir. Son médecin s'était montré rassurant : plus aucune trace de cellules cancéreuses n'était visible dans ses poumons.

Pour l'heure, il n'avait plus une minute à perdre. Il s'empara de son téléphone portable. Waze indiquait un temps de trajet en voiture de deux heures (trois, si l'on ajoutait une heure supplémentaire pour sortir de la

capitale aux heures de pointe). Il devait donc partir vers les 7 heures. Galvanisé par ce coup de fil, il se précipita chez le loueur de véhicules le plus proche. L'employé lui annonça qu'il ne lui restait plus qu'un petit modèle. Pour Erik, cela n'avait aucune importance, du moment qu'il pouvait se déplacer librement.

C'est ainsi que le lendemain matin il se retrouva, mi-angoissé, mi-excité, au volant d'une Fiat 500 couleur bleu lagon.

Comment Hortense allait-elle accueillir ce qu'il s'apprêtait à lui révéler ?

Comme prévu, le périphérique était déjà saturé et il lui fallut trois quarts d'heure pour sortir de Paris. Après avoir longé les coteaux de Seine et traversé les plaines des Yvelines vers 9 h 30, il atteignit enfin le bocage normand. Les vallons, composés principalement de terres cultivées et de pâturages protégés par de larges haies denses, étaient d'un vert éclatant. Ce paysage, qu'il découvrait pour la première fois, l'enchanta.

Erik se gara dans une rue pittoresque, non loin du point de rendez-vous à 9 h 50. Il était largement en avance. Lorsqu'il sortit du véhicule, des mouettes rieuses qui volaient en formant des cercles au-dessus des toits en ardoise se mirent à crier à la manière de ricanements provocateurs. L'air iodé lui fit soudain prendre conscience qu'il était au bord de la mer. Il faisait beau et chaud. Il était vivant et n'avait jamais été aussi heureux de l'être. En regardant autour de lui, il découvrit le charme des maisons de pêcheurs colorées qui côtoyaient des demeures en briques et à colombage. L'authenticité de la station balnéaire ainsi que sa quiétude l'enchantèrent. Pour un Allemand, c'était très exotique. Il demanda la direction de la brasserie à une passante. Elle lui conseilla d'emprunter une rue piétonne qui descendait jusqu'au port. L'artère en question était bordée de petits commerces, de restaurants et de terrasses de café où habitués et touristes rendaient les lieux joyeusement animés. C'était un véritable coin de paradis dans lequel tout paraissait léger. Le contraste avec Paris était saisissant. Contrairement à la capitale, on sentait que les habitants prenaient le temps de vivre. Erik fut ravi de cette belle découverte. Sa journée commençait bien.

Lorsqu'il arriva à l'extrémité de la rue, il se retrouva sur un quai qui

donnait sur une embouchure de fleuve où une trentaine de bateaux de pêcheurs attendaient la marée montante pour pouvoir ressortir en mer. La terrasse extérieure des Vapeurs était tout en longueur et, en cette matinée ensoleillée, elle était pleine à craquer. Soudain, il l'aperçut. Malgré le passage des années, le grain de beauté qu'elle avait au coin supérieur de la lèvre ne trompait pas. C'était bien Hortense et elle aussi était en avance. Elle feuilletait un magazine. Ses cheveux argentés étaient regroupés à l'aide d'un foulard Hermès. Elle portait un chemisier blanc et un jean. Son style était décontracté et classe. Il resta quelques instants à la contempler. Le cours de sa vie était sur le point de basculer. Dans quel sens ? Là était la question. Il souffla pour évacuer son stress et, d'un pas décidé, s'avança vers elle.

— Madame Kergoat ?

— Oui, bonjour. Vous êtes le journaliste ?

— Tout à fait, bonjour, Madame, merci d'avoir accepté de me rencontrer.

Hortense ne répondit rien. Il la sentait troublée. D'un geste élégant, elle l'invita à s'asseoir.

— Nous nous sommes déjà vus ? Votre visage m'est familier, finit-elle par lui demander.

— J'étais à l'enterrement de votre maman.

— Je me souviens, c'est vous qui étiez venu tout spécialement de Berlin pour assister aux funérailles. Vous aviez rencontré Hélène, ma fille ainsi que Mercedes aux locaux de l'association, je crois. Je vous ai cherché après la cérémonie, mais vous aviez disparu.

— Quelle mémoire !

— À vrai dire, un Allemand à l'enterrement de ma mère, sans vouloir vous vexer, cela m'avait fortement interpellée ! Vous désirez boire quelque chose ? dit-elle en faisant signe au garçon de café qui arriva aussitôt.

— Je vais vous prendre un thé au lait et des tartines de confiture, s'il vous plaît.

En attendant que la commande arrive, Hortense le fixa intensément. Il se sentit tout à coup mal à l'aise. Par où commencer ? Il avait répété mille et un scénarios dans sa tête, mais subitement tout s'embrumait et il ne savait

plus quoi dire. Lorsque le serveur revint, Erik se sentit soulagé car il allait pouvoir se donner une contenance en occupant ses mains.

— Vous ne m'avez pas dit votre nom hier au téléphone.

— Pardonnez-moi pour cet oubli, je m'appelle Erik Hohenburg.

— Alors comme ça, monsieur Hohenburg, vous vous intéressez aux combats féministes.

— Oui, on peut dire ça comme ça.

— Votre réponse est vague, mais je vois que vous êtes affamé, je vais vous laisser déguster tranquillement votre petit déjeuner. Oh ! ils vous ont servi de la confiture de lait, c'est délicieux n'est-ce pas ? C'est une spécialité de la région. Garçon, puis-je avoir un autre thé Earl Grey s'il vous plaît ?

Erik sentait qu'il perdait pied face à une Hortense sûre d'elle et entreprenante. Il était bien conscient qu'il ne devait à aucun prix la brusquer. Commettre un impair était la dernière chose à faire.

— Ça ressemble à du caramel, déclara-t-il en parlant de la confiture. C'est très gourmand.

L'embarras d'Erik était palpable, aussi, pour détendre l'atmosphère, Hortense se mit à lui raconter l'histoire de Trouville-sur-Mer. Curieux et toujours heureux d'apprendre de nouvelles choses, il l'écouta d'une oreille attentive. À la fin du récit, ses tartines et son thé faisaient désormais partie du passé. Il se sentait beaucoup mieux. Il ôta son blouson en cuir et fouilla dans une de ses poches intérieures. Il en extirpa une enveloppe de taille moyenne qu'il posa devant lui. Hortense, qui avait observé son manège sans mot dire, le questionna du regard.

— J'ai quelque chose à vous montrer. Je vous préviens, vous allez être surprise, dit-il en désignant l'enveloppe.

D'un geste hésitant, il en sortit une photographie en noir et blanc. Il fixa Hortense droit dans les yeux et lui remit le cliché d'une main tremblante. Piquée par la curiosité, celle-ci s'en empara sur-le-champ.

— Ah zut ! C'est frustrant, je n'y vois rien, où sont mes lunettes ?

Elle se saisit de son sac et chaussa une paire de Ray Ban Clubmaster qui lui donna aussitôt un look des années 1950.

— Mais… mais c'est ma mère ! s'écria-t-elle.

Elle releva la tête vers Erik et fit une moue d'incompréhension.

— Pourquoi cette photo est-elle en votre possession ?

— Je l'ai trouvée dans le portefeuille de mon père.

Hortense eut un mouvement de recul. Erik sentit qu'elle commençait à se replier sur elle-même. Il réagit rapidement.

— Si nous allions faire quelques pas ? lui proposa-t-il. J'ai pas mal de choses à vous dire.

— Euh… d'accord… mais… je…

Erik ne la laissa pas poursuivre. Il régla l'addition et se leva. Hortense, hébétée, photographie en main, obtempéra et se laissa guider par cet homme qui venait subitement de prendre de l'assurance.

— Venez, allons marcher sur la plage. Nous serons plus tranquilles. C'est dans cette direction n'est-ce pas, à en juger par le son des vagues ?

Elle acquiesça d'un signe de tête. Ils longèrent un gigantesque casino richement décoré. Le bruit de la mer s'intensifia quand tout à coup, à l'angle de l'imposant bâtiment, la Manche se dévoila à eux dans toute son immensité. Le panorama était grandiose. Ils empruntèrent une allée bordée de drapeaux à l'effigie de la station balnéaire qui menait jusqu'à la plage.

— J'ai besoin de me poser, déclara Hortense.

Ils s'assirent à même le sol. Le sable était fin et chaud. Erik mourait d'envie de se déchausser pour être en contact direct avec lui. Il n'en fit rien. Ce n'était pas le moment.

— Bien, maintenant que nous sommes dans un endroit calme, quelles sont ces « pas mal de choses » dont vous voulez me parler ? J'imagine que ça ne concerne pas les mouvements féministes ! finit-elle par lâcher ironiquement.

— Vous avez raison. Si j'ai souhaité vous rencontrer, c'est pour… pour vous révéler quelque chose à propos de nous.

— De nous ? Mais qui êtes-vous, Monsieur ? Quels sont tous ces mystères ?

Alors Erik prit une grande respiration et raconta tout. Hortense l'écouta sans l'interrompre. Son regard fixé sur l'immensité bleue, elle emmagasinait les impensables faits que cet homme lui distillait avec

d’infinies précautions. À l’instant où Erik mit le point final à son récit, Hortense semblait s’être transformée en statue de marbre. Il attendit.

Dix longues minutes s’écoulèrent sans que rien ne se passe.

— Hortense ? Vous m’entendez ?

Rien.

— Hortense, vous m’inquiétez !

Rien n’y fit. Hortense ne bougeait toujours pas. Paniqué à l’idée qu’elle puisse être en état de choc, Erik se leva d’un bond et se planta devant elle.

— Rassurez-vous, tout va bien, lui déclara-t-elle froidement.

Elle se redressa à son tour.

— Venez. Cette fois-ci, c’est vous qui allez me suivre. Où est garée votre voiture ?

Erik, sidéré par sa réaction, se mit à marcher en direction de la rue où il était stationné. Une fois à bord du véhicule, elle lui demanda :

— J’aimerais vous conduire à un endroit que j’affectionne particulièrement. Voulez-vous m’y emmener ?

— Oui, bien sûr.

Ils arrivèrent à destination au bout d’une heure et demie de trajet. Le voyage s’était déroulé dans un silence total.

— Où sommes-nous ? demanda-t-il en sortant de la voiture.

— À la pointe du Hoc.

Erik scruta le paysage. Il identifia tout d’abord un petit cap qui s’avançait vers l’océan. Hortense se dirigea vers un chemin qui menait jusqu’à la mer. Il lui emboîta le pas. Au fur et à mesure de leur progression, Erik découvrit avec stupeur une batterie d’artillerie allemande composée de plusieurs blockhaus et d’un impressionnant poste de tir et d’observation.

— Nous sommes sur le point stratégique du mur de l’Atlantique, entre les plages d’Omaha Beach et d’Utah Beach. C’est ici que s’est déroulée une des batailles les plus féroces du débarquement. Vous pouvez d’ailleurs en apercevoir les stigmates.

Erik, médusé, regarda tout autour de lui. Une multitude d’énormes cratères étaient encore visibles, signe que les bombardements avaient dû être d’une intensité inouïe. La falaise sur laquelle ils se trouvaient était haute d’une

trentaine de mètres environ et, en se rapprochant du bord, il repéra en contrebas une plage de galets. La vue était à couper le souffle.

— On a du mal à imaginer que cet endroit, si paisible aujourd'hui, a connu l'enfer des bombes. Ici, des milliers d'hommes ont connu l'apocalypse, déclara Hortense d'une voix calme.

— C'est très impressionnant. J'avoue que je…

La sonnerie du téléphone d'Hortense lui coupa la parole.

— Antoine, oui tout va bien, rassure-toi. Nous avons quantité de choses à nous dire, le journaliste et moi. Je prends mon temps. Comment ? Parle plus fort, je ne t'entends pas. C'est ça, ne m'attends pas pour déjeuner. À tout à l'heure.

— Désolée, vous disiez ?

— Pourquoi affectionnez-vous cet endroit ?

— Il me remet les pieds sur terre. Il agit sur moi comme une piqûre de rappel à chaque fois que je ne vais pas bien. Il me fait prendre conscience que j'ai eu de la chance. Je n'ai pas connu les privations, ma mère m'a choyée, j'ai un compagnon adorable, une fille en pleine santé, une belle carrière de médecin derrière moi. Bref, une vie sans histoire. Les hommes qui se sont battus ici n'ont pas eu cette chance, ils ont souffert, leur famille aussi. Comment était mon père ? demanda-t-elle sans transition.

— Vaste sujet… répondit-il, pensif. J'ai des photographies de lui dans l'enveloppe qui est restée dans la voiture. Voulez-vous que j'aille les chercher ?

— Non, pour ça, je préfère qu'Antoine soit à mes côtés.

— Je comprends.

— Voilà pourquoi, depuis le début, votre visage ne m'était pas inconnu.

— Nous avons indéniablement un air de famille. À commencer par le grain de beauté. Mon père, pardon, notre père, rectifia-t-il, avait exactement le même.

— *Notre* père… répéta Hortense, en colère. Ce salaud qui a violé ma mère. Je suis la fille d'un Boche et d'un SS par-dessus le marché ! Heureusement que ça ne s'est pas su, car la société m'en aurait fait baver, croyez-moi ! Alors, comme ça, Julien et Ivan étaient au courant… C'est hallucinant.

Vous avez appris autre chose ? Allez-y, vous pouvez tout me dire, au point où j'en suis !

Sa réaction était glaciale et brutale. Certes, il ne s'était pas attendu à ce qu'elle lui tombe dans les bras, mais de là à se montrer aussi méprisante… Il ravala sa tristesse et poursuivit.

— Vous êtes sûre ?

— Allez-y, je vous dis !

— Votre mère n'a jamais été orpheline comme elle l'a toujours prétendu. Elle est née en Bretagne dans une famille de paysans. Elle a quitté sa région à l'âge de dix-sept ans pour venir travailler à Paris. Elle était la deuxième d'une fratrie de cinq enfants. Autrement dit, vous avez des cousins. Son père l'a reniée lorsqu'il a su qu'elle avait eu un enfant hors mariage. C'est-à-dire vous.

— *Quoi ?* Mais comment avez-vous connaissance de tout ça ?

— Le journalisme d'investigation n'a pas de secrets pour moi !

Cette fois-ci, c'en était trop. Hortense poussa un cri déchirant en direction de l'océan, laissant ainsi apparaître toute sa fragilité. Sa carapace se fissurait. Erik ressentit lui aussi le besoin de hurler. Ensemble, ils évacuèrent le trop-plein d'émotions qu'ils avaient par pudeur jusqu'alors retenu. Ils crièrent à n'en plus pouvoir. Puis, épuisés, ils s'allongèrent dans les hautes herbes pour écouter le bruit de la mer et le son du vent. Le spectacle du vol gracieux des cormorans qui jouaient avec les courants d'air leur fit, un bref instant, mettre entre parenthèses leurs blessures respectives.

Hortense pleura beaucoup. Erik, qui avait déjà répandu beaucoup de larmes par le passé, n'en versa aucune. Pour l'avoir vécu, il savait que, dans ces circonstances, rien n'était linéaire. Il fallait juste attendre que la colère redescende et que la souffrance s'adoucisse.

Ils quittèrent leur refuge à l'heure où l'horizon commençait à prendre une couleur rose orangé à l'ouest. Sur le trajet du retour, comme à l'aller, aucun des deux ne s'adressa la parole. À mi-parcours, Hortense reçut un nouvel appel d'Antoine. Il s'inquiétait.

— Oui Antoine, je serai à la maison dans environ trois quarts d'heure. Une petite voix, moi ? Pas du tout. Antoine, peux-tu mettre le couvert pour trois,

s’il te plaît ? Nous avons un invité. Non, il ne s’agit pas du journaliste. Disons que c’est plutôt un membre de ma famille que je voudrais te présenter. Non Antoine, je ne plaisante pas. Noooon, Antoine, je ne me moque pas de toi ! Peux-tu ouvrir une de tes meilleures bouteilles de vin, nous allons en avoir besoin, la soirée va être longue ! Pourquoi ? Tu verras. À tout à l’heure mon chéri, dit-elle en raccrochant.

— Ça ne te dérange pas, Erik, de rester dîner avec nous ?

Il ne rêvait pas. Elle venait de l’appeler par son prénom et l’avait tutoyé. En guise de réponse, il se gara sur le bas-côté de la route pour reprendre ses esprits. Elle s’aperçut combien elle avait été violente avec lui. Il n’y était pour rien. Elle s’excusa platement.

— Je viens tout juste de comprendre que tu étais mon demi-frère !

La réplique était si loufoque et si touchante à la fois qu’ils éclatèrent d’un rire nerveux.

— Mais au fait, j’y pense, s’écria Hortense, toute retournée. Qui a bien pu t’envoyer la lettre anonyme ?

OceanofPDF.com

32

Moustoir-Ac, avril 2018

— Quel monstre ! Comment cet homme a-t-il pu manipuler sa femme et ses enfants à ce point ? s’exclama Hortense, toujours en pleurs.

— Moi qui croyais bien le connaître, j’avoue que je suis estomaquée ! lui répondit Marie. Renier sa propre fille !

— Oh ! Mais c’est vrai que le vent se lève. Il ne fait pas chaud, lança soudain Hortense, prise de frissons.

— C’est le vent d’ouest, ma chère cousine, le souffle du large !

Les deux septuagénaires, qui avaient passé l’après-midi entier à remonter le temps en évoquant l’histoire familiale des Kergoat, s’éloignèrent du petit étang qui leur avait servi d’asile. Hortense avait du mal à quitter ce qui avait jadis été le repère de sa mère. Elle jeta un dernier coup d’œil à l’émeraude géante ou plutôt à la grenouille verte qui flottait tranquillement à la surface de l’eau brune.

Les deux cousines retournèrent au village par le même chemin caillouteux légèrement pentu qu’elles avaient emprunté pour venir. En arrivant devant le domicile de Marie, qui n’était autre que l’ancienne ferme familiale, Hortense ne put s’empêcher de songer une nouvelle fois à sa mère enfant. Elle l’imagina en train de franchir le portillon bleu azur et pénétrer dans la cour, naguère encombrée de fumier et de boue les jours de pluie. À présent, c’était la résidence secondaire de sa cousine et de son mari qui l’avaient entièrement restaurée et modernisée. Le vieux châssis en bois au-dessus de l’ancien évier avait été remplacé par de hautes fenêtres en aluminium gris anthracite. La façade principale en granit était désormais percée d’une large baie vitrée et des tuiles en ardoise avaient gommé le traditionnel toit de chaume. Pour finir, la gadoue était devenue un gazon comparable à un green de golf sur lequel s’épanouissaient des massifs d’hortensias bleus.

— Allons vite nous réchauffer près du feu, je vais nous préparer du thé,

installe-toi sur le divan, j’arrive.

Hortense se dirigea vers un immense canapé d’angle qui faisait face à la cheminée. Elle se lova au creux des confortables coussins en velours beige et enveloppa ses jambes avec une couverture polaire à la douceur sans pareille.

La décoration de la pièce était simple et sophistiquée à la fois. De style campagne chic, l’harmonie de couleurs taupe, lin et ficelle apportait une atmosphère reposante et feutrée. La cuisine intégrée noire ouverte sur le salon et la salle à manger était du meilleur effet.

Marie, en attendant que l’eau du thé arrive à bonne température, observa tendrement sa cousine fraîchement débarquée dans sa vie.

— Crois-tu que, de là où elle est, elle nous voit ? demanda soudain Hortense.

— Va savoir ! Je n’ai pas connu ma tante Alphonsine, mais je pense que si c’est le cas, elle doit certainement être heureuse. Imagine, la fille de sa sœur et sa propre fille qui se rencontrent pour la première fois plus de soixante-dix ans après leur naissance !

— Sa vie n’aura été qu’une succession de fuites et de secrets. Son enfance, sa famille, son viol, l’identité de mon père…

— Oui, cela a dû être très compliqué à gérer, mais elle l’a fait avant tout pour te protéger.

Un silence lourd de sens s’abattit sur la pièce. Marie rejoignit Hortense sur le canapé et posa un plateau sur lequel étaient disposées deux tasses de thé fumant ainsi que d’appétissants palets bretons au beurre salé faits maison. Leurs émotions à fleur de peau, elles tombèrent dans les bras l’une de l’autre.

— Tiens, regarde ce que j’ai ressorti.

Marie désignait un album photos. Hortense esquissa un sourire.

— Veux-tu le feuilleter ?

— Avec grand plaisir !

Les membres de la famille défilèrent sous ses yeux attendris. Les épreuves anciennes étaient rares. Une d’entre elles avait été prise dans la cour de la ferme. On y voyait Léonie et Joachim entourés de leurs cinq enfants.

— Celle-ci date de peu de temps avant la mort de Victorine. Ta mère avait onze ans.

Leur attitude guindée dans leurs habits du dimanche laissait transparaître un certain malaise face à l'objectif. Alphonsine toutefois semblait plus à l'aise dans ses beaux vêtements. La rigueur de leur visage frappa Hortense.

— Et bien, ça ne rigolait pas à l'époque !

— Oh ! Ça non. Le grand-père Joachim était un homme rustre, sévère et porté sur la bouteille. Heureusement, notre grand-mère Léonie était là pour compenser. Sous son apparence rigide, c'était un ange de douceur. Le décès de sa petite dernière l'a profondément marquée. À partir de ce jour, ils n'ont plus jamais revu un sourire sur son visage. C'est triste.

— Elle semblait si chétive, cette fillette.

— Victorine était d'une santé fragile. Elle était poitrinaire comme on disait à l'époque. Tout ce que je sais, c'est ma mère, donc ta tante Simone, qui me l'a raconté. À l'instant où la vie l'a quittée, il paraît que la pauvrette cherchait de l'air pour respirer. Sa peau est devenue subitement blafarde et cireuse. Elle s'est éteinte dans cette pièce.

— Quelle horreur ! Perdre un enfant, c'est ce qu'il y a de pire.

— Celui qui a un regard malicieux, c'est Gaston, poursuivit Marie pour changer de sujet. Il était le préféré de ta mère. Toujours fourrés ensemble, ces deux-là. Il y avait entre eux une véritable complicité. Il est allé plusieurs fois lui rendre visite à Paris avant la guerre. Ma mère en a été jalouse, tu ne peux pas savoir ! À l'appel du général de Gaulle, il a rejoint la Résistance. Un collabo l'a tué d'une balle dans la tête alors qu'il essayait de faire passer des armes à ses compagnons du maquis.

— Quel drame… soupira Hortense ! Et là, j'imagine que c'est Simone, ta maman.

— Exact. Elle n'a jamais quitté la Bretagne et a épousé mon père qui était le fils de leurs voisins, les Gwen. Ils étaient paysans eux aussi. Mon pauvre papa a succombé à cause d'un problème cardiaque lorsque nous étions gamins, mon frère et moi. Nous ne l'avons pratiquement pas connu. À son décès, ma mère est revenue vivre avec nous dans la maison de son enfance. Elle ne s'est jamais remariée. À la disparition de nos grands-parents,

Adrien, l'aîné, a repris l'exploitation et, ensemble, ils ont fait tourner la ferme. C'est lui là.

Adrien avait le regard vide. Marie poursuivit :

— Lui aussi a eu du mal à encaisser la mort de sa petite sœur. Il a toujours été plus ou moins dans son monde, mais le décès de Victorine l'a précipité dans le mutisme. Il s'est refermé comme une huître… Il ne s'est jamais marié, c'était le vieux garçon de la famille.

— Comment sais-tu toutes ces choses à propos de ma mère ? interrogea Hortense.

— Hou là là ! La tante Alphonsine, qu'est-ce que j'ai pu en entendre parler ! Elle avait un sacré caractère ! Effrontée à souhait, n'ayant pas peur des adultes et d'une ambition incroyable. Elle avait l'habitude de clamer haut et fort qu'elle partirait de ce lieu maudit, comme elle disait. Elle voulait devenir quelqu'un. Ma mère a toujours envié son courage et sa personnalité. En plus, elle était belle ! À chaque fois qu'elle nous parlait de sa sœur, on sentait chez elle une profonde admiration. Une année, en 1933, me semble-t-il, tante Alphonsine est revenue au village un matin sans prévenir. Ses patrons avaient loué une maison de vacances non loin de là.

— Ah oui, Sarah et Ruben Chemtov.

— Elle était habillée à la mode de Paris, elle sentait bon et portait même du maquillage ! C'était devenu une « dame ». Elle n'est restée que la journée. Comme ma mère était sur le point de se marier, en partant, elle lui a glissé deux ou trois billets dans sa poche. C'était une véritable fortune pour la modeste paysanne qu'elle était ! Alphonsine lui a dit de s'acheter quelque chose qui lui ferait plaisir pour ses noces. Devine ce qu'elle s'est offert ?

— Aucune idée !

— Une batterie de casseroles !

— Ouah ! Féminisme, quand tu nous tiens !

— Pendant des années, tous les mois, la tante Alphonsine a envoyé de l'argent à ses parents. Ce n'était pas une ingrate. Et puis, un jour, la nouvelle est tombée : le grand-père a annoncé à tout le monde qu'elle était morte au cours d'un bombardement. La vérité maintenant, on la connaît. Je

n’en reviens toujours pas. Quelle cruauté ! Remarque, la vie s’est chargée de lui donner une leçon car il a fini sur un fauteuil roulant amputé des deux jambes des suites de la gangrène. Quant à notre grand-mère, une crise cardiaque l’a emportée alors qu’elle était en train de ramasser des radis dans le potager. Ils sont enterrés auprès de leurs enfants au cimetière du bourg dans le caveau familial.

— Cardiaque encore… les Bretons, avec leur charcuterie et leur beurre salé !

— T’as raison ! Tiens, reprends un sablé pour la peine !

— Et voilà comment on se fait avoir ! C’est tellement bon qu’on ne peut pas résister… J’irai faire un saut au cimetière demain, annonça Hortense. C’est important pour moi d’aller me recueillir sur la tombe de mes grands-parents que je n’ai malheureusement pas connus. C’est aussi une manière de m’approprier mon histoire maternelle.

— Et ton père ?

— Erik m’a montré des photos. Je lui ressemble, mais pour moi il sera à jamais le criminel qui a violé ma mère. Le plus triste, vois-tu, c’est de me dire que les Chemtov ont indirectement légué leur appartement à une fille de SS. Il paraît que Ruben passait des heures à me raconter des contes polonais. Quant à Sarah, elle me surveillait comme le lait sur le feu afin qu’il ne m’arrive rien.

— Tu es avant tout la fille de leur protégée. C’est ça, l’important.

Ce soir-là, Hortense s’endormit avec mille et une images de sa mère enfant. Les jours suivants, elle les passa à méditer sur ce qui aurait pu être sa vie si son grand-père n’avait pas menti.

Son séjour en Bretagne touchait à sa fin. Il avait été fort en émotions. Ce fut donc le cœur serré qu’elle regagna Paris. Sur le quai de la gare de Vannes, elle remercia chaleureusement Marie de lui avoir permis de rattraper un peu le temps perdu en lui racontant l’enfance de « sa chère maman courage », comme elle la baptisait désormais. À bord du TGV, alors qu’Hortense regardait défiler les paysages et les jardins des maisons en bordure de voie ferrée, elle eut une révélation : l’hortensia étant un des emblèmes de la Bretagne, mais aussi la fleur préférée de sa mère, il

paraissait évident que son prénom n’avait pas été choisi au hasard. Cette découverte la bouleversa. À sa descente de train, à Montparnasse, elle dut retenir ses larmes à l’instant où elle repensa à la jeune fille de dix-sept ans qui, un jour de novembre 1924, avait débarqué de sa province natale sur le même quai pour venir faire « la boniche » à Paris. Antoine, qui l’attendait, se précipita vers elle un bouquet de roses à la main. Elle s’effondra dans ses bras.

Depuis leur première rencontre, frère et sœur ne se quittaient plus. Ils s’appelaient régulièrement et, à la plus grande joie d’Hortense, Erik avait fait l’acquisition d’un pied-à-terre dans la capitale parisienne pour être au plus près de sa nouvelle famille. Sophie avait immédiatement adopté cet oncle tombé du ciel. Quant à Antoine, il s’entendait à merveille avec son beau-frère, surtout lorsqu’il s’agissait de passer à table. C’était toujours l’occasion d’ouvrir une bonne bouteille et de cuisiner des spécialités culinaires françaises pour régaler le Berlinois, comme il le nommait affectueusement.

Les saisons s’étaient succédé sans que rien ne vienne troubler la nouvelle harmonie familiale du clan Kergoat-Hohenburg jusqu’à un matin de janvier 2019. Alors qu’Hortense et Antoine étaient en pleins travaux de rénovation de leur appartement rue du Cherche-Midi, un des ouvriers vint leur remettre une vieille boîte à sucre en métal qu’il avait dénichée sous des lames de plancher du salon. À l’intérieur, ils découvrirent des lettres en polonais adressées à Sarah et Ruben Chemtov, ainsi que plusieurs liasses de billets (d’anciens francs) et des bijoux d’une valeur inestimable. Cette trouvaille ne laissait planer aucun doute : le couple avait très certainement caché ce qui lui restait de plus précieux pour éviter que cela ne tombe entre les mains des nazis. Hortense s’était rappelé que sa mère lui avait expliqué que les parents de Sarah, après avoir survécu un temps dans le ghetto de Varsovie, avaient perdu la vie dans un camp d’extermination. La famille de Ruben quant à elle avait réussi à immigrer à New York juste à temps. Antoine et Hortense furent d’accord : il fallait restituer ce trésor aux héritiers. Hortense s’était immédiatement empressée de téléphoner à Erik, car elle était persuadée qu’il se ferait un plaisir d’enquêter dans l’espoir de les retrouver.

— Excellente idée, il est à Paris en ce moment ! Invite-le à dîner, s'était exclamé Antoine avec un petit sourire au coin des lèvres.

Ce jour-là, une nouvelle bonne bouteille fut débouchée et la soirée s'éternisa jusqu'au bout de la nuit.

OceanofPDF.com

33

Septembre 2019

Le Boeing 777 d'Air France était en approche finale. Le temps clair permettait à Hortense de contempler à travers le hublot la gigantesque forêt de béton qui se dressait fièrement vers le ciel. La pointe de Manhattan, avec ses immeubles d'affaires, semblait émerger des eaux et la One World Trade Center, toute de verre vêtue, brillait de mille éclats. Ce n'était pas la première fois qu'elle venait à New York, mais ce voyage-là, contrairement aux autres, était très spécial. Erik, qui n'avait pas fermé l'œil de tout le vol, somnolait à ses côtés. Ce dernier avait remué ciel et terre pour retrouver la trace de la famille Chemtov. Grâce à ses recherches, il avait appris qu'ils avaient réussi à fuir l'Europe grâce à un passeur qui les avait fait monter à bord d'un navire marchand. Le couple et leur fille – la sœur de Ruben, donc – s'étaient implantés à New York et n'avaient jamais voulu revenir en Pologne. Erik avait réussi à rentrer en contact avec un des petits-neveux de Ruben. L'homme avait tout d'abord été surpris de recevoir un appel de France pour lui parler de son grand-oncle et de son épouse Sarah. Il le fut encore plus lorsque Erik lui demanda un rendez-vous. Au début, il avait refusé, car il ne souhaitait pas aborder un passé douloureux, mais à l'instant où le prénom d'Alphonsine avait été prononcé, il s'était ravisé. Une rencontre avait donc été organisée à la mi-septembre. À aucun moment Erik ne lui avait parlé de la boîte en fer. Mieux valait ménager les émotions pour commencer.

Tandis qu'Hortense continuait à admirer le paysage, Erik émergea péniblement de son demi-sommeil lorsque les roues de l'appareil, en touchant le tarmac, provoquèrent une secousse un peu brutale. Il n'avait qu'une seule envie : pouvoir de nouveau respirer de l'air extérieur car la pressurisation et la température surchauffée de la cabine lui avaient donné mal au crâne.

L’aéroport JFK était immense. Ils cheminèrent pendant plus de dix minutes dans un labyrinthe interminable de couloirs avant d’atteindre l’imposant hall de l’immigration. La file d’attente qui regroupait tous les vols internationaux était d’une longueur consternante. Erik ronchonna. Il savait que cette première étape avant la liberté allait durer une bonne heure. Lorsque son tour arriva, il fut reçu par un agent frontalier de fort mauvaise humeur. Celui-ci lui arracha sans ménagement le passeport des mains et le dévisagea d’un air méprisant. Sans prendre la peine d’articuler, il lui désigna un boîtier carré sur lequel il lui demandait de poser chacun de ses doigts dans le but de relever ses empreintes digitales. Erik, qui connaissait la procédure par cœur, s’exécuta mollement. Le cérémonial était toujours le même : d’abord le pouce, puis en simultané l’index, le majeur et l’annulaire. Vint ensuite la photographie du visage. Erik afficha un grand sourire moqueur face au mini-objectif. L’homme, exaspéré, lui ordonna d’arrêter ses pitreries sous peine d’appeler la sécurité. La fin des vérifications se clôtura par l’habituelle question concernant les raisons de sa visite ainsi que l’adresse où il allait résider. Il se força à répondre de manière aimable. L’agent contrôla une nouvelle fois l’intégralité de son passeport et prit tout son temps avant d’apposer d’un geste condescendant le tampon d’entrée sur le sol américain. Pour faire comprendre à Erik qu’il attendait de lui qu’il déguerpisse au plus vite, il beugla un agressif « *Neeeext* » digne d’un ordre militaire qui aurait pu être donné par un officier en colère. Au fond de lui, Erik n’avait qu’une envie : recadrer ce petit fonctionnaire d’État zélé. Il n’en fit rien. Trop risqué. Au pays des cow-boys, mieux valait faire profil bas car vous aviez vite fait de vous retrouver les jambes écartées avec les mains derrière le dos et le visage collé contre un mur.

Hortense de son côté eut plus de chance. La femme à qui elle eut affaire avait été des plus charmantes. Elle avait même eu droit à un sincère « *enjoy your stay* ». Comme quoi…

La deuxième grande étape consistait à franchir la douane. Ils suivirent le flot de passagers, jusqu’au carrousel correspondant à leur vol pour récupérer leurs bagages. Les bornes électroniques censées faire gagner un

temps précieux aux voyageurs étaient saturées de monde. Là encore, il fallait attendre au moins trente minutes. Cette fois-ci, ce fut au tour d'Hortense de perdre patience. Lorsqu'ils arrivèrent enfin sur le trottoir de l'aéroport, cela faisait déjà plus d'une heure et demie que leur avion avait atterri. Par chance, ils eurent rapidement un taxi. Leur chauffeur, d'origine haïtienne, ravi de pouvoir converser en français, bavarda avec eux pendant les quarante minutes que dura le trajet. Quand il les déposa à destination, ils étaient épuisés et vermoulus.

Markus, un ancien correspondant de la BBC et ami d'Erik qui vivait à New York depuis plus de dix ans, leur avait gentiment proposé de les héberger pendant leur séjour. Son appartement était situé en plein centre de Chinatown, dans une ruelle aux façades colorées où boutiques en tout genre et restaurants se côtoyaient joyeusement.

— J'ai l'impression que l'on m'a téléporté en Chine, s'exclama Hortense qui tentait de reprendre ses esprits.

Erik approuva d'un signe de tête. Ils s'engouffrèrent dans un modeste petit immeuble dont l'entrée se trouvait coincée entre un magasin de souvenirs (*made in China*) et un marchand d'épices. L'escalier pour rejoindre le logement était étroit et mal éclairé. Hortense, qui n'en pouvait plus, demanda timidement à son frère :

— J'espère que le domicile de ton ami n'est pas aussi minuscule que cet escalier.

En guise de réponse, il lui adressa une grimace.

— Troisième étage ! Nous y sommes, annonça-t-il en sonnant.

Une petite créature toute menue vint leur ouvrir.

— *Ni hao*, Erik. Que je suis heureuse de te revoir ! Entrez vite.

— *Ni hao*, Mei-Lee. Je te présente ma sœur Hortense. Hortense, voici l'épouse de mon fidèle ami.

Les deux femmes se saluèrent cordialement.

— Ravie de faire votre connaissance. Soyez la bienvenue chez moi.

— C'est un plaisir partagé. Merci infiniment de nous recevoir. Votre français est impeccable, Madame.

— Appelez-moi Mei, c'est mon petit nom. J'ai fait mes études en France

et en Allemagne, expliqua-t-elle en aidant Hortense à rentrer sa valise. J'ai beaucoup entendu parler de vous et il me tardait de vous rencontrer. Je sais que votre venue ici est une étape importante dans votre vie. Erik nous a tout raconté…

Hortense lui avoua que, pendant des semaines, elle avait espéré impatiemment ce jour et que, même si elle avait eu le temps de se préparer au rendez-vous du lendemain, elle n'en demeurait pas moins fébrile.

— Markus n'est pas là ? demanda Erik, étonné.

— Il est parti faire une course. Il va arriver d'ici peu.

Hortense, en pénétrant dans l'appartement, eut la surprise de découvrir un somptueux loft moderne, vaste et lumineux.

— Si je m'y attendais ! s'écria-t-elle. L'immeuble cache bien son jeu ! De la rue, on ne peut pas soupçonner un seul instant qu'il existe un lieu d'une telle superficie à l'intérieur de ces murs.

— C'est souvent comme ça à New York. Derrière les humbles façades se trouvent des pépites, rétorqua Erik en lui adressant un clin d'œil.

Markus fit son entrée cinq minutes après leur arrivée, un panier chargé de victuailles à la main. Les deux compagnons tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Cet ancien journaliste anglais arborait le même look de baroudeur qu'Erik. Il avait les cheveux en bataille, affichait une barbe de trois jours et portait des vêtements dans le style *gentleman-farmer*. Mei-Lee, qui se doutait que ses invités devaient être exténués après un aussi long voyage, leur montra leur chambre respective (ce qui à New York était un véritable luxe lorsque l'on connaissait le prix du mètre carré). Après avoir défait leurs valises, ils se rafraîchirent puis rejoignirent leurs amis au salon. Ils bavardèrent autour d'une limonade jusqu'en fin d'après-midi. En début de soirée, Mei-Lee s'attaqua à la préparation d'un succulent repas chinois. Erik, qui avait apporté du bon vin dans ses bagages, se fit un plaisir d'ouvrir une bouteille de châteauneuf-du-pape. Quant à Hortense, elle offrit une grande boîte de macarons Ladurée qu'elle avait achetée à la boutique de l'aéroport à Roissy.

Hortense alla se coucher vers 22 heures et Erik ne tarda pas à l'imiter. Avant de s'écrouler, elle appela Antoine pour lui dire que tout allait bien.

En entendant sa voix, son compagnon sentit qu'elle appréhendait la journée qui allait suivre. Il tenta de la rassurer comme il put et, pour faire diversion, il lui donna des nouvelles de leur fille. Sophie, qui venait de rentrer de Hong Kong, avait prévu de souper avec lui.

Exténués par leur voyage et le décalage horaire, les deux invités dormirent d'une traite jusqu'au lendemain matin 9 heures. Comme l'un et l'autre avaient besoin d'occuper leur esprit avant leur rendez-vous de 15 heures, Mei-Lee leur proposa une visite de Chinatown. Enthousiastes à l'idée de pouvoir explorer les environs en compagnie d'une autochtone, ils acceptèrent aussitôt. Markus s'associa à eux.

Le quartier chinois était un dépaysement total, en continuel bouillonnement. On entendait parler cantonais ou mandarin à chaque coin de rue. Après avoir arpenté une multitude d'artères bucoliques, Mei-Lee les entraîna au Colombus Park. L'endroit, très animé, était un véritable lieu de socialisation qui attirait petits et grands. Pendant que les adultes se retrouvaient pour discuter, pour pratiquer leur art martial favori ou pour jouer au mah-jong, les plus jeunes se défoulaient dans les nombreuses aires de jeux. Au détour d'une allée, à la stupéfaction générale, Hortense retira ses chaussures pour aller rejoindre sur la pelouse un groupe de Chinois qui effectuaient des exercices de tai-chi-chuan. Les dix petites minutes qu'elle passa à faire le vide dans sa tête lui firent le plus grand bien. La découverte du quartier se termina par une incursion au Mahayana Buddhist Temple. Tout comme le loft de Markus et son épouse, le lieu de culte cachait bien son jeu car, sitôt franchi le hall d'entrée, les visiteurs se retrouvaient face à un impressionnant Bouddha doré assis en tailleur. Installée sur un imposant autel, la statue mesurait plus de quatre mètres de haut et était entourée par des colonnes couleur rouge et or. Les offrandes déposées au pied du colosse étaient nombreuses. Ainsi, fleurs de lys, orchidées en pot, tiges de bambou et coupelles remplies d'oranges venaient égayer le décor déjà très chamarré. Pour les Européens qu'ils étaient, ce fut une authentique parenthèse enchantée.

À la pause-déjeuner, Erik invita la petite troupe au restaurant le plus prisé de Chinatown. Le repas fut un véritable festival de saveurs où thé au jasmin

et riz parfumé mélangèrent leurs subtiles saveurs. Tous se régalèrent. Vers 14 heures, Hortense et Erik prirent congé de leurs amis car ils devaient se rendre dans la partie du Lower Manhattan où on les attendait. Il fallait compter une bonne vingtaine de minutes de marche. Ils décidèrent donc d'effectuer le trajet à pied. En chemin, Erik eut toutes les difficultés du monde à suivre sa sœur qui se faufilait avec aisance entre les piétons. Il l'interpella pour la supplier de ralentir le pas.

— Va moins vite. On ne court pas le marathon et je suis en pleine digestion !

— Je déteste être en retard, tu le sais.

— Il nous reste à peine deux cents mètres à parcourir. De plus, nous sommes largement en avance !

— Oui, mais quand même !

— Ah ! Celle-ci, une vraie tête de mule, maugréa-t-il.

Elle ralentit sa cadence et s'agrippa à son bras. Ce jour-là, elle avait choisi de porter une robe vert pastel cintrée à la taille. Un sac mauve et des ballerines assorties complétaient sa tenue. Elle s'était également très légèrement maquillée. Le résultat était simple, mais élégant. Il faisait un grand soleil. Le nouveau lieu dans lequel ils se trouvaient les changeait radicalement de l'ambiance asiatique qu'ils venaient de quitter. Tribeca, c'était le nom du quartier, regorgeait de boutiques chics, de galeries d'art et de restaurants branchés. On avait du mal à s'imaginer qu'autrefois, cette partie de New York était en fait une immense zone industrielle complètement délaissée par ses habitants.

— C'est cette rue, s'écria Erik, essoufflé et content d'être arrivé à destination.

La rue en question était bordée d'arbres, recouverte de pavés et principalement occupée par d'anciens entrepôts en briques rouges datant du XIX^e^ siècle, lesquels avaient été apparemment divisés en appartements.

— Nous devons nous rendre au numéro 54, annonça Hortense, nerveuse.

Erik leva les yeux. Il ne leur restait que quelques mètres à faire et ils étaient arrivés.

— Madame, à vous l'honneur de sonner, c'est ici !

— J’ai peur !

— De quoi donc ?

— De la réaction du neveu…

— Allez, arrête de tergiverser et appuie sur le bouton !

Hortense déglutit, passa nerveusement les mains dans ses cheveux pour se recoiffer, réajusta sa robe puis enfonça enfin la touche de l’interphone correspondant à l’appartement des Chemtov. Elle était bien loin de s’imaginer que sa mère avait eu exactement la même attitude devant la porte de Sarah et Ruben Chemtov en 1924.

— *Yes*, fit une voix féminine.

Elle se présenta et, aussitôt, le portail automatique se déverrouilla. Erik, tout excité, en poussant la lourde porte en fer, imita l’attitude d’un portier d’hôtel. Hortense le sermonna. Ce n’était pas le moment de plaisanter. Ils se rendirent au deuxième étage en empruntant un monte-charge transformé en ascenseur. Une fois sur le palier, Hortense repéra immédiatement la mezouzah adossée au chambranle. Un océan séparait son domicile de celui où elle s’apprêtait à pénétrer et pourtant, elle retrouvait un objet qui lui était familier. Son cœur battait à tout rompre. Ils n’eurent pas le temps de frapper qu’un homme d’une quarantaine d’années leur ouvrit.

— Vous êtes Alphonsine, euh… pardon, Hortense ? bredouilla-t-il dans un français hésitant.

— Oui Monsieur, bonjour. Merci de nous recevoir.

— Quant à moi, je suis son frère, enchaîna Erik en anglais. Nous avons eu l’occasion de parler au téléphone. Nous avons souhaité vous rencontrer parce que nous tenions absolument à vous remettre ceci en main propre, ajouta-t-il en désignant la boîte à sucre en métal qu’il serrait dans ses mains.

— *Oh ! I see… Nice to meet you.* Je suis Ethan Chemtov, le petit-neveu de Ruben, et voici ma femme Abigael. Nous sommes heureux de vous recevoir. Ma grand-tante m’a tellement dit du bien de votre adorable maman, dit-il en s’adressant à Hortense. Elle l’a connue lorsqu’elle rendait visite à son frère et sa belle-sœur à Paris. Je suis étonné, Hortense, que votre frère soit allemand… lança-t-il en fixant Erik. C’est surprenant !

— C’est une longue épopée, vous savez, répondit l’intéressée en soupirant.

— *Great !* J’aime les récits, surtout lorsqu’il y a une *happy end* ! *Please come in, you are very welcome…*

Erik et Hortense se regardèrent.

Ils se comprenaient.

À l’automne de leur vie, les mots « résilience » et « pardon » n’avaient jamais résonné aussi fort en eux. En pénétrant dans l’appartement, Hortense eut une pensée émue pour sa mère. Elle prit subitement conscience que, soixante-quinze ans après la fin de la guerre, ses secrets enfin levés, un nouveau chapitre de l’histoire familiale commençait déjà à s’écrire.

OceanofPDF.com

Épilogue

Barcelone, le 4 janvier 2021
Ma chère Hortense,
J’ai appris dernièrement par Sophie que tu avais fait la connaissance de ton frère. J’ai beaucoup hésité à te faire parvenir cette lettre, mais je ne peux me résoudre à partir dans la tombe avec mon secret. Tu excuseras mon écriture maladroite, mais je souffre d’arthrose et mes mains ont bien des difficultés à tenir le stylo.
À la mort de ta chère maman, tu m’as demandé de garder un souvenir d’elle. J’ai choisi ce ravissant tableau accroché dans la salle à manger qu’Ivan lui avait offert pour un de ses anniversaires. Mais aujourd’hui, je dois te l’avouer, je n’ai pas emporté que ça. J’ai aussi subtilisé le journal qui était sur la table de la cuisine, dans lequel on annonçait son décès. C’est moi qui ai envoyé à Erik la lettre anonyme dans laquelle se trouvait le faire-part découpé. Pourquoi un tel geste ? me diras-tu. L’heure de la réconciliation et du pardon me semblait une évidence. Erik et toi êtes du même sang.
Après de longues années à m’occuper de ta maman, nous nous sommes rendu compte que nous avions de nombreux points en commun. Nous avons parlé pendant des heures entières. Nous avons ri, nous avons pleuré, et, au fil de nos discussions, nous sommes devenues de plus en plus complices. Bien qu’elle ne me l’ait jamais dit ouvertement, un soir, j’ai compris ce qui lui était arrivé. Certains silences ne trompent pas. Les regards qui les accompagnent non plus.
Peu de temps avant que Dieu la rappelle à lui, elle m’a confié une boîte et m’en a révélé le contenu. Elle m’a fait promettre d’en faire bon usage. Voilà pourquoi j’ai remis ce précieux objet à Erik lorsqu’il est revenu me voir à Paris. Lui aussi avait le droit de savoir. Ce jour là, j’ai immédiatement compris quel lien vous unissait. Te rappelles-tu l’odeur

du vétiver sur le fauteuil club... ? c'était la sienne ! Comme j'ai été mal à l'aise à ce moment précis de te mentir !
J'aime à penser que, de là où elle est, Alphonsine a approuvé mon geste et qu'elle est enfin libérée de ce lourd fardeau. Je t'en prie, Hortense, ne m'en veux pas, ne me juge pas, car j'ai pris cette initiative uniquement par bienveillance. Certaines vérités sont bonnes à dire. Une famille en héritage, quel cadeau merveilleux, n'est-ce pas ?
Réponds-moi vite. Avec toute mon amitié.
Mercedes

OceanofPDF.com

Remerciements

Merci à mon mari et à mon fils de m’avoir portée dans l’écriture de cette saga familiale. Vos encouragements et vos conseils ont été irremplaçables.

Merci, Annie, d’avoir accepté de lire mon manuscrit en version PDF ! Je sais que ça n’a pas été facile pour toi, la bibliothécaire amoureuse des livres papier. Tes mots et ton enthousiasme ont apaisé mes craintes et mes doutes.

Merci, Sandrine, pour ton extraordinaire soutien dans cette merveilleuse aventure.

Merci à mes tout premiers lecteurs. Vos retours positifs sur les réseaux sociaux et les plateformes m’ont profondément émue. Merci aussi à vous qui avez ce livre entre vos mains.

Merci du fond du cœur, Laeti, pour avoir été la première libraire à me donner une visibilité alors que mon livre n’était encore qu’en auto-édition.

Et, enfin, merci à Frédéric de m’avoir fait confiance en donnant sa chance à ce premier roman ainsi qu’à Morgane, pour son écoute attentive et bienveillante.

OceanofPDF.com

Sommaire

1. 1
2. 2
3. 3
4. 4
5. 5
6. 6
7. 7
8. 8
9. 9
10. 10
11. 11
12. 12
13. 13
14. 14
15. 15
16. 16
17. 17
18. 18
19. 19
20. 20
21. 21
22. 22
23. 23
24. 24
25. 25
26. 26
27. 27
28. 28
29. 29
30. 30
31. 31
32. 32
33. 33
34. Épilogue

35. Remerciements

Landmarks

1. Cover

OceanofPDF.com